IMPRIMERIE DE VANDERBORGHT FILS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, Nº 17.

aujourd'hui inscrit à la table de l'état major, et payé par le susdit Roi pour y déjeuner et dîner, s'il me convenait de le faire.

Je suis content. Te dire que ma satisfaction ne soit grave et sérieuse, cela est inutile. Il y a lutte au dedans de moi. Ma réflexion doit combattre mes impressions instinctives les plus vives, mais elle les domine si elle ne les fait taire. Il était temps que six heures sonnassent, il y a cinq jours, quand tu me mis dans la voiture, car le chagrin me tournait au cœur; cependant, il y a deux ans, quand je t'embrassai pour la dernière fois au Havre, c'était avec bien plus de peine et de douleur. J'étais alors, cher ami, j'étais au faîte du malheur dans la vie. Chaque jour depuis a été pour moi meilleur; et maintenant, en regardant l'avenir devant moi, je vois une pente plus ou moins égale, mais constante, qui me conduit nécessairement vers une position honorable et satisfaisante dans ce monde. C'est toi, Porphyre, qui m'as jeté dans cette progression nouvelle de bonheur. Tu es la cause de ce que je serai, de ce que je ferai. A présent, je ne regrette plus rien du passé.

Te le dirai-je, cher ami? ces huit jours qui s'écouleront peut-être encore avant que je ne quitte la France, j'aime mieux les passer seul, ici, loin de toi et de notre père, que près de vous, mes amis. J'aurais été bien à plaindre déjà dans les derniers momens de mon séjour à Paris si je n'eusse été accablé de soins et d'affaires relatives à mon départ, si j'avais eu du loisir, du calme, du silence près de vous, pour songer à notre prochaine séparation. Notre père m'aurait vu pensif et triste, je l'aurais attristé; au lieu que nous n'avons pas eu le temps de prévoir l'instant de notre séparation : malgré tous les délais de mon départ, ce moment est venu nous surprendre presqu'à l'improviste. A peine nous sommes-nous dit adieu.

J'écrirai demain à notre père. Je le remercie tendrement des deux longues lignes qu'il a écrites à la marge de ta lettre. Je le quitte comme il m'a vu partir, sinon avec plaisir, du moins avec sécurité. Adieu, mes amis; je vous embrasse de tout mon cœur.

qu'il faut avoir été dans leur position exacte pour les connaître. Or, c'est ce qui ne peut nous arriver à nous autres *happy few*.

Que vos yeux rencontrent un objet pénible à voir, ou qu'une idée triste vienne à passer devant votre esprit, n'est-ce pas la même chose? L'imagination, la mémoire est une petite lanterne magique qui nous assombrit soudainement, ou nous égaie, suivant les choses qu'elle nous rappelle. C'est ainsi que, sans nous lever de notre chaise et sans aucun changement appréciable des circonstances extérieures qui nous environnent, nous sommes tour à tour et passivement, irrésistiblement, ou sereins, ou d'une gaieté folle, ou taciturnes, sombres, tristes comme des bonnets de nuit. Les autres qui avec les yeux de leur tête ne peuvent apercevoir ces petites tempêtes intérieures, n'en voient donc que les effets, qui sont de l'inégalité d'humeur, et ils nous l'imputent volontiers à mauvaise qualité. Vous savez aussi que M. Fortin (notre habile ingénieur) fait des balances qui, chargées d'un kilogramme et enfermées dans une cage de verre, et dans une chambre elle-même bien close, trébuchent et s'affollent quand un modeste fiacre vient à passer dans la rue. Les *happy few*, mon cher ami, sont des machines, également subtiles, et bien plus délicates encore, bien plus impressionnables. L'épicier qui pèse ses denrées dans des balances très-grossières tendant toujours à l'équilibre, en voyant celles de Fortin trébucher au passage d'une voiture, ne soupçonnerait pas la cause de leur oscillation, et comme *les autres* il les jugerait fantasques et mauvaises. Eh bien! donc, la véritable raison pourquoi hier soir vous ne m'avez trouvé ni moi ni eau chaude à votre goût, c'est que j'étais au moins dans les très-sérieux, sérieux ennuyés; ce qu'il y a de pis enfin. En ce cas, on ne peut faire mieux que de se coucher : les autres y gagnent de ne pas voir un homme maussade, et l'on en est quitte pour rêver quelquefois des choses tristes ou désagréables, par exemple qu'on a des pantoufles trop courtes, etc., etc.

Tous mes amis non savans me disent que je reviendrai de mon voyage fort savant sans doute, mais tout-à-fait

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

A bord de *la Zélée*, en mer, entre Madère et Ténériffe, le mercredi 10 septembre 1828.

Mon cher et excellent père, il y a eu hier, suivant la manière vulgaire de compter, quinze jours que je suis parti de Brest, *la Zélée* ayant appareillé le mardi 26 août. Dès le lendemain de notre départ, nous avons rencontré des vents contraires, qui depuis ont soufflé presque constamment, mais du moins sans violence, en sorte que si nous avons fait peu de chemin ç'a été du moins sans fatigue. Il va sans dire que ma santé ne s'est pas inquiétée même un instant du changement d'élément; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'un autre passager tout nouveau à la mer n'en a presque rien ressenti, et que les autres ont été à peine éprouvés. Il n'y a que le jeune médecin du bâtiment qui ait payé, quoique déjà familier avec la mer, le tribut accoutumé pendant la première semaine, et M. de Melay qui a payé et paiera pour tous. Je savais qu'il n'avait pas l'estomac marin, mais il est en ce genre *beyond all my expectations*. J'admire comment, avec cette nature si antipathique au tangage et au roulis, il a pu rester marin. Il y a plus de trente ans qu'à sa place j'aurais changer de métier.

Les vents contraires ne sont pas la seule cause de la lenteur de notre marche. Une bonne part doit en être rapportée au bâtiment; il est très-bon, très-solide; il se comporte, dit-on, très-bien à la mer; il a mille qualités toutes plus précieuses et plus estimables les unes que les autres, mais... il ne marche pas. Le capitaine lui-même est forcé d'en convenir, et il faut bien pour cela que la chose soit mille fois vraie. Après tout, que m'importe? Nous arriverons peut-être à Pondichéry un mois plus tard que je ne l'avais calculé? Eh bien! la première année de mon voyage, qui doit être évidemment la plus onéreuse, en sera un peu moins longue. C'est presque un profit.

fort bien. On fait du pain tous les jours; il est excellent. Le vin est assez bon, et nous avons des provisions de moutons, de cochons, de volailles, de légumes frais et secs, qui nous laissent bien peu nous apercevoir que nous ne sommes pas à terre. Le dimanche et le jeudi sont fêtés comme au collège, et ces jours-là notre ordinaire s'améliore jusqu'à devenir recherché.

11 septembre.

Comme, après avoir mené M. de Melay à Pondichéry, *la Zélée* ira faire de l'hydrographie sur la côte orientale d'Afrique, elle est pourvue de plusieurs montres marines, et les jeunes officiers, peu familiers encore avec les calculs où entraîne leur observation, ne laissent pas d'être occupés. Il y a peu de travail à bord, mais plus cependant que je ne l'aurais cru. Je suis rarement seul à lire où à écrire sur le grand drap vert de notre table à manger. Le soir, quand une jolie lampe suspendue mobilement au plafond rejette dessus sa lumière, notre petit appartement ressemble au plus joli cabinet d'étude. J'y fais de longues séances que je lève toujours satisfait, car j'y travaille avec plaisir et facilité. J'entremêle un peu mes lectures, pour me reposer des unes par les autres; elles sont toutes jetées comme d'agréables broderies sur un fond uni et sérieux de persan. J'ai une excellente grammaire et un vocabulaire passable de cette langue, et c'est par elle que j'ai commencé. L'hindostani ne doit venir qu'après, on doit le savoir à moitié déjà quand on sait le persan. Avec ce que j'en aurai attrapé dans les livres d'ici à mon arrivée dans l'Inde, je me flatte que je n'aurai pas besoin d'un temps fort long pour le parler mal et vite.

Il y a sur un bâtiment de guerre bien des bruits que l'on n'entend pas sur un navire de commerce; c'est à coups de sifflet horriblement aigus que se commandent les manœuvres; quelques-unes même, qui reviennent périodiquement plusieurs fois par jour, se font au son du tambour. Quand il fait beau temps, on fait dans l'après-midi l'exercice du canon, plus rarement celui du fusil. Tout m'était odieux pendant les premiers jours; maintenant

au lieu d'attendre l'inconnu, nous virâmes de bord pour courir dessus. Il faisait gros temps; *la Zélée* se distingua et marcha cette fois. L'inconnu alors, qui au fait cinglait vers nous d'un air menaçant, tourna les talons, mais nous le poursuivîmes. Voyant que nous le gagnions de vitesse, il nous fit enfin la tardive politesse de hisser son pavillon, couleurs anglaises; nous, alors, hissâmes le nôtre et notre flamme (marque distinctive des bâtimens de guerre), en l'appuyant, comme on dit, d'un coup de canon à boulet, qui fit faire à ces gens de sérieuses réflexions. Ils amenèrent et nous allâmes passer près d'eux. Ce n'était rien qu'un bâtiment anglais de Bristol, appelé *le Général Wolf*. Notre capitaine voulut leur parler en anglais, mais c'était de sa part la plus singulière prétention. Faute d'une seule personne, sur dix officiers, capable d'en dire un mot, on me pria de prendre le porte-voix, et j'eus la gloire de dire à ces pauvres diables, très-effrayés, que la première fois qu'ils se permettraient de virer sur nous sans pavillon, nous les coulerions à coups de canon. Je dois même vous dire, à la louange de ma modération, que je m'abstins de traduire dans le porte-voix les f..... et les b..... du capitaine, qui me les recommandait avec chaleur. C'eût été trop peu parlementaire.

Cette petite scène, toute nouvelle pour moi, cet appareil non simulé de combat, sans jambes cassées pour personne, m'intéressèrent beaucoup. Cependant je n'en comprends guère mieux un combat de mer.

Ceci, cher papa, devient du vrai bavardage, et il faut finir. Le ferai-je pourtant sans rien ajouter encore? sans vous dire combien de fois le jour, dans mes courts instans de solitude ou de désœuvrement, je me surprends pensant à vous, avec vous et Porphyre? C'est sans tristesse. Je jouis bien plus de ces souvenirs de tendresse que je ne souffre de notre éloignement. Le temps va si vite que j'en vois déjà le terme; et je m'attends bien à ce que vous me disiez dans cinq ans, quand je reviendrai : — Quoi! déjà! — et ce sera ce qu'il y aura de mieux à dire de part et d'autre.

Mes baromètres et mes autres instrumens se portent à

par la grâce de Dieu, on arrive à *la Zélée* mouillée en rade. Le retour à bord forme un étrange contraste avec la scène d'où l'on sort.

Nous faisons provision de citrons, d'oranges, et de quelques fruits des tropiques qui se trouvent ici en abondance. — C'est que nous sommes destinés à demeurer quarante jours en mer avant d'arriver à Rio.

Adieu, mon cher père; je vous embrasse ainsi que Porphyre à qui sera adressée ma première lettre. Je me porte à merveille. Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Amitié à tous.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

En mer, à bord de *la Zélée*, lat. boréale 4°, longit. occident. 22°, le samedi soir, 11 octobre 1828.

Il est nuit, tout le monde dort autour de moi (à l'exception d'un officier et de la moitié des matelots qui veillent sur le pont); je suis seul dans une chambre assez grande, élégante, assis devant une grande table couverte d'un tapis vert, et éclairée par une lampe suspendue au-dessus de son milieu; c'est l'heure où je travaille lorsque j'ai besoin de silence, d'isolement. Je venais pour écrire : c'eût été de la physique; mais au lieu du cahier que je cherchais dans mon porte-feuille, le hasard, et un charmant hasard, m'a fait tirer du beau désordre qui y règne ta dernière lettre du mois de juillet. Je me suis mis à la relire, ma chère cousine, et je me suis félicité de l'avoir apportée de Paris pour y répondre à Brest si j'en avais le temps. Je l'ai fait, je me le rappelle; mais j'ai dû le faire très-platement. Je me déplaisais extrêmement dans cette ville, incertain que j'étais toujours d'y coucher le lendemain, et craignant d'y être retenu un mois peut-être par les vents contraires.

Je crois, ma chère Zoé, que pour différer beaucoup l'un et l'autre sur de très-graves questions, nous avons encore beaucoup de sentimens, d'affections en commun.

aux lois de la sympathie? Qu'elle soit pour eux un résultat mécanique de leur organisation ou une faculté de l'ame, peu importe; c'est pour tous également un sentiment qui leur fait partager les affections des autres hommes, non-seulement celles dont ils voient les signes, mais toutes celles qu'ils connaissent sans le secours, sans l'impression physique de leurs sens. Il y a des athées qui ont un culte aussi, et un culte bien utile aux autres hommes; car c'est celui de l'humanité. J'en connais plus d'un. Ce sont des stoïciens pour eux-mêmes, et des anges de charité, d'indulgence pour autrui.

Tu attribues à la physiologie des prétentions qu'elle n'a point. Ce ne sont pas des physiologistes qui ont prétendu expliquer les plus secrets mystères de l'intelligence : il n'y a que des métaphysiciens capables d'une telle impertinence. Ce qui est vrai, c'est que des médecins peu instruits ont cru pouvoir expliquer les fonctions de la vie organique par les simples lois de la physique et de la chimie. Mais cela même est impossible. Quelque admirable que soit la chimie depuis une dizaine d'années (et note bien qu'il n'y a pas en France six médecins, même parmi les jeunes, qui sachent jusqu'où cette science s'est élevée), elle est tout-à-fait insuffisante pour l'explication de ces étranges phénomènes. Il y a en eux un je ne sais quoi, dont il est parfaitement permis à la raison elle-même de faire un principe immatériel et immortel.

Les philosophes français du siècle dernier et de celui-ci, qu'on a appelés sensualistes, et qu'on a très-généralement supposés matérialistes, je veux parler de Condillac, de Cabanis, de M. de Tracy, n'ont vu, il est vrai, dans la sensibilité, dans l'intelligence de l'homme, qu'une des facultés de son organisation; mais ils n'ont jamais dit que les seules lois de la matière inerte, que les seules lois de la physique et de la chimie, présidassent exclusivement à la vie organique. Au reste, ma chère amie, la vie du lichen informe qui croît sur tout ce qui lui offre un appui et quelque humidité, est physiologiquement tout aussi inexplicable que celle du plus parfait des animaux, de l'homme. Tout ce qui a vie est également incompréhensi-

source. Tu diras, si tu veux, ma chère amie, que c'est là finir par un trait d'impertinence cramoisie ; et tu aurais raison si tu étais une autre. Mais il me semble que nous nous connaissons assez bien pour nous dire l'un à l'autre sans façon, sans fausse modestie, comme sans réticence, le bien et le mal que nous en pensons.

Chemin faisant pour venir jusqu'ici, nous avons relâché quatre jours à Ténériffe, et j'ai écrit de là à mon père ; il aura été ainsi peu de temps privé de mes nouvelles. Ténériffe était pour moi un objet d'intérêt tout-à-fait neuf, car c'est un pays espagnol, et je n'en avais jamais vu. J'y ai fait une longue course à âne dans les montagnes (ne crois pas que ces ânes ressemblent aux nôtres); j'y ai rencontré des chameaux, commencement de couleur locale; mais le soir au bal, chez un riche habitant de Santa-Crux, qui avait invité tout l'état-major de *la Zélée*, j'avais des vêtemens noirs comme à Paris ; tous les hommes étaient vêtus comme moi, suivant les plus nouvelles modes de Londres et de Paris. Peu de femmes avaient dans leur parure quelque chose d'andaloux ; au contraire, c'étaient des robes à gigot ; on dansait des contredanses françaises sur les airs de Rossini les plus populaires à Paris, puis l'écarté dans une chambre voisine... Adieu la couleur locale! Le monde entier tend à devenir d'une seule couleur, plate, un peu triste, fort vulgaire. Je m'en dépiterai bien des fois avant de revenir en Europe.

Adieu, ma chère Zoé; écris-moi quand il te viendra à l'esprit que tu trouveras quelque plaisir à le faire; ne t'inquiète point du lieu où tes lettres me trouveront, envoie-les seulement à mon père. Dis autour de toi, à tous les nôtres, que je conserve un souvenir plein de douceur des deux heures que j'ai passées à Barly.

Rio-Janeiro, où j'arrive, 28 octobre.

travers, nous ont en deux jours portés sous l'équateur, que nous avons traversé au galop; allure que nous avons gardée depuis nuit et jour, et qui nous conduira à Rio en onze jours, si nous pouvons nous y tenir tout ce temps. Avec un jeune capitaine de trente ans, tu devines bien que le passage de la ligne ne se fait pas sans toutes les cérémonies accoutumées. Un matelot (le plus mauvais sujet de tous, et de l'air le plus bénoit) nous a dit la messe (une messe de sa façon) en surplis d'occasion, sur un autel de circonstance. Il a fait le prône le plus risible, puis les non-initiés ont été gravement rasés avec un rasoir de bois de quatre pieds de long, et, entre les mains du père La Ligne, ils ont juré de ne point coucher avec la femme d'un matelot, et ils ont donné dix francs pour la peine. Cela fait, l'état-major, entre soi sur l'arrière, l'équipage sur le devant, se sont jeté pendant une heure des seaux d'eau à la figure; la pompe à incendie a même joué avec succès pour tremper au haut des mâts les fuyards qui s'étaient sauvés de la mêlée. Puis nous sommes tous descendus chez nous changer de linge, et, en remontant sur le pont, nous avons trouvé toutes choses dans leur ordre accoutumé : la petite saturnale d'auparavant n'avait laissé aucune trace. —Le soir, le capitaine nous a donné à dîner avec toute la recherche possible; nous avons mangé des petits pois, des perdreaux aux truffes, etc. M. de Melay, un peu excité par le bruit et par les soi-disant crèmes de madame Anfoux, a chanté des chansons à boire, puis quelques-unes plus gaies de Béranger, et l'on a fini par les plus maritimes du monde. Le pauvre abbé, qui était près de moi, a failli se sauver par la claire-voie pour en éviter le refrain. Je conviens que je n'en avais entendu de pareilles. L'équipage, qui pendant ce temps-là (trois heures à table) avait reçu double ration et quelques autres douceurs (liquides), s'était mis en belle humeur; on lui permit de venir danser sur le gaillard d'arrière; et comme il n'y avait pas de musicien parmi les matelots, ils s'accompagnèrent avec la voix, sur des airs à porter le diable en terre, et sur des paroles à faire sortir tous ceux de l'enfer pour emporter le chœur. Le pauvre abbé alla

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Rio, 6 novembre 1828, à bord de *la Zélée*, en rade.

Je suis arrivé ici le 28 octobre. Le soir même j'ai fait partir une lettre pour Porphyre, c'est-à-dire la première que je lui aie adressée depuis Brest. Du reste, mon cher père, il est au moins une heure du matin, je tombe de sommeil, de fatigue, quoique me portant à merveille, et je vous quitte pour m'aller coucher. Ceci est magnifique, je n'ai rien vu de si beau ; mais nous partons après-demain et je suis accablé de soins de toute sorte. Envoyez l'incluse à J. Taschereau. Je vous embrasse de tout mon cœur, et Porphyre. Adieu, adieu.

14 novembre.

Il y a huit jours, sortant à midi, par le plus beau temps du monde, de la rade qui est immense, nous avons accroché un navire marchand à l'ancre ; je crois qu'en le voulant, moi, indigne, je n'aurais pas réussi à ce tour difficile. Il n'y a eu personne de blessé, mais force mâts, force côtes de navires rompues et enfoncées. Le contribuable français est là qui paiera les avaries ; on les répare depuis huit jours, et demain nous reprendrons la mer, remis à neuf et plus beaux que jamais. On s'est prodigieusement moqué de *la Zélée*, moi tout comme les autres. J'ai été en outre assez aise de savoir par expérience ce que c'était qu'un abordage.

J'ai découvert ici depuis ces huit jours les trois fils Taunay. Il y en a un peintre et professeur de peinture à l'Académie impériale, un autre major de cavalerie dans l'armée impériale, et un troisième chancelier du consulat. — Ce soir je vais voir une sorte d'animal extrêmement rare en Amérique : c'est un empereur. Je verrai par la même occasion *l'Italiana in Algeri*, car c'est à l'Opéra que j'irai jouir de la vue de cet habile palefrenier. Je n'ai même pour cela que le temps de m'habiller avant dîner, et je vous quitte sans plus de façons, en vous embrassant toutefois.

fendre. Ils n'ont pas inventé contre eux le système d'humiliations raffinées des colons de la Jamaïque et de nos Antilles ; mais ils n'en sont pas moins des maîtres violens et impitoyables. Sous leur verge, les noirs vivent quelques années, et meurent sans se reproduire. Il faut que les penchans de cette race malheureuse soient bien doux et bien innocens, bien timides, pour que les vengeances et les crimes ne soient pas plus communs à Rio qu'ils ne le sont. Les maîtres, avec leur écorce européenne polie, élégante même, sont à beaucoup d'égards aussi dépravés par l'esclavage que les noirs abrutis. Je les ai vus avec leur clef d'or à l'habit, avec leurs plaques de diamans, leurs rubans, leurs titres, leur ignorance, leur lâcheté, leur improbité ; j'ai été dégoûté. — J'ai cherché une classe moyenne, laborieuse, économe, honnête, respectable : il n'y en a pas. Au dessous de la canaille dorée sur tranche, je n'ai trouvé que les noirs esclaves, ou les gens de couleur affranchis, propriétaires d'esclaves, et les pires de tous. Est-ce une nation que cela ? et n'est-ce pas là le portrait de tous les nouveaux États indépendans, démembrés de l'Amérique espagnole ? La race espagnole et portugaise n'est pas plus progressive dans le Nouveau-Monde que dans l'Ancien. Elle y possède la liberté de nom. Mais qu'est-ce que la liberté ? est-ce donc un but ou un moyen ? Est-ce une chose qui puisse se suffire à elle-même ? Vous verrez, mon ami, ce que deviendra l'Amérique intertropicale avec sa liberté ; — ce qu'elle était auparavant, un pays sans habitans, sans richesses, parce qu'il est sans travail. Le travail et l'économie, voilà la grande affaire, et la liberté n'est précieuse qu'autant qu'on l'emploie à travailler et à épargner. On en fait usage admirable aux États-Unis : c'est que la race anglaise, qui a peuplé tout le nord du Nouveau-Monde, est éminemment industrieuse et ordonnée. Je vous ai dit comme elle nous écrasait par sa libre concurrence, nous autres Français. Que feront auprès d'eux, dans le Mexique, les Espagnols leurs voisins ?

Le despotisme colonial extrêmement tempéré qui règne encore dans le Canada y gêne, dans le développement de son industrie, dans sa tendance expansive, la population

Je mêle à mes lectures scientifiques l'étude du persan, que je ne trouve que difficile. Quant à l'agréable, il est fort restreint dans ma petite bibliothèque de voyage; il se réduit à trois petits volumes, Catulle, Tibule et Properce, — *Lalla Rockh*, de Th. Moore, et *Tristram Shandy;* voilà tout. Mais *Tristram Shandy* est une pièce de résistance. J'aime infiniment Sterne. Son excentricité est ce qui me plaît. Ne sommes-nous pas faits ainsi? Ne passons-nous pas ainsi, en un instant, et sans savoir pourquoi, d'une idée à une autre? Dans l'infinie variété de tons de son livre, je sais trouver toujours une page à l'unisson de la disposition actuelle de mon ame ou du caprice de mon esprit. Nul assurément n'a plus abusé que lui de l'ellipse, puisqu'il a laissé en blanc des chapitres entiers. Pour un sot, c'est une mystification complète, et qu'il ne trouvera point piquante, parce qu'elle est fort aisée; mais est-ce donc une énigme sans mot que cette page laissée en blanc? Pourquoi ne pas chercher à la remplir? Voilà pour moi, à bord surtout, l'immense mérite de Sterne; c'est que lorsque j'en ai lu vingt lignes en me promenant sur le pont, et que le navire vient à rouler, je puis mettre le livre dans ma poche et continuer ma promenade agréablement. J'ai matière à penser. Les jolis contes de Feramorr n'ont pas le don de me plaire également; et quant à mes trois anciens, ils ne viennent dans mon goût que fort après les modernes anglais.

Chaper, quelle révolution dans mon existence! Depuis six ans que nous nous connaissons, que nous nous aimons, que de vicissitudes dans notre vie! que de choses dites entre nous! Quelquefois, dans les rares instans où il m'est permis d'être seul, des images fantastiques de bonheur et de peine se montrent à moi dans la vague obscurité du passé; je ne sais si je songe ou si je suis éveillé : je demeure ébloui quelques instans, et quand je rouvre les yeux, je m'aperçois que je ne faisais que me ressouvenir, en croyant rêver. Cependant, mon ami, la mémoire de ces impressions si pénétrantes, de ces impressions qui jadis firent frémir tout mon être, s'efface chaque jour. L'esprit seul a de la mémoire. Il se rappelle nettement les faits qu'il a con-

térêt que je ne sais où donner de la tête pour y faire face. J'en ai vu le plus possible, dans le plus de genres possibles.

Adieu, mon bon ami, car je n'ai pas le temps de vous écrire plus.

A M. DE MARESTE, A PARIS.

A bord de *la Zélée*, en mer, le 11 décembre 1828.

Il est très-vrai, mon bon ami, que, si je passe encore un an à la mer, j'éprouverais la terrible maladie dont notre ami le docteur de Stendhal m'a menacé; car je me sens déjà bien paysan du Danube pour n'avoir encore navigué que pendant trois mois. Quoique je n'aie pas besoin d'un grand établissement pour travailler, je ne sais pas le faire bien sur le pouce, comme les maçons déjeunent; un peu de tranquillité m'est nécessaire. Béranger peut compter sur douze balles de plomb dans la tête, si, à mon retour en France, on avait la fantaisie de faire de moi un *Rey netto* (1). Figurez-vous, mon cher de Mareste, qu'ils sont ici une cinquantaine au moins, officiers ou matelots, qui, du matin au soir, chantent à la fois, chacun dans le ton qui lui plaît et sans y demeurer fidèle, ce que nous autres libéraux nous appelons les *odes* de ce grand poète. Cet abominable charivari, dont Béranger fournit la matière première, me le fait prendre en horreur.

Les jeunes officiers avec lesquels je vis ont été absorbés à seize ans, en sortant d'Angoulême, par le service de la monarchie constitutionnelle. On les a embarqués sans leur laisser même visiter leur famille; et voici huit ou dix ans qu'ils naviguent sans avoir obtenu plus de quelques mois de congé. Cela fait d'assez bons marins, qui n'accrochent pas dans les rues, ne versent pas sur les bornes ni dans les fossés; mais vous conviendrez que le procédé est mauvais pour faire des hommes aimables. Ils savent tous par-

(1) Un roi absolu.

rez-vous quelques centaines de vicomtes et de marquis, avec la clé d'or à l'habit, cinq ou six plaques en or, en argent, en diamans de toutes couleurs et grandeurs; ignorans, sans courage, servant tous aux plaisirs de l'empereur; et au-dessous de cela, point de tiers-état respectable, rien qu'un petit peuple de détaillans, fripons, à peu près blancs; puis un nombre effroyable de noirs esclaves, à peu près nus, qui vivent quelques années, et meurent ordinairement sans se reproduire. On les fait travailler à coups de fouet; d'une petite portion de leur travail on les nourrit, et on leur donne une ceinture ou une culotte; le reste sert à payer les voitures, les chemises de batiste, les bas de soie des trois cents marquis. Déposez don Pédro : toutes les provinces se séparent en républiques fédératives, l'anarchie naît partout; bientôt viennent les révoltes de noirs, et il n'y a plus au Brésil de domination européenne. Gardez l'empereur, mais abolissez la traite : il n'y a plus travail, plus de revenu pour personne; il faut que tous délogent pour ne pas mourir de faim, et vous voyez arriver, dans les tripots de Paris, de Cadix et de Londres, trois cents fashionables avec leurs plaques et leurs clés d'or. Il n'y a que le *statu quo* de possible. L'empereur, qui est très-sincèrement épris des théories constitutionnelles de M. Constant, est très-convaincu de cela, et il gouverne en conséquence. Il vit au jour le jour : après moi le déluge! Don Miguel est fort aimé à Rio-Janeiro, parce que c'est lui qui a consommé la séparation du Brésil avec le Portugal.

Le peu de journaux politiques du pays est rédigé par des étrangers, généralement par des Français. L'empereur ne peut imposer à ses sujets, à ses *macaques*, comme il les appelle (car il leur dit souvent qu'ils ne sont que de mauvais singes), la liberté de la presse. Il la consacre dans la loi, mais les mœurs s'y opposent. Plusieurs journalistes, pour avoir dit des vérités, ont été assommés le soir dans les rues. Cela a dégoûté les autres; ils ne disent plus mot. D'ailleurs aucun ne ferait ses frais.

Les scènes de violence sont fréquentes. J'ai failli recevoir un coup de pistolet tiré, par un voleur qui s'échap-

forçant le blocus, qu'il n'a jamais voulu reconnaître.

Il me semble, mon ami, que la France retourne rapidement vers la déconsidération dont elle *jouissait* à l'extérieur vers 1760, dans le temps de la jeunesse d'Alfieri. On se rit de nous partout; on ne ferait pas mieux, quand même nous ne dépenserions pas annuellement cinquante-huit millions pour notre marine et deux cents pour notre armée.

Nous soutenons grandement à Rio notre réputation de perruquiers et de maîtres de danse. La rue Vivienne du pays, qui s'appelle la rue d'*Ouvidor* (auditeur), est peuplée de modistes, de tailleurs et de coiffeurs de Paris. Ces modistes sont les c..... du plus haut ton. L'empereur se passe la fantaisie de presque toutes. On se figure ainsi à Rio, d'après une règle de trois, fort trompeuse sans doute, que les Français sont tous perruquiers, et les Françaises toutes c..... Je parlais anglais à cause de cela. Je prenais l'air raide et presque insolent, et l'on m'accueillait.

Il y a à Rio un beau théâtre, où une détestable troupe italienne, avec un orchestre plus exécrable encore, écorche trois fois par semaine les ouvrages de Rossini. J'y ai vu *l'Italiana in Algeri*. La haute société s'y ennuyait par ton comme à Paris, et je crois mille fois davantage. Les fashionables qui habitent les environs de la ville arrivent à huit heures en chaise de poste. Le postillon dételle les deux mules, qui paissent pendant la représentation l'herbe râpée de la place; à onze heures, il les ratèle et se remet en selle, prêt à prendre son maître. L'empereur est toujours là; car, outre les modistes de la rue d'*Ouvidor*, il se permet toutes les danseuses, comparses, comparses accessoires, etc., du théâtre. Il ne les paie que selon leur mérite, c'est-à-dire dix ou vingt francs. Le ballet de Rio est dans le goût de celui de Brest ou de Draguignan. C'est la partie qui plaît le plus du spectacle.

Vous savez bien que je ne connais malheureusement Naples que par des tableaux et des panoramas; ainsi vous me récuserez sans doute pour juge de sa beauté. Mais la rade de Rio me paraît encore plus belle. La forêt vierge de M. de Clarac n'est pas assez fourrée : on y voit de l'air

Adieu, mon cher ami; amitiés, autour de vous, à tous ceux que nous voyions ensemble. Mon métier de voyageur me desséchera peut-être un jour, mais je suis encore très sensible, et je ne vous aime pas moins tous de loin que de près.

Your for ever.

Fermée au cap de Bonne-Espérance le 28 décembre. J'y suis arrivé le 20. Ce n'est rien moins que *l'Astrolabe* (1) qui vous porte ceci. Je pars après-demain pour Bourbon.

All well!

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

A bord de *la Zélée*, en mer, le 18 décembre 1828.

Je vous ai écrit une première fois de Ténériffe, le 16 septembre, puis de Rio-Janeiro quelques lignes, le 6 novembre. Dans l'intervalle, et de Rio pareillement, j'avais écrit à Porphyre, le 28 octobre. Il y a long-temps, mon cher père, que vous avez dû savoir mon heureuse traversée de France aux Canaries, et de là vous aurez conclu pareillement, par une règle de trois, la suite heureuse de mon voyage sur mer. La lenteur de la marche de *la Zélée* le rendra fort long. Nous sommes aujourd'hui à quinze cents lieues du cap de Bonne-Espérance, et c'est notre quatre-vingt-dixième jour de navigation depuis Brest, savoir : dix-neuf de Brest à Ténériffe, quarante-un de Ténériffe à Rio, et trente jours de Rio au point où nous sommes. Nous mettrons vingt-cinq jours ou un mois pour aller de là à Bourbon, et six semaines, sinon plus, pour attraper Pondichéry, car nous serons contrariés par la mousson de nord-est.

Je mène à bord une vie un peu ennuyée, mais très-

(1) *L'Astrolabe*, commandé par M. d'Urville, revenait de se livrer à des recherches et de recueillir des renseignemens sur le naufrage et la fin de La Peyrouse.

des autres n'aboutit qu'à me rendre la vie douce, tandis que la sienne m'en rend fort agréable beaucoup d'instans. Le cercle des objets de nos conversations s'étend chaque jour : souvent nous faisons de petites découvertes qui nous rapprochent tout-à-coup. Ce sont des connaissances communes à l'un et à l'autre, ou des opinions identiques sur des choses que nous ne voyons pas comme le grand nombre.

Nous causons d'avenir, de Paris; son lot est d'y vivre à son retour de l'Inde, avec sa petite fortune, ses économies, et sa retraite d'officier-général qui ne lui peut manquer. Vous pensez aisément que nous avons dû causer des lieux par où nous passerons pour revenir à cet incomparable Paris : quant à lui, sa route c'est la mer; mais, moi, c'est ma plus grande affaire; c'est mon but que cette route même : ce n'est pas un moyen.

Après avoir abordé dans un premier appareillage, pour sortir de Rio, un bâtiment à l'ancre, dix jours plus tard réparés, et appareillant de nouveau pour partir enfin tout de bon, nous fûmes cinq ou six minutes à portée de pistolet de roches contre lesquelles le courant nous jetait, sans que le vent nous permît de nous en éloigner. Sans les mille écus qui sont dans ma malle, mes baromètres et autres objets irremplaçables, j'aurais vu la chose avec indifférence, car je me serais facilement sauvé à la nage. Les barques remplies de rameurs, qui nous remorquaient pour nous mettre hors de ce périlleux passage, redoublèrent de vigueur et nous passâmes enfin, quittes pour la peur.

Nous avons eu, il y a quinze jours, un fort coup de vent qui a duré deux jours. Tout le monde s'est fort récrié; cependant ce n'était rien autre chose que notre ordinaire quotidien du Hâvre à New-York, sur *le Cadmus*, de remuante mémoire. C'est une bonne fortune pour moi que cette sévérité de mon premier voyage sur mer. Depuis ce temps-là, je ne puis trouver qu'il fasse mauvais temps.

Je relisais hier la lettre que vous m'écrivîtes à Brest; elle commence par une rectification de l'orthographe d'une

koro, avec mille peines et mille dangers. Son vaisseau est tout délabré; beaucoup de ses matelots tués ou morts. Mais à ces dures conditions, il a réussi au-delà de tous les voyageurs marins. Il partira dans deux jours, comme nous, mais pour Toulon. Il vous portera cette lettre que j'allais, sans lui, vous faire parvenir par M. Séguier. Je me porte à merveille, et me couche; car à quatre heures M. d'Urville doit venir demain frapper à ma porte pour aller regarder de très-près sous le nez le géant *Adamastor*. Hier, j'ai fait douze lieues à pied dans les montagnes, en quête de rochers et de gissemens. J'ai passé au Grand Constance, où j'ai trouvé M. de Melay qui m'a présenté au propriétaire du célèbre vignoble de ce nom; et je me suis refait très-magnifiquement de mes douze lieues à pied, avec quelques petits verres les plus authentiques de ce rare *constance*, et une place dans la voiture de M. de Melay, pour revenir tout platement par la grande route, n'ayant plus rien à faire dans les montagnes. Il ne fait que très-chaud, mais de l'air. Je me porte parfaitement bien.

Adieu, mon cher père, et Porphyre aussi.

J'ai reçu à mon arrivée votre lettre contenant une page de Porphyre, deux lettres de M. Humboldt, l'une pour moi, et l'autre pour me recommander à lord Bentinck, et quelques phrases amphigouriques et aimables de Koreff.

A la place de lord Bentinck, je prendrais en guignon un homme qui lui apporterait à lire autant de lettres que j'en ai pour lui.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

A bord de la corvette *la Zélée*, en mer, le lundi 12 janvier 1829, entre le Cap de Bonne-Espérance et l'île de Bourbon.

Une des deux premières lettres que j'ai écrites depuis que j'ai quitté l'Europe était pour vous, cher ami; l'autre était pour mon père et mon frère à la fois; c'est que vous partagiez avec eux mes dernières pensées quand je m'é-

est détestable. Il n'y a pas de *nation* au Brésil ; la population de cet empire se compose de nègres esclaves, qui meurent sans se reproduire, et qu'il faut renouveler sans cesse, et de quelques centaines de Portugais décorés de titres et de rubans, vêtus, en dépit du climat, à la mode de Paris ; mais d'une bassesse et d'une ignorance qu'on chercherait vainement, en Europe, réunies dans le même individu. L'empereur, qui méprise sans déguisement ses sujets, et qui vaut cent fois mieux que les sommités de la naissance et de la richesse dont il est entouré, n'est cependant pas lui-même trop au-dessus des gens de sa cour ; il excelle à mener à grandes guides dans les rues étroites et populeuses de Rio, sans accrocher ni bornes ni passans ; il est grossier dans ses goûts, brutal souvent dans ses manières et ses propos, — et cependant c'est un des hommes les plus distingués de son pays.

Le lien politique qui forme un seul état monarchique des diverses provinces de cet immense empire, est bien faible. Toute la politique de l'empereur consiste, lui-même le dit, à empêcher qu'il ne rompe avant sa mort. Comme il ne donne aucune ressource, aucune force extérieure aux territoires qu'il réunit (l'issue de la guerre avec Buenos-Ayres le prouve suffisamment), les provinces éloignées, celles du Nord surtout, Bahia et Fernambouc, sont toujours prêtes à secouer le joug d'un pouvoir central dont le siège est à quatre ou cinq cents lieues, doublées au moins par le défaut de routes, et qui prétend les gouverner sans leur accorder aucune protection. Nous verrons donc infailliblement une nouvelle débâcle de républiques dans cette belle partie de l'Amérique méridionale. Elles n'iront pas loin, je pense ; la matière première de quelque avenir manque absolument en elles. L'anarchie s'en emparera ; bientôt à sa suite viendront les révoltes de noirs, les querelles atroces, l'extermination des blancs peut-être, conséquence forcée de l'émancipation violente des esclaves. Avec l'esclavage finira le travail. La misère dévorera les restes de la population.

L'abolition de la traite, qui, aux termes des traités, doit cesser dans un an, mais que la configuration des

soit obligé à tenir un livre où ils soient tous inscrits, avec leur nom, leur signalement très-précis, et leur filiation; l'officier de l'état civil des noirs se transportera d'une habitation à une autre, sans être annoncé. A son arrivée, il fera ce que font dans notre armée nos sous-intendans militaires; il passera la revue des esclaves et se fera justifier de la possession de tous. — Appliquez aux délinquans qui posséderaient des esclaves dont ils ne pourraient justifier l'origine, les peines prononcées contre les complices des négriers: la traite cessera dès-lors absolument, et si même un négrier débarquait des noirs sur les terres d'un colon, vous verriez celui-ci empressé de le venir dénoncer à l'autorité, de peur que l'officier de l'état civil, arrivant sur son habitation dans ce temps-là même, ne le rendit responsable, et ne l'accusât de complicité.

Oui, il faut que les colonies périssent. La loi qui prohibe la traite l'a prononcé. Mais il faut qu'elles périssent lentement, il faut les laisser mourir d'épuisement; d'abord pour éviter les scènes de carnage qui suivraient inévitablement l'émancipation prématurée des noirs, et ensuite enfin de faire peser sur deux ou trois générations blanches la perte totale des biens possédés actuellement par les colons. Ces hommes sont peu intéressans sans doute; cependant l'humanité doit se réjouir qu'il y ait un moyen de ne leur retirer que graduellement une propriété inique. Quelque mal acquise que soit leur richesse, quelque peu légitime qu'elle soit aux yeux de l'humanité, la loi cependant qui les rend maîtres de la descendance de leurs esclaves actuels, ne les condamne point à une ruine subite, mais à la décadence seulement. Elle laissera à leur famille le temps et les moyens de rentrer dans la société française.

26 janvier, en mer, près de Bourbon.

Cette désolante question de l'esclavage revient sans cesse s'offrir à mon esprit. Si vous aviez vu comme moi des ventes d'esclaves à Rio, mon ami, vous en seriez tourmenté sans relâche!

C'est un bonheur que l'extension colossale de la puis-

milieu de mes courses solitaires, vous trouverez plus de moi-même. Adieu, je vous embrasse bien tendrement.

Saint-Denis, île Bourbon, 1er février 1829. Dimanche dans la nuit.

Je suis ici pour trente-six heures; j'y ai trouvé, cher ami, votre lettre de Paray du 8 septembre, qui en contenait une de madame Victor et une autre de madame de Perey. Je vous dois de douces émotions dans un lieu plein d'un immense intérêt, mais d'un intérêt d'esprit seulement, et où l'ame ne sait où se reposer.

Le hasard m'a fait vivre douze heures avec des négriers. C'était à mon insu. Le hasard ensuite m'a fait accueillir avec la plus noble hospitalité par de très-riches habitans de cette colonie. Je suis dans une courte période de magnificence; dans quelques jours reviendront les privations de la vie du bord. Telle sera mon existence pendant plusieurs années : du luxe aujourd'hui, demain de la misère. Qu'importent ces choses à mon âge ? Que d'alimens pour la pensée dans cette infinie variété des scènes de l'homme et de la nature!

Vous, mon ami, qui me connaissez, vous savez s'il y avait en moi de quoi jouir par des rêves... Ces souvenirs mélancoliques de temps et de lieux que vous me rappelez, où votre pensée demeure attachée dans ma mémoire, me font tressaillir. Ces images me font perdre de vue pendant quelques instans le temps présent, ma vie actuelle; je pénètre le passé, je le ressaisis : je me promène sur vos gazons, dans vos bruyères, sous vos bouleaux; j'erre sur le bord de vos étangs, j'ai votre bras passé dans le mien. — L'étrangeté de la scène où je me trouve arrête l'illusion, la détruit, et je rentre dans ma vie actuelle, où ma pensée ne s'exerce que sur des objets positifs et absolus.

Je mesure, je compte, je calcule, j'estime les choses qui ne se prêtent qu'à des appréciations morales; le matin c'est à la campagne parmi les rochers, le compas dans la poche, un marteau à la main; le soir je quitte ces vêtemens de toile, je jette mon chapeau de paille, et je me

les montagnes qui dominent la ville, et je ne pus revenir à bord, en rade, que le matin même de notre appareillage. La complaisance des officiers, qui m'avaient promis un canot et des hommes pour me venir chercher à terre, moi et mon bagage de débarquement, m'a permis ainsi de jouir jusqu'au dernier moment des agrémens et des commodités de la terre ferme. Les huit jours que j'y ai vécu m'ont rafraîchi, reposé singulièrement. Ce n'est pas cependant que j'y sois resté oisif à l'ombre; mais j'y ai bu du lait, dont je n'avais pas eu occasion de voir une goutte depuis Brest. J'y ai mangé des fruits; je m'y suis nourri d'alimens frais et succulens; le repas du soir me faisait oublier la fatigue de la journée, dont quelques heures de sommeil dans un lit immobile et plus grand que moi ne me laissaient aucun sentiment le lendemain à mon réveil. Quant on peut réparer ainsi, on peut dépenser beaucoup sans s'appauvrir.

Je me suis retrouvé sans déplaisir sur ma prison flottante. Elle s'était peuplée, la veille de notre départ, d'une quantité d'habitans nouveaux dont la société est infiniment agréable. C'était une trentaine de gros moutons, que Porphyre certainement accuserait de sentir la laine; mais ici on n'épilogue pas. Nous avons aussi, c'est-à-dire nous avions, deux cents volailles, puis une profusion de légumes, en sorte que, deux fois par jour, nous pouvons à la rigueur oublier que nous sommes à la mer. L'équipage tout entier participe à ces douceurs, dont la santé générale du bord se trouve à merveille. Pour nous autres, l'aristocratie de cette petite société, elles dureront jusqu'à l'île de Bourbon.

Deux jours après notre départ, nous avons reçu devant le Cap des tempêtes, en le doublant, le coup de vent obligé par la tradition poétique. Il a noyé quelques-unes de nos poules, et c'est tout. Vous savez que décidément il n'y a pas de tempêtes. Plus je vais flottant, plus je me convaincs qu'elles ne sont qu'une heureuse fiction des poètes : le mot est à peine connu des marins, et jamais ils ne s'en servent. Le maximum du genre, prosaïquement parlant, c'est-à-dire restant dans le vrai, c'est un très-fort

réponse, mais on les vit exécuter la manœuvre de soumission qui leur était ordonnée et nous patientâmes attendant leur canot qui ne venait pas. Comme on n'est pas bien endurant quand on a seize coups de canon tout prêts à jeter à la tête des gens sans autre peine que de dire feu ! le capitaine et M. de Melay, qui avaient cru au pirate et qui en voulaient à l'inconnu de l'émoi qu'il nous avait causé, me prièrent de lui réitérer la menace d'une destruction complète, s'il n'envoyait un canot à bord. Je sacrifiai donc mon larynx pour faire le stentor et avec succès. Leur monde arriva bientôt. Je procédai chez le capitaine à l'interrogatoire du prisonnier, qui était de l'espèce la plus pacifique du monde, apparemment du moins. Cependant le capitaine et M. de Melay désirèrent qu'on visitât son bâtiment. Je signifiai donc la visite que nous allions faire. Un de nos canots fut descendu à la mer, qui était fort grosse, et le lieutenant de *la Zélée* fut chargé d'aller aborder l'inconnu pour le reconnaître avec détail. Mais comme il ne parle pas anglais, on eut encore besoin de moi : je me prêtai de bonne grâce à la circonstance, qui me semblait, au reste, n'offrir aucun danger ; car je croyais à la sincérité de la déposition de mon Anglais. Nous étions sur nos gardes cependant. Nos canotiers étaient armés. Nous avions sous nos pieds, dans le canot, une collection de pistolets tout chargés. L'officier et les quatre matelots de l'inconnu, qu'on avait retenus à bord pendant notre absence, étaient là d'ailleurs pour répondre de nous. Après dix minutes d'efforts contre la vague, notre canot aborda l'étranger, que nous reconnûmes de suite n'être qu'un bâtiment marchand. Nous fûmes reçus avec la plus grande politesse par des gens de très-bonne mine, extrêmement effrayés. Le navire venait de Liverpool ; il se rendait dans l'Inde, avec des marchandises et trois passagers. Depuis son départ d'Europe, il n'avait communiqué avec personne ; et, voyant un bâtiment si près de lui, il s'était détourné pour lui dire bonsoir en passant, et échanger sa longitude avec la sienne. Il nous avait pris dans la nuit pour un navire marchand, et s'était approché sans crainte. Nos boulets lui avaient cassé une vergue, et un d'eux avait

Mais dans le tumulte des apprêts du combat, un homme s'était blessé gravement; hier il a fallu se déterminer à lui couper l'avant-bras ; notre jeune docteur n'avait jamais fait plus d'opérations que moi ; ç'a été une grande affaire pour lui. J'ai eu le plaisir de pouvoir y être très-utile en l'encourageant d'abord et l'assistant dans le moment critique. J'ai fait la ligature des artères. Vous direz à Jules Cloquet qu'au lieu d'en lier trois, la radiale, la cubitale et une interosseuse seulement, j'en ai lié cinq, sans me presser plus que si j'eusse opéré sur un cadavre; et si vous, mon cher père, ou Porphyre, dites encore que Victor est mal-adroit de ses mains, je vous enverrai, sur papier timbré et signé de vingt témoins, le certificat du contraire. J'abonde tellement dans le sens des autres à cet égard, que je regrette pour le malade de n'avoir pas fait aussi moi-même l'amputation. Quoi que j'eusse fait pour donner du courage au docteur (qui est un bon jeune homme de vingt-trois ans, sachant assez bien la basse anatomie et la petite chirurgie, sans rien de plus), sa main tremblait au commencement de l'opération, et ce n'est qu'après quelques minutes qu'il fut remis complètement; mais le membre alors était amputé, et je crois, assez mal. Dites à Cloquet que j'aurais gardé un peu plus de peau pour recouvrir le moignon. — Je ne fermerai pas cette lettre à Bourbon sans vous dire le résultat de l'opération, et je vous dirai alors si j'aurais eu tort ou raison de garder plus de peau. Je compte fermement que Frédéric, lorsqu'il sera ministre de la marine, ce qu'il désire beaucoup, me nommera au moins chevalier de la Légion-d'Honneur pour les services que je vais rendant aux bâtimens du Roi. Le prêtre que nous avons à bord a profité, comme de raison, hier, du bras coupé de notre homme, pour l'aller embêter de salutaires pensées sur la vie et la mort. Mais averti du coup de temps par M. de Melay, qui avait vu le drôle filer sur la pointe du pied vers la porte des malades, je suis venu moi-même sans plus de bruit pour le prendre la main dans le sac, effrayant le pauvre diable; il a compris à demi mot, et a filé son nœud dès qu'il m'a aperçu. J'ai recommandé aux

que je vois votre existence couler doucement. Nous sommes tous heureux d'être faits ainsi. L'amour que nous avons les uns pour les autres ne servirait qu'à notre malheur réciproque, si ce sentiment avait chez nous la forme qu'il a souvent. Nous sommes tous bien où nous sommes; nous sommes satisfaits de notre position, quelle qu'elle soit. Il me semble que je jouis de loin de votre satisfaction, comme vous partagez mon contentement.

Quand je puis avoir une heure de silence et de solitude, je quitte aisément la terre qui est sous mes pieds, et je me transporte près de vous. Je perds l'idée de la distance énorme qui nous sépare. Sans doute vous me faites aussi de pareilles visites : elles sont pleines de charme. — Adieu.

Bourbon, 3 février.

Je suis ici depuis trois jours dans la maison opulente, élégante, d'un riche colon de la connaissance de madame Ramond. Il y a un gendre de quarante-cinq ans, ancien officier de marine, aimable, spirituel, instruit. Tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Je dors peu; je mange bien; je travaille beaucoup, et je me plais extrêmement. J'apprends vingt choses à l'heure.

Adieu, mon cher père; je vous embrasse avec Porphyre. — Cette lettre partira ce soir.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Quartier ou ville de Saint-Denis, île de Bourbon, le mardi 10 février 1829.

Je t'écris, mon cher ami, au milieu de la consternation publique. Nous sommes, tu le sais, dans l'hivernage, l'été du pays. C'est la saison dangereuse, celle de ces pluies épouvantables et de ces ouragans qui désolent les îles situées entre les tropiques. Le temps depuis notre arrivée ici était toujours un peu menaçant; il était rare qu'une

souffla le soir par rafales, et la mer grossit encore. Elle démolit quelques ouvrages avancés qui servent à protéger le débarcadaire. On craignait un ouragan et l'on tira à terre, aussi loin du bord qu'on le put, tous les objets qui y étaient amarrés ou abandonnés à leur poids. Il tomba des torrens d'eau.

A deux heures du matin, le coup de vent commença.

Comme depuis huit jours je n'ai guère cessé de galoper le jour, et de veiller, de causer, de mondaniser, ou d'écrire la nuit, j'avais un arriéré de sommeil à solder, tel que les secousses terribles des maisons furent perdues pour moi. Je me réveillai bravement comme si de rien n'eût été, quand à six heures le noir qui me sert entra dans ma chambre avec la tasse de café obligée du matin, et me tira par les pieds. Le mugissement de la mer, le sifflement du vent, le craquement et le tremblement de mon pavillon m'étourdirent un peu. Je fus lestement sur pied néanmoins. J'allai, au port, à ce qu'on appelle le port. J'y trouvai la foule des habitans rassemblée pour contempler les désastres de la nuit et ceux de chaque lame de mer, de chaque rafale nouvelle. La jetée était emportée, on vidait à la hâte les magasins qu'elle protégeait. Un curieux indiscret reçut un galet dans la tête; on l'emporta baigné de sang, couché dans un palanquin. A peine le remarqua-t-on : chacun songeait à son sucre, à son girofle, à son café, et se souciait peu de la peau de son prochain.

Le ciel est chargé de pluie. Elle tombe par torrens. Cependant le vent augmente toujours et la mer s'élève de plus en plus sur ses rivages. J'ai perdu, en ne restant pas à bord de *la Zélée,* l'occasion de voir ou du moins d'essuyer une tempête. On n'a jamais vu ici la mer si grosse, et il faut remonter jusqu'en 1806 pour se rappeler un aussi fort coup de vent. Cette année-là il fut bien terrible : il y eut un ouragan de l'espèce de ceux dont l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* cote la vitesse à quarante-cinq mètres par seconde. Comme ce cas est prévu, on fait ici les maisons fort basses. Elles donnent ainsi peu de prise au vent. Il n'y en a encore aucune de jetée par terre; cela

autres, pourra repartir la première ; mais elle aura, comme les autres, ses ancres à retirer du mouillage. Nous sommes ici pour dix jours encore. Peut-être a-t-elle fait des avaries; et alors il faudra que nous allions à l'Ile de France pour qu'elle s'y répare.

Pour moi individuellement, je me consolerais de ce retard si je pouvais parcourir l'île en attendant. Mais on ne peut aller à une demi-lieue de la ville sans trouver un torrent impraticable. Les chemins sont des champs de boue, et le déluge de la pluie continue sans relâche.

Il y avait vingt bâtimens de commerce mouillés devant Saint-Denis; un nombre au moins égal devait se trouver sur les autres rades de l'île. Plusieurs ont appareillé sans officiers à bord ; il y en aura certainement de perdus.

Comme c'est une justice à rendre aux bâtimens de guerre que, s'ils font plus d'avaries dans les rades que ceux du commerce, il leur arrive moins d'accidens graves en pleine mer, je regrette un peu de ne m'être pas trouvé à bord de *la Zélée* au moment où on lui fit le signal d'appareillage. Moi qui nie les tempêtes, j'aurais peut-être eu des raisons de changer d'opinion.

Si, par impossible, elle ne revenait pas, si elle périssait! — Il faudrait bien me résigner à revenir en Europe, car je n'ai apporté à terre qu'une petite malle avec un habit et six chemises. Mes lettres sont à bord, mon argent aussi; tous mes moyens de voyage dans l'Inde. Mais vraiment il n'y faut point penser.

Adieu, je t'écrirai encore dans ma prison.

Lundi 18 février.

La Zélée est revenue il y a trois jours, ayant perdu tous ses mâts de perroquet, une ancre, toutes ses embarcations, ayant une partie de ses bastingages arrachés, plusieurs sabords enfoncés, etc., etc. Elle a été presque noyée. Il y a eu trois pieds d'eau dans l'entrepont, qu'on a dû faire écouler dans la calle pour les pomper. Il est probable que mes vêtemens restés à bord seront endommagés ou perdus. Les vivres qu'on venait de faire ici le sont.

rées de mes malles et placées dans le tiroir le plus élevé d'une commode qui ferme bien, dans la chambre du commis aux revues du bord. Il en aura eu soin en même temps que de ses propres papiers. Mes baromètres étaient dans la chambre du capitaine, que les deux officiers ont habitée dans leur campagne parce qu'elle était la moins exposée aux irruptions de la mer. Ainsi j'ai sur leur compte l'esprit en repos. Ceux de mes livres qui me sont les plus précieux, je sais qu'ils sont sauvés. Restent mes fusils à mouiller, qui l'auront été sans doute, car ils auront dû avoir un pied d'eau par-dessus la tête, quoique placés dans l'entrepont. Relativement à mes craintes, ces pertes vraisemblables sont un bénéfice considérable.

Le vieux ciel, comme disent les vieux marins, le beau ciel bleu a reparu depuis plusieurs jours; la brise est douce, le soleil seul dans la nature se permet des excès. Mais cette excessive chaleur de Bourbon n'est point malsaine; elle n'est pas même débilitante. Samedi j'ai fait dix lieues à pied dans les montagnes, quatre sur une mule rétive; j'ai reçu deux ondées; j'ai passé dix à douze ruisseaux ou torrens sans me déshabiller et je suis rentré sans fatigue. Je voulais aller jusqu'à Saint-Paul; je n'en étais plus qu'à une demi-lieue, mais je fus arrêté par le torrent qu'on avait dit guéable depuis la veille, et que je trouvai épouvantable.

Je me plie très-doucement à la coutume de ce pays, qui est de prendre trois ou quatre tasses de café par jour. Je ne me défends que contre la bonne chère d'une maison opulente, celle de mes hôtes. L'homme dans l'état de société mange trop; tu connais là-dessus mon système, cher ami. Je m'y attache de plus en plus par mon expérience personnelle et par l'observation des autres. Je me corrobore dans un saint amour de sobriété qui, je n'en doute pas, me fera jouir dans l'Inde d'une santé parfaite, au milieu des hépatites, des fièvres, des hydropisies, des avanies sans nombre dont sont affligés les riches Anglais qui, sept cent vingt fois chaque année, commettent des excès de table.

Les esclaves ici, qui travaillent comme des chevaux,

A MADAME VICTOR DE TRACY, A PARIS (1).

Saint-Denis, île de Bourbon, 24 février 1829.

J'ai reçu ici, chère Madame, l'aimable billet que vous m'avez écrit de Paray, un mois après mon départ. Donnez-moi souvent, je vous prie, de vos nouvelles.

Que d'aspects divers, que de formes variées de l'existence humaine ne vois-je pas en cherchant des herbes et des pierres! Que d'alimens à la pensée dans les longs intervalles de la vie solitaire que je mènerai souvent, et où, par goût, je me recueille déjà quelquefois!

Que de belles choses vous auriez à peindre si vos yeux pouvaient voir ce que les miens regardent! On ne se lasse point d'admirer la noble élégance et la magnificence de la nature sous les tropiques. Mais, dans mes momens de tristesse, je regrette la grâce touchante des bouleaux pleureurs de Paray, épars au milieu des bruyères fleuries; je ne puis me rappeler sans attendrissement ces longues prairies étroites qui s'enfoncent et se perdent sous la verdure épaisse des bois. Tâchez que votre mari ne ravage pas, comme vous disiez, par son agriculture, tous vos entours pittoresques, afin que ma mémoire s'y reconnaisse à mon retour, et que je vous retrouve tous deux dans le même cadre.

Ce qui me plaît surtout dans ces souvenirs d'Europe, ce sont les figures de nos paysages. Ici on ne voit que des noirs nus et abrutis; je ne puis m'y accoutumer.

Demain je ne verrai plus ces scènes de misère; demain je dirai adieu aux tableaux de l'esclavage. Mais n'est-ce pas lui que sous un autre nom je retrouverai dans l'Inde? Je l'ignore. Avant deux mois je le saurai; je vous le dirai.

(1) Cette lettre et toutes celles qui portent la même adresse, ont été écrites par Jacquemont en anglais; madame Victor de Tracy a bien voulu les traduire.

un homme politique. Vous le rencontrerez peut-être; il s'appelle Moiroud (1).

J'ai eu une autre bonne fortune, j'ai retrouvé ici un ancien camarade de collége qui m'a été utile. Il est ingénieur en chef des ponts et chaussées de ce petit pays, dont il m'a fait les honneurs.

Adieu, mon cher ami. Oh! de combien de choses nous aurons à parler dans quatre ans! Adieu; je vous aime et vous embrasse de toute mon ame.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Calcutta, le 1er septembre 1829.

Cher ami, j'ignore si mes lettres auront été plus heureuses en voyage que les vôtres; mais je vous ai écrit de Ténériffe, de l'île de Bourbon, de Pondichéry et de ce lieu, peu de temps après mon arrivée, et depuis que j'ai quitté la France, je n'ai encore reçu qu'une seule lettre de vous, écrite de Paray, peu de jours après mon départ de Brest. Elle m'est parvenue à Bourbon, pendant la relâche prolongée que j'y ai faite, au mois de février dernier. Cependant mon père, dont, après un bien long intervalle, je viens enfin de recevoir des nouvelles, me mande qu'il m'a envoyé d'autres lettres de vous. J'ai tout lieu de craindre qu'elles soient au fond du Gange avec bien d'autres.

En vous annonçant mon arrivée ici, j'étais encore frappé de l'impression désagréable et presque horrible qu'avait produite sur moi ma navigation récente dans les bouches du Gange. Ce fleuve n'est, en diverses saisons de l'année, qu'une mer de boue soulevée par des vents furieux, et traversée par des courans rapides. Quand la force des marées conspire avec leurs efforts, il n'y a pas d'ancre qui

(1) De retour en France, M. Moiroud, attaché au conseil d'état comme maître des requêtes, et à la faculté de droit de Paris comme professeur suppléant, a mis fin, en 1832, à une existence que des chagrins de cœur étaient venus lui faire envisager comme insupportable.

une lâche indolence. Immédiatement au-dessous de la plus haute société, vous trouvez le tuf le plus vulgaire et le plus commun. Cependant il y a, pour un bien petit nombre d'Européens vraiment, des journaux sans nombre, politiques, littéraires; il y a des sociétés savantes ou soi-disant telles de toute dénomination, craniologiques, phrénologiques, horticulturales, littéraires, médicales, wernerienne, que sais-je? dont les membres n'en doivent guère, pour la science ni pour l'appétit, aux réunions semblables des États-Unis. Je ne pouvais rester indécis entre les savans de cette espèce et des hommes infiniment distingués, mais livrés à des études tout-à-fait différentes des miennes. C'est ainsi, comme je vous l'ai mandé, que mon hôte à été d'abord l'avocat-général du Bengale, M. Pearson, le seul homme de loi qui soit venu d'Angleterre avec une grande réputation acquise. C'est un homme de votre âge au moins, plein d'esprit et de gaieté, et libéral comme nous, ce qui veut dire radical en anglais. Je ne sais quelle confiance j'inspire à ces gens-ci; mais ils me parlent tout d'abord à cœur ouvert de choses qu'ils ont peur de se dire les uns aux autres, après des années de connaissance. Il y a dans leur esprit la présomption la plus favorable en faveur de la raison, du libéralisme et de l'indépendance des opinions d'un Français. A la campagne, où je viens de vivre six semaines chez un des juges, le chevalier Ryan, j'étais voisin, porte à porte, jardin à jardin plutôt, du *chief-justice*, homme du plus grand talent dans son métier difficile de juge anglais, du métier le plus grave assurément et du semblant le plus grave aussi; eh bien! il fut le premier à me prévenir que lady Ryan était fort *stricte;* et que, malgré la bonne humeur et le défaut de *strictness* du chevalier, je pourrais trouver chez eux le dimanche bien morne; en conséquence il m'invita à me réfugier chez lui, ce jour-là, au moins pour dîner, aller promener ensemble, et faire le soir une partie d'échecs, tandis que sa femme faisait de la musique près de nous. Vous comprenez, mon ami, que j'apprenais bien des choses, dans ces charmantes soirées, d'un homme qui a rendu pendant huit ans la justice dans l'Inde, soit

J'ai été son hôte en famille pendant une semaine à la campagne; et je me souviendrai toujours avec plaisir, avec attendrissement, des longs entretiens que j'ai eus avec lui dans ces soirées; il me semblait que je causais avec un ami comme vous; et quand je songeais à l'immense pouvoir de cet excellent homme, je me réjouissais pour la cause de l'humanité.

Lady William est très-aimable et très-spirituelle. J'ai eu le plaisir de parler ma langue avec elle; il m'a été très-vif. Je ne sais comment elle découvrit que j'étais, comme tous les Français, fort tiède catholique et chrétien peu brûlant; et comme elle est dévote, ou tâche de l'être, elle essaya de me convertir. Pour moi, je n'en vaux pas mieux depuis, et je crains vraiment qu'elle ne soit encore un peu moins sûre de son fait qu'elle n'était auparavant. Cette divergence n'a pas été aux dépens de la bienveillance qu'elle était disposée à me témoigner.

Ainsi donc, du côté de l'agrément, rien ne m'a manqué, et quoique j'eusse éprouvé déjà la liberté anglaise à l'égard des étrangers, j'ai trouvé ici bien plus que je n'osais espérer : vous voyez même que j'ai recueilli de ces frivoles succès des avantages positifs et solides. J'avais remis à mon arrivée à Calcutta quelques études nécessaires pour entreprendre mon voyage, et pour lesquelles je comptais trouver ici bien plus de facilités qu'à Paris. J'ai été secondé de toute l'assistance possible : les murs de mon immense *sitting-room* sont couverts de cartes de toute espèce, géographiques, géologiques, et dans mes migrations de la ville à la campagne et de la campagne à la ville, tout cela m'a suivi. J'ai lu, la plume à la main, tout ce qui a été publié à Calcutta, Madras et Bombay, obligé souvent de recourir à des recueils d'Angleterre, où on a publié d'intéressans mémoires sur ce pays, acquérant ainsi une connaissance précise de tout ce qui a été dit sur lui, sous les rapports qui m'intéressent plus spécialement, et élevant le point d'où je partirai moi-même pour commencer mes recherches.

Au travers de cette compendieuse besogne, un *pundit* de Bénarès venait chaque jour, à la ville, passer une

teur de cet établissement, le mieux renté de tous les savans du monde, assurément. Absent pour une couple d'années, il a laissé son jardin à la garde d'un conseiller du gouvernement qui m'y a installé amicalement de la façon la plus propre à y travailler bien vite. J'ai pu en six semaines y faire connaissance avec la foule du peuple végétant de l'Inde, rassemblé là en un petit espace. Une très-dispendieuse et très-complète bibliothèque botanique, annexée à l'habitation superbe du directeur absent, me servait de quartier-général.

C'est dans ce bel endroit que je me suis graduellement accoutumé au soleil de ce pays. Sans doute il est puissant, sans doute il fait sortir des exhalaisons malsaines d'un sol qui n'est qu'une boue imparfaitement séchée et remplie de cadavres d'insectes et de vers sans nombre; mais je crois qu'on exagère beaucoup le danger qu'il y a de s'y exposer. Quoique je m'estime avoir été prudent, je devrais cependant être mort, suivant la règle de l'opinion indienne. Il est vrai que, de l'aveu des médecins qui ont le plus d'expérience de ce climat, et auxquels j'accorde volontiers le plus d'habileté, ma constitution est merveilleusement adaptée à ses traits dominans. Je suis arrivé au temps des plus grandes chaleurs; elles n'ont cessé qu'avec le déluge de pluie qui dure encore, et dans les intervalles duquel la température s'élève extrêmement. C'est la saison la plus malsaine; ceux que ne visitent pas des accès de fièvre bien prononcés, sont, pour la plupart, languissans, exténués. C'est un usage universel que de s'empoisonner avec du mercure, comme faisait Louis XIV et toute la cour, comme de raison, avec de la casse et du jalap; et je n'ai pas éprouvé le plus léger ressentiment fiévreux. Je passe à dormir tranquillement, la nuit, le temps que d'autres, qui devraient y être habitués, passent à se récrier contre l'exorbitante chaleur; et le matin, au petit jour, frais et reposé, je me coule à ma table parmi mes livres; ou bien, à la campagne, je m'échappe dehors, bien avant le lever du soleil, alors que les autres commencent à s'assoupir. Il y a dans ce bonheur quelque peu de bien joué assurément. La sobriété est mon secret; je

démarches où vous vous employez pour moi, je me suis abstenu de commencer aucunes recherches qui pussent m'entraîner à des dépenses supérieures aux ressources desquelles seules j'étais assuré, les possédant en main. Cette réserve prudente n'était malheureusement que trop fondée, puisqu'au 1er avril de cette année, il n'y avait encore rien de décidé en ma faveur. Je viens d'écrire une longue lettre à cet égard au Jardin des Plantes, et en outre aux amis que j'y ai, à l'effet qu'on y avise aux moyens de me mettre à flot d'une manière durable. Si, contre toutes mes espérances, il n'y avait encore rien de fait pour moi à l'époque où vous recevrez cette lettre, je vous prie, mon ami, de voir autour de vous tout ce qui pourrait devenir un moyen de succès, et je demande à votre amitié de faire tout ce que vous jugerez compatible avec votre position. Vous pourrez dire que ce serait pitié que laisser perdre l'occasion précieuse dont je puis être l'instrument; lié maintenant comme je le suis avec tous les hommes les plus puissans de ce pays, leur bienveillance, leur appui me suivront, me faciliteront tous les moyens de voir et de connaître, et multiplieront singulièrement mes propres moyens d'action quand ceux-ci seront suffisans pour me permettre de commencer à agir.

Ce que j'ai fait jusqu'ici par prudence, par nécessité, j'aurais dû le faire en tous cas. C'était le véritable commencement de mon entreprise pour la rendre fructueuse : avant de me lancer au travers de cette immense contrée, il me fallait acquérir quelques connaissances des hommes et des choses. L'exiguité de mes moyens ne m'a donc porté jusqu'ici aucun préjudice, mais elle me ferait échouer au port si elle se prolongeait.

Ne croyez pas, cher ami, que ces dures contrariétés, que cette anxiété de l'avenir me prennent au dépourvu et m'affectent d'une manière fâcheuse. Non, en quittant l'Europe pour venir en ces contrées lointaines, je prévoyais des accidens, des obstacles, des malheurs, je savais qu'il y a de tout cela dans la vie d'un voyageur : et pourtant je l'embrassais, parce que je savais qu'elle est aussi mêlée de plaisirs, d'émotions, de jouissances qu'une exis-

des objets si éloignés de ceux que visite la mienne quand je lui rendis la liberté. Chez eux on ne s'attend guère qu'à trouver du plomb dans la tête d'un homme qui va cassant les pierres sur sa route; et sauf un très-petit nombre d'exceptions dont ils méconnaissent la plus éclatante, la botanique n'est chez eux qu'une étude puérile et ridicule, un *non sense* fait pour rendre *non sensical* les gens qui s'y livrent; enfin, la révolution qui a tiré les hommes de science de leur cabinet pour les mêler au monde comme tous les autres en France, est encore à faire en Angleterre, où ils en sont éloignés comme ils l'étaient jadis chez nous. On me sait un gré infini d'avoir lu quelques tragédies de Shakespear, quelques poésies de Byron, quelques romans de Scott, d'avoir vu et aimé quelques tableaux de Reynolds, et d'avoir entendu parler d'un certain Mozart et d'un certain Rossini qui fait aussi de très-belle musique. Il leur paraît étrange que je les questionne sur le commerce de ce pays, sur son administration intérieure et le mécanisme des divers services publics que le gouvernement local y exécute. Cependant ce désir de connaître n'est pour eux qu'agréable, puisqu'il met chacun à même de parler de la chose qu'il sait le mieux; et parce qu'ainsi je fais sans préméditation la guerre aux plates conversations de leurs longs dîners, ils me trouvent gai, ne s'apercevant pas que je ne fais que les exciter à s'intéresser eux-mêmes, tout en m'instruisant. La vérité est, cher ami, que sans être triste, je ne suis pas plus gai que vous ne m'avez jamais vu; mais ce sérieux relatif est de la gaieté pour eux, dont la gravité est pour nous un silence morne et sombre.

Adieu... Que de sentimens, que d'idées se pressent en moi, pour arriver jusqu'à vous! mais je ne puis; un jour je vous dirai ces choses au retour.

J'ai écrit à M. de Broglie pour le remercier de la lettre d'introduction qu'il m'avait donnée près de lord Bentinck; marquez-lui en ma reconnaissance lorsque vous en trouverez l'occasion.

Mon père et Porphyre vous diront où en sont mes affaires. Si vous désiriez la déposition directe d'un des professeurs du Jardin, j'y ai un ami de mon âge presque, qui

comme j'ai dû vous le dire dans ma première lettre, après bien peu de visites, est une personne extrêmement aimable et distinguée; mais elle est dévote, ou plutôt tâche de l'être. Grande dissidence entre nous! il y en a quelques autres également fortes; mais il est permis aux Français de ne pas croire... Bref, malgré ces petits torts nationaux, il reste que lady William continue d'être pour moi la plus aimable du monde, et que je suis toujours *welcomed* chez elle quand je m'y présente. Elle est, comme je vous l'ai dit, la seconde personne que j'aie vue à Calcutta, et son mari la troisième; je lui fus présenté par elle, sans plus d'étiquette que s'ils eussent été ici dans une situation privée.

— Je rentre à l'instant même de chez eux, vous ayant quitté pour leur faire une visite; car il y avait une quinzaine de jours que je ne les avais vus, ayant vécu six semaines à la campagne : il fallut rester au *tiffin* (goûter), dont c'était l'heure, et c'est ce qui me laisse peu de temps pour vous écrire.

Lord William est un vieux militaire qui a une sainte horreur de la guerre, qui pense et parle droit; qui, sur le trône du Grand Mogol, ressemble passablement à un quaker pensylvanien. Vous pensez que ce caractère m'a séduit : je ne sais si c'est le respect sincère qu'il m'a inspiré qui l'a touché, mais il est plein de bontés pour moi. A Barrackpore, quand j'étais son hôte, et ici à la ville, quand il y réside et quand je dîne chez lui, il se laisse faire volontiers prisonnier par moi, dans un coin du salon, pour y causer doucement toute la soirée; il me parle de l'Inde, je le paie en monnaie d'Amérique; et quand dix heures et demie sonnent à la pendule, signal du *good nigth* général, nous avons l'air de nous quitter également satisfaits l'un de l'autre.

Il a bien ri quand je lui ai dit les lenteurs que j'éprouvais l'an passé à Londres, près de la cour des directeurs, pour mon passeport, et la défiance avec laquelle semblaient me regarder quelques vieilles perruques de ce pays-là. « Eh! n'ai-je pas deux cent cinquante mille hommes à faire marcher contre vous? » me dit-il.

peut-être la plus forte tête du pays. Sa place est très-considérable ; il est le second en rang dans l'Inde. Nos atomes crochus se sont engrenés les uns dans les autres fort lestement. Je le trouve d'une extrême gaîté, et ce qui me surprend le plus, c'est d'entendre toujours parler de sa glaciale gravité. Le fait est qu'un Français a bien plus de facilité à entrer dans l'amitié d'un Anglais, qu'un autre Anglais. Ils sont comme des corps électrisés semblablement, qui se repoussent. Nous sommes décidément bien plus aimables qu'eux, bien plus affectueux, et je vois tous ceux qui valent quelque chose être charmés de mes manières. Nul que moi ici ne s'en va le dimanche chez le *chief-justice* lui demander asile contre la dévotion de ses compatriotes. Il est vrai que devant moi cet homme ose être sincère, et que devant ses compatriotes, que devant ses amis de la nation, il l'oserait à peine.

J'ai entendu dire souvent à Frédéric qu'il fallait de la *stiffness* (de la raideur) avec les Anglais pour s'en faire considérer. Cela est vrai pour les Anglais du commun ; mais je suis très-convaincu que je ne plais ici que par le naturel parfait de ma manière ; je me montre tel que vous me connaissez : il n'y a que dans une nombreuse réunion, et alors nécessairement mêlée, que j'alonge le *speech* et me fais lourd à leur façon. Quand je suis sûr de mon petit auditoire, je parle par le plus court chemin, et m'épargne ainsi qu'à lui l'ennui du *speech*, que du reste j'ai perfectionné singulièrement.

L'un dans l'autre, les gens que je vois, avec lesquels je vis, ont cent cinquante ou deux cent mille francs d'appointement qu'ils dépensent. Vous me demanderez comment je fais parmi eux. Oh ! il me faut de l'adresse. Mais je suis voyageur, c'est une excuse pour ne rien dépenser. Il est bien rare que je loue une voiture ; je suis hébergé au plus grand complet, voituré par terre et par eau ; le gouverneur-général m'a prêté un jour son yacht et son bateau à vapeur : or, la location du bateau seul m'eût coûté mille francs ; puis je ne fais pas le faux brave, je ne me vante pas d'être riche. Les gens que je vois sont d'espèce à ne pas m'estimer moins pour cela. Ils me con-

dostani, j'ai trouvé celle de lire bon nombre d'in-4°, publiés ici ou en Angleterre, sur ce pays-ci, afin de bien savoir d'abord tout ce qui a été dit sur lui, pour reculer le plus possible le point d'où je partirai dans mes propres recherches. Et je vous jure que j'ai expédié ainsi plus d'in-quarto que Frédéric dans ses huit ans d'Haïti n'a pu déchiffrer de quarteronnes. Les in-12? nulles! ce sont d'affreuses créatures que les femelles de l'espèce homme en ce pays-ci. Je parle du peu que l'on voit. Sans doute les gens riches ont dans le petit format une bibliothèque mieux composée; mais ils ne prêtent pas leurs livres et ne les laissent pas même voir à leurs amis, à plus forte raison aux étrangers. En sorte que je n'ai eu absolument affaire qu'aux in-4° de la société asiatique et de quelques connaissances, lesquels sont très-sérieux, à deux colonnes le plus souvent, petit texte : cela ne va pas vite; mais je ne m'y épargnais pas.

D'une quantité de mauvais mémoires de géologie, j'ai déduit passablement de bleu, de rouge, de jaune et de vert, à jeter sur une carte de l'Inde. Confrontant, corrigeant, rectifiant les uns par les autres ces témoignages suspects et incohérens, souvent j'ai pu voir les objets décrits que l'on a pour moi tirés de la poussière; et ils m'en ont appris plus que n'en ont su par eux ceux qui les ont recueillis et décrits. Je gouvernais ainsi la pioche pendant une douzaine d'heures sans relâche, réveillant vingt fois mes éventeurs qui s'endormaient. C'était le soir, c'était je ne sais quand, mais c'était toujours, il me semble, sans préjudice pour mon travail que je faisais ou recevais des visites. Je les retournais par un billet de deux lignes quand il m'eût coûté du temps pour les rendre, et ne me disais loisible qu'à l'heure du dîner, me donnant ainsi à prendre ou à laisser; et, ma foi! l'on me prenait. Je vous ai dit d'ailleurs comme j'avais choisi mes lieux. La soirée, qui était pour moi un délassement, un plaisir, était en même temps une étude nouvelle. Celles que je passais à la maison chez M. Pearson n'étaient pas les moins agréables, ni les moins instructives, sur l'Inde s'entend.

Je prenais langue et terre de la sorte. Je m'arrondissais

plebem de la végétation indienne, rassemblée là en un petit espace, et m'épargnant bien de la peine et des pas inutiles dans mes courses futures. Je n'ai bien souvent déjeuné qu'à midi; et, au milieu d'un luxe effroyable, tandis que les autres ne buvaient que du vin du Rhin à un louis la bouteille, j'ai fait bien des repas avec du riz et de l'eau sucrée, subordonnant mes heures à la convenance de mes études.

La nuit vient, mon cher père; il faut vous quitter. Peut-être demain, à mon réveil, apprendrai-je qu'un nouveau délai du vaisseau qui doit vous porter cette lettre me laisse encore quelques heures pour vous écrire? je le désire plus que je ne l'espère. J'ai écrit cent vingt pages de lettres depuis cinq jours.

Il y aura bientôt une nouvelle occasion directe pour France, et je la saisirai. Vous apprendrez par mes lettres à madame Lebreton, à Victor de Tracy, à Dunoyer, bien des choses que je n'ai pas eu le temps de vous dire. Priez-les donc de vous communiquer ce qu'ils croient devoir vous intéresser. Soyez confiant dans ma persévérance et mon courage. Ma prudence vous est connue depuis que j'ai commencé à courir loin de vous; ma santé excellente.

J'embrasse bien tendrement Porphyre. Oh! il m'aime bien, mais je le lui rends. Adieu, mes chers amis; adieu, il faut nous séparer. J'ai le cœur gros. Mais je reviens encore à vous pour vous dire d'être tranquilles, d'être heureux à cause de moi; je suis plein de force, de vigueur, de ressources.

Les affaires d'argent s'arrangeront; et quand la nouvelle de l'augmentation de mes moyens me parviendra, ils se trouveront grossis de mes sages épargnes, et je serai à tous égards admirablement préparé à les mettre en action.

Les retards qui ont eu lieu jusqu'ici ne m'ont gêné en rien. J'aurais dû faire en tout état de cause ce par quoi la prudence m'a conseillé de commencer. Je n'ai pas pris d'inquiétude de l'avenir; et d'ailleurs, je m'attendais qu'il y en aurait dans la vie d'un voyageur : il y aura de la mi-

réciproque. Il fut à cette occasion beaucoup parlé de toi. Tu sais comme j'étais merveilleusement recommandé ici; aucun Européen, je crois, ne s'était présenté avec une masse aussi respectable d'introductions.

Après avoir perdu tout ce qui nous restait d'ancres à l'embouchure du Gange, et failli échouer, périr peut-être, pendant toute une nuit, nous mouillâmes enfin devant ce qu'on appelle la Cité des Palais, qui n'est que la ville des grandes maisons. On me retint dans la première maison où je me présentai (1); c'était chez l'avocat-général de cette résidence, un des trois ou quatre Européens qui gagnent le plus d'argent et en dépensent le plus en ce pays (quatre à cinq cent mille francs par an), et le plus distingué par ses profondes connaissances dans son métier d'avocat, et, hors de son métier, par son savoir encore et son esprit; radical par-dessus le marché, bon et gai : je ne pouvais tomber mieux. La seconde personne que je vis fut lady William Bentinck. Une demi-heure après, sans étiquette ni cérémonie, ce fut elle qui me présenta, séance tenante, à son mari, et il me fallut rester pour *tiffin* (petit repas à une heure et demie) avec eux, puis promettre de revenir dîner le soir en famille. Le lendemain, en carosse de louage, dans la ville, qui y est immense, et les magnifiques campagnes d'alentour, je fis une quinzaine de visites au moins, aux juges, aux conseillers, etc., etc., aux *gread people*, les médecins, les négocians; il y en a ici de très-riches. Les premiers jours se passèrent ainsi à prendre langue, connaître les figures, les noms et les gens eux-mêmes; puis, quand j'eus reconnu et établi l'utilité ou l'agrément dont chacun pouvait m'être, je me mis à la besogne, c'est-à-dire que j'empruntai cartes, gravures, manuscrits, livres, etc., etc. Malgré l'extrême chaleur (c'était en mai, le mois le plus chaud de l'année), je commençais à travailler vigoureusement à une besogne en général fastidieuse, compulsant, annotant, etc., etc.,

(1) On trouvera le récit étendu de son arrivée à Calcutta dans la lettre du 26 août 1830, où il en rend compte de nouveau à son père, qui n'avait pas reçu sa première lettre.

pensée, quoique fils d'un duc d'Angleterre, et quoique *Grand Mogol* lui-même pour le moment, un homme de bien comme je les aime, simple, ouvert; je fus séduit enfin! Et comme il n'y a pas de gens plus aimables que ceux qui nous aiment, lord William me témoigna une extrême bonté. J'ai passé plus d'une soirée à politiquer avec lui dans un coin retiré du salon de sa femme, et ce, comme je le fais avec deux ou trois amis de Paris. J'étais heureux de voir tant de puissance en des mains si pures.

Trois semaines après mon arrivée je fus distrait des études, où j'étais déjà bien engagé, par une invitation de milord et de milady pour aller à la campagne avec eux. Ils ont un palais sur les bords du Gange, à cinq lieues d'ici. Alentour, dans un parc admirable, sont jetées, comme pour la plus grande gloire du paysage, quelques grandes chaumières, au-dedans desquelles se trouvent une suite d'appartemens élégans. Je demeurai là huit jours avec un ami que je dois à lord William, un réfugié espagnol (le colonel Hezeta), homme de bien *quand même*, et malheureux, qui est venu se réfugier ici à l'abri de la puissance de son général, dont il est l'ami, car il servait jadis en Espagne sous lord William. C'est un caractère dans le genre de celui de Dunoyer, avec quelque ressemblance physique. Là, pendant huit jours, je fus comblé d'égards: il n'y eut de lady William Bentinck que pour moi. Elle voulu que je montasse avec elle pour la première fois sur un éléphant, puis, pendant huit jours, elle n'eut d'autre compagnon de promenade que moi. Je passai plusieurs longues journées en tête-à-tête, causant du bon Dieu, elle pour, et moi contre; de Mosart, de Rossini, de peinture, de madame de Staël, du bonheur, du malheur; à ce sujet, d'amour; — de toutes choses enfin qui requièrent, sinon de l'intimité, du moins bien de la confiance et de l'estime réciproque, surtout de la part d'une femme — anglaise — religieuse — sévère, avec un homme — jeune —garçon—et Français. Nous ne parlâmes jamais de choses insignifiantes. Lady William Bentinck, qui a vécu beaucoup sur le continent à Paris, retrouvait le plaisir de causer avec un Français; et comme elle est une personne fort

après dix ans de service, sa vie durant), gros homme de quarante-cinq ans, qui passe pour le plus grave de toute l'Inde, où il est le second en rang, et que j'ai trouvé le plus gai du monde. C'est d'ailleurs, avec M. Pearson dans son métier, et comme M. Pearson hors de son métier, la tête la plus large et la mieux meublée du pays. J'ai fait révolution chez lui, y introduisant l'usage des visites à toute aventure, le soir, après le dîner, à l'effet de causer, de jouer aux échecs, tandis que sa femme, une belle, gracieuse, spirituelle et bonne personne, faisait de la musique près de nous. Rien de si bizarre encore que mes rapports avec ceux-là. J'ai été choyé, caressé par eux en trio, et distingué toujours de la façon la plus flatteuse dans les jours d'appareil. Sir charles Grey, cette perle des juges, est consulté par le gouverneur-général sur la politique du pays, quoique ses fonctions soient purement judiciaires. C'est l'homme qui voit l'Inde de plus haut. J'ai gagné beaucoup à le fréquenter. Il a osé me faire du café sur la table d'échecs; et moi, j'ai osé faire chanter à sa femme quelques airs italiens que j'ai entendus cent fois dits de la plus belle manière. C'était à l'heure où toute la population anglaise de Calcutta dormait dans son lit, ou sur un sopha, que nous filions ainsi gaiement une couple d'heures. Jusqu'à sept heures du soir j'avais travaillé comme un diable, et lui aussi. En revenant du jardin, crotté, mouillé, souvent je trouvais un cheval tout bridé qui m'attendait; et, avant de me baigner, raser, etc., etc., je galopais une demi-heure ou trois quarts d'heure; visitant chaque jour un lieu nouveau, et regardant vivre de près ces êtres bizarres, les Indiens. C'était une vie bien remplie de travail, de jouissances physiques, de plaisirs nobles et d'activité corporelle. Ma santé s'en accommodait. J'ai appris là à marcher au soleil sans mourir; mais je dînais modérément, et ne buvais que du vin de Bordeaux, tandis que les plus sobres faisaient un ample mélange de Xérès, Bourgogne, Claret, Porto, Champagne, et cela tous les jours. Je trouvais lady Grey si belle, quoiqu'elle ne le soit pas, que ce fut fort bien fait à M. Pearson de me rappeler pour aller achever avec lui et sa famille la saison des pluies et des

battrai l'hiver suivant à Bombay; ou bien.... ou bien.... Vraiment, s'il n'y a à espérer d'amélioration de ce côté, je resterai aux montagnes tant qu'elles seront habitables pour un pauvre diable comme moi.

Dans huit jours je vais commencer ce voyage de six cents lieues au nord-ouest. Une charrette de bambou, traînée par des bœufs, portera mon bagage. Un bœuf de transport sera chargé de la plus petite tente de l'Inde. Ton serviteur, voué aux chevaux blancs, chevauchera sur une vieille rosse de cette couleur qui ne lui coûte que mille francs (un bon cheval en coûte trois mille cinq cents), à la tête de ses six domestiques, l'un portant un fusil, l'autre une outre avec de l'eau, l'autre la cuisine et l'office, l'autre le déjeuner du cheval, etc., sans compter les gens des bœufs.

Un capitaine d'infanterie anglais en aurait vingt-cinq au lieu de six; savoir, en sus de moi : un pour la pipe, un pour la chaise percée dont jamais Anglais dans l'Inde ne se sépare, sept ou huit pour planter sa tente, laquelle serait très-grande, très-lourde, très-comfortable, trois ou quatre pour la cuisine; blanchisseur, balayeur, etc.; plus, un relai continuel de douze hommes pour porter un palanquin, dans lequel il s'étendrait lorsqu'il serait las d'aller à cheval. Ton pauvre Victor va faire quelque chose de neuf avec la misérable simplicité de son appareil ambulant; mais tu sais, cher Frédéric, qu'il a de l'orgueil à sa façon, et si la misère lui permet néanmoins de s'évertuer sur les herbes, les pierres et les bêtes, il la portera légèrement. Il voyage d'ailleurs avec des lettres du gouverneur-général de l'Inde, et c'est une petite satisfaction, en son lieu parfois très-utile, que n'ont pas beaucoup de colonels à cinquante-deux mille francs et de *civilian* à soixante mille, qui faisaient la foule là où il était et où il sera encore distingué. Je dis sera, car précisément en même temps que moi, lord et lady William Bentinck, une grande partie de leur maison, et une partie des hauts officiers du gouvernement, vont se mettre en route, à peu près par la même route, pour aller sur l'extrême frontière nord-ouest, près de quatre-vingts lieues nord de Delhi, passer l'été dans un

de l'Inde; c'est une chose que je cache; ma réputation de moralité souffrirait. C'est faute d'un lavement que les Anglais crèvent pour la plupart du temps. J'ai, de plus, ample provision de quinine contre les fièvres intermittentes et ce qu'il faut contre le choléra-morbus, qui est rare, très-rare là où je vais. Les tigres disent rarement quelque chose aux gens qui ne leur parlent pas. Les ours pareillement. L'animal le plus redoutable est l'éléphant; mais il est excessivement rare là par où je passerai. Après tout, je suis très-résolu à ne jamais parler à ces gens que dans le tuyau de l'oreille, et à ne tirer qu'à bout portant. A cheval, j'aurai toujours deux pistolets de calibre sous la main; et mon *saïsse* ou palefrenier, qui suit en courant à pied pendant six cents lieues, à raison de six, sept ou huit lieues par jour, et mon *grass cuter*, ou coupeur d'herbes pour nourrir la rosse, me suivent comme des ombres, l'un avec ma carabine, l'autre avec mon fusil : tout cela fait cinq balles qui pèsent ensemble un quarteron. Il a bien paru par là quelques voleurs ou brigands; mais ils ont la bêtise de ne voler que leurs frères, que les natifs, qu'ils tuent sans remords pour quelques roupies, et je n'ai pu découvrir un seul cas d'Européen tué par eux. Les gens ici sont affreusement lâches, et les Anglais peu endurans. J'ai dû prendre à cet égard leur vilaine manière. Le service domestique est tellement divisé, chaque serviteur ne sert qu'à si peu de chose, que dans l'objet spécial de son service, on exige de lui une exactitude presque militaire, par des moyens de sévérité également militaires; et cela est bien naturel vraiment. J'ai un homme qui n'a pas d'autre emploi que de m'apporter de l'eau; il me le faut en voyage, parce que, bien qu'il y ait deux hommes attachés à ma cavalerie (consistant en la rosse susdite), elle mourrait de soif sous le porteur d'eau : l'homme qui coupe de l'herbe pour la nourrir, celui qui l'étrille et la selle, ne peuvent puiser de l'eau à une mare. Je ne donne à mon abreuvant, qui m'abreuve aussi moi-même, que dix francs par mois, cela est vrai; mais quand je trouve en défaut cet homme qui n'a presque rien à faire au monde, tu

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Calcutta, le 8 novembre 1829. Dimanche.

Mon cher Porphyre,

J'ai passé la saison des pluies à quinze milles au nord de Calcutta, à la campagne de M. Pearson, occupé principalement de l'étude de l'hindostani, que je parle, comprends et écris suffisamment. J'ai profité de quelques jours sans pluie pour faire une visite au microscopique gouverneur de Chandernagor, avec lequel j'étais venu, sur *la Zélée*, de Pondichéry, qu'il commandait par intérim en attendant M. de Melay; c'est un homme très-serviable, et pour moi on ne peut plus obligeant.

Je me suis habitué à marcher, à être mouillé, à aller au soleil sans mourir incontinent, emmenant avec moi mon *moonshee*, ou maître, dont je tirais plus d'instruction en face des choses et des gens que devant une table à écrire. L'hindostani, tu le sais, n'est qu'un mélange grossier de persan, d'arabe et de sanskrit. Dans les parties de l'Inde où le sanskrit fut jadis la langue vulgaire, il domine encore dans l'hindostani qu'on y parle actuellement; dans celles au contraire géographiquement rapprochées de l'Arabie et de la Perse, l'hindostani n'est presque qu'un persan très-corrompu. C'est ce genre de corruption que j'ai préféré afin d'être intelligible à la fois, dans mon patois, pour les gens de l'Inde et ceux de la Perse, le cas y échéant.

Les nouvelles pécuniairement négatives que j'avais reçues successivement depuis mon arrivée au Bengale, m'ont donné beaucoup à penser pendant ma retraite studieuse à Titaghur. J'ai fait en imagination la dépense de divers voyages, sans aucune des pompes de l'Orient, comme tu le pense facilement, et j'ai dû toujours rester chez moi en réalité.

Cependant les pluies devenaient moins fréquentes. La belle saison, l'hiver approchait; il fallait songer à en

j'ouvrirai la marche, immédiatement suivi de deux pauvres diables qui me coûteront ensemble vingt-quatre ou trente francs par mois, et dont l'un appelé *saïsse*, est proprement le palefrenier, et l'autre *gassyara*, ou coupeur d'herbe, est chargé de la table de mon haridelle. L'un et l'autre auront un de mes fusils chargés à balle ou à plomb, suivant les occurences. Quand je galoperai ils courront, c'est l'usage.

Diversement groupés autour d'un char grossier, fait de bambous et attelé de deux bœufs, sur lequel s'avancera lentement mon bagage, se promèneront le grand-maître de ma garderobe, *sirdar bèehrah*, un *ketmadgar* ou serviteur à table et (par un cumul ingénieux) cuisinier en même temps, un *mochaltchi*, ou laveur d'assiettes (*nota benè* que j'ai deux assiettes), et un *beetcheti* ou porteur d'eau.

Outre le bouvier du char, un autre poussera jusqu'à Bénarès un bœuf de charge, portant la plus petite tente de l'Inde.

Je ferai six, sept, huit lieues par jour; vivant de riz accommodé à la façon des natifs, de poules, de lait, et buvant de l'eau mêlée d'eau-de-vie de France tant que j'en aurai; jamais de pain. Je coucherai, sous ma tente, sur une natte ou sur un cadre léger tendu de toile.

En trente-cinq à quarante jours, je serai à Bénarès; il y a deux cents lieues d'ici passant par Burdwan, Rogonatpore et Sasseram.

A Bénarès je me referai, moi et mes gens, chez quelque juge ou receveur-général, et louerai des chameaux pour aller à Delhi par la rive droite de la Jumna, m'en écartant un peu pour voir une contrée intéressante, le Bunlecund, et passant à Mirzapore, Collinger, Agra. Cela ira de sire. Les chameaux sont admirables, dit-on : ils se louent neuf roupies (vingt-trois francs) par mois, et sept roupies lorsqu'on en prend plus de trois. On n'a à s'occuper ni de leur nourriture, ni de celle des gens qui les conduisent. C'est au reste de même pour toutes les espèces de serviteurs : on ne leur paie absolument que leurs gages; ils se tirent d'affaire comme ils peuvent ensuite. Un cha-

William Bentinck m'en fait faire maintenant bon nombre de cette espèce, et j'en aurai d'elle-même. Mon paquet de Londres, dont je n'ai pas épuisé la moitié à Calcutta, était peu de chose auprès de celui que je vais emporter d'ici. Je règle seulement demain avec mon banquier la manière dont je toucherai sur lui, chemin faisant, par des traites, mais cela s'arrangera à ma satisfaction. Ce n'est que demain, pour payer mon haridelle, que j'entamerai mon crédit de 1829. J'ai atteint presque la fin de l'année sans y toucher.

Remercie encore le colonel Lafosse pour la connaissance qu'il m'a permis de faire de son ami. Le colonel Fagan et moi, nous sommes comme deux amoureux contrariés. Une singulière succession de petits hasards a rompu vingt projets de rendez-vous. Nous ne nous sommes vus que rarement, mais comme des gens qui savent qu'ils n'ont pas de temps à perdre et qu'ils seront bientôt séparés. Veuf, accablé d'affaires (il est major-général de l'armée), malade, il vit seul, ne va nulle part, ne voit personne. Cependant, à quelque heure que je me montre, je suis fêté; nous causons de choses d'Europe, et il m'instruit de celles de ce pays. Il a beau être Irlandais de naissance et Anglais de nation, je l'appelle un Français comme moi, et plus Français que beaucoup nés à Paris.

J'ai l'agréable conviction que le long usage que j'ai fait de l'hospitalité de M. Pearson n'a pas été indiscret. Il me fête de toutes manières. Quand les vaisseaux français arrivèrent dernièrement, il fit courir pendant deux jours pour trouver un pâté de Périgord; et ce matin il m'a fait violer à déjeuner ma sobriété asiatique, par la surprise d'un pâté de cailles truffées, que nous allons faire durer le moins possible, attendu qu'il est délicieux. En devenant familier autant qu'on peut le devenir avec des Anglais, je n'ai cessé de trouver chez lui les égards flatteurs avec lesquels il m'accueillit au premier jour. Maintenant je suis pour lui un compagnon dans la vie; je suis proprement sa seule société comme il est la seule mienne quand je reste à dîner à la maison. En matière de billevesées, de politique théoriquement, et de goût littéraire, nous nous

s'abrutit à vivre parmi des êtres si dégradés. Je comprends actuellement et j'excuse la rudesse, j'allais dire la violence de Frédéric et sa grande facilité d'alonger un coup de pied au derrière d'une image de Dieu : c'est une idée qui me vient déjà comme à lui.

Tes souvenirs, à toi, d'un autre temps et d'un autre lieu, sont venus très à propos pour repousser loin de moi toute idée de souffrance dans la longue marche que je vais entreprendre. Je suis dominé par le sentiment qui convient le mieux à ma position. Je me considère absolument comme un soldat en campagne, ici prenant le bien que je trouve, en jouissant vivement par l'idée anticipée du contraste, et bientôt couchant gaiement sur une natte, au froid, au chaud, à la pluie quelquefois, et nécessairement aussi, quoique j'aie deux serviteurs pour ma cuisine seulement, quelquefois sans dîner. Après tout, ma caravane, la plus misérable de toutes celles qui se seront jamais traînées dans l'Inde, sera magnifique, auprès de ton équipage en revenant de Minsk. Il me souvient, cher Porphyre, de tes lettres d'alors, comme si elles m'eussent été lues hier. C'est sur ton cas particulier (qui était alors celui d'un million de Français) que se sont formées mes idées de la guerre et de la vie militaire, et je ne suis pas moins que toi renversé des plaintes que tu as reçues de quelques-uns de nos guerriers en Grèce.

Je me souviendrai, dans mes mauvais jours, de ceux que tu passas jadis, gelé, affamé, ayant à peine plus de vingt ans! et jamais je ne m'estimerai malheureux.

Les Anglais ont des habitudes d'opulence et des besoins factices sans nombre qui les rendraient tels nécessairement dans les diverses situations où je vais me trouver; je ne parle point par envie : non, c'est du fond de mon cœur que je méprise cette ignoble dépendance des choses. Je suis sûr, moi, de trouver au contraire quelquefois du charme dans la simplicité un peu biblique de ma caravane.

Il va sans dire que dans les États de la domination, de la protection ou simplement de l'alliance anglaise, je garde l'habillement d'Europe; il suffit pour faire d'un homme un peu blanc un *sâheb*, un seigneur.

çais qu'il a reçus de Bordeaux jusqu'au 17 juillet, et je les ai lus rapidement avec intérêt. C'est le dernier point que j'aurai touché de la terre natale. Dans six jours, adieu aux choses de l'Europe. — Mais, adieu. — On fait du vin et de l'eau-de-vie sur les frontières du Thibet, et je mangerai des raisins l'automne qui vient; en attendant, je n'aurai que des bananes et de mauvaises pêches.

Barrackpore, le 21 novembre. Samedi.

A un armateur de vaisseau je puis dire, cher Porphyre, avec toute propriété, qu'enfin hier soir j'ai levé l'ancre. Tu sais combien de délais, de retards imprévus dans un armement, et la réunion de toutes les circonstances nécessaires au départ. Mais hier sur les trois heures, voyant dans la rue mes chars chargés, et ma petite armée alentour, assez complète, j'ai donné l'ordre du départ. Marin, tu objecteras que c'était un vendredi; mais que faire? si j'avais attendu, quelques-uns de mes gens eussent perdu leurs pères, leurs frères dans la nuit, obligés de rester aujourd'hui pour les enterrer ou les rôtir, suivant la coutume des Indous. Bref, je serais retenu encore : et pour combien? Dieu le sait. A la nuit tombante, j'ai monté à cheval et j'ai rejoint sur la route, hors de la ville, ma troupe, que j'ai poussée jusqu'à cinq cosses. J'ai dix hommes avec moi; je crois qu'il y en a de bons parmi eux. De plus, le père de mon cuisinier me suit en amateur pour retourner chez lui. Le drôle finira par me coûter quatre roupies par mois, car je ne pourrai me passer d'un *tchaokidar* ou gardien de nuit, et je serai forcé de lui conférer cette dignité, avec une pique de biset ou un sabre et un bouclier, selon qu'il sera plus économique. La pique est une affaire d'une demi-roupie, et je crains que l'autre attirail ne dépasse l'unité. Mes valets me coûtent cinquante roupies par mois environ, et d'ici à Bénarès, les deux chars, quatre-vingts.

Les ingénieurs étant essentiellement *perruquiers* (1),

(1) On appelle de ce nom, dans l'artillerie, les officiers supérieurs et les administrateurs qui appliquent à leur usage personnel les objets et matériaux faisant partie des ateliers de construction de l'État.

traduis littéralement ma pensée française : c'est pour eux quelque chose d'inusité, de nouveau, qui les réveille, et souvent les pique au jeu de la réplique. Au public, *at large*, je délivre de petits *speeches* proprement arrondis, sentencieux ; et comme je suis loin de parler purement l'anglais, il se trouve bien malgré moi dans mon langage des gallicismes qui sortent mes *truismes* de la classe à laquelle ils appartiennent réellement, pour les élever quelquefois à la dignité des *truths* ou vérités profondes et nouvelles. La partie orale des libations étant supprimée en ce pays, je n'ai eu aucune occasion de me former davantage à ce genre d'éloquence, dans lequel je débutai si heureusement à Londres l'an passé.

Vous allez me gronder, mais je dois vous avouer que je n'ai pas adressé la parole à trois jeunes filles. Elles sont à tous égards les plus nulles du monde. D'ailleurs, je les ai toujours trouvées sottes en tous pays.

Je suis loin depuis long-temps des quatre tasses de café de Bourbon. Sous ce nom, par un abus exorbitant de langage, les Anglais injectent dans leur estomac le même nombre de tasses d'eau chaude et de lait quelque peu sali de poussière de charbon. Il est censé que c'est du moka. Mais je m'accommode à merveille de ces changemens de régime, n'en étant pas plus bête, il me semble, pour ne plus prendre de café réel.

Mon épître à Porphyre vous instruira de ma marche pour la campagne que je vais commencer (1). Avec mes deux années de traitement à dépenser en une seule, je puis, tout bien calculé, entreprendre le voyage des montagnes, mais point d'autre. J'attendrai là, travaillant vigoureusement autour de moi, que l'horizon, comme disent les journaux, s'éclaircisse, avant de tracer mes marches ultérieures.

De Bénarès, de Delhi, et de Semla, où j'espère rencontrer milord William Bentinck dans les montagnes, je vous écrirai; mais cahotées au travers de l'Inde, mes lettres ne vous parviendront que très-irrégulièrement sans doute; et

(1) Voir la lettre précédente.

Cependant il me fallait traverser le Gange pour prendre congé du jardin botanique, et y terminer quelques arrangemens. Je trouvai le jardinier malade, et incapable de m'aider à cette besogne que, sans lui, je ne pouvais faire. C'est un jour de délai : je serai forcé d'y retourner lundi. Accompagné du chef des jardiniers natifs, un grand Brâhmenne de la plus belle figure et plein d'intelligence, j'employai à parcourir en tous sens cet immense et magnifique établissement, le temps que la malencontreuse maladie de l'Anglais laissait à ma disposition. Cette fois je n'eus pas besoin d'interprète avec lui. Il parut bien surpris de ma récente acquisition d'hindostani.

Ayant repassé la rivière, et fait chez le chevalier Ryan un troisième changement de décoration, noir autant qu'on peut l'être, des débris du demi-naufrage de *la Zélée*, qui font encore honneur au tailleur de Porphyre, j'allai chez sir Ch. Grey. Nous dînâmes à trois d'une manière bien peu anglaise. Les Anglais de cette trempe, j'en puis dire autant de mon hôte à la ville, ne s'habituent jamais entièrement à l'insipidité de leur système de vie national. Mon départ et mon voyage furent l'unique sujet de la plus aimable causerie. A de tels gens je contai gaiement l'exiguité de ma tente et la simplicité antique projetée de ma cuisine pendant mon long pèlerinage; sur quoi sir Charles, qui mange ici cent mille écus par an, dit qu'on ne pouvait mieux faire, et que, n'était-il juge et marié, il m'accompagnerait volontiers à ces conditions inusitées, dures peut-être, mais pittoresques et propres à l'étude. Comme les femmes anglaises suivent plus que les nôtres la fortune de leur mari, lady Grey regretta de n'être pas du voyage.

Or, vous saurez, mon cher père, que j'ai toujours été singulièrement disposé à trouver lady Grey et belle, et gracieuse, et aimable. Moi donnant le branle, nous nous mîmes à nous attendrir, et à chercher les moyens d'ôter à mon départ cette mélancolique solennité. Il fut alors arrêté que si lord William Bentinck est, comme il paraît très-vraisemblable, empêché de faire son voyage aux montagnes cette année, sir Ch. Grey profitera des prépa-

voulez : *That I am perhaps a too great admirer of the foretold lady, and that it si hightime for me to depart with the occasions of meeting her often.*

Barrackpore, 21 novembre 1829.

The time is past those days are gone. Had I wailed till evening I could write you fastuously from my camp of.....

POLTAGATE.

J'ai quitté hier soir Calcutta, avec mes bœufs et mon monde. Il y avait des traînards derrière, entre autres malheureusement le cuisinier; mais le cas était prévu, et j'ai fait face avec deux biscuits et un verre d'eau *subalkoholisée* à l'appétit que j'avais gagné en faisant à cheval cinq *cosses* (cinq petites lieues).

Il a été inutile de jouer de la tente : un *bungalow* du gouvernement se trouvait là.

Oh! la belle chose qu'une auberge d'Europe! J'ai meublé une chambre avec mon lit de camp. L'appareil barbificateur, auquel est annexé le département médical, le tout ensemble dans une boîte à herboriser, fusils, pistolets, dans un coin derrière ma tête. J'ai donné le mot d'ordre, *vigilance, responsabilité, prison*, et ordonné le départ au lendemain pour quatre heures.

A quatre heures et demie j'étais en marche. Tout va moins de guingois que je ne craignais. Les traînards rejoignent. Je viens de jouir de l'agréable vue de mon cuisinier; et celui de mon bidet de Perse, qu'on n'a pas vu, est plutôt sur le devant que sur le derrière. Cela étant, je le trouverai tantôt au bord de la rivière que je traverserai pour aller piquer ma tente près de Chandernagor, où je dînerai demain chez notre gouverneur. Je laisserai là cette lettre et plusieurs autres.

Me voici donc arrouté. Ce soir, mon éducation de voyageur indien sera complète, en me mettant au lit (c'est-à-dire me jetant tout habillé sur un cadre de rotin sous ma petite tente, avec un pilau dans le ventre). Ajoutez qu'il fait un joli temps, doux et couvert : vêtu de toile, c'est la perfection. La nuit je m'enveloppe de couvertures comme une momie d'Égypte.

le même qui fit jadis la guerre avec ses trente-deux sipahis (N. B. sans cartouches), à M. Duvaucel. Il a une trentaine d'années de plus que moi; mais au moment de quitter l'Europe, je me sentis rapproché de lui par la masse des opinions et des sentimens que partagent les hommes d'un même pays, sans avoir pour cela de ressemblance propre et individuelle. Toutefois je tins ferme contre son insistance, et ne m'arrêtai chez lui qu'une nuit, pour reposer mes gens et mes bêtes de la précipitation et du désordre du départ. Je ne les envoyai le 22 qu'à Hoogly, cinq milles aux nord de Chandernagor, au bord de la rivière du même nom. Tous les traînards avaient rejoint; et ceux que le zèle avait emportés dès le premier jour au-delà de mon premier gîte, avaient été rejoints le lendemain sur les bords du fleuve.

A Hoogly, je trouvai mon bagage parqué autour d'un joli bungalow, mon lit fait, et mon premier pilau servi dans une petite chambre nue, mais fort propre. J'allais donner l'assaut à ma petite montagne de riz, quand un *djémadhar*, sorte d'huissier natif, serviteur élevé en rang, me fut dépêché d'une maison voisine, celle d'un *collecteur*. Je compris qu'il désirait savoir qui j'étais, et lui envoyai mon passeport de milord Bentinck. Nouveau message à l'instant, pour m'inviter à dîner et à coucher : je refuse sous le prétexte de longue barbe. Alors le maître-d'hôtel du collecteur m'est dépêché avec une demi-douzaine de cuisiniers, tables, chaises, casseroles, broches, etc., pour aider les miens (ainsi supposait le collecteur) à faire mon dîner. A ce trait, je crus devoir répondre par une visite; et n'ayant qu'un jardin à traverser, j'allai remercier mon obligeant voisin, n'acceptant de ces offres qu'une chaise et une table. Le soir il m'envoya des gardes pour veiller la nuit autour de mon petit parc, et un *tchouprassy*, espèce de messager armé, utile à un voyageur comme les défunts janissaires en Turquie. L'homme, porteur du billet le plus poli, avait ordre de m'accompagner jusqu'à Burdwan, 45 milles au N.-O.

C'était une notable addition à ma caravane, à la tête de laquelle j'arrivai sans encombre le jeudi matin dans cette

si les bœufs restent au bas d'une montagne incapables de la franchir, mon sergent avec ses habits rouges saura trouver des bras pour aider à la besogne. Où serais-je aujourd'hui sans eux? Sans doute noyé dans la boue de quelque rivière près de Burdwan. J'éprouve depuis un mois les douceurs du pouvoir absolu : c'est vraiment une chose bien commode. Il va sans dire que j'en fais l'usage le plus tempéré, et vous savez que sous un Marc-Aurèle, cette plus simple de toutes les formes de gouvernement est en même temps la meilleure.

Quand mon bagage arrive au lieu que j'ai marqué pour camper, mon généralissime, de l'air le plus formidable et le plus raide, vient me dire que tout est en bon ordre; puis il presse la petite opération de la tente. A la nuit, il entre chez moi prendre l'ordre du lendemain, et pour m'informer qu'il a posé sa sentinelle à ma porte de toile. Pistolets et fusils dorment en conséquence dans leurs fontes et leurs enveloppes, à moins que le voisinage ne soit très-fertile en tigres; auquel cas j'ai toujours tout prêt sous la main de quoi faire au moins bien du bruit. Vous savez comme Porphyre y a pourvu.

Mais reprenons la carte. De Burdwan, je marchai sept jours au nord-ouest sur la rive gauche de la Dammhoudœurr, appelée Dummoodah, Dovnna, etc.... par messieurs les géographes (ce qui peut être au reste la prononciation exacte de son nom en d'autres parties de son cours), passant par Manncore, Dignagur : c'est là que je rencontrai les Jungles (prononcez *djonguèle*). — J'avoue que je fus très-désappointé. Je m'étais figuré une forêt épaisse, impénétrable, offrant toute la richesse de formes et de couleurs de la végétation des tropiques, hérissée d'arbres épineux, enlacée d'arbrisseaux sarmenteux, de plantes grimpantes montant jusqu'au sommet des plus grands arbres, et en retombant avec grâce comme des cascades de fleurs : à Rio-Janeiro et à Saint-Domingue, j'avais vu les traits éparts de ce tableau. Loin de là, ici je me trouvai parmi des bois plus monotones encore que ceux d'Europe, dessous quelques maigres arbrisseaux; et, au lieu du rugissement des tigres dans l'éloignement, le bruit de la hache du bûcheron.

ment au-dessus d'une foule de choses qui seraient des obstacles graves pour elle, si elles se présentaient au milieu d'une vie douce et régulière. A Calcutta je m'enrhumais sans cesse pour un changement de température de trois ou quatre degrés : maintenant, à trois heures, le thermomètre est à 30° 1/2 dans ma tente, qu'aucun arbre n'abrite du soleil ; demain au matin, à trois ou quatre heures, le froid viendra comme tous les jours me tirer par les pieds sous trois couvertures, et la température se sera abaissée de vingt-deux degrés : cependant je ne m'enrhume pas.

De Rannigunge à Rogonatpore, où j'ai rejoint ce qu'on appelle une grande route (le *new military road*), j'ai fait deux jours et demi de marche, au travers des sables de la Dummoodah, rude besogne pour mes bœufs, aidés de cinquante assistans plus ou moins bénévoles, invités à pousser à la roue. Puis la désolation de la désolation ! au-delà de la rivière, pas de chemin ; il faut voyager au milieu des broussailles, saisir quelquefois l'opportunité d'une ravine. Bénis soient les sipahis ! il y avait de quoi casser bras, jambes et têtes aux bêtes et aux gens ; c'est un miracle que ma lanterne seule y ait péri. Les enfans de quelques pauvres hameaux perdus au milieu de ces fôrets n'avaient jamais vu d'Européens ; et ils m'ont rendu l'ennui que j'ai dû donner, il y a vingt ans, à quelques pauvres diables de Turcs que je suivais dans la rue et regardais avidement sous le nez, comme les polissons de mon âge.

Depuis Rogonatpore, quoique les ingénieurs aient fait preuve de peu d'habileté, néanmoins la route est toujours bonne pour un cavalier, et mes bœufs et mes chars, éprouvés comme devant, y roulent glorieusement. Des relais de porteurs sont stationnés sur cette ligne pour porter les voyageurs qui courent la poste en palanquin ; j'en ai rencontré deux depuis seize jours. Il y a également des bungalows pour les recevoir, ainsi que ceux qui voyagent comme moi, par marches. Ils sont éloignés les uns des autres de la distance que les bœufs, chameaux, éléphans et domestiques à pied, peuvent faire en un jour ; cinq,

rès, chaque jour d'un bungalow à l'autre, et je le gênais extrêmement en arrivant chaque soir au même gîte que lui : le jour il m'affamait, ses gens ne laissant pas un verre de lait disponible à deux lieues de distance, et le soir je venais lui prendre la moitié du logement. Il m'offrit de s'arrêter un jour, et de ne marcher qu'après moi. Je préférai faire double journée, et le devancer, en gagnant du temps sans lui en faire perdre. Ainsi, après nous être vus une couple de jours, ce qu'il me fallait pour connaître le style dans lequel ces messieurs voyagent, je l'ai laissé derrière moi; et quoiqu'il me suivît de fort près, je n'en ai plus entendu parler depuis.

Mais trouvant ensuite que ma petite tente était mieux éclairée le soir avec une bougie, et beaucoup plus gaie que le bungalow; que j'étais aussi plus commodément dessous, avec mes gens couchés autour et mon cheval à la porte, qu'entre quatre murs tout nus, et aussi froids que ma toile, je suis retourné au désert, et je campe et camperai au nez et à la barbe de tous les bungalows, Chauderies, Séraïs, Caravanseraïs de l'Inde. Sur cette route, d'ailleurs, la seule où ils soient décens, réservés pour les seigneurs européens, leur usage n'est pas gratuit, il s'en faut. La compagnie vous demande deux roupies par jour, cinq francs; et vous ne pouvez donner moins d'une roupie aux domestiques qu'elle y entretient. Ce n'est point une objection, ce n'est pas même l'objet d'une remarque pour un Anglais, payés tous magnifiquement par elle : mais dix louis de plus ou de moins, de Calcutta à Bénarès, sont pour moi fort dignes de considération; c'est presque la moitié de ce que m'aura coûté ce voyage.

Le soir.

Le soir, de Rogonatpore marchant à l'ouest nord-ouest, je rentrai dans les forêts, éclaircies quelque peu autour de ce lieu, et je traversai de nouveau la Dummoodah, près de Gomeah. Pendant huit jours je voyageai sur un plateau élevé de quatre à cinq cents mètres dont j'ai nivelé divers points, montant, descendant sans cesse, traversant chaque

heures du soir seulement, au terme de ma journée, que je passe tout entière au soleil comme un natif. Je mange au clair de la lune, avant de monter à cheval, une tasse de riz au lait très-sucré et cuit la veille, mets un biscuit dans ma poche, et, lesté de la sorte, j'accepte comme une bonne fortune, mais sans en dépendre uniquement, toutes les tasses de lait que mon cuisinier, envoyé devant avec un sipahi, réussit à me trouver sur le chemin. Je dîne quand je suis prêt, et quand le dîner l'est en même temps que moi : sinon il attend en dépit de l'heure. L'uniformité de mes alimens compense heureusement l'irrégularité des heures de mes repas. Je mange invariablement un poulet cuit avec une livre de riz, force *ghy*, ou beurre natif, détestablement rance, mais auquel je suis merveilleusement habitué, et quelques épices, suivant la mode du pays, mais très-peu : c'est le dîner d'un musulman à douze cents francs de rente. Je bois deux grands verres d'eau avec quelques gouttes d'eau-de-vie, quelquefois de l'eau pure. Le tout ensemble, y compris les bénéfices illégitimes du *klansama* (car je n'ai d'autre cuisinier que mon maître-d'hôtel), coûte une cinquantaine de francs par mois, dont la moitié est volée. J'oubliais fort mal à propos, car à l'instant même j'en bois une grande tasse, que le soir quelquefois je prends du thé. Quand il fait froid, je le trouve fort agréable, ou pour me tenir éveillé, quand j'ai beaucoup à travailler et bonne envie de dormir.

Après tout, quoi qu'il y ait à dire contre la paresse, la stupidité et la *mendacité* des domestiques de ce pays, leur service est bien peu cher. J'ai pour douze francs par mois un palefrenier qui tient mon cheval sellé et bridé le matin à l'heure commandée la veille au soir pour le départ. Cet homme me suit comme mon ombre; il court quand je galope, c'est la règle. Si je descends, il est là pour mener le cheval par la bride, ou attendre suivant mon signe : or, je monte et descends dix fois, cinquante fois, dans la journée. L'autre serviteur attaché au cheval, le *gassyara*, a pris les devans; et je le trouve au lieu marqué pour la halte du soir, avec une botte d'herbes, ou de feuilles, ou de racines qu'il a arrachées pour la nourriture de l'animal.

oreilles, et le trouve bien chaud. Il prend toutes les formes que je veux : c'est une admirable invention de ma façon, léger, imperméable, solide, etc., etc.

Le 15 décembre, sur l'autre rive de la Sone.

C'est une mer de sable, qui n'a pas moins d'une lieue de largeur, et mes chars ont mis quatre heures à la passer. Pour animer ce désert, la Providence tenait en réserve deux éléphans et une trentaine de chameaux, qu'elle a fait filer lentement à l'encontre de ma caravane. Je vais, forçant de marche, pousser ce soir jusqu'à Sasseram, antique cité indienne.

Pas un arbre pour m'abriter. Je vous écris sous un soleil brûlant, et tout à l'heure je trouvais glacée l'eau de la rivière; mais je profite du moment où mon cheval a déjeuné. C'est un repas qu'il fait rarement, soumis aux hasards qui décident des heures de son maître. Il tient bon pourtant contre le jeûne pendant le jour, et le froid pendant la nuit; et comme il ne me semble pas que depuis cinq semaines il ait dépéri, il n'y a pas de raison pour qu'il ne me porte au bout du monde. Le drôle justifie passablement la réputation de méchanceté de ceux de sa couleur, alezan, s'il en fût jamais. Quelquefois il me jette à terre : c'est lorsque je suis assez bête pour disputer avec une bête sans raison. Je me promets toujours en tombant d'imiter à l'avenir Figaro, qui le cédait aux sots au lieu de disputer avec eux; et puis, quand l'occasion se présente, j'oublie mes plans de sagesse, et le veux faire passer près de ce qui l'inquiète; et alors conflit, ruades et vingt autres tours pendables, dont l'écuyer Porphyre vous détaillera la nomenclature. Nous nous arrangeons toutefois à l'amiable, comme il suit : un jour il cède, et le lendemain je cède, moi, à *la pente qui m'entraîne*. Nonobstant ces rébellions, qui sont du reste assez rares, je vais lisant, dormant, et étudiant mes plantes à la loupe, tout en cheminant sur mon palefroi, et m'applaudis de mon achat.

Mon vocabulaire hindostani s'accroit chaque jour. Loin d'empêcher mes gens de parler près de moi, je les y invite

gnes sans voir un seul Européen. Des pensées pleines de douceur et de tendresse emplissent tous les instans de ma vie que l'étude n'occupe pas. Il y a des périodes du passé qui me semblent des songes. Je ne puis croire quelquefois que je sois celui qui ait fait ceci, ait été là... Je doute par moment de mon identité, et je suis prêt de soupçonner, en ce pays de la transmigration des ames, que celle de quelque autre a mis la mienne à la porte. La source de l'enthousiasme est épuisée; et quand le froid me tient éveillé sous mes couvertures, je contemple le monde, non en acteur, mais en spectateur critique et désintéressé de ses scènes diverses. Je ne *sens* plus les choses du passé : je me les rappelle seulement, et juge ainsi ce qui fut jadis en moi, comme ce qui est en dehors.

L'admiration des beautés de la nature a aussi sa virginité, que la jouissance flétrit bientôt. Saint-Domingue sera éternellement pour moi le beau idéal de la nature équinoxiale : je ne puis me retracer sans attendrissement les premières scènes des tropiques devant lesquelles le hasard me jeta. Peut-être cette profonde impression qu'elles firent sur moi dépendait-elle de la disposition de mon ame; et s'il m'était donné de les revoir, peut-être n'y trouverais-je pas leurs beautés si touchantes. Je l'ai écrit à Frédéric. C'est aussi pour l'amour de lui que j'aime le coin du monde qu'il habite.

M. de Humboldt a été heureux dans la description de cette première impression des scènes de l'équateur : un physicien aussi doit être plus sensible, lorsque l'étude des détails de la nature ne lui ferme pas les yeux à son ensemble. Vous conclurez avec raison de ce soliloque que je ne noircis pas mon papier de prose poétique. J'écris beaucoup sur tous les tons, sans effort, selon la disposition de mon esprit, l'état de mon estomac et la qualité de ma plume : personne n'est tout sublime, tout digne, tout gai et riant. Après une description géologique, vient une page confidentielle que nul autre que moi ne doit relire. Je craindrais de mentir si j'écrivais autrement. Adieu, mon cher père; adieu jusqu'à la ville sainte. Dites à mes amis que leur souvenir me suit et charme bien des instans

franc, pour m'attendre ici. J'ai tout lu et relu. Ajoutez que j'avais fait cinq lieues à cheval pendant la nuit pour arriver à la ville sainte au lever du soleil, et je l'ai traversée à pied, admirablement favorisé par la plus belle matinée de Provence, au mois de mai. Je ne sais où donner du cœur ni de la tête. J'ai souri en lisant vos craintes sur l'accueil que je recevrais en ce pays. Non, nous ne ferions en France pour aucun étranger ce que l'on fait ici pour moi. Le ruisseau de Londres s'est grossi à Calcutta en une rivière que voici une mer tout à l'heure. La moitié des lettres que je laisse sur la route m'en vaut un nombre quadruple : il me faudra un chameau de plus pour suffire à cette progression géométrique. Pardonnez le mauvais goût de ces figures au soleil de l'orient.

Je vous reviendrai, mon cher père, avant de quitter ce lieu : je vous laisse pour aujourd'hui. Hier soir j'ai coupé ma barbe, une barbe de quinze jours. Je ressemblais à Robinson Crusoé, et ne dînais guère plus magnifiquement que lui sous ma tente. Aujourd'hui, des bas de soie noirs comme pour aller au bal à Paris ou à Londres. Je vais dîner avec une douzaine d'Européens qui gouvernent une partie de l'empire britannique. Leurs femmes seront habillées selon les modes de Paris d'il y a six mois. Ce ne sont pas de vulgaires nabos, caractère qui n'existe plus que dans les comédies des théâtres du Boulevard à Londres. J'aurai le soir une conversation solide et élégante; on combinera les moyens de me faire voir le plus possible des merveilles de la ville, dans le peu de jours que j'y dois rester. Croyez à mon étoile. Il y a certainement dans cette continuité de succès autre chose que du bien joué : c'est un enchaînement de hasards heureux, qui ont cessé par leur répétition d'être des hasards. Mais surtout, que je n'aie jamais dû souffrir devant les autres de ma pauvreté, c'est là le miracle!

Le 1er janvier 1830.

Mille de nos compatriotes qui viendraient en ce pays avec le double et le triple de ce que j'y apportai d'argent, ne pourraient probablement parvenir à se faire voir nulle

de la petite, bien petite raison d'une femme mariée de vingt-quatre ans, comme des glaces du pôle. Ce n'est pas qu'elles soient gaies pourtant, mais les quelques idées sérieuses que le mariage fait toujours entrer de force dans la tête la plus vide, épouvantent la nullité absolue de celles auxquelles n'est pas encore venu l'esprit.

Je n'ai connu que miss Pearson digne de l'estime et de la considération d'un homme sensé. La pauvre jeune fille, que j'avais laissée très-malade, à mon départ de Calcutta, m'écrit ici qu'elle se meurt : c'est en Angleterre que je vais devoir lui adresser la lettre que je lui avais écrite en voyage. Les médecins l'y renvoient sans attendre; sa mère l'accompagne. Je crains que ma lettre n'arrive trop tard. Mais quoi qu'il arrive, et quand le hasard nous réunirait encore sous le même toit, nous ne serons jamais l'un à l'autre que ce que nous sommes actuellement. Bien que d'une raison au-dessus de ses vingt ans, et d'un tour d'esprit très-sérieux, elle ne semblait pas s'apercevoir que je fusse encore un jeune homme; et quelquefois elle me parlait de choses de sentiment, comme elle l'aurait pu faire à quelque vieil ami de son père ou d'elle.

Il m'en coûte, mon cher père, de jeter à bas tous vos châteaux en Espagne. Mais si je vous laissais bâtir sans trouble, vous finiriez par y croire, comme au fameux système élevé sur les ruines de tous les autres (style d'*Essences réelles*), et me feriez mauvaise mine au retour, n'étais-je suivi de la famille du roi Priam.

Que vos lettres m'ont charmé! elles ont effacé la surprise et l'humeur que m'avait données, au débotté dans la ville sainte, la nouvelle du ministère La Bourdonnaie, Mangin et consorts. Je ne puis répondre à ces neuf pages qui en valent cinquante, car ma lettre serait sans fin. Votre tendresse se fait pour moi des illusions que je ne puis partager, mais dont je suis bien touché. Ce m'est un grand bonheur que votre confiance en ma fermeté. Quoi qu'il puisse m'arriver de contraire, vous me saurez pourvu d'une arme de résistance, qui est en moi dans un principe bizarre de satisfaction intérieure, dans une simplicité de goût qui n'est pas de mon temps ni de mon éducation,

pour le faire chauffer si je ne le préférais froid. Campé à deux, trois, quatre ou cinq heures du soir, je dîne alors invariablement avec une poule, poulet, coq, etc., un oiseau quelconque, cuit en pilau dans une livre de riz; je bois un ou deux grands verres d'eau, souvent très-mauvaise, et me jette sur mon canapé de jonc quand le sommeil me ferme les yeux devant mon papier.

Sorti du Bengale, sorti du pays où l'eau des rivières ne peut trouver une pente pour couler à la mer, et stagne et emplit l'atmosphère de vapeurs malfaisantes, je ne me méfie plus du soleil, et m'y expose comme les natifs : je vais plus à pied qu'à cheval, et, détourné par mille objets du chemin, fais chaque jour le double de la distance que mon lourd bagage parcourt. Dans les reconnaissances, je ne suis ni désarmé ni seul : j'ai fait de quatre de mes gens, plus lestes que les autres, une avant-garde qui me suit comme mon ombre. Cependant je me sens chaque jour plein d'un force nouvelle. Aucun Anglais ne s'est jamais avisé de vivre comme moi, et c'est pourquoi sont morts ceux qui ont essayé de s'exposer aux mêmes influences physiques. Ils rient de mon lait, de mon eau sucrée, de mes deux repas séparés par un intervalle moyen de treize heures, de mon abstinence des boissons spiritueuses; ils se signeraient (n'étaient-ils hérétiques qui traitent de superstition le saint signe de la croix) s'ils savaient que malgré toutes mes abstinences je me trouve souvent obligé, pour éviter les gastro-entérites... (allons, comment dire?) Bref, tu comprends, je ne suis pas hydrophobe comme eux; et moi je me moque d'eux quand on les enterre, confits au vin de Champagne ou conservés à l'eau-de-vie et au mercure, que leurs médecins leur administrent par demi-livre.

A Bénarès, où j'arriverai dans trois jours, je substituerai une demi-douzaine de chameaux à mes chars, et ma caravane en sera un peu plus pittoresque. Je t'assure cependant qu'elle ne laisse pas de l'être dès à présent. Ce qui lui donne un air un peu européen, mais infiniment respectable, ce sont les habits rouges d'une petite escorte de sipahis que je renouvelle toutes les soixante ou quatre-

incrédulité; de toutes choses enfin selon la vérité de mon cœur ou l'erreur de mon jugement; et j'ai eu le bonheur de plaire également à tout ce que j'ai rencontré de gens dont la distinction me faisait désirer l'estime et la bienveillance.

Aujourd'hui, dans le désert, je ne puis me rappeler ces jours sans un sentiment de tendresse. Quoi qu'il m'arrive en ce pays, il y a des hommes dans l'amitié desquels je suis sûr de ne pas mourir.

Elle me suit et me protège puissamment dans mon long pèlerinage. Le major-général de l'armée, un homme dont je ne me suis séparé que le cœur gros et la larme à l'œil, et qui avait senti pour moi la sympathie qui m'attirait vers lui, m'a donné de nombreuses lettres d'introduction (vingt-quatre) pour ceux de ses amis ou de ses camarades stationnés sur ma route projetée. Chacun à Calcutta a grossi ce paquet; et milord Bentinck y a fait la magnifique addition de neuf lettres privées. Il m'avait fait donner auparavant un passeport d'une forme inusitée, et tellement protectrice, tellement amicale, qu'il rendait inutiles sans doute ses recommandations personnelles, et que j'éprouve de l'embarras à le montrer, car c'est une sommation officielle faite par le gouverneur-général à tous les officiers civils et militaires de l'Inde, de m'héberger de leur mieux à mon passage dans leur résidence. Pour aucun Anglais on n'eût fait autant : c'est comme à Londres. Il y a certainement de l'orgueil national dans ce luxe de bienveillance à l'égard d'un étranger; mais il est d'une noble espèce : j'en jouis, moi, comme individu et comme Français.

L'homme aimable avec qui j'ai eu l'avantage de partager pendant six mois les ennuis de la mer, me mande de son royaume indien d'Yvetot, qu'il ne manquera pas de griser de son meilleur vin tous les Anglais qui viendront frapper à sa porte à Pondichéry, et cela à mon intention. A la grande distance où je suis de l'extrémité méridionale de l'Inde, il m'est agréable encore de trouver sur la carte un petit coin de terre amie.

Adieu, ma chère Zoé, le sommeil en t'écrivant ne vient pas me fermer les yeux; mais il est onze heures du soir, et j'ai donné l'ordre du départ pour demain à quatre

rez aisément, cher ami, le plaisir qu'elle m'a fait quand je vous aurai dit que depuis deux mois et demi je n'avais aucune intelligence d'Europe. A Bénarès, quelques lignes de vous m'avaient été envoyées de Calcutta par un jeune médecin, auquel j'ai dû faire la réponse la plus négative sur les avantages que pourrait lui offrir la pratique de son art dans cette ville. Il n'y a qu'un Français à Calcutta, et qui se porte fort bien. Ce n'est pas là ce qu'il faut au docteur***. Quant aux Anglais, qui en général se portent fort mal, il n'est pas ce qu'il leur faut. Ils veulent un médecin de leur nation, de qui ils soient certains d'être compris, et qui ne craigne pas de les tuer suivant la mode de la science en leur pays, à force de calomel, d'opium, etc., etc.

Je n'ai pas vu de journaux européens postérieurs aux premiers jours de septembre; en sorte que je sais tout juste le changement de ministère, thème sur lequel d'autres peut-être feraient des variations assez sombres, mais qui me paraît plus ridicule que dangereux. Je me rappelle un temps où ces messieurs auraient pu risquer des coups d'état; mais aujourd'hui ils ont plus d'intérêt que qui que ce soit à l'observation de la loi, et ils n'oseront pas se mettre hors d'elle en se mettant au-dessus. — L'esprit de salon qui prévaut à la chambre et domine nos grandes notabilités parlementaires, ne m'avait jamais fait concevoir de doutes sur vos succès à la tribune, pourvu que vous n'en fussiez pas rappelé trop tôt, comme il vous arriva la première fois. Les sentimens auxquels vous parlez existent dans le cœur de toutes les hommes bien nés; le bon sens est une chose que la nature aussi a faite commune, et en s'adressant comme vous le faites à ces principes d'émotion et d'action, vous ne pouvez manquer d'exercer une influence qui ira croissant toujours. Le public libéral aimait fort peu les remontrances de ses meilleurs amis; il n'entendait pas être blâmé, ni même contredit, et tel qui méritait de lui crédit et reconnaissance, n'en reçut qu'un affront après avoir été en prison d'abord pour lui. Voyez! Courier eût-il été plus heureux? J'en doute. Cependant voici que vos succès font, dans le style de vos *capables* et

vinces éloignées de la capitale un homme du pays et des mieux informés. Accueilli sur l'étiquette du sac, parce que j'apporte toujours les plus honorables recommandations, je suis fêté bientôt après pour moi-même, parce que je me trouve muni d'articles d'échange avec un chacun. Je m'instruis beaucoup dans ces relâches en des lieux européanisés, en faisant parler le juge de la condition morale des millions d'hindous et de musulmans qui vivent sous sa loi, le collecteur des taxes du système très-varié de la propriété territoriale et du produit de la terre, chacun enfin de la chose qu'il sait le mieux; et si je rencontre quelque habile *persian scholar*, homme de sens critique, je cherche à rectifier par ses lumières les connaissances que j'ai puisées à des sources nationales suspectes.

La variété de mes études et celle de mes exercices, tantôt à cheval, plus souvent à pied, quelquefois sur un éléphant ou dans une litière, ne me laisse éprouver de fatigue d'aucune espèce. Je n'ai jamais joui d'une santé plus égale : ma diète brahminique combat les effets funestes du climat.

Après Saint-Domingue et Rio-Janeiro, la magnificence de la nature au Bengale est d'une fatigante monotonie. Les immenses forêts montagneuses du Behar, que j'ai traversées ensuite entre la Dummoodah et le Gange, ont plus de variété; mais déjà la magnificence du tropique a disparu. Je n'en retrouve aucun trait dans les montagnes du Boggilcund et du Bundelcund, où j'ai péniblement voyagé pendant le mois de janvier. Les plaines de cette dernière province et le Doâb, ou l'immense Delta qui sépare le Gange de la Jumna, n'ont point de caractère propre tranché. Mais en repassant la Jumna devant Agra, et marchant depuis vers le nord-nord-ouest dans la direction du désert qui borde la rive gauche de l'Indus, l'aspect du pays est fortement déterminé par sa configuration et la végétation qui le couvre. C'est presque la Perse; du sel ou du salpêtre dans un sol sablonneux, de la poussière dans l'atmosphère, la végétation rabougrie, épineuse, etc. — Sans me détourner de la route qui m'est tracée par mes recherches d'histoire naturelle, j'ai vu les villes les plus célèbres de l'Inde, Sasseram, Bénarès, Mirzapore, Callinger, Kulpy,

premier et le deuxième étage des montagnes. Ils sont allés jusque sur l'autre pente de l'Himalaya, et y ont bâti deux maisons dont je compte occuper une pendant trois à quatre mois. Chemin faisant j'aurai occasion de faire de belles recherches géologiques dans l'épaisseur de la chaîne centrale de l'Himalaya, ouverte par la rivière Sutledge. Un séjour de plusieurs mois dans la haute vallée de ce fleuve, sur l'autre pente des montagnes, dans un site élevé de dix mille pieds environ au-dessus de la mer, doit offrir à mes collections d'histoire naturelle des objets, sinon très-variés, du moins très-nouveaux. Je pousserai mes excursions jusqu'à la frontière chinoise. Un de mes amis de Calcutta, officier du génie, est allé faire de la géographie jusque-là, il y a onze ans, et, depuis, des curieux y ont suivi ses traces. Mais je serai, je pense, le premier de mon métier qui y aurai fait un voyage. Les indications de M. Morcrooft sur l'histoire naturelle du lac Mansarower sont si vagues qu'elles ne sont d'aucun prix pour la science, désormais plus exigeante. Cher ami, je me promets bien des résultats de ce voyage dans l'Himalaya. Le froid, que je supporte mal, m'y prépare sans doute bien des souffrances; mais je suis sans merci pour mon corps, en tant que les peines où je l'expose ne peuvent altérer radicalement ma santé. J'écris beaucoup; cependant je trouve que je ne le fais pas assez; mais le temps me manque, quoique je n'en perde pas. Depuis Bénarès, j'ai fait avec mon cheval un arrangement merveilleux; il me laisse lire le long de la route, moyennant que je ne le contrarie pas dans ses caprices. Les classiques de l'équitation me siffleraient à outrance s'ils me voyaient. Les magnifiques Anglais qui, sur l'article cheval, sont à tous égards d'une raideur extrême, trouvent cette allure un peu négligée; mais comme ils savent le prix du temps, pour un voyageur de mon espèce surtout, mon caractère *as a gentleman* n'en souffre pas.

Le 19. Camp à Haberi.

Pour me reposer de quatorze lieues faites d'une traite ce matin, et d'une journée laborieuse sous ma tente, à 32° de

de Benarès), où je reçus un message poli du rajah. De là à Punnach, lieu célèbre par des mines de diamans, et après avoir erré sur le haut plateau du Bundlecund, pendant une quinzaine de jours, j'en redescendis à grand'peine au-dessus d'Adjygur, résidence d'un autre rajah. Là, je dus donner quelque repos à mes gens et à mes bêtes, exténués par de longues marches au travers des montagnes. Un heureux hasard me fit trouver dans cette courte station obligée des objets pleins d'intérêt. Rentré dans les plaines à Callinger, il ne m'est plus arrivé depuis d'être séparé de mon bagage et de bivouaquer à jeun parmi des sauvages curieux, comme je dus le faire plusieurs fois dans les montagnes; ma petite tente m'a toujours suivi depuis le 1er février. A Bandah, station civile et militaire, chef-lieu du Bundlecund anglais, je refis mon équipage, renvoyai mon escorte de Mirzapore, et, équipé de neuf, repris, après vingt-quatre heures seulement de halte, la route des hautes provinces. Je passai à Hammerpore, au confluent de la Betwa et de la Jumna, de là à Kalpy, sur la rive droite de cette dernière rivière, que je traversai là pour entrer dans le Doâb, pays situé entre les deux rivières (Do âb, duo aquæ, en sanskrit), la Jumna et le Gange.

L'hiver avait fini le 1er février à Banda. Les nuits avaient cessé d'être fraîches. Les jours devinrent très-chauds. Je continuai cependant à voyager de jour, confiant dans mon régime, que j'avais graduellement amené à la simplicité native. De violens orages me déconcertèrent quelque peu dans le Doâb. Porphyre sait ce que c'est que la pluie quand on n'a point de maison pour s'abriter. De loin en loin une vieille mosquée, un temple hindou, me servirent de refuge; mais le plus souvent je n'eus qu'un arbre pour abri, et quelquefois un arbre dépouillé de son feuillage.

J'arrivai à Agra, le samedi 20 février. C'était la première grande ville musulmane que je voyais; elle est pleine des souvenirs de la grandeur récente de la famille de Timour. J'y restai trois jours, jours de repos pour mon équipage qui en avait grand besoin, jours de fatigue extrême pour moi; au travers des soins que je donnais à mes collections,

nés, je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un *khélat* ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé en grande cérémonie sous l'inspection du premier ministre; et affublé comme Taddeo en Kaïmakan (si vous vous rappelez *l'Italiana in Algeri*), je reparus à la cour. L'empereur alors (notez, s'il vous plaît, qu'il descend en ligne directe de Timour ou Tamerlan), de ses impériales mains, attacha à mon chapeau (un chapeau gris), préalablement déguisé en turban par son visir, une couple d'ornemens en pierreries. Je tins mon sérieux superbement durant cette farce impériale, attendu qu'il n'y a point de glaces dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France, et si l'on y parlait anglais. Il n'avait jamais vu de Français, si j'excepte le général Perron, son gardien jadis quand il était prisonnier des Marattes, et parut faire infiniment attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces, sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes, et de mon ajustement oriental pardessus mes habits noirs. Après une demi-heure il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité!

Il va sans dire que j'ai trouvé Châh-Mohammed-Acber-Rhazi-Badchâh un vieillard vénérable, et le plus adorable des princes. Mais la vérité est qu'il a une belle figure, une belle barbe blanche, et l'expression d'un homme qui a été long-temps malheureux. Les Anglais lui ont laissé tous les honneurs du trône, et le consolent par une pension annuelle de quatre millions de francs de la perte du pouvoir. Ne contez pas cette histoire à mes amis, messieurs de la couleur locale, et vous les verrez trouver, au carnaval de 1833 ou 34, que mon déguisement oriental est des plus mal imités : alors je leur dirai quel est cet habit soi-disant mal imité. Le résident traduisit Victor Jacquemont,

partager des exercices qui tourneront tout naturellement au profit de mes collections. M. Trevelyan se prétend infiniment flatté que je veuille bien lui permettre d'être mon compagnon. Ces gens me rendront fat, si vous ne trouvez que la chose soit déjà faite. Cependant je ne les prends pas en traître; je ne leur dis pas que je suis riche, que je suis noble; je ne mets pas mieux ma cravate qu'à Paris; mon habit n'est pas à la mode, et après deux ans presque d'existence, huit mois de navigation, et quinze jours de submersion dans l'ouragan de Bourbon, il est des plus fanés. Malgré cela, il n'est pas de distinctions qu'ils ne me prodiguent.

N'ayez pas peur des Sykes : ce sont de subtils voleurs; mais on ne me laisse pas aller chez eux sans une forte escorte. M. Trevelyan joignant sa petite armée à la mienne, nous voyagerons en conquérans. Quant aux dangers de la chasse aux tigres et aux lions, j'ai fait souvent cette question : *D.* Combien de *gentlemen* anglais ont été mangés à la chasse depuis M. Hastings? — *R.* Pas un.

Panniput, 17 mars.

Je vous écris aujourd'hui du champ de bataille célèbre où tant de fois le sort de l'Inde fut décidé.

Vous riez peut-être de cette célébrité qui vous est nouvelle; Panniput ou Lilliput, pour vous peut-être, mon cher père, c'est tout un; mais il faut que vous changiez là-dessus, et vous fassiez un peu Indien pour l'amour de moi. D'Eckstein (1) n'est-il pas là pour vous instruire? Je voudrais vous donner à l'histoire de ce pays une introduction moins sublime; mais je ne connais que Mill, et ses cinq énormes volumes vous effraieront justement. Ah çà! vous croirez *en moi* du moins, si vous ne me croyez pas!

Les Delhiens, dont vous devez être amoureux, m'ont conduit à deux journées de marche de chez eux. J'ai hurlé de bonne grâce avec ces loups, c'est-à-dire que je me suis

(1) *Le Catholique*, publication mensuelle que rédigeait alors M. le baron d'Eckstein, renfermait souvent des articles sur la littérature et la religion des Indous.

Sur ce ton je n'en finirais pas. Je reviens donc au *moi*. La veille de mon départ de Delhi, le 12, un paquet m'arriva, revenant de Loodheeana sur les bords du Sutledge, aux avant-postes de Runjet-Sing. Il contenait une lettre de Porphyre (29 juillet 1829), un billet de vous, trop court pour compter, et une lettre de Victor de Tracy. Le tout était arrivé par la marine au bon gouverneur de Chandernagor, qui ne s'épargne aucune peine pour saisir mon bien où il le trouve. Il vous fera tenir celle-ci par la même voie, et aussi une autre d'hier, au Jardin des Plantes.

Un évêque catholique réside à Agra. Quoique je ne susse pas même son nom, j'étais tellement à la mode, que je n'hésitai pas à lui écrire un billet bien poli, en italien, pour lui demander la faveur de le voir. Confondu de la politesse archi-italienne de sa réponse, je courus de suite à *son palais*. Ce palais épiscopal est une petite mosquée en ruines que le gouvernement lui a abandonnée. Il y vit bien pauvrement. Je le trouvai dînant à midi avec un superbe appétit en face du plus maigre dîner; d'ailleurs, frais, dispos, joyeux, gras à lard, la plus belle figure, la plus superbe barbe grise que j'aie jamais vue. Les Anglais, qui ne peuvent croire qu'un si pauvre prêtre soit un *bishop*, se contentent de l'appeler *padri*, mot portugais estropié qui s'applique en hindostani à toute espèce de prêtre chrétien ou musulman, et le monsignore que je lui donnai le parut délecter d'autant plus que j'avais un compagnon anglais dans ma visite. Le bonhomme, sans embarras et sans orgueil, nous pressa fort de partager son dîner, et, sur notre refus, il nous fallut du moins trinquer avec lui. Il avoua que son vin ne valait rien, et dit que celui de son village en Toscane coûtait cinquante fois moins et valait cent fois mieux. Je lui demandai l'étendue de son diocèse, le nombre de ses ouailles... *La caldaja*, me dit-il, *e molto grande; mà... la carne, molto poca.* Comme, en parlant ainsi, il poursuivait avec sa fourchette de fer les débris d'une mince fricassée perdus dans un énorme plat d'étain, je trouvai dans sa réponse un à-propos que sa pantomine italienne rendait plus expressif, et qui me fit partir d'un éclat de

ses, jusqu'au 22 mars, jour auquel elle s'est acheminée vers Delhi, et de là vers Calcutta, commençant son long et aventureux voyage dans la giberne d'un cavalier syke, lancé en estafette tout exprès.

Le lendemain de ce jour-là, je montai à cheval, au lever du soleil, avec les aimables gens à la bonne fortune desquels la mienne assez mince se trouvait liée pour une quinzaine de jours, et nous galopâmes pendant trois jours à crever les chevaux. Il va sans dire que mon fidèle bidet persan, malgré sa modeste apparence, arriva plus frais que les superbes arabes de mes compagnons, tous payés cinq ou six mille francs. Nous trouvâmes une autre suite de tentes piquées, et devant notre camp les dix-sept éléphans du rajah de Patiala et ses quatre cents cavaliers rangés en bataille. Un élégant et simple déjeuner, servi à notre arrivée, sans en rabattre d'une fourchette inutile, fut lestement expédié; et, aussitôt après, nous montâmes chacun sur notre éléphant. On me fit la politesse de celui du rajah, avec son siége royal de velours et d'oripau. Nous nous plaçâmes au centre de la chaîne formée de la multitude de ces animaux, la plupart allant à vide, ou portant les ministres (Wakils) des rajahs d'alentour, députés près de notre jeune ami, le sous-résident de Delhi. Sur les ailes de cette ligne imposante, notre cavalerie se déploya, et, les deux tambours du rajah, placés au front, battant la marche royale, nous entrâmes dans le désert.

Ce sont des plaines immenses, sablonneuses, salées, couvertes d'abrisseaux épineux, parsemées de grands arbres çà et là; ailleurs des steppes herbeuses. Il n'y a point d'obstacles pour les éléphans : ils arrachent laborieusement les arbres entre lesquels ils ne peuvent passer, et les branches qui atteindraient le chasseur qu'ils portent. Arrêtée par l forêt, notre cavalerie quelquefois était obligée de se replier, et elle passait après nous dans la large trouée que nous avions ouverte. Là où elle pouvait agir librement, elle se formait de part et d'autre en demi-cercle qui battait à une grande distance tout l'espace d'alentour, et jetait sous le front des éléphans tout

cela; mais leur danse est déjà, pour moi, la plus gracieuse et la plus séduisante du monde. Les entrechats et les pirouettes de l'Opéra me semblent comme des gambades de sauvages de la mer du Sud et le stupide trépignement des nègres; au reste, c'est dans le nord de l'Indostan que ces natchgirls sont les plus célèbres.

Le lendemain, à cinq heures, le maître-d'hôtel m'éveilla, comme la veille, avec une grande tasse claire et brûlante de café moka, fait exprès pour *notre ami le Français*. Lestés de leur tasse de thé, *mes amis anglais* m'attendaient, à cheval déjà. Nous galopâmes à dix lieues en avant, et trouvâmes, comme la veille, toutes choses et tous les gens prêts à notre arrivée. Nos éléphans, dans la nuit, avaient porté l'autre suite de tentes, l'autre équipage de cuisine, etc., etc. Tout notre camp avait marché à la fraîcheur; et, reposés et repus, nous trouvâmes, après le déjeuner, le même ordre de bataille que la veille. Nous chassâmes tout le jour avec le même appareil, et recommençâmes le jour d'après, et continuâmes ainsi pendant une huitaine de jours. Enfin, quand nous eûmes battu tous les buissons de la contrée, épuisé, ruiné le peu de villages qui y sont dispersés, et mis sur les dents la cavalerie syke, nous revînmes chez nous, emmenant seulement une troupe de cavaliers et tous les éléphans qui devaient servir à chasser aux tigres, vers la base des montagnes. La bande joyeuse et magnifique m'accompagna jusqu'à Scharunpore, petite ville où le gouvernement entretient un misérable jardin botanique. Son directeur, le médecin de la station, devait m'être très-utile. Je préparai chez lui mon nouvel équipage de voyage, laissai mon lourd bagage et les collections formées depuis Delhi, sous sa garde, et, n'emportant que le plus strict nécessaire, je dis adieu aux plaines, le 12 avril, deux jours après le renversement de la mousson et l'établissement des vents du sud-ouest, chauds de 35° le jour, et de 33 ou 34 la nuit. Je montai jusqu'à Dehra dans le Dhoon, avec des chars et des bœufs. Là je les congédiai; je renvoyai à Scharunpore, à l'écurie de mon botaniste, mon pauvre pony (les Anglais ont cinq ou six mots ex-

haut. Les deux premiers coups n'ont pas touché; mais gare au troisième !

L'influence de l'élévation efface entièrement ici celle de la latitude (31°) sur le climat et ses productions. Je suis campé sous un bois d'abricotiers sauvages qui commencent seulement à feuiller. Le tapis de ma tente est, sans métaphore, émaillé de fleurs. Ce sont des fraisiers qui se trouvent partout ici parmi les gazons. Le vent m'apporte la fumée du grand feu autour duquel dorment, ou sommeillent plutôt, mes montagnards; son odeur est agréable : c'est un cèdre qu'ils brûlent ou un pin. La plupart des arbres de nos forêts, ou des espèces si voisines qu'un botaniste seul en aperçoit la différence, dominent dans la zône moyenne de l'Himalaya, associés à quelques autres qui nous sont étrangers, mais qui ne laissent pas que d'avoir leurs représentans dans les plaines de l'Amérique septentrionale....

Ma vue s'est certainement raccourcie depuis un an : je ne quitte plus mes lunettes que pour lire ou pour écrire; et avec les lunettes même, je ne vois pas assez loin pour me servir de ma carabine. La portée de mon fusil est toute celle de mes yeux. J'ai donc laissé ma carabine à Scharunpore. Tu dois faire compliment à ton camarade de Saint-Étienne : ses armes sont excellentes.

Mais dans l'inventaire de ma personne, c'est le seul déficit que je sente. Un année de séjour dans les plaines n'avait pas entamé ma constitution. Je retrouve dans les montagnes mes jambes des Alpes. Je souffre du froid, comme j'ai été quelquefois incommodé de la chaleur; mais ces excès contraires n'influent que sur mon humeur, sans atteindre ma santé. Ma police d'assurance contre le choléra, la dissenterie et la fièvre des Jungles (les trois grandes maladies de l'Inde), ne me quitte pas, et je compte bien ne l'ouvrir qu'à Paris, sans jamais être obligé de la produire jusque-là : c'est une petite boîte qui renferme les remèdes violens à opposer à une attaque, avec une excellente instruction, un petit traité sur leur usage, que voulut bien faire pour moi le médecin le plus habile de Calcutta. Quand je me rappelle ses attentions, je ne

l'imbécile sur parole ; puis il se trouva que bientôt la disette de riz se déclara. Mais mon havildar gorkha, mon lieutenant-général, à force de violer le domicile du peu de gens qu'il y a en cette haute vallée, trouva quelques paniers de pommes de terre. Grand régal là-dessus, quoique je les mangeasse au sel, comme Bonaparte les artichaux. Mais si tu as ton Paul-Louis Courier présent à la mémoire, tu te souviendras que celui qu'on n'appelait pas encore le duc de... je ne sais quoi, s'écria : « O grand homme !... admirable en tout !... » Quoique je sois ici un très-grand seigneur relativement, personne ne me fit le compliment; et le passage du sec au vert eut sur moi la funeste influence que tu ressentais, il y a quelques dix-huit ans, sur les bords du Niémen, allant à pied par précaution, et menant ton cheval par la bride. Cependant le temps était superbe, et aux pieds des hautes cimes où j'étais campé, c'était une circonstance trop précieuse pour n'en pas profiter aussitôt. J'y fis deux ascensions à un jour d'intervalle ; arrêté dans la première par la superstition et surtout par la stupide pusillanimité de mes gens, bien au-dessous du point que je m'étais proposé d'atteindre, elle m'aurait fait manquer pareillement le but de ma deuxième expédition, si, aux promesses d'encouragement à me suivre, je n'avais ajouté la menace d'un châtiment pour qui refuserait de marcher ; un seul, mon jardinier, m'était resté fidèle, le plus stupide et le plus craintif des Hindous. Le reste de la bande, accroupi au soleil sur une roche qui perçait le manteau de neige sur lequel nous marchions depuis deux heures, était parfaitement mutiné et appelait mon pauvre jardinier. Je n'attendis pas que sa fidélité succombât ; et quoiqu'il en coûte de gravir sur des neiges molles quelques centaines de pieds au-dessus d'un certain niveau, où la rareté de l'air rend la respiration précipitée et pénible, et épuise au bout de trente pas, je sacrifiai mon avance ; et fléchissant légèrement les genoux, renversant le corps en arrière, appuyé de mes deux mains sur mon long et solide bambou, qui modérait ma vitesse au besoin quand je lui faisais sillonner plus profondément la neige, je me lançai comme une pierre sur le roc de la révolte, où le bambou

point en diverses parties de la chaîne centrale de l'Himalaya.

Ne blâme pas trop mes violences contre les gens de mon équipage. Entre le marteau et l'enclume, entre le mépris et le servile respect, il n'y a point de position neutre possible. Tu ne bats point les gens qui ne t'appellent point *seigneurie*, *altesse*, *majesté*. Or, c'est la règle dans l'Inde que les natifs ne s'adressent que par ces titres (les mêmes qu'ils donnent à leurs rajahs, à leurs nawabs, à l'empereur de Delhi) au plus mince *english gentleman*. Un homme de mauvaise humeur m'ayant dit *vous*... au lieu de *votre altesse*, ce matin même sur la route, j'ai dû lui donner une leçon très-sévère de politesse. J'étais pleinement dans mon droit comme le philanthrope parisien le serait de souffleter le rustre qui le tutoierait. Je dois être d'autant plus jaloux de l'étiquette que la simplicité de mon équipage, la vie dure que je mène, les privations et les fatigues que j'endure comme mes gens, mes vêtemens d'étoffe commune, appropriés à ce genre de vie, tout en moi et autour de moi les invite à s'en départir. Aussi le *monseigneur* ne me suffit-il pas; il me faut de la *majesté*, ou pour le moins de l'*altesse*.

Tu rirais sans doute de sa majesté si tu comparaissais devant elle, dans ses habits d'ours blanc, avec ses longues moustaches, ornement qui en impose beaucoup aux gens à peine barbus de l'Himalaya. Heureusement je n'ai pas de miroir pour trancher la question, et je me figure que le reflet roussâtre que j'aperçois sous mon nez en baissant les yeux, n'est que l'effet d'un faux jour.

A plus d'un égard fâcheux, mon cher Porphyre, mes petites infortunes suivent à une respectueuse distance tes misères de Moscou. L'horrible malpropreté des montagnards, contre laquelle je ne peux me défendre, est un des maux auxquels je me résigne le plus difficilement. J'espère ne pas m'y habituer... L'orage vient de tempérer la chaleur. Une expérience de thérapeutique militaire m'a pleinement réussi. Une infusion brûlante de théyère à défaut de thé, édulcorée de partie égale d'eau-de-vie, m'a remis sur pied. On m'apporte un chevreau qui va rompre enfin ma diète brahminique; en style du *Constitutionnel*,

vie ou de la mort. — Ah! la mort mille fois plutôt qu'un!... s'écrièrent-ils tous à la fois.—Nenni, répliquai-je, mille..... plutôt qu'un mal de tête! Et là-dessus éloge sérieux et raisonné de cet admirable remède, et satire médicale du calomel, jalap et consorts, que les Anglais ont la folie de considérer comme ses vertueux équivalens. Mon *speech*, ma harangue fut sans doute éloquente; car on écrivit aussitôt au rajah même, pour l'inviter à faire fouiller toutes les chaumières et à faire battre tous les buissons de son chétif empire pour retrouver l'objet dérobé, et de me l'envoyer sous bonne escorte, en quelque lieu que je puisse être, si l'on parvenait à le recouvrer. Je ne désespère pas de voir un parti de cavalerie syke me le rapporter à Paris, dans quelques années, sur un coussin de velours. En attendant, mes amis anglais, raccommodés avec la raison de la chose, eurent la politesse de vaincre leur scrupule et d'envoyer, en quête d'un remplaçant, des messagers aux directeurs d'hôpitaux militaires voisins; et ils réussirent à m'en procurer un que je suppose être une antiquité vénérable, et le premier essai du genre. Notre père en rira et toi aussi. Le bruit de cet accident m'a fait la plus parfaite réputation, non pas d'immoralité précisément, mais d'esprit fort, passant au cynisme. Adieu, cher Porphyre; j'étais tout triste en venant à toi, épuisé, malade, et voilà que le punch et ce bavardage avec toi m'ont ravivé, presque égayé. Je te quitte pour faire honneur à mes amis anglais susdits. Dans l'isolement de ma situation en ces lieux reculés, je sens l'inestimable prix de la santé, et je prends tous les soins que les circonstances me permettent. Repose-toi sur ma prudence, ma modération et mon adresse; repose-toi aussi sur mon bonheur (car il y a aussi autre chose que du bien-joué), pour me voir revenir un jour sans le dommage d'un cheveu. Adieu.

Camp, dans une forêt, sous les cimes de Kédar-Kanta,
27 mai au soir, 3,200 mètres d'élévation.

Tu es mon souffre-douleurs, mon pauvre ami, puisque c'est toi qui entends mes doléances. — Je me trouvais

vie ou de la mort. — Ah! la mort mille fois plutôt qu'un!... s'écrièrent-ils tous à la fois.—Nenni, répliquai-je, mille..... plutôt qu'un mal de tête! Et là-dessus éloge sérieux et raisonné de cet admirable remède, et satire médicale du calomel, jalap et consorts, que les Anglais ont la folie de considérer comme ses vertueux équivalens. Mon *speech*, ma harangue fut sans doute éloquente; car on écrivit aussitôt au rajah même, pour l'inviter à faire fouiller toutes les chaumières et à faire battre tous les buissons de son chétif empire pour retrouver l'objet dérobé, et de me l'envoyer sous bonne escorte, en quelque lieu que je puisse être, si l'on parvenait à le recouvrer. Je ne désespère pas de voir un parti de cavalerie syke me le rapporter à Paris, dans quelques années, sur un coussin de velours. En attendant, mes amis anglais, raccommodés avec la raison de la chose, eurent la politesse de vaincre leur scrupule et d'envoyer, en quête d'un remplaçant, des messagers aux directeurs d'hôpitaux militaires voisins; et ils réussirent à m'en procurer un que je suppose être une antiquité vénérable, et le premier essai du genre. Notre père en rira et toi aussi. Le bruit de cet accident m'a fait la plus parfaite réputation, non pas d'immoralité précisément, mais d'esprit fort, passant au cynisme. Adieu, cher Porphyre; j'étais tout triste en venant à toi, épuisé, malade, et voilà que le punch et ce bavardage avec toi m'ont ravivé, presque égayé. Je te quitte pour faire honneur à mes amis anglais susdits. Dans l'isolement de ma situation en ces lieux reculés, je sens l'inestimable prix de la santé, et je prends tous les soins que les circonstances me permettent. Repose-toi sur ma prudence, ma modération et mon adresse; repose-toi aussi sur mon bonheur (car il y a aussi autre chose que du bien-joué), pour me voir revenir un jour sans le dommage d'un cheveu. Adieu.

Camp, dans une forêt, sous les cimes de Kédar-Kanta,
27 mai au soir, 3,200 mètres d'élévation.

Tu es mon souffre-douleurs, mon pauvre ami, puisque c'est toi qui entends mes doléances. — Je me trouvais

pris un seul jour de repos complet, me voilà le mieux enjambé de ma caravane. C'est le cas ; car il n'y a pas de jour où je n'aie à monter et à descendre douze à quinze cents mètres, sans compter les parenthèses. J'ai substitué le lait à l'eau pour boisson, et j'en bois sans sourciller deux bouteilles le soir à mon dîner. C'est une sorte de contre-poison pour l'essence de feu que forme la sauce enragée de mon sempiternel cari. Il m'en coûte trois sous de plus par jour et un peu d'arbitraire. J'envoie chercher les vaches à la montagne (note bien qu'aujourd'hui je suis campé à deux mille trois cents mètres ; hier j'étais à deux mille six cents, etc., etc.), et, devant la porte de ma tente, on en trait une douzaine pour obtenir cette mince quantité de lait. Je paie magnifiquement ; trois sous, ai-je dit, ce qui est moitié plus de sa valeur, mais il faut qu'on se dépêche et que l'arrivée du lait coïncide avec le dernier coup de main de mon cuisinier. Rien n'est au reste si facile que l'arbitraire, quand on n'a qu'à dire comme M. de Foucauld : *Empoigne !...* Je l'imite, avec un mot merveilleux du baragouin hindostani devant lequel le *j'empoigne* pâlit : *pacarau !* et mes sipahis gorkas empoigneraient le diable et M. de Foucauld lui-même. Au reste les gens, en ce pays, mettent un certain honneur à être empoignés. Ceux dont vous avez besoin ne bougent de chez eux si vous ne leur dépêchez en bonne forme un soldat. L'utile chose que l'arbitraire ! mais le vilain pays que celui où il est nécessaire ! Je ne puis penser à notre pays sans éprouver un sentiment d'admiration et de tendresse.

Semlah, 22 juin 1830.

Je viens, cher ami, de lancer à notre père une telle bordée d'écriture, qu'à moins de sortir du sujet de mon individu, je me trouve au bout de mes nouvelles ; puisque enfin l'essentiel est dit, laisse-moi m'amuser : j'ai été assez maussade avec toi dans les pages précédentes.

Toi aussi, Porphyre, tu donnes donc dans les Afghans ! et de ce non content, tu donnes encore dans les Kabouliens, Kandahariens et autres godans de la façon de mes-

de lui demander un passeport, lui écrirait sur-le-champ à cet effet, et recevrait de suite le firman désiré. Il n'est peut-être pas regrettable que la prudence pécuniaire m'interdise un voyage aussi intéressant, parce que Runjet-Sing peut mourir d'un jour à l'autre : il n'est pas jeune; et au jour de sa mort, guerre, bataille entre ses deux fils, et certitude pour le pacifique naturaliste d'être pillé, sinon de plus... comment dire cela?... les Sykes sont tellement turcs à cet égard!

M. Allard est exactement le Soliman Bey de Runjet-Sing. Il vient de temps en temps à Loodeeana (sur les bords du Sutledge) visiter les officiers anglais de cette station, établie hors des États de la Compagnie, chez les Sykes indépendans, sur le territoire de mon ami le rajah de Pattiala, qui ne m'a pas encore renvoyé ma seringue. — Il est bien payé (une centaine de mille francs, comme un officier général de ce côté-ci du fleuve), mais à moitié prisonnier. Runjet-Sing a grand soin de lui faire dépenser, chaque année, la totalité de ses appointemens, afin de lui ôter tout désir de le quitter. Il suit la même politique à l'égard de ses autres officiers européens, auxquels il ne se fie qu'à demi. Un M. Mévius, Prussien, qui commandait un de ses régimens de cavalerie, ayant excité tout récemment une révolte dans son corps par l'application du procédé allemand de la shlague à ses Sykes, fut obligé de s'enfuir dans la tente même du roi (Runjet-Sing), pour échapper à la fureur de ses gens. Runjet lui sauva la vie, mais refusa de le garder à son service : aigreur là-dessus, exprimée de part et d'autre; et Runjet à la fin, le congédiant, dit en jurant : « Allemands, Français, Anglais, ces b....-là « ne font qu'un! »

J'aurais dû laisser un blanc énorme pour le jurement qui est très-court, mais si énergique en hindostani, qu'il vaut tout ce qu'une ligne en ce genre peut exprimer en français.

Le gouvernement anglais a tout intérêt à ce que Runjet soit le maître chez lui. Avant l'établissement de son pouvoir, des partis de cavalerie passaient continuellement le Sutledge; et pillant les Sykes indépendans de la rive gauche, amis et protégés de la Compagnie, il fallait secourir

Tu me parais assez rassuré sur les Afghans, et tu débutes par une réflexion de pâté fort plaisante, à laquelle je suis heureux de pouvoir répondre que j'ai la perspective de manger ici dans quatre mois un pâté de foie gras de Strasbourg, plus un pâté de foie gras de Périgord; lesquels n'en doivent pas aux pâtés de bécasses de Boulogne, dans leur plus beau temps. Les vaisseaux de Bordeaux en apportent, chaque année, quelques-uns à Calcutta, qui y arrivent aussi frais qu'à Paris; et ton confrère l'artilleur, mon hôte présentement, vient d'écrire à la capitale pour me régaler de l'un et de l'autre à notre revoir. Puisque nous en sommes aux pâtés, je te dirai que, sur les cimes de Mossouri, à mon entrée dans les montagnes de l'Himalaya, un autre artilleur, le général de celui-ci, un vieux garçon à cheveux blancs, que tu aimerais à la folie si tu le connaissais, m'a fait goûter — goûter! je dévorais — un pâté de lièvre truffé, et une série de perdrix rouges du Périgord truffés. Leur procédé est fort simple à tous deux. L'un à raison de son grade élevé dans l'armée, l'autre à raison de son emploi, ont une centaine de mille francs d'appointemens; ce qui diminue singulièrement les distances et exerce sur toutes les bonnes choses d'Europe l'action d'une pompe aspirante, les élevant jusqu'à sept et huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Que n'es-tu le capitaine d'artillerie aux pâtés de foie gras! En ton absence, sache du moins, mon ami, que le perfide insulaire ton confrère à bu hier à ta santé avec moi, et (ne le dis pas à notre père, ni à Taschereau) ce n'était pas avec du vin de Tours.

25 juin.

Je ferme ce paquet en t'annonçant que je pars après-demain pour Kanawer. Adieu.

Qui commande un régiment de chasseurs montagnards, le meilleur corps de l'armée;

Qui fait les fonctions de receveur-général;

Juge, avec la même indépendance que le Grand Turc, ses propres sujets, et de plus ceux des rajahs voisins, hindous, tartares, thibétains; les met en prison, à l'amende, et les pend même quand il le juge utile.

Ce premier de tous les capitaines d'artillerie du monde est un aimable garçon que les devoirs de sa véritable royauté occupent une heure après déjeuner et qui passe le reste de son temps à me combler d'amitiés. Il m'attendait depuis un mois, des amis communs lui ayant écrit mon projet de visiter Semla. Il passe pour le plus raide des dandys, le plus formaliste, le plus puant des princes de la terre. Rien de tout cela n'est à mon usage : il est impossible d'être plus *bon enfant*. Nous galopons une heure le matin, ou une couple d'heures, sur les routes superbes qu'il a construites, joignant souvent quelque élégante cavalcade, où je retrouve mes connaissances de Calcutta. Déjeuner élégant et recherché au retour; puis j'ai l'entière et libre disposition de ma journée, et de celle de mon hôte, s'il me convient de le requérir pour voir des choses ou des gens. Au coucher du soleil, des chevaux frais sont devant la porte, et nous faisons un nouveau tour de promenade pour recruter les plus aimables, les plus gais des riches oisifs ou des soi-disant malades que nous y rencontrons. Ce sont des gens de l'espèce de mon hôte, garçons, militaires, mais militaires employés dans toutes sortes de départemens, les gens les plus intéressans de toute l'Inde pour moi. Nous nous mettons à table à sept heures et demie, devant un dîner magnifique, et levons la séance à onze heures. Je bois du vin du Rhin, ou de Bordeaux, ou de Champagne seulement, et au dessert du Malvoisie; les autres, alléguant la froidure du climat, s'en tiennent au Porto, au Madère et au Xérès; depuis sept jours je ne me souviens pas d'avoir bu de l'eau. Cependant, jamais d'excès, mais tous les soirs grande gaieté; je ne saurais vous dire combien cela me paraît charmant après la siccité, l'insipidité, la dureté, la brièveté de mes dîners so-

complète. Le rajah de Bissahir sait très-bien que s'il m'arrivait mal, il s'en ressentirait; et il aura grand soin du *francis saheb*, *captânne Kindi sahebké dôste;* ce qui veut dire : « le seigneur français, l'ami du grand général Kennedy. »

22 juin.

C'était hier le solstice, et les pluies périodiques que cette époque amène envahissent toutes les pentes méridionales de l'Himalaya, malgré leur éloignement du tropique. Il y a plusieurs jours déjà que ce fâcheux changement de temps s'est déclaré; à peine vois-je clair assez pour écrire, tant les nuages humides où nous sommes perdus, sont épais. Cependant il me faudra marcher quinze jours avant d'atteindre les vallées thibétaines, où il ne pleut jamais. Ce sera le plus pénible de mon voyage.

Quelques lignes pour répondre à vos deux lettres. Je ne puis m'empêcher de sourire aux craintes que vous inspira la nouvelle d'une insurrection des troupes de la Compagnie à l'époque où j'arrivai dans l'Inde. Que n'aurez-vous pas pensé quand vous aurez vu dans les journaux anglais l'affaire du *Half-Batta !* Vous aurez dû croire l'armée en pleine révolte, et lord Bentinck embarqué de force pour l'Europe avec son conseil..... les natifs, profitant de la division des Européens, s'armant de toute part contre eux... Non ! c'est pour moi le comble de l'inimaginable que cette monstrueuse ignorance où l'on est en Europe des choses de l'Asie; car une masse énorme de correspondance s'échange incessamment entre les deux pays : la fluctuation des voyageurs entre eux n'est pas moindre; et enfin, quoique le gouvernement de l'Inde soit despotique en principe (et il doit l'être), il est de fait aussi libre qu'aucun autre en Europe. Aucune censure préventive exercée sur les feuilles périodiques, qui sont nombreuses : 1° *Calcutta John Bull;* 2° *Calcutta, the Harkarah* (ce qui signifie en hindostani le Messager); 3° *The East India Gazette; The Governement Gazette; Litterary Gazette*, etc., etc., etc., sans parler des journaux publiés en langues bengalie et hindostanic. Des rapports contradictoires de ces diverses

Pour entretenir sa petite armée (trente à quarante mille hommes) sur le pied européen, Runjet est obligé d'écraser son pays d'impôts qui le ruinent : plusieurs de ses provinces appellent les Anglais, et je ne doute pas qu'un jour ou l'autre (mais non pas avant plusieurs années) la Compagnie ne porte du Sutledge à l'Indus les limites de son empire. Il n'y a pas cent ans que le Punjaub en a été démembré, après l'invasion de Nâdir Shaw, et il en fait naturellement partie. La religion est presque la même : le langage également diffère à peine. Le cours des saisons y est semblable. Mais les Anglais ne feront cette conquête qu'à la dernière extrémité. Tout ce qu'ils ont ajouté depuis cinquante ans à leur territoire, au-delà du Bengale et du Bahar, au-delà de l'empire que le colonel Clive avait formé, n'a fait que diminuer leurs revenus. Il n'est pas une des provinces acquises qui paie ses frais de gouvernement et d'occupation militaire. La présidence de Madras prise en bloc est annuellement en déficit. Bombay est plus loin encore de couvrir ses dépenses. Ce sont les revenus du Bengale et du Bahar, mais du Bengale surtout, qui, après avoir comblé le déficit des provinces du nord-ouest et de l'ouest annexées récemment à la présidence de Calcutta, Bundlecund, Agra, Delhi, etc., etc., mettent à flot les finances des deux États secondaires. Nous prenons en France pour une farce hypocrite l'excuse de *nécessité* alléguée par les Anglais pour le prodigieux agrandissement de leur empire d'Asie. Rien pourtant n'est si vrai, et il n'y a certainement jamais eu de gouvernement européen si fidèle à ses engagemens que celui de la Compagnie.

Votre carte en quatre feuilles n'est pas la mienne. Mais je la connais; elle est fort bonne, et vous pourrez m'y suivre pas à pas, excepté dans les montagnes. Puisque vous aimez ce pays pour l'amour de moi, et désirez le connaître, rassemblez tout votre courage, et faites demander à la Bibliothèque de l'Institut, ou à la Bibliothèque Royale, les cinq volumes in-8° de Mill (*Mill, History of India*). C'est sans aucune comparaison le meilleur livre. Peut-être les deux volumes in-4° du docteur Hébert, le

cas que vous. J'ai pour elles le même mépris. Le sanskrit ne mènera à rien qu'au sanskrit. Le mécanisme de ce langage est admirablement compliqué, et néanmoins, dit-on, admirable. Mais c'est comme une de ces machines qui ne sortent pas des conservatoires et des muséums, plus ingénieuses qu'utiles. Elle n'a servi qu'à fabriquer de la théologie, de la métaphysique, de l'histoire mêlée de théologie, et autres billevesées du même genre : galimathias triple pour les faiseurs et pour les consommateurs, pour les consommateurs étrangers surtout, galimathias 1/0. L'arabe n'est pas exempt de ces torts. Le mysticisme allégorique des Orientaux a pénétré jusque dans les notions élémentaires qu'ils ont acquises des sciences physiques et mathématiques ; et la Trinité, traduite en bon français, n'est pas si claire, que l'interférence des mythes brahminiques dans les mouvemens planétaires et les principes de la physique n'en complique l'intelligence de singulières difficultés. La mode du sanskrit et de l'orientalisme littéraire en général durera cependant, parce que ceux qui auront passé ou perdu quinze ou vingt ans à apprendre l'arabe ou le sanskrit n'auront pas la candeur d'avouer qu'ils possèdent une science inutile. — D'Eckstein a, ma foi, bien raison de faire comme s'il les savait; et le galimathias qu'il vous donne, *sè non è vero è ben trovato*. Essayez du Shlegel, qui est honnête et consciencieux, et voyez s'il y a grande différence. Essayez du Cousin. L'absurbe de Bénarès et l'absurde d'Allemagne n'ont-ils pas un air de famille ?

Passons à votre seconde lettre. Reviennent vos Afghans, puis la guerre probable de l'Angleterre avec la Russie à l'occasion de ses desseins hostiles contre l'Inde, les séditions dans l'armée indienne ; tout cela est du haut comique à Semla. — Les moustaches de Porphyre sont une nouvelle ; mais je me flatte que les miennes ne leur en doivent pas. C'est un ornement dont les ecclésiastiques presque seuls se dispensent dans le nord de l'Inde, et qui est particulièrement approprié au pays où je voyage présentement.

Je suis fort surpris que le Jardin n'ait pas reçu de lettre

toute l'Europe sur le froid excessif de l'hiver. Je m'en inquiète plus pour vous que des changemens de ministère pour la prospérité de notre pays. Il me semble qu'il n'y a pas de gouvernement capable de faire beaucoup de mal en France désormais. L'association bretonne a été inventée il y a deux cents ans à peu près, par Hampden. L'invention en ce genre restera aux Anglais. Son adoption chez nous me paraît, comme à vous, une révolution complète, si on y adhère fermement.

Une lettre de M. Jomard, traduite dans les journaux anglais, nous apprend que le Bâdchah d'Égypte a profité des conseils de Courier au roi d'Espagne, et s'est donné l'amusement productif d'une petite marmite représentative. Mais je crains qu'il ne donne à nos amis libéraux le scandale de fusiller de temps à autre quelques députés de l'opposition, sauf à leur associer quelques rivaux de la contre-opposition, pour ne pas faire de jaloux. Il faut portant commencer ainsi; et jusqu'à ce que Bolivar, devenu roi, ou resté président (peu importe le nom), ait le pouvoir d'agir de la sorte, chacun, selon sa convenance, tuera son voisin. Il faut limiter ce droit à un seul; et quand il serait à moitié fou comme Christophe, l'ordre public gagnerait encore à la manière immodérée, souvent même absurde, suivant laquelle il l'exercerait.

Merci de la lettre de M. de Humboldt à M. Arago, et du rapport sur le travail de Beaumont.

Je laisse ici, chez mon artilleur-roi, toutes les collections que j'ai formées depuis mon entrée dans les montagnes, et vais le quitter, dans une couple de jours, par Kotgur, Rampore, Seran, cheminant le long des bords Sutledge, dans une vallée, la plus chaude de l'Inde. Je m'y ferai porter à bras dans une sorte de fauteuil. A Seran, résidence d'été du rajah de Bissahir, rentrant dans les montagnes, je congédierai mes porteurs, et probablement leur substituerai un ghounte, cheval de montagne d'une adresse et d'une force merveilleuses, quoique de petite taille. Ma suite sera réduite alors à une cinquantaine de personnes, dépense de sept à huit cents francs par mois; et ce n'est qu'en réduisant au plus strict néces-

chercher presque sur le bord du désert de Bikaneer et que nous ne vîmes même pas. Mais dans ce court espace de temps, à défaut de lions, je vis plus de l'*Orient* que dans une année tout entière écoulée depuis mon arrivée de l'Inde.

J'entrai le 12 avril dans les vallées inférieures de l'Himalaya, et le 23 je montai sur les cimes de sa chaîne secondaire. Au travers du désordre extrême des montagnes, souvent très élevées, qui couvrent un si large espace au sud de la ligne de ses neiges éternelles, je marchai jusqu'à celles-ci au-dessus des sources de la Jumna. J'approchai de celles du Gange. De là, par des sentiers les plus sinueux, je vins ici, près des bords du Sutledge, mais à six mille pieds au-dessus de ses eaux.

Il y a deux mois que je vis parmi les scènes les plus âpres et les plus désolées du Nord ou des Hautes-Alpes, sous leur ciel sévère. J'ai eu bien des fatigues et des privations à souffrir; mais je m'en trouve suffisamment bien récompensé par l'intérêt de tout ce que j'ai vu. Il est entièrement scientifique. Le paysage est pauvre et monotone. Dans les plus hautes montagnes du monde, il y a nécessairement de la grandeur, mais cette grandeur est sans beauté.

Ma santé a un peu souffert de quelques privations qui portaient sur les objets les plus nécessaires à la vie. La suite nombreuse dont je ne puis me passer dans une contrée inaccessible aux bêtes de somme, et où tout mon bagage doit être porté à dos d'homme, ne me permettait point de séjourner dans quelque village pour prendre le repos qui m'eût rétabli. Mes gens eussent promptement épuisé les ressources du hameau le plus considérable. Mais j'ai retrouvé ici l'abondance, le luxe et la richesse de la civilisation européenne. Après deux mois de misère et d'isolement absolu sans voir un seul Européen, je ne saurais vous dire tout ce que cette transition a de charmant. Ma santé est parfaitement rétablie : elle m'est nécessaire pour le voyage que j'entreprends au travers des neiges éternelles de l'Himalaya, barrière qu'on regardait naguère comme insurmontable. Je vais passer l'été en Kanawer, pays indou-

bien que les chemins pour y arriver semblent impraticables, excepté pour des mulets et des hommes dévorés de curiosité; malgré plusieurs journées de marche à travers mille difficultés : en dépit de tout cela, vos compatriotes y viennent passer des mois entiers de l'été, pour fuir la chaleur de la plaine qui est insupportable. Bravant la solitude sauvage et aride de ce désert, elles montent à cheval matin et soir, dans des costumes très-élégans, ayant des rubans, et sans qu'il manque une épingle à leur toilette : elles ne seraient pas autrement à Hyde-Park. Cela m'amuse quelquefois; dans d'autres momens, cela m'est odieux. C'est une dissonance, et vous savez combien est variable l'effet que produisent les contrastes sur notre nature.

Je viens de voyager pendant deux mois à travers des montagnes, sans rencontrer un seul Européen. J'y ai perdu ma petite provision d'anglais, et je crains que vous ne trouviez dans ces lignes trop de mélange d'hindostani, pour que vous puissiez me comprendre couramment. A défaut du français, l'anglais plaît à mon oreille autant que ma propre langue, dont je ne me sers plus depuis long-temps que pour écrire : elle m'est devenue comme le latin.

Je vais passer un été très-froid. Je traverse une rangée de montagnes ornées de neige, pour arriver à celles qui sont les plus hautes du monde. Vous ririez bien de voir mon déguisement, et vous feriez de moi une caricature, plus agréable encore que celle où vous représentiez ma longue figure sur les petites rosses du Bourbonais, la bête et moi les cheveux flottans. Je ressemble à un ours blanc, enveloppé dans de grosses couvertures de laine, la tête enfoncée dans plusieurs bonnets de soie, les jambes cachées dans de grosses guêtres et le visage orné de deux très-longues moustaches. Cette dernière partie de mon costume est de toute rigueur; c'est le *dustour*, tyran bien autrement absolu dans cette partie du monde que n'est *fashion* en Angleterre. Ce puissant mot de persan est autant au-dessus de *fashion* que celui-ci est au-dessus de *mode*. Les individus de mon escorte ont des figures idéales

vous faire partager mes plaisirs, vous associer aux peines passagères qui les traversent, me rapprocher de vous... Mais j'avais trop à dire; et, limité par le court espace de mes rares loisirs, j'ai trouvé plus commode de ne point écrire du tout, que de le faire avec la gêne imposée par cette nécessité du temps. Dans vos voyages à Paris, vous avez vu, je pense, mon père quelquefois, et par lui vous m'avez su du moins vivant et, de plus, content. J'ai vu Bénarès, Agra, Delhi, et ai marché au nord-ouest de cette cité, jusqu'en dehors des possessions anglaises, dans le pays des Sykes, et ne me suis guère arrêté qu'au bord du désert de Bikaneer. De là, revenant à l'est, je suis entré dans l'Himalaya le 12 d'avril; j'ai visité les sources de la Jumna; j'ai approché de celles du Gange, et me suis élevé bien au-dessus, sur les neiges éternelles de la chaîne colossale qui sépare l'Inde du Thibet. Cette dernière partie de mon voyage m'a tenu pendant deux mois éloigné de toute société européenne.

Sous ce ciel sévère des Hautes-Alpes, parmi leurs scènes les plus âpres et les plus désolées, votre souvenir est venu plus souvent s'offrir à ma pensée. Je me suis rappelé souvent ces manteaux de neige que vous m'apprîtes le premier à gravir; et la nudité des rocs qui les percent çà et là. Que de fois ne me suis-je pas attendri devant ces premiers tableaux de notre amitié, que mon imagination fait revivre avec tant de fraîcheur! Hélas! je suis seul ici; au souvenir que je garderai de ces lieux étranges, aucun souvenir ami ne viendra s'associer pour les rendre chers! Vivre seul! être seul à sentir! oh! mon ami, ce n'est pas parce que je suis si loin de notre pays, perdu dans les déserts glacés des plus hautes montagnes du monde, que mon isolement m'est pénible : ce vide cruel, peut-être le sentirai-je également au milieu des douceurs de la société européenne; peut-être n'en souffrirai-je pas moins au milieu de son tumulte et de ses plaisirs; et je n'ai pas trente ans! Laissons cela.

Les formes de l'Himalaya, l'élévation progressive de la base des montagnes entassées les unes au-dessus des autres, des plaines de l'Indostan jusqu'aux crêtes de glace qui

l'absolution de bien des menus actes arbitraires, sans lesquels tout ce que je fais ici serait impossible. Nous philosopherons, théoriserons quelque jour sur leur moralité. — Adieu; vous pensez aisément combien la multiplicité de mes recherches me donne d'occupation; je suis accablé de travail. Adieu; mais la santé est restée parfaite, si ce n'est dans les neiges des sources de la Jumna, où le froid, la fatigue et de mauvais alimens la dérangèrent légèrement. Je suis revenu à ma vigueur accoutumée, et elle m'est bien nécessaire pour résister aux fatigues, aux privations, aux misères de tout genre que j'aurai à souffrir de l'autre côté de l'Himalaya. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Chini, en Kanaor (Kanawer), 15 juillet 1830.

Quelques mots seulement, mon cher père, pour profiter d'une occasion qui ne se représentera sans doute pas pour moi d'ici à mon retour à Semla. J'ai quitté ce lieu le 28 juin, comblé par mon hôte, le capitaine Kennedy, de plus d'attentions encore qu'il ne m'était arrivé d'en recevoir peut-être. Il avait admirablement préparé mon voyage en ce pays; et quand j'arrivai à Seran, résidence d'été du rajah de Bissahir, le rajah vint au plus vite me faire une visite et toutes sortes d'offres de service. J'avais une traite sur son trésor, qu'il ne m'était pas commode de toucher à présent, et une autre sur un de ses sujets, absent. Le montant de l'une et de l'autre me sera payé à vue au nom du rajah, partout où il me conviendra de le demander. Sa petite chancellerie a écrit à tous les chefs du haut-pays et aux lamas de Ladak, de complaire à tous mes désirs. J'espère donc pouvoir pénétrer jusque sur le plateau. Le rajah, en outre, m'a donné, comme avait fait le capitaine Kennedy, le plus élevé de ses serviteurs pour me servir d'interprète, et pour ordonner partout au nom du maître,

c'est une leçon de géographie dont il avait grand besoin; il laisse à ses visirs le soin de la savoir, et passe son temps avec des esclaves cachemyriennes qu'il engraisse à l'épinette, et qui sont probablement peu jolies, parce que les Cachemyriennes, quoi qu'on en dise, ne le sont pas généralement.

Le 11 juillet je traversai le Sutledge, ou, si vous ne trouvez pas que ce soit assez beau, l'Hyphasis; c'est sur sa rive droite, ou plus exactement à trois, quatre, et tantôt cinq mille pieds au-dessus de sa rive droite, que j'ai voyagé depuis. Le climat commence à différer beaucoup de celui du versant méridional des montagnes. Il ne fait qu'y venter et brumasser, tandis qu'il pleut à seaux de l'autre côté. Il y a des pommiers et des vignes dans les jardins, malheureusement sans pommes ni raisins en cette saison : ce sera pour mon retour. Buddha commence à voler les nuages d'encens dont Brahma, sur la pente indienne de l'Himalaya, a la jouissance exclusive. On pratique les préceptes religieux de miss Francess Wright sur la promiscuité des sexes, car il y a polygamie comme dans l'Inde, et polyandrie tout à la fois; et cette dernière institution prévalant, il en résulte un excès de femelles qui se retirent dans les couvens, placés, pour la commodité mutuelle sans doute, à proximité des petites abbayes de lamas.

Je verrai bientôt à Kanum cet incroyable original Hongrois, M. Alexandre de Csomo, dont vous avez sans doute entendu parler; il vit depuis quatre ans sous le nom peu modeste de *Secundœur-Beg*, c'est-à-dire Alexandre-le-Grand, habillé à l'orientale; et le voici prêt à jeter sa peau de mouton, son bonnet d'agneau noir, et à reprendre son nom, pour aller à Calcutta, et sans doute vous ennuyer du galimathias de l'Encyclopédie thibétaine qu'il vient de traduire. Vous verrez que M. d'Eckstein y trouvera à redire; et cependant M. Csomo est le seul Européen au monde qui comprenne cette langue. L'Encyclopédie thibétaine abonde en astrologie, théologie, alchimie, médecine, et autres billevesées de ce genre, traduites sans doute du sanskrit à une époque reculée. Pour peu que M. Csomo nous la donne en allemand, et que d'alle-

laisserez à Porphyre, et elle passera de mâle en mâle ; si Porphyre ne se marie pas, il a des frères dignes de posséder un tel objet.

Il m'est revenu que les moustaches de Porphyre pourraient être plus fournies, et d'une teinte plus égale. Les miennes sont irréprochables, longues d'un pouce, épaisses comme une queue de postillon et du roux le plus uniforme ; on les admire extrêmement en Kanawer, mais je déplore cette beauté tous les matins, en mangeant ma bouillie.

Tandis que le résident politique à Luknow, aux appointemens de deux cents mille francs par an, sue, étouffe dans son palais, je me chauffe au coin du feu, dans une mauvaise petite maison de mille à deux mille francs peut-être, qu'il a bâtie ici il y a deux ans, pour y passer quinze jours. Quel luxe qu'une maison, si petite, si mauvaise qu'elle soit !

Je suis extrêmement occupé, et ne séjourne ici que pour liquider mon arriéré de besogne. Je termine cette lettre, ajoutant seulement qu'elle va partir avec mon n° 7 pour le Jardin des Plantes. Voici vingt-trois mois que j'ai quitté la France, et je n'ai pas encore reçu une ligne d'eux.

Adieu, mon cher père : n'ayez pas peur des révoltes des Birmans, ni des insurrections de l'armée, ni du grand choc prochain des intérêts en débats devant le parlement anglais ; c'est toujours par les journaux anglais que nous apprenons que nous sommes ici sur un sol mouvant, car je vous assure qu'il n'en est pas de plus ferme. Quant aux seuls dangers réels, ceux du climat, que la trouvaille du rajah de Pattiala vous rassure. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que Porphyre.

Écrivez-moi comme ci-devant, et toujours par la Marine. Adieu, adieu.

qu'un grand nombre d'observations intéressantes, me payèrent amplement des peines et des fatigues de mon expédition. Maintenant j'explore le Ladak, et vais visiter des montagnes où, d'après quelques rapports des montagnards, j'espère observer plusieurs phénomènes géologiques intéressans. J'ai traversé ce matin le Sutledge pour suivre de près le cours de l'Indus. Tous deux ici ne sont que de larges torrens, étant très-près de leur source. Le Sutledge s'échappe du célèbre lac Mansarower, et l'Indus, ainsi que le Barrampooter, qui sont les deux plus grandes rivières de son voisinage immédiat.

Les Tartares des montagnes n'ont véritablement rien de la férocité qu'on leur attribue généralement; et, bien qu'il ne se trouve dans ma nombreuse suite que six hommes armés, le *francis saheb*, ou seigneur français, comme on m'appelle, en chasserait des milliers devant lui comme un troupeau. Ce sont au contraire des gens doux et paisibles, qui d'habitude se pressent autour de ma tente pour obtenir un peu de tabac dont j'ai apporté de l'Inde plusieurs charges pour la leur distribuer. Quand leur extrême curiosité devient gênante, un simple mot les disperse. Ils ne connaissent rien des manières serviles des Indiens; et les progrès de notre corruption sont si rapides parmi ces derniers, qu'à Bekar, la ville chinoise que j'assiégeai, le commandant (haadman) venant à moi pour se plaindre de cette violation du territoire de Sa Majesté *très-théifique*, et s'avançant très-près de moi sans mettre pied à terre, je me sentis réellement si indigné de ce manque de respect, que, transporté de colère, je saisis le drôle par sa longue queue tressée et le précipitai à bas de son cheval.

La seconde personne du pluriel, dont je suis obligé de me servir en t'écrivant, ne résonne-t-elle pas d'une manière étrange à ton oreille, ma chère Zoé? Ce langage m'est actuellement aussi familier que le nôtre; cependant, je ne suis pas encore réconcilié avec la froideur du *you*. C'est, à mon avis, une grande infirmité dans la langue anglaise; et cela me la rendra toujours désagréable à parler avec ceux à qui je suis habitué à m'adresser dans notre langue sous une forme plus tendre.

graisse et de malpropreté, où je trouvai, parmi bien d'autres, des lettres de toi, de notre père, de madame de Perey et de Zoé. D'Europe c'est là tout; mais de l'Inde et d'Afrique, il y en avait bien davantage. Je lus séance tenante celle de notre père, les tiennes à un millier de pieds au-dessus, et ce n'est que ce matin que j'ai fini avec les africaines et les indiennes. Il est bizarre que, le jour d'avant, un autre courrier (courriers qui, bien que Tartares, ne courent guère, mais s'aident des pieds et des mains à grimper sur les rochers, et quand ils ont fait trente pas soufflent et prennent leur vent pour en faire trente autres); il est singulier, dis-je, que la veille un autre messager ait également réussi à me trouver. Celui-là ne m'avait apporté que des lettres de l'Inde, mais un paquet bien fourni. Il en était quelques-unes auxquelles j'avais jugé convenable de répondre sans délai, et, hier matin, en levant mon camp de Nonija, j'expédiai un de mes gens à Semla (vingt-cinq marches) pour les remettre à Kennedy, chargé de les acheminer ultérieurement. L'une d'elles, ceci t'étonnera, était adressée à M. Allard, chevalier de la Légion-d'Honneur, le généralissime de Runjet-Sing, rajah de Lahore; cet homme enfin qui paraissait faire tant peur aux directeurs de la Compagnie, à Londres, quand j'allai leur demander un passeport. Je t'ai, de Semla, transmis (peut-être étaient-ils adressés à notre père) quelques renseignement sur M. Allard (1), qui jouit parmi les officiers anglais de la plus honorable réputation. Dans le paquet d'avant-hier je trouvai une lettre de lui, à moi adressée, et qu'il m'avait envoyée à Semla. En voici copie, puisqu'elle n'est pas longue.

Lahore, 28 juillet 1830.

Monsieur,

« J'ai appris, par le docteur Muray, l'arrivée à Semla « d'un voyageur français distingué par ses connaissances « et la mission dont il est chargé. Cette nouvelle me donne « l'espérance qu'un vieux officier pourrait bien se trouver

(1) Voir précédemment, page 162.

bien probablement à Lahore. Pour arriver à cette grande ville, où je serai comme de raison l'hôte comfortable du généralissime français, il n'y a que quinze jours de marche en plaine. Admis par le rajah, je ne puis manquer d'être mené à son durbar et d'accrocher en passant un bon cheval de Boukhara et un cachemyr, au lieu de l'oripeau que m'a vendu, comme un juif, le Grand Mogol à Delhi. — En tout cas, je ne passerai pas le Sutledge (de l'Inde en Lahore, s'entend; car ici, je le traverse tous les huit jours, hier encore) sans l'écrire à lord William Bentinck.

Je passe à tes deux lettres. Il est bien extraordinaire vraiment, qu'au mois de février 1830, aucune de mes lettres de Calcutta, de mai, juin et novembre, ne vous fût parvenue; mais enfin, mes amis, vous m'aviez promis de faire largement, dans votre sécurité, la part non de mes accidens, mais de ceux de ma correspondance. Une lettre de moi à Victor de Tracy arrive à propos, après un temps infini, pour vous montrer les hasards auxquels elle est soumise. Vous avez, d'ailleurs, de mes nouvelles indirectes par De Mareste, du mois de juillet et d'août, à Calcutta, et vous persistez à vous inquiéter; cela me désole, quand je songe que des intervalles bien plus longs pourront s'écouler sans que vous entendiez aucunement parler de moi. Il faut, à moins que de nous condamner réciproquement à bien des peines, vous reposer sur ma fibre sèche et filandreuse, ma prudence, que dirai-je encore? ma dextérité, et savoir ne remplir que de choses heureuses pour moi les blancs de notre correspondance. C'est ainsi que j'ai toujours fait en pensant à vous. Je t'avouerai cependant, Porphyre, qu'il me tardait de savoir comment notre père avait gouverné le terrible hiver dont les journaux anglais m'avaient appris la rigueur inouïe.

Du Jardin, ni de ses habitans, pas un mot depuis l'aimable lettre que je reçus de Jussieu et de Cambessèdes à Calcutta. Si c'est à eux la faute, que le diable les emporte! D'Angleterre, pas un mot. Cependant Sutton-Sharpe et M. Séguier, et sir Alexandre Johnston, ne peuvent manquer de m'avoir répondu. — Oui, s'ils ont reçu mes lettres, c'est enrageant! Je reviens aux tiennes : je tombe d'accord avec

que je commettais contre Sa Majesté théifiante de Pékin, dépassait soixante hommes, dont six combattans en me comptant. Je trouvai, par un bonheur rare, la vigilance chinoise en défaut sur la frontière; et l'arrivée inopinée de ma caravane en colonne serrée surprit tellement les gens de Beckur, qu'ils s'enfuirent à mon approche, au lieu de faire aucune opposition. Je campai paisiblement dans une position choisie toutefois, et le lendemain reçus dans ma petite tente la visite de l'officier chinois qui commande une guérite en pierre sèche, armée de deux canons en cuir, assez près de là. Il venait pour se plaindre: je le transformai en accusé, lui fis maintes questions, sans souffrir qu'il parlât autrement que pour y répondre, et le congédiai par un signe de tête, lui et ses estafiers, quand j'eus trouvé le fond de son sac. J'avais pris à dessein et commandé à mes gens un air menaçant, afin que cette démonstration suffit. Les Beckurites n'avaient pas d'idée d'un fusil à deux coups, encore moins d'un fusil percutant.

L'effet de deux balles que j'avais envoyées coup sur coup dans un arbre voisin, quelques momens avant mon audience à l'officier chinois, devant plusieurs de ses acolytes, avait fait sur les sujets du céleste empire une impression merveilleuse. Je leur fis donner un peu de tabac, ce qui me fit aimer autant qu'ils me craignaient déjà. Un incident bizarre augmenta immensément leur respect pour le seigneur français. J'étais épuisé de fatigue, et cependant j'allais me remettre en marche. Je bus donc le coup de l'étrier, remplissant d'eau-de-vie ma cuiller pour y faire fondre un morceau de sucre. Le sucre tenant bon, j'enflammai l'eau-de-vie, et quand il eut fondu, soufflant sur ma cuiller, j'avalai cette cuillerée de punch. Les Beckurites, qui ne sont pas des artilleurs, crurent que je buvais du *feu*, et me prirent tant soit peu pour le diable. C'est ce jour-là que j'allai camper si haut, à seize mille pieds. J'étais encore sur le territoire chinois, où je voulais déterminer le lendemain le gissement de quelques couches. Dans la nuit quelques cavaliers vinrent s'embusquer près de mon camp. J'eus connaissance toutefois de leur venue

Je ne sais que penser de l'issue de ce gâchis. La question est-elle seulement de savoir qui des deux aura le plus peur et reculera ? je voudrais qu'il en fût ainsi, mais en vérité je ne sais trop qu'en penser.

En supposant, ce qui n'aura pas lieu, que le gouvernement direct du roi succédât dans l'Inde à celui de la Compagnie, ce changement se ferait sans la moindre secousse en Asie. Notre père paraît s'inquiéter de l'attitude que peuvent prendre les Marattes et les Afghans, etc., etc. (et autres canailles qui ne valent pas un coup de pied .....), dans cette *crise*. Qu'il sache donc que les soixante millions d'Indiens dont il s'effraie ignorent la différence du roi de *Valaïte* (Europe en masse, ou Angleterre, Amérique, etc., etc., car ils sont peu géographes) à la Compagnie. Cette distinction subtile n'est, tant bien que mal, comprise que des classes supérieures (négociantes) de Calcutta, Madras et Bombay. Mais le paysan qui laboure, l'artisan qui travaille, et le sipahi qui monte la garde, n'en ont pas la moindre idée. C'est de l'absurde que les idées que l'on se fait en France de ce pays-ci. *L'habileté gubernatrice* (Saint-Simon et sa séquelle du *Producteur* ont sans doute fait un meilleur mot pour exprimer cette idée) des Anglais est immense ; la nôtre au contraire est des plus médiocres ; et nous les croyons partant dans l'embarras, lorsque nous les voyons dans des circonstances où notre gaucherie se trouverait empêtrée. Notre père aussi regrette que je n'aie pas emporté tous les papiers qui pussent m'aider à constater ma qualité de Français, comme si c'était par des papiers, vraiment, qu'elle pût se prouver aux gens près desquels, dans son arrière-pensée, elle pourrait être utile! comme s'ils savaient lire les caractères romains ! comme s'ils comprenaient un seul mot d'une seule langue européenne! Mais qu'il se rassure : il peut aller jusqu'à la centaine, avant d'apprendre qu'on a fait dans l'Inde un massacre général des Anglais. Le froid redouble, mon cher Porphyre, et je ne me réchaufferais jamais sur mon grabat si je tardais davantage à m'y jeter. Je t'embrasse.

arrivant, il me restera encore de quoi payer mon passage en Europe, sur un de ces excellens navires marchands, à bord desquels on fait si bonne chère. — Voilà, mon ami, ce que j'appelle caver au pis, c'est-à-dire calculant la chance où le Muséum aurait oublié de m'envoyer une prolongation de crédit.

Tu vendras une ou deux actions de *navire* pour payer le port de cette lettre, et notre père quelques volumes de ses *Essences* à quelque sot libraire, auquel Taschereau est spécialement chargé de recommander l'entreprise.

Adieu, cher ami; porte envie à mes moustaches que voici vieilles de cinq mois et longues d'un pied, — du rouge le plus éclatant. Mon cigarite y prend feu, quand je fume quelques minutes le matin pour me réchauffer dans les mauvais jours. Adieu, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Camp de Nakô, 26 août 1830. Long. 78°, 40' de Greenwich ; lat. 32°. Frontières de la Tartarie chinoise.

Mon cher père, écrire chaque soir à la dérobée une lettre en Europe ou dans l'Inde, pour liquider graduellement ma correspondance, préoccuperait ma pensée et la distrairait des horreurs de cet enfer de glace sur lesquelles elle doit s'endormir. Mais je tranche dans le vif et prends un jour entier de repos, afin d'en finir avec tous aujourd'hui et de ne plus penser à personne d'ici à mon retour à Semla. C'est avec une magnifique plume de paon et de l'indigo broyé que je vous écris sur du papier indien; mieux vaudrait une plume d'oie, de la *petite vertu* indélébile ou non, et du papier de ces chiens de chrétiens. Mais que voulez-vous faire? les besoins des temps passés ont été tels en ce genre, que les nécessités de l'époque actuelle m'imposent ce misérable équipage épistolaire.

vent dans mes voiles..... Impossible de démarrer; mon début fut l'aveu candide de mon impuissance. « I spoke a « few words of english formerly, sir, but I perceive I « have forgotten the all : so help me! » Ainsi fit l'homme à cheveux gris, ainsi firent ses trois femmes, les deux jeunes surtout, et si bien, que l'instant d'après je nageais dans l'anglais comme le petit poisson dans la rivière. Mes inconnus étaient M. Pearson, madame Pearson, leur fille et sa gouvernante ou amie. Je remis mes lettres d'introduction, sur l'effet desquelles je ne comptais pas avec une entière confiance, parce qu'elles étaient de seconde ou troisième main; mais elles me firent engager comme hôte à la rupture du cachet. On demanda si c'étaient les seules que j'eusse apportées à Calcutta, question à laquelle je répondis par l'exhibition d'un monstrueux paquet qui déformait ma poche, et qui, chargé d'avance comme un feu d'artifice judicieux, débuta, quand on l'ouvrit, par quelques fusées perdues, le docteur***, ou le négociant***, ou le capitaine***, mais lança peu à peu le nom d'un juge, puis celui du grand-juge, puis celui d'un membre du conseil, et se termina pour le bouquet par le nom de lady William Bentinck et celui du gouverneur-général, cinq fois répété. Chacun rapprocha son fauteuil du mien; on m'accabla de questions et d'offres bienveillantes.

Onze heures sonnèrent; M. Pearson me dit : C'est l'heure où je dois me rendre à la cour suprême, et je regrette infiniment de ne pouvoir vous présenter chez les personnes que vous devez voir; mais ma fille va vous mettre au fait, et ma voiture est à vos ordres. Il me laissa là-dessus avec une rude poignée de main. Miss Pearson me dit que ma première visite devait être au palais; et, sans me prévenir, elle écrivit devant moi et expédia sur-le-champ un billet à lady William Bentinck. La réponse, suivant l'étiquette, me fut directement adressée, et moins d'un quart-d'heure après, par l'aide-de-camp de service, qui m'informait que lady William m'attendait. Je montai dans le carrosse de M. Pearson, chargé d'estafiers, de massiers, par devant et par derrière; et reçu au

fait de mon acquisition nouvelle, que fâché de la perdre quelques momens dès le premier jour : j'étais un hôte recherché. Il m'emmena à six heures pour monter en voiture avec sa femme et sa fille : c'est le délassement quotidien des habitans de Calcutta, pendant une heure, au coucher du soleil. On rentre pour se mettre à table aux flambeaux, après une nouvelle toilette. La mienne changée, la voiture de M. Pearson me conduisit au palais.

La société était réunie dans le salon de lady William, dont je fus encore le chevalier, et près de laquelle je m'assis à table, cette place étant, comme de raison, la première. Tout était royal et asiatique autour de nous; le dîner entièrement français, exquis; des vins délicieux, servis comme en France, avec modération, mais par de grands valets à grande barbe, en longues robes blanches et en turbans d'or et d'écarlate. Lord William but à ma santé, compliment que je retournai immédiatement, en portant celle de ma voisine, qui m'entretenait de mille choses agréables, et se plaisait à me servir de cicerone. Pour donner à l'appétit le temps de renaître pour le second service, un excellent orchestre allemand, conduit par un Italien, exécuta à diverses reprises et avec une rare perfection les plus belles symphonies de Mozart et de Rossini. La distance d'où venaient ces sons, la lumière incertaine qui régnait entre les colonnes des salles d'alentour, l'éclat brillant des flambeaux dont la table était illuminée, la beauté des fruits qui la couvraient avec profusion, le parfum des fleurs dont leurs pyramides étaient décorées, le Champagne aussi peut-être, me firent trouver la musique admirable. J'éprouvais une sorte d'ivresse, mais ce n'était pas une ivresse stupide; je causais d'art, de littérature, de peinture, de musique, avec lady William, en français, tandis que je répondais comme un véritable *speech* anglais aux questions de son mari sur la politique intérieure de la France. Je n'évitai pas de laisser paraître tout ce que mes opinions peuvent avoir de scandaleux, en employant toutefois pour les exprimer des formes de style modestes dont un enfant de seize ans en Angleterre se croit dispensé. Retourné chez lady William pour prendre le café,

et dont la dernière l'a jeté dans celui-ci sans autre ressource que la vieille amitié de lord William. C'est une chose étrange que la ressemblance d'Hézéta avec Dunoyer pour la forme de la pensée ; et quoiqu'il ait des traits espagnols fortement prononcés, cette ressemblance ne me frappait pas moins au physique... Voilà, mon cher père, comment s'écoulèrent les premiers jours de mon arrivée dans l'Inde. Pourquoi faut-il que j'aie à vous les raconter un an après qu'ils ont passé? L'inquiétude où la perte de mes premières lettres vous a laissé livré sur cette période de notre séparation, m'afflige extrêmement ; vous m'aviez promis de ne remplir que de conjectures douces les intervalles prolongés que le hasard pourrait mettre et laisser en blanc dans ma correspondance. Que votre tendresse au moins me tienne à l'avenir votre promesse d'août 1828 !

Quel contraste que celui de ma vie à Calcutta avec l'isolement de ma position actuelle, les fatigues, les privations, les misères que j'éprouve! Mais cette opposition n'est pas sans charme. Je mange mes croûtes souvent avec un extrême plaisir, à la fumée de mes souvenirs. L'avenir d'ailleurs me garde encore de bons jours !

Faut-il vous dire qu'au milieu du tourbillon où j'étais alors emporté, ma vie était moins exempte de soucis qu'elle ne l'est maintenant, solitaire et indépendante dans toute son austérité? Je regardais avec avidité cette immense contrée ouverte devant moi, et souvent je doutais avec amertume si l'accès ne m'en était pas fermé par ma pauvreté. Je contemple maintenant avec satisfaction ces distances que j'ai parcourues ; et l'éloignement de Madras ou de Bombay n'ont rien qui me rende soucieux.

Ce qu'il y avait d'agréable et de doux dans ma vie alors, m'est souvent rappelé, dans ces déserts mêmes, d'une manière qui me charme ou m'attendrit. Vous jouirez vous-même de tous les témoignages touchans de souvenir qui me parviennent de si loin. Les Anglais n'ayant rien qui ressemble à ce que nous appelons société, sont presque universellement dépourvus de cette facilité que nous y apprenons de causer avec grâce de riens, ou sans pesan-

un seul tigre, lion ou léopard, quoique j'en aie cherché pendant quinze jours chez les Sykes, assisté, dans mes perquisitions, de cinq compagnons qu'on dit adroits à les découvrir, d'une trentaine d'éléphans dressés à ce jeu, et de cinq à six cents cavaliers. Dans une nuit des plus noires, au pied de l'Himalaya, j'ai déchargé les deux coups de mon fusil dans des ténèbres où l'on supposait l'existence d'un léopard, pour expliquer la disparition d'une chèvre dans un troupeau parqué près de ma tente. Mon escorte fit feu avec moi, et il est probable qu'il y avait bien cette fois-là quelque chose comme tigre ou léopard sur le tapis, car le berger retrouva la chèvre au pied des escarpemens, étranglée et déchirée. Il est très-vrai, comme vous l'a dit Malte-Brun, que les fakirs assassinent fort lestement dans l'occasion. Mais je ne suis pas de leur gibier. Ils ne tuent guère que les enfans, auxquels ils coupent les mains et les pieds pour voler les bracelets de cuivre ou d'argent que les parens leur attachent aux bras et aux jambes. Dans le doute de leurs intentions, si j'en rencontrais plusieurs réunis avec une figure suspecte, je débuterais par jeter sur le carreau deux de ces horribles bêtes; mais depuis Calcutta jusqu'ici, il m'a suffit de quelques coups de pied au derrière pour éloigner les plus importuns de leur espèce; et je n'en verrai nulle part autant dans la région boisée, déserte et montueuse, que j'ai traversée d'abord pour aller à Bénarès. Ils allaient à Jaggrena.

Les mangos et les mangoustans n'ont rien de commun que la première syllabe de leur nom. Le mango s'accommode à peu près de tous les pays, entre les tropiques, tandis que le mangoustan n'a pu guère être cultivé hors des moluques d'Ava et de la Cochinchine. Il y en a un arbre à Bourbon. Mes hôtes en cette île eurent l'attention d'envoyer un serviteur à douze lieues de chez eux, avec un billet au propriétaire de cette rareté, pour obtenir deux fruits pour moi. C'était justement la saison. Je les trouvai excellens, mais rien de plus; tandis qu'il arrive souvent aux mangos d'aller au-delà de toutes les épithètes. Il est mieux de n'en rien dire. Les communs sont

d'avant de Semla, 20 juin ou environ. Écrivez-moi toujours par la marine, puisque c'est une si bonne voie. M. Cordier (de Chandernagor) saura me trouver partout dans l'Inde avec son port franc. Pondichéry ou Calcutta, c'est tout un. Il y a des siècles que je n'ai eu de nouvelles de M. de Melay. Adieu, mon cher père, je me porte admirablement bien. Adieu, continuez à gouverner comme de passé les années qui viennent; patience, sécurité, — et nous en aurons long à nous dire. Adieu, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Par horreur du blanc, je reprends ma plume de paon pour bleuir ce qui me reste encore au-dessous.

J'ai vu à Danum, en Kanawer, M. Csomos de Koros — *Roûmi* — ou Alexandre-le-Grand (*secundœur-beg*), enfin, cet original hongrois dont vous avez sûrement entendu parler, voyageant depuis dix ans en Asie sous un misérable travestissement, pour découvrir, par la comparaison des langues, la horde dont sa nation est un essaim.

Je vais maintenant en Ladak, pays tartare ou thibétain, tributaire à distance de la Chine. La borne projetée de mes courses est à sept marches d'ici, vers le nord. De là je redescendrai en Kanawer et repasserai dans l'Inde par le col de Bourando (*Burunda-Pass* de votre carte sans doute), au travers de ce que le public indien et européen appelle improprement la grande chaîne de l'Himalaya. *Burunda-Pass* excède à peine quinze mille pieds de hauteur; ce sera un jeu pour moi qui ai passé quatre fois à dix-huit mille trois cents, et dix-huit mille six cents pieds. Kennedy me promet de venir de Semla à ma rencontre sur la pente indienne des montagnes, et nous voyagerons ensemble quelques jours, pour qu'il me fasse connaître les petits princes montagnards soumis à son contrôle politique. Adieu.

de la pluie, ni des misères du genre ambulant, vous me connaissez assez pour croire que je les méprise cordialement. Vous aurez su par Adrien de Jussieu, Cambessèdes ou Prosper Mérimée, l'admirable accueil que j'ai trouvé à Calcutta. La saison où j'y arrivai, et la nécessité d'apprendre l'abominable baragouin du pays, m'y retinrent plusieurs mois, vivant successivement chez des gens dont les plus pauvres avaient cinquante mille écus à dépenser par an. La loi d'écoulement des roupies ne laissait pas de me donner par intervalles du souci, alors que j'étais si magnifiquement hébergé. Mais enfin, puisque je trouve assez d'eau pour flotter, sans crainte de m'engraver, d'ici à Paris, je ne me plaindrai pas à vous de ces misères. Un homme isolé, inconnu, arrivant dans les circonstances où je débarquai à Calcutta, eût échoué sans ressources. C'est au kilogramme d'admirables lettres d'introduction dont j'étais muni que je dois entièrement la possibilité de vous écrire de Lari, à 600 lieues de Calcutta. Dans le grand nombre de figures nouvelles que j'ai vues dans l'Inde, il n'y en a pas de notre métier. Ce n'est pas que je ne me sois lié plus ou moins, pendant mon séjour à Calcutta, avec les habiles du genre; et compulsant les *Asiatic Researches*, que je n'aie fait connaissance avec leurs devanciers. Mais, au local près, la Société asiatique de Calcutta, et le Lycée d'histoire naturelle de New-York, dont je crois vous avoir conté une séance, ont la plus grande ressemblance. La géologie y est à la mode. C'est une science très-cultivée pour apprendre à nommer scientifiquement les pierres qu'on trouve sur son chemin, et qu'on ramasse dans son palanquin lorsqu'on change de résidence ou de garnison. Ainsi il y a du granit, du gneiss, du micaslate, du clayslate, du sandstane (qui est toujours du newred-sandstone), et du limestone (qui est invariablement du lias). Je crois que j'ai tout dit. Si M. Pentland avait trouvé au Pérou quelque montagne plus élevée que celles de l'Himalaya, je ne lui conseillerais pas de venir dans l'Inde : et, comme il est généralement admis que *that mighty range before which the Andes sink into inferiority is the eldest born of the creation*, je vous engage

venu de Calcutta à Delhi, le pied des montagnes. J'entrai dans l'Himalaya par la vallée de Dehra, ou le Dhoon de Dehra, communément appelé par les anglais *the valley of the Dhoon;* ce qui, traduit en français, de l'anglais et de l'hindostani, signifie la vallée de la vallée. C'est une vallée longitudinale, encavée entre le pied de l'Himalaya proprement dit, et le *terrain diluvial relevé.* J'y dis adieu aux *comforts* d'un voyageur indien dans les plaines, changeai mon cheval contre un bâton, mis mon bagage sur les épaules de trente-cinq montagnards, et je commençai la série de misères dont je vous ai ennuyé plus haut. Je suis allé aux sources de la Summa et près de celle du Gange; de là je suis revenu vers l'ouest à Jemla, station d'été près du Sutledge; remontant le long des bords (ou sur les pentes des montagnes qui dominent les bords) du Sutledge, j'ai passé au nord de l'Himalaya dans le pays de Kanawer, dont le rajah est tributaire des Anglais. C'est le commencement du Thibet pour le climat, les productions et la religion des habitans. Mes recherches m'ont entraîné deux fois de Kanawer dans les possessions chinoises; et dans la première de ces expéditions (car elles ne laissent pas d'être un peu militaires et invasives), j'ai eu à passer quatre fois des cols élevés de 5,500 mètres, et à camper à 5,000 mètres. Je reviens maintenant de vers Ladak sans avoir vu le commencement de l'abaissement des montagnes, Le village d'où je vous écris, situé sur les bords d'un affluent très-considérable du Sutledge, le Spiti, est élevé d'environ 3,700 mètres. Il y a trois jours, j'étais campé près du village de Ladak appelé Ghijourmœul, élevé de 5,000 mètres. Sur le versant indien, je n'en ai pas vu au-dessus de 2,700 mètres. Les cultures s'arrêtent également, sur le versant méridional, à 2,000 mètres plus bas que sur les pentes thibétaines. La température n'est pas, dans ce climat, la circonstance prédominante qui détermine ces différences. C'est surtout l'état du ciel qui les produit : couvert de nuages et chargé de pluies du côté de l'Inde, pur et dépourvu de toute humidité dès qu'on a franchi la cime de l'Himalaya. Ayant passé de ce côté par l'échancrure naturelle du Sutledge, je retourne-

n'avait reçu aucune lettre de moi depuis près d'une année, et que ses amis le croyaient fort tourmenté. Je voudrais qu'il eût dit vrai, sans dire autrement; car à l'énorme distance où je suis, non-seulement de l'Europe, mais de Calcutta et de Bombay, il n'y a rien de si chanceux que l'arrivée de mes lettres. Ce qui devrait le rassurer à l'avenir, quels que fussent les intervalles de ma correspondance, c'est l'heureuse expérience que j'ai faite du climat de l'Inde, la connaissance que j'ai acquise des hommes, et en général mon intelligence du pays. Voici près d'un an que j'ai quitté Calcutta. J'ai fait, depuis, douze à quinze cents lieues à cheval, et près de mille à pied. J'ai fait, au Thibet d'où je reviens, la guerre à l'empereur de la Chine, campé plusieurs fois plus haut que la cime du Mont-Blanc, et ne m'en porte que mieux; mais c'est un cas particulier qui ne prouve rien contre l'insalubrité de l'Inde. Il est vrai que les Anglais ajoutent beaucoup aux dangers du climat par leur défaut de sobriété. Excepté dans mes relâches à leurs établissemens, je vis non-seulement comme un brahmine, mais comme un chartreux, n'ayant pas changé de sentiment sur le mérite relatif des in-4° et des in-12.

L'hydrophobie dans un peuple est une affreuse maladie. Dans mon voyage au Thibet, j'avais une petite garde de gorkhas; elle m'eût suffi certainement à conquérir toute l'Asie centrale, si la fantaisie m'avait pris de me faire roi. Ces gens avaient coutume d'écarter brutalement les lamahs et autres villageois tartares, que la curiosité de voir un homme blanc attirait autour de mon camp. Un jour qu'il faisait moins froid qu'à l'ordinaire, je me déshabillai pour prendre le bain à la mode indienne, c'est-à-dire en me faisant vider sur la tête et les épaules une outre pleine d'eau; mais aux éclaboussures de cette petite cascade, la foule des Thibétains pressée autour de moi s'enfuit épouvantée; et depuis ce jour-là je me suis toujours délivré de leurs importunités en mettant de faction, à la porte de ma misérable petite tente, mon porteur d'eau ou bisti musulman, avec sa grande barbe noire, qui était un objet d'admiration pour ces peuplades imberbes, et son outre bien remplie qui excitait leur terreur. Au lieu d'une vingtaine de gor-

connaissance de la langue sacrée de Bénarès. La foule des lamahs ignore le sens de l'éjaculation dévote qu'ils profèrent du matin au soir :

« Houm! mâni, pâni houm!
« Heu! gemma lotus heu!

Mais, quoique composée de trois mots thibétains, elle est évidemment d'origine indienne, et je le prouve *botaniquement*. Le *lotus* ou λωτὸς des Grecs, notre nénuphar, est une plante particulière aux eaux tièdes ou tempérées de l'Inde et de l'Égypte. Il n'y en a aucune de son genre ni même de sa famille au Thibet. Enfin son extrême beauté et son abondance dans les bassins creusés près des temples indiens, l'ont rendue célèbre dans les légendes hindoues.

Assez de *billevesées*. Je doute fort de l'existence du plateau du Thibet. J'ai voyagé au nord jusqu'au 32e degré et 10 minutes de latitude. La chaîne neigée de l'Himalaya indien était au sud bien loin derrière moi, et cependant le pays s'élevait sans cesse au devant. J'avais dans ma caravane des gens qui avait voyagé jusqu'à trois mois de marche au N.-E., et à six mois de marche à l'E du point le plus reculé jusqu'où j'avançai. Leurs rapports s'accordent trop pour n'être pas exacts. Ils représentent toutes les contrées qui me sont inconnues comme assez semblables à celles que j'ai visitées avec eux, c'est-à-dire hérissées de montagnes entassées sans ordre, ramifiées au hasard, et alongées en chaînes qui se croisent dans toutes sortes de directions. L'Himalaya, dont les neiges éternelles s'aperçoivent des bords du Gange jusqu'à Bénarès, et qui forme pour les plaines de l'Inde un spectacle si plein de grandeur, n'est qu'une humble et modeste préface des Alphes Thibétaines.

Ma nationalité française est loin de m'être ici désavantageuse : un Anglais n'aurait pu faire le voyage que *le seigneur français* vient déterminer si heureusement. Le gouvernement défend aux sujets anglais de toucher aux frontières chinoises, afin d'éviter le trouble des réclamations que pourraient exciter des violations de territoire. Libre de cette entrave, et justement persuadé que ma petite ca-

adoptive; et je n'avais entendu, pendant toute la durée de mes marches solitaires, que le misérable patois montagnard hindostani.

J'ai trouvé ici avec votre lettre, mon cher Dunoyer, une quantité d'autres, parties du même point, mais toutes également vieilles de date; cependant, par des gazettes anglaises, j'ai appris des nouvelles d'Europe jusqu'au 1er juin. J'avais fait, en quittant Calcutta, mais très-secrètement, le vœu d'oublier les choses de ce pays-là, ou du moins de n'y pas penser, tant que je serais en celui-ci. Impossible! et voici que les journaux anglais ne me suffisent plus pour m'instruire suffisamment de nos affaires politiques. Je viens de conter ma peine à lord W. Bentinck, qui est à cinq cents lieues d'ici et qui reçoit régulièrement plusieurs journaux français. Il aura l'extrême bonté de me les faire passer après les avoir lus. Quelquefois je crains que le roi ne soit plus bête encore qu'il n'est poltron, et que le dénouement de tout ceci ne soit une révolution. Si l'on nous forçait à en venir aux coups, je sais très-bien qui resterait maître du terrain; mais je suis effrayé du nombre immense des honnêtes gens, timides, toujours prêts à seconder passivement un mouvement de réaction. Il me semble que le système bâtard, imposé au ministère Martignac par la composition de la chambre à cette époque, était assez rapide dans les améliorations législatives qu'il gagnait, pour nous permettre de patienter avec lui, en même temps qu'il faisait voter avec nous dans le parlement, et ralliait, hors de là, à notre parti le large ventre de la nation. J'attends avec une vive impatience les nouvelles du 3 juin. Qu'advient-il d'Alger? de la Grèce, dont la déclaration du prince Léopold ne permet décemment à aucun honnête homme d'accepter la couronne aux conditions prescrites par Wellington? Qui sera régent en Angleterre? La réponse à tout cela, c'est qu'il y a quatorze mille milles de Calcutta à Londres, et quinze cents milles d'ici à Calcutta; que la poste dans l'Inde court à pied, et que les tigres quelquefois mangent les courriers.

Adieu, mon cher ami : en voilà bien plus que je ne vous en aurais écrit, si l'avais lu le livre de M. Jullien (de

ai écrit. Je comptais qu'à cette époque cette longue lettre devait être au moins à Calcutta, mais je l'ai trouvée retenue ici par une méprise; c'est grand bonheur qu'elle ne soit pas perdue (1). Elle répond par anticipation à quelques parties de la vôtre, sans me dispenser pourtant d'y revenir.

Il n'est bruit que de la gloire que vous venez d'acquérir par vos ingénieuses découvertes. Je m'estimerai heureux de rapporter quelques preuves de la justesse de vos vues; et malgré les éléphans sauvages, les tigres, et, qui pis est, les fièvres pernicieuses dont les forêts qui couvrent le pied de l'Himalaya sont le séjour habituel, je vais les y aller recueillir. Quant aux bêtes, quoiqu'il y eût excès de scepticisme à ne pas y croire, je m'en inquiète peu; et quant au typhus des Jungles, je me fie beaucoup à ma fibre sèche et filandreuse, et à mon régime alimentaire, pour m'en préserver. Dans quinze jours j'aurai achevé cette reconnaissance, et peut-être trouverai-je à Scharunpore quelque loisir pour indiquer ses résultats.

J'ai trouvé accumulées ici toutes mes collections faites depuis six mois dans l'Himalaya indien et thibétain, et suis accablé des soins qu'exige leur conservation. J'ai en outre trouvé une petite montagne de correspondance européenne formée ici pendant mon absence; il me faut répondre de tous côtés, et c'est presque sans plaisir que je vous trace ces lignes, ahuri comme je le suis par la besogne.

Je suis charmé d'apprendre que vous voyez de temps à autre Mérimée; j'ai pour lui une amitié extrême, qu'il vous inspirera également lorsque vous le connaîtrez comme je le fais. Il va sûrement se faisant une réputation abominable par ses hardiesses littéraires, tandis qu'au fond du cœur il est le meilleur garçon du monde. Vous êtes plus heureux : vos brillans succès contre l'obscurité des antiques révolutions du globe ne vous exposent pas à

(1) La lettre, à la même adresse, du 9 septembre précédent ne fut expédiée qu'avec celle-ci.

mars m'y attendait avec plusieurs autres de ma famille, toutes satisfaisantes; et le lendemain de mon arrivée, j'y reçus un autre courrier d'amis en herbes et en pierres, etc., etc. : Élie de Beaumont, Adrien de Jussieu, etc., etc. Je ne suis pas encore bien remis du plaisir vulgaire chez nous de dormir sous un toit, de ne pas manger seul, d'entendre les sons d'une langue sœur, et de recevoir à la fois tant de douces et d'agréables nouvelles; j'éprouve encore une sorte d'agitation nerveuse qui me permet difficilement de rester la journée entière devant une table à écrire, et que la fatigue de mes longues marches au travers des montagnes pourrait seule calmer. Que ceci serve d'excuse au désordre de cette lettre.

J'ai réussi, malgré la jalousie du gouvernement chinois, à visiter quelques parties du Thibet soumises à son autorité. Un médecin anglais, il y a quelques années, avait eu presque autant de succès dans une semblable entreprise; mais il était privé des connaissances qui eussent pu la rendre de quelque intérêt pour les sciences. M. Moorcroft, depuis, pénétra bien au-delà du terme atteint par le docteur son compatriote, et de celui où je dus m'arrêter, puisqu'il visita Léio, où il mourut sans doute empoisonné. Avant ce voyage qui lui fut fatal, M. Moorcroft en avait fait un autre dans une partie du Thibet, également fermée aux étrangers par la police soupçonneuse des Chinois. Si vous avez lu le récit de son pèlerinage au lac sacré de Mansarower, vous aurez sans doute compris difficilement comment, pour satisfaire une vague curiosité, il s'exposa aux dangers d'un bizarre déguisement, et se résigna aux privations de tout genre qu'il lui imposa. M. Moorcroft visita Mansarower et les Kaïlas orientaux, sous le caractère emprunté d'un fakhir muet par vœu. Dans sa dernière et malheureuse expédition, il avait pris le costume persan, et le trafic était l'objet ostensible de son voyage. Il pouvait questionner, mais avec réserve; sa curiosité l'entraîna : il démentit par elle son habit asiatique, et périt bientôt victime de son imprudence.

Je l'ai pris de bien plus haut avec l'empereur de la Chine : pour lui je n'ai pas changé d'habit, ni ne me suis

passèrent après moi sans obstacle. Voilà le simple récit de ma plus grande bataille.

Si je ne savais ce que vaut le métier de roi tartare, je doublerais ici le docteur Francia. J'entreprendrais volontiers avec une centaine de gorkhas la conquête de l'Asie centrale. Le nom de ces derniers est un terrible épouvantail, il est vrai; et ma grande figure blanche, quoiqu'elle n'ait rien de bien terrifique, paraissait bien redoutable aux paisibles lamahs.

L'Himalaya indien a quelques termes de comparaison en Europe. Il est couvert de forêts dont les arbres ont un air de famille avec ceux des forêts alpines. Ce sont des pins, des sapins, des cèdres, des sycomores, des chênes, diversement associés les uns aux autres, selon la hauteur des montagnes. Au-dessus de la limite des forêts verdissent des pâturages entremêlés d'arbustes nains, de saules, de genévriers; et cette zône s'étend jusqu'à celles des neiges éternelles. Mais vers le Thibet, la contrée tout entière est si élevée, que le fond des vallées excède le niveau où s'arrêtent les forêts sur les pentes méridionales de la chaîne. La végétation réduite à quelques arbrisseaux rampans, épineux, rabougris, et à quelques herbes rares et desséchées, forme çà et là quelques taches noirâtres au bord des torrens; les pentes des montagnes ne sont couvertes que de leurs débris éboulés; l'horizon immense n'offre qu'une scène uniforme de stérilité et de désolation, qui se termine de toutes parts à des cimes neigées.

Telle est l'étrange constitution du climat, que ces chaînes thibétaines, si leur hauteur n'excède pas 20,000 pieds, se dépouillent entièrement de neiges vers le milieu de l'été. J'ai campé plusieurs fois plus haut que le sommet du Mont-Blanc, au nord du 32e degré de latitude; et comme c'était toujours le voisinage d'un ruisseau qui décidait de mes stations, chaque jour presque m'apportait l'occasion d'examiner à loisir les traces si rares d'une végétation extraordinaire. A la même élévation, dans la chaîne méridionale de l'Himalaya, je n'eusse jamais été environné que de scènes de neige.

Quoique mon attention fût dirigée principalement vers

blications, mais je manque absolument de loisir; et si je veux écrire quelques pages avec soin, quelques pages que je ne regretterais pas quelque jour d'avoir écrites, je sens aussitôt le besoin de livres qui ne sont pas près de moi. J'aime mieux passer pour mort que pour mourant, ce que l'on pourrait conclure de quelques travaux faibles ou négligés. Je ne puis me flatter de rapporter de mon voyage assez de matériaux pour *vivre sur l'Inde* pendant une trentaine d'années, comme M. de Humboldt l'a fait sur le sien en Amérique, et je le pourrais que je ne le désirerais pas.

Me voici prêt à descendre dans les plaines; mais sera-ce pour marcher vers le sud ou le nord? je l'ignore encore.

Je négocie maintenant avec le rajah Runjet-Sing et le gouvernement de Calcutta, pour obtenir de ce dernier la permission de sortir de ses états par le Sutledge, et du rajah celle d'entrer dans les siens. Ce point gagné, il me faudra courir après Runjet, je ne sais où, car il fait la guerre aux Afghans révoltés sur le haut Indus; lui faire une trentaine de révérences, lui donner quelques louis pour un habit turc, écarter les soupçons qu'il conçoit de tous les Européens.

Qu'il serait charmant de nous retrouver encore à Paray lorsque vous aurez tant de bonnes choses nouvelles à m'y montrer, et moi tant de récits à vous faire! Comment m'attacherais-je encore davantage à ce lieu solitaire et tranquille, si, retournant en France, je pouvais, libre de soins, y passer un hiver avec vous, y relisant mes journaux de voyages, et y préparant quelque ouvrage qui pût me tirer de l'obscurité!

Mille fois merci des détails de votre longue et bonne lettre. Je garde pour moi mes réflexions sur ces nouveautés, parce que la mienne serait sans fin.

Les extraits morcelés de nos jouruaux dans les gazettes anglaises, choisis sans discernement par les journalistes de Calcutta et qui me parviennent ici après cette double épreuve, m'inquiètent beaucoup sur le dénouement de la querelle absurde engagée en France. Avec un auguste imbécille de l'espèce du nôtre, il n'y a plus de probabilités

gres, les lions, les serpens, et vous vous souciez fort peu des blancs de votre carte, ou des *unexplored countries* que vous y trouvez quelquefois sur ma route, des in-12 (à l'égard desquels mon sentiment ne varie pas), etc., etc. — S'il était quelque autre danger dont votre tendresse s'alarmât encore pour moi, dites à Porphyre qu'il vous montre à faire une *règle de trois;* et de mes succès contre les obstacles que *votre sécurité parfaite à mon égard* avait échelonnés sur mon chemin, concluez que je serai également heureux contre les difficultés futures.

Je reviens de bien loin. J'ai eu souvent bien froid. J'ai fait cent dix-huit bien mauvais dîners. Mais je me trouve amplement récompensé de toutes ces misères transhimalayennes par les observations intéressantes et les vastes collections que j'ai pu faire dans une contrée tout-à-fait neuve. Les Tartares sont fort bonnes gens. Il est vrai que, pour leur plaire, je me suis fait un peu païen à leur façon, et me suis mêlé sans scrupule à leur chorus national : *Houm! mâni, pâni, houm!* et leur ai libéralement distribué une cinquantaine de livres de tabac, afin qu'ils fumassent avec moi le calumet de la paix. Vers Ladak cependant, ils essayèrent d'arrêter mes progrès par le prix excessif qu'ils mirent aux vivres dont ma caravane avait besoin. Les refuser tout-à-fait, comme ils auraient dû faire en fidèles sujets chinois, eût été me forcer à piller leurs villages pour les prendre de force ; et leur circonspection les garda d'une telle mesure. Mais je considérai l'excessive cherté de leur consentement comme un refus, et réformai d'autorité leurs prix en les laissant encore très-usuraires; j'ajoutai la menace formelle du pillage si mon camp n'était pas bien approvisionné à ces conditions, et rien ne me manqua.

Si je n'étais le fils d'un si grand philosophe, insensible par hérédité aux grandeurs de ce monde, je ne serais pas revenu à Semla. Je serais resté en Tartarie, roi ou khan de quelques villages. Assisté de trois serviteurs, j'ai pris littéralement le fort de Dunker en Spiti, que vous trouverez quelque part à cheval sur le 32e degré de latitude.

tagnards sont comme le pauvre Lafleur, que Yorick prit à Montreuil en passant, pleins de bonne volonté, mais ne sachant rien faire. En ce pays ce n'est pas une grande faute dans un domestique que de n'être propre à rien. Mon *pahari* n'aura d'autre besogne que de porter un fusil et de veiller à mon trésor impérial. Ce sera une sorte d'assurance qui me coûtera treize francs par mois.

Vous me demandez des détails sur mon *individu*. Qu'ajouterais-je à ceux que je vous ai donnés si souvent depuis mon départ de Calcutta? Mes amis de Semla me disent que je suis revenu un peu épaissi du Thibet et que j'en ai rapporté l'apparence d'une santé parfaite. J'en possède aussi la réalité. Je suis très-brun. J'ai de grandes moustaches d'une couleur affligeante; point de barbiches; de grands cheveux; un très-petit chapeau de paille de palmier, fait à Pondichéry, flexible et léger. Tous les deux ou trois mois on le recouvre d'une nouvelle chemise de soie noire; — pas une dent de moins : aucun déchet, ce me semble. Revenu depuis hier dans le pays chaud, je suis vêtu de perkale blanche des pieds à la tête : le soir, pour dîner avec mon hôte, en tête-à-tête, malgré notre familiarité, toilette complète, bas de soie, et du noir partout au lieu du blanc du matin. C'est ma formalité cérémonieuse et peut-être élégante du soir, qui me permet de faire dans le jour comme il me convient. Mon tailleur de Paris a grand besoin que je lui donne un successeur; c'est ce que je ferai bientôt à Meerut. N'était-ce la mauvaise honte de montrer mes mollets, qui ne sont pas aussi florissans que mes épaules, je renchérirais sur mon étiquette actuelle jusqu'à adopter la culotte : mais je ne suis pas encore assez philosophe pour cela. Je me contenterai de substituer à mon frac noir un habit habillé. Les juges à Calcutta le portent souvent avec des pantalons : ainsi ferai-je; — le tout sera d'une lourde étoffe chinoise de soie noire (et économique). — Pour courir les montagnes, j'ai de grossiers vêtemens de laine blanche. J'ai rapporté du Thibet une étoffe de ce genre, douce et moelleuse comme du cachemyre, et m'en fais habiller maintenant. On m'a fait aussi une robe de chambre dans laquelle je ne

affaire admirable. Un homme y mourut il y a quelques jours. Quand il fut enterré on vendit à l'encan sa maison et son mobilier. Ainsi le veut la loi. Mais il n'y avait point d'acheteurs, attendu qu'il ne restait presque plus personne dans les montagnes. J'achetai un panier de vin de Porto que les connaisseurs déclarent le plus admirable qui soit dans l'Inde. Il me coûte exactement trois francs cinquante centimes la bouteille; il en vaut quinze ou vingt. J'en boirai un petit verre à votre santé quand j'aurai à traverser des forêts malsaines, et cela ne nuira pas à la mienne. — De très-médiocre vin de Bordeaux coûte à Calcutta dix francs la bouteille. Quand il arrive à Delhi, ce n'est plus que du vinaigre habituellement. Mon Porto est d'étoffe à ne pas craindre cette conversion. Je tâcherai de vous en rapporter une bouteille pour griser Porphyre, et, le cas y échéant, Frédéric sans autres témoins. Ma cave désormais est en règle pour plus d'un an. — Bonne nouvelle de ma cavalerie que j'ai laissée à Scharunpore au mois d'avril dernier. Mon hôte là, le docteur Royle, sous-wallick de profession, me mande que j'aurai peine à reconnaître mon poney. Heureusement que le sol est très-sablonneux autour de Scharunpore, où se renouvellera la connaissance du cavalier et de sa monture; car cette vigueur extraordinaire de mon ancien compagnon me promet plus d'une chute.

Le soir.

Quoique nous ne soyons pas plus de sept Européens en ce lieu, je reviens de l'enterrement. Le défunt était un jeune officier qui avait cinq ou six bonnes raisons pour mourir : le cerveau injecté, les poumons tuberculeux au dernier degré, le foie dénaturé, le péritoine très-enflammé, etc., etc. Je sais cela pertinemment, car j'ai fait l'ouverture du corps, ce qui me paraît avoir gratifié beaucoup les vivans qui m'en avaient prié. Je n'évite pas de vous marquer cet événement du jour, parce que j'ai toujours la tête fraîche, n'éprouve jamais aucune douleur dans le foie ni les entrailles, et gravis en courant, sans m'essouffler, les pentes les plus longues et les plus raides :

céder le point contesté. Quant à des insurrections politiques en Chine, il n'y a rien de si commun, comme dans tout le reste de l'Orient. Une province se soulève, l'empereur y envoie des forces; ses troupes sont fort mauvaises et ne risquent guère de batailles; mais on passe le temps à s'observer, et toujours le gouvernement réussit à corrompre quelques-uns de ses ennemis qui lui livrent leurs chefs. On leur coupe la tête à Pékin, et tout est dit. Mais il faut recommencer de suite dans une autre partie de l'Empire.—Dans les principautés, indiennes nominalement ou de fait indépendantes, c'est constamment le même jeu. Cherchez Belaspore sur votre carte, tout près de Subhatoo, sur les bords du Sutledge. Le rajah, il y a huit jours, a pendu son visir; il est ici maintenant, parce que ses sujets ont pris parti pour le tuer : le rajah est venu réclamer l'assistance de Kennedy; celui-ci fait une enquête qu'il soumet au résident de Delhi, lequel, sans en référer à Calcutta, condamnera sans doute le rajah à faire une pension à la famille du visir mis à mort sans raison, et l'engagera fortement à ne pas recommencer. Si les gens de Belaspore persistaient à ne pas vouloir recevoir le petit prince, Kennedy ferait marcher une ou deux compagnies de ses gorkhas, et tout rentrerait dans l'ordre aussitôt. — Nous faisons la guerre en Bikaneer sur la frontière de l'ouest, tout près d'ici, à cent lieues. Quelques grand feudataires de cette chétive couronne ont refusé le tribut à leur prince légitime. Celui-ci a réclamé aussitôt l'assistance anglaise : et le résident de Delhi vient d'ordonner à trois régimens d'infanterie et un de cavalerie de marcher en Bikaneer. Il suffit de leur approche pour apaiser la rébellion. Les ducs et comtes du désert viendront composer avec le commandant de cette petite expédition. Ils paieront au rajah quelque chose de plus en forme d'amende, et défraieront largement la dépense occasionnée au gouvernement anglais par les mouvemens de ses troupes.

Les officiers anglais de l'armée indienne sont excessivement mécontens contre lord William et la cour des directeurs, à cause de la réduction faite récemment sur la

assurés de n'avoir rien de plus à payer ; grande colère chez les Européens. On voue au diable le *dutchmann* (lord William est d'origine hollandaise : son bisaïeul passa en Angleterre avec Guillaume, en 1688) ; on lui souhaite de se noyer dans le Gange ou de se casser le cou dans les montagnes où il vient maintenant... Mais soyez bien certain qu'on ne l'embarquera point pour Londres.

Les gazettes de Calcutta m'apprennent que Ram-Mohum-Roy s'embarque pour Londres. C'est un brahmine du Bengale, le plus savant des Orientaux. Il sait le grec, le latin, l'arabe, l'hébreu, le sanskrit, et écrit admirablement en anglais. Il n'est pas chrétien, quoi qu'on en dise. C'est lui qui a converti à l'unitairianisme quelques habiles prêtres de l'église épiscopale anglaise, qu'on lui avait détachés. Les honnêtes Anglais l'exècrent parce que, disent-ils, c'est un *affreux déiste*. Les Indous du parti-prêtre l'abominent pour la même raison. Si je le trouve à Paris à mon retour, je vous l'amènerai pour le faire métaphysiquer avec vous. Je le voyais souvent à Calcutta.

Le gâchis politique de notre pays m'inquiète souvent : j'en attrape quelques bribes çà et là dans les journaux de Calcutta, extraits des extraits des journaux anglais, mais sans intelligence ni discernement. Malgré mon scepticisme, pour ne pas dire mon incrédulité habituelle, j'avoue que je regarde comme inévitable une révolution plus ou moins complète. Je sais bien quelle en sera l'issue, et je ne la redoute pas ; mais je m'effraie des malheurs passagers qui peut-être y conduiront. — J'ai écrit dernièrement à lady William pour la prier de m'envoyer les journaux de France après que tout le monde les a lus chez elle : j'aurai *la Gazette de France, le Constitutionnel* et *le Courrier*.

L'arrivée du nouveau gouverneur à Bombay vous impatiente. Il est vrai qu'elle rend inutiles les nombreuses recommandations que j'avais emportées d'Europe pour le général Malcolm. J'en avais aussi pour les juges de cette présidence ; mais ils sont presque tous morts depuis deux ans, et leurs successeurs aussi. Cependant il y en a un qui tient bon : c'est le *chief-justice*. Ami intime de Sutton-

armée. Mais la politique anglaise ayant changé considérablement depuis les temps où ce traité avait été fait, le cabinet de Calcutta répondit au rajah qu'il ne tenait aucunement à l'exécution de cet article. Il a, depuis cette époque, laissé voyager librement de Calcutta à la frontière du Sutledge plusieurs autres militaires français, notamment un jeune frère de M. Allard, dont l'objet avoué était de passer au service de Runjet-Sing. Le gouvernement anglais voit sans jalousie ces essais de discipline et de civilisation européenne, quoique française, au-delà du Sutledge; et les individus anglais paraissent très-bienveillans pour nos compatriotes dans le Punjaûb. De M. Allard surtout, je ne les ai jamais entendus parler qu'avec estime.

[*Jacquemont rapporte ici la lettre de M. Allard qu'on a lue précédemment page* 190, *puis la sienne, et il ajoute* :]

Voici la réponse que je trouvai à Semla, le 13 octobre dernier :

Umbritzir (1), le 27 septembre 1830.

« Monsieur,

« Votre réponse, que j'attendais avec la plus grande « impatience, m'est parvenue à Amretsir, où le rajah ras- « semble ordinairement ses troupes pour la fête du *déseré*. « — Lorsque j'eus l'honneur de vous adresser ma lettre, « je me flattais que vous la recevriez avec plaisir; mais « j'étais loin de m'attendre qu'elle m'attirerait tant de « choses obligeantes de votre part, que j'accueille avec « reconnaissance, mais qui n'ajoutent rien au désir sin- « cère que j'ai de vous être utile. Heureux si je puis, par « ma position dans ce royaume, vous faciliter les décou- « vertes scientifiques que vous venez faire avec un courage « vraiment étonnant (2) dans des contrées hérissées de « tant d'écueils. Quoi qu'il en soit, ma bonne volonté, à « laquelle se joindra mon bon ami et frère d'armes M. Ven-

(1) Umbritzir ou Amratser, Umretsir, Amretser, etc., est une grande ville entre le Sutledge et Lahore; c'est la ville sainte, la Rome des Sykes (*Note de Jacquemont.*)

(2) Note du transcripteur : blague, blague! (*Note de Jacquemont.*)

mandation pour Runjet. Dans douze à quinze jours j'aurai sa réponse.

Runjet-Sing n'est pas sans ressemblance avec le pacha d'Égypte. Sans doute des Européens à son service sont exposés à des injustices occasionnelles, mais rien de très-grave. Quand M. Allard a lieu de se plaindre de lui, il ne craint pas de lui battre froid pour un mois ou deux, et il sait l'obliger à revenir sur la mesure qui l'avait justement offensé ou irrité. Runjet a un tact singulier pour découvrir un aventurier suspect, et pour écarter de tels caractères.

J'ai prié lord William de me qualifier de *seigneur médecin Victor Jacquemont;* et pour supporter le titre de *hakîm*, j'emporterai quelques livres de cantharides. M. Elphinstone, dans son ambassade à Caboul, se faisait adorer par les pilules vénitiennes qu'il distribuait à la ronde. Une des maladies les plus communes en Orient, c'est une impuissance précoce. Les Levantins savent très-bien s'en relever de temps à autre par l'usage des cantharides, mais à l'est de la Perse ce moyen est inconnu.

Quoi que le docteur Wallich ait fait et fait faire, il me restera encore assez de nouveautés en botanique pour avoir le prétexte d'un livre de botanique, qui ne sera pas seulement une *Flore*, c'est-à-dire une description des diverses espèces de plantes de l'Himalaya ; et, si je ne m'abuse, le livre que je conçois, — fort peu volumineux, — ne sera pas dépourvu d'intérêt. Je comparerai la végétation de l'Himalaya avec celle des Alpes, des *Rocky mountains* à l'ouest du Missouri, et des hautes Cordilières de l'Amérique équinoxiale.

Les observations de géologie occupent depuis six mois bien des pages de mes journaux. Elles me permettront de faire autre chose que le vulgaire travail dont maintes parties de l'Himalaya ont été fréquemment le sujet, *une description locale.* De l'ensemble de mes observations, il me semble que je serai à même de conclure contre les idées généralement admises sur les terrains primitifs. Je ne pourrai nier à M. de Humboldt la justesse des observations qu'il a faites dans les Cordilières et en Europe, mais je crois que l'exposé des miennes rendra les siennes fort

Clare, son successeur; mais je n'en arriverai pas moins bien recommandé à Bombay.

Kennedy remonte demain à Semla. Je descendrai en même temps dans les plaines avec une connaissance nouvelle qui me plaît beaucoup; c'est un M. Fraser, vice-roi de Delhi, officier civil, judiciaire et financier, du rang le plus élevé. M. Fraser a été dans le Punjaûb avec M. Elphinstone, de l'ambassade duquel il faisait partie; il est l'homme le mieux informé de ce pays sur les Sykes : c'est la providence qui me l'a fait rencontrer. Après-demain il poursuivra sa route vers Delhi, et je reviendrai ici, d'où je repartirai le jour d'après pour Scharunpore par Nahun. — Je ne suis pas encore habitué à l'attraction singulière que j'exerce sur les Anglais, et souvent les effets m'en étonnent. J'ai beaucoup mieux que des plaisirs d'amour-propre, c'est de l'attachement sincère que beaucoup me témoignent. A Semla, j'ai vu souvent un officier malade, ami de Kennedy et son prédécesseur. Il nous a quittés il y a quelques jours pour aller au diable, à Hyderabad (capitale de l'Inde centrale), dont il vient d'être nommé vice-roi. Nous avions le cœur gros en nous disant adieu. Je serai bien triste de penser que je ne reverrai pas cet homme bon et aimable. Je serai fièrement fêté si je passe à Hyderabad. — Les gens qui me plaisent le mieux sont les militaires détachés de leur corps, et employés depuis long-temps dans des fonctions politiques, ou le plus souvent politiques, civiles, judiciaires, financières et militaires, tout à-la-fois. C'est avec eux que je m'instruis le plus des choses du pays. Je suis comme un camarade parmi eux.

P. S. Umbala, dans le pays des Sykes protégés : tout au haut de la carte. 9 février 1831.

Que de choses, mon ami, depuis le commencement de cette lettre ! ne te fâche pas contre moi de ce que je ne l'ai pas finie et expédiée plus tôt. J'attendais de jour en jour, afin d'avoir quelque bonne nouvelle à t'écrire; mais il ne m'en arrive d'aucune part.

Ces nouvelles avaient été apportées à Calcutta par un vaisseau anglais, parti le 2 août de Southampton. Il en est arrivé depuis ce temps-là un autre de Bordeaux, parti de cette ville le 11 août; il est entré dans le Gange avec le pavillon tricolore, qu'ont arboré aussitôt tous les autres navires de notre nation, mouillés sur ce fleuve. J'étais à Meerut, la plus grande station militaire des Anglais dans l'Inde, quand le *flot* des nouvelles qu'il apportait y parvint. Amis, inconnus, tous venaient à moi et me félicitaient d'être Français : je défie M. de La Fayette en Amérique d'avoir donné en un jour plus de poignées de main. Mon hôte, un colonel de cavalerie, — qui seul de son régiment échappa à Waterloo, non sans une balle au travers du corps, — pleurait de joie en m'embrassant. L'enthousiasme avait mis en pleine déroute l'étiquette rigide des mœurs anglaises : le *sauve qui peut* dure encore! Je pourrais jeter au feu mes passeports, mes lettres d'introduction, changer de nom, ne conserver que ma nationalité française, et me mettre en route pour le cap Comorin : il n'y a pas un Européen dans l'Inde qui ne me reçut à bras ouverts. Ces jouissances me sont nouvelles : je ne saurais vous les décrire. Toutes les nuances d'opinion politique parmi mes hôtes se confondent dans les mêmes sentimens d'admiration, d'amour, de reconnaissance pour le nom français; et comme je suis le seul ici qui le porte, c'est moi qui en recueille de toutes parts les témoignages.

Tous les officiers civils et militaires de cette province se réunirent pour me donner une fête, le dernier jour de l'année qui vient de finir. Il va sans dire qu'une fête constitutionnelle et, de plus, anglaise, ce devait être un banquet; et vous devinerez bien que je ne me suis pas tiré de cet enthousiasme à moins d'un *speech :* mais j'étais au diapason de mes hôtes, et les paroles ne me coûtaient guère.

Voici, parmi plusieurs autres, le moins mauvais échantillon, je crois, de mes improvisations anglaises : n'oubliez pas qu'elle venait après plusieurs toasts et de furieux *vivat* à l'honneur de la France, et bien des bouteilles de vin de Champagne.

Gentlemen, let us hope they may be never divided! Too long indeed they were opposed to each other!... Both, then, waved over victories unparalleled hitherto in the records of history.— Mournful were those victories, which proved often ruinous to the conquerors as well as to the conquered!... Gentlemen, it is not as the symbol of the military glory of my nation that the tricolor is so dear to me... I am a man before I am Frenchman; I do not cherish the recollection of a glory bought by the miseries, by the oppression of all the continental nations of Europe and by the political servitude of France herself. I admire,—but I lament that glory which united all the peoples of Europe in a feeling of hatred for the french name, and which finally made, twice, the deserted eagle and the independence of my country a prey to the storm of European popular revenge. The gallic cock which surmounts the tricolor bannier of the 28th. of July brings

« J'admire, mais je déplore cette gloire qui a réuni toutes les nations de « l'Europe dans un même sentiment de haine contre le nom français, qui « deux fois livra au torrent de la vengeance des peuples l'aigle trahie et l'in- « dépendance de ma patrie. Le coq gaulois qui surmonte la bannière tricolore « du 28 juillet, ne me rappelle pas ces souvenirs. Ce n'est point un oiseau « de proie, un symbole de conquêtes, mais un emblème national et ingénieux « d'industrie, de vigilance, et aussi de force et de courage indomptable. « Injustement attaqué par l'aigle prussienne pendant les débats domestiques « de notre première révolution, il sut la chasser avec vigueur jusqu'au « Rhin....; que ne s'est-il arrêté là!... Pourquoi a-t-il subi sa métamorphose « impériale! pourquoi, passant la frontière, a-t-il puni les torts des rois en « portant la désolation chez tous les peuples de l'Europe!...

« Messieurs, ces sentimens que je vous ai si faiblement exprimés dans une « langue étrangère, mais que mon cœur sent si vivement, sont partagés par « l'immense majorité de la génération à laquelle j'appartiens, et qui vient de « faire le pouvoir politique dans mon pays. Croyez que mes compatriotes, « fiers comme moi de l'amitié de l'Angleterre, comme moi convaincus que « l'union de la France et de l'Angleterre, ces deux reines de la civilisation « moderne, sera pour ces deux pays une source de prospérité, pour la liberté « un appui généreux; qu'elle hâtera en Europe l'amélioration de l'état social, « et assurera le bonheur de l'humanité...; croyez, Messieurs, que tous mes « compatriotes se lèveraient avec moi, et se joindraient à moi dans le toast « que je demande la permission de proposer:

FRANCE AND ENGLAND FOR THE WORLD!

Je m'étais fort à propos aguerri quelque peu au feu des *speeches*, à Meerut, où le hasard avait fait coïncider mon séjour avec de grandes inspections militaires : chacune était suivie d'un repas offert à l'officier-général inspecteur. — J'étais, sans pouvoir faire autrement, de toutes ces parties, qui se terminaient rarement sans un toast à la santé et au succès du voyageur, etc., etc. « Puisse-t-il oublier quelquefois, parmi nous, qu'il est loin de son pays! » etc. Chaque matin je formais de nouvelles résolutions d'insensibilité pour le soir, afin de mieux dire; mais toujours elles me manquaient au besoin : et cependant je ne le regrettais pas; car mes remerciemens, nés sur la place du compliment qui les appelait, étaient toujours reçus avec faveur.

J'étais venu en un jour de Scharunpore à Meerut, malgré la distance qui est de quatre-vingt-quatre milles. Mes amis de Meerut avaient organisé pour moi, ce qui nulle part n'existe dans l'Inde, des relais de poste, au nombre de neuf. J'arrivai sur la brune, si peu fatigué, que, trouvant mon hôte Arnold prêt à monter à cheval pour aller à la promenade, je lui demandai un dixième cheval et l'accompagnai sans délai. C'est une chose vraiment bizarre que mon amitié avec cet excellent homme-là. Nous vivons l'un et l'autre dans un ordre d'idées fort différent. L'extérieur de nos existences ne se ressemble pas davantage. C'est un brillant, un superbe officier de cavalerie, fou de son métier et du corps magnifique qu'il commande. Mais vous savez que c'est ma destinée de plaire aux Anglais : je me laisse faire; car, en vérité, je ne m'aperçois pas que j'aie rien à faire pour cela.

De Meerut à Delhi il y a trois jours de marche, quarante milles environ; temps de galop que je fis côté à côté avec mon fidèle Achate, entre le déjeuner et le dîner du 15 décembre dernier. — J'avais reçu la veille vos lettres nos 16 et 17 (15 est encore en route avec ses compagnons, le livre de Beaumont, etc., etc.), et une de lord William Bentinck, en réponse à la mienne de Semla, où je lui exprimais le désir de visiter Cachemyr, et réclamais ses bons offices diplomatiques près de Runjet-Sing

à mes désirs, et de m'escorter de Loodheeana jusqu'à Lahore, à son quartier-général : j'en prendrai la route sous quelques jours.

J'aurais regretté toute ma vie de n'avoir pas profité de cette admirable occasion de visiter une contrée célèbre, inaccessible depuis Bernier (1663) aux voyageurs européens; car Forster ne l'a vue depuis qu'à la faveur d'un déguisement qui lui imposait l'obligation de ne regarder à rien. Après le prince despotique qui y maintient à présent l'ordre public par la terreur, l'anarchie qui la désolait depuis un siècle y renaîtra certainement, et y rendra impraticable toute entreprise pareille à celle que je vais y tenter avec tant de chances de succès. C'est au hasard heureux des relations d'estime bienveillante que j'ai formées et conservées avec le gouvernement-général de l'Inde, que je dois la perspective flatteuse qui me sourit. Aucune amitié asiatique ne pourrait me recommander au roi de Lahore mieux que celle-là.

Lord W. Bentinck trouve toujours le temps de m'écrire de longues lettres quand mon intérêt l'exige, et toujours de sa main, quoiqu'il ait des secrétaires qui ont des secrétaires aussi. Cependant, que me doit-il? un passeport une fois pour toutes, et voilà tout. Il n'en est pas de même de Messieurs du Jardin des Plantes, que je pourrais croire liés envers moi par d'autres obligations. Quelque étrange que cela puisse vous paraître, il n'en est pas moins vrai que, depuis mon départ de Paris, je n'ai pas encore reçu une seule ligne d'eux. Vous m'avez annoncé que de chétifs supplémens de traitement m'avaient été accordés : que me sert-il de le savoir, si je ne le sais que de vous? Est-ce là un titre pour réclamer en ce pays des crédits plus étendus? Les seules ressources dont je dispose sont celles que j'ai apportées avec moi; elles expirent avec l'année que voici commencée. La prudence peut-être me conseillerait de prendre la route du port de mer le plus voisin, au lieu de m'acheminer vers ces contrées lointaines de Cachemyr; mais j'ai considéré, comme une circonstance d'urgence, l'occasion qui se présentait à moi de les parcourir; car il s'écoulera peut-être un siècle avant qu'elle s'offre à un

premier à l'assaut, métier où il a attrapé deux bons coups de sabre sur les bras, un coup de pique dans les reins, et une flèche dans le cou, dont il faillit périr. A ce prix-là il a toujours pu se tirer des mêlées où il s'était jeté, sans être obligé de tuer un seul homme ; et c'est là ce qu'il m'a raconté comme le plus beau de son histoire, connue d'ailleurs de tous en ce pays, aussi bien que son humanité. L'émotion du danger est pour lui la plus voluptueuse : voilà la théorie de ce qu'on appelle sa folie. Il va sans dire, qu'avec cette forme de courage M. Fraser est le plus pacifique de tous les hommes. Vous le prendriez pour un quaker, malgré sa grande barbe noire.

Je ne le trouvai pas à Delhi, à mon arrivée de Meerut. Ses fonctions, pendant l'hiver, sont ambulantes ; il était parti depuis le 1er décembre, pour juger en appel les procès civils et criminels, et les décisions financières des magistrats et des collecteurs des divers districts de sa cour. Il fait maintenant sa besogne à Hansi. C'est de là qu'il m'a écrit, il y a quelques jours, pour me confier sa pensée qui, depuis notre séparation, me dit-il, ne l'a point quitté, pour me demander la permission de m'accompagner dans mon voyage au-delà du Sutledge. La condition qu'il met à accepter de moi ce qu'il veut bien appeler cette grande faveur, c'est de ma part l'assurance sincère qu'un tel arrangement m'est *parfaitement agréable*. Je lui ai donné cette assurance avec une parfaite sincérité, et, avec la même absence de flatterie, je lui ai dit qu'il était le seul homme à ma connaissance dans l'Inde que je désirasse comme compagnon de voyage. Voici ce qui fait de lui un compagnon désirable : doué d'un esprit supérieur, enrichi d'une longue expérience dans diverses branches de l'administration indienne, il a sur le mécanisme de ce gouvernement singulier une multitude de faits à m'apprendre, de doutes à lever, d'énigmes à m'expliquer. Son mode de vie l'a familiarisé, plus peut-être qu'aucun autre Européen, avec les coutumes, avec les pensées de ses habitans natifs. Il a de leur existence intime une intelligence vraie, je crois, et profonde, que peu d'autres peuvent posséder. Que d'instruction ne dois-je pas atten-

comme une marque de sa faveur royale, m'accordera-t-il, à la charge des villes ou villages par où je passerai, quelques roupies par jour. Cela se fait encore dans l'Orient. M. Allard, qui m'attend à Lahore, y décidera pour moi de toutes choses, qui chacune ont plus d'un côté.

Mon intention, — mais Dieu dispose, — est d'entrer en Cachemyr par la route du nord, celle qui conduit à Paishawer par Attock, et d'en revenir par la Tartarie Indépendante, Ladak, dont j'ai déjà vu quelque peu, ou par une route infiniment plus directe qui aboutit à Rampore, capitale de Bissahir, situé sur les bords du Sutledge, à cinq journées de marche au-dessus de Balaspore, dont le nom vous plaît tant.

Semla se retrouvera sur mon passage à Delhi. Lord et lady William, le major-général de l'armée, colonel Fagan, et quantité d'autres personnes de ma connaissance, y seront pour me faire oublier les misères de mon laborieux pèlerinage dans la vallée enchanteresse, etc., etc., sans parler de mon ancien hôte Kennedy, qui m'y attend à la fin de septembre.

Toutes mes collections sont ici, toutes dans l'état le plus satisfaisant de conservation; elles sont si bien empoisonnées qu'elles n'ont rien à craindre des ravages des insectes qu'engendre le climat; soigneusement emballées d'ailleurs, et prêtes à se mettre en route pour Paris. Sans les frais du voyage, je le leur ferais commencer peut-être demain, à la grâce de Dieu, sur la Jumna et le Gange. Mais la dépense me retient, et c'est peut-être tant mieux pour leur sûreté; car, après tout, les naufrages sont bien communs sur la rivière, comme le prouve le taux élevé des assurances sur sa navigation. Résolu à les laisser ici en dépôt jusqu'à ce que je les grossisse des produits de ma campagne en Cachemyr, chacun m'offrait sa maison pour les recevoir : j'ai préféré le magasin militaire, où il est impossible que je ne les retrouve pas dans dix mois comme je les y place maintenant, à moins que les poudres ne sautent, ou, ce qui n'est pas plus probable, que les Anglais ne soient plus maîtres de Delhi.

Mais quelques mots sur mon voyage depuis Subhatoo

des, de la douceur, de la patience, nous étions en moins d'une heure tous les deux repêchés. Il faut croire aux miracles; car le magnétisme animal ne saurait expliquer celui-là.

Nahun est la capitale de Sirmour, petit royaume des montagnes, impitoyablement rogné depuis quarante ans par les Sykes, les Gorkhas et les Anglais. Le rajah cependant ne laisse pas que de faire encore deux cent mille roupies par an. Sa petite ville, une des plus jolies de l'Inde, est située sur la croupe d'une montagne verdoyante, qui domine de tous côtés des vallées profondes, humides, chargées de forêts épaisses. C'est dans une de ces gorges que je rencontrai le rajah, venu pour me recevoir, à trois milles de sa résidence. Je sautai à bas de cheval aussitôt que je l'aperçus; lui, au même moment, descendit de son éléphant, et nous nous avançâmes gravement à pied, l'un vers l'autre. Nous nous embrassâmes sur l'une et l'autre épaule, comme des oncles de comédie; et, après avoir échangé toutes les autres formules de la politesse indienne en semblables occasions, le rajah m'invita à monter sur son éléphant où il grimpa après moi, et nous primes la route de Nahun. Plusieurs autres éléphans suivaient le nôtre, qui portaient les visirs et autres grands officiers de la modeste couronne de Sirmour; une cinquantaine de cavaliers, armés et vêtus de la manière la plus pittoresque, se pressaient à l'entour : les gens à pied étaient bien plus nombreux; ils portaient des masses d'argent, des bannières, des hallebardes, l'éventail et le parasol royal, etc., etc. Je n'avais encore rien vu qui ressemblât tant aux groupes que l'imagination d'un Européen aime à placer dans un paysage indien.

Le rajah était un beau jeune homme de vingt-deux ans, élégant dans ses manières comme les Indiens des plaines de haut rang; ouvert, actif, communicatif, comme les habitans des montagnes. Il me plut tellement, que je restai deux jours dans sa capitale, passant la majeure partie du temps avec lui. Du pavillon qu'il a bâti pour la commodité des voyageurs anglais, et où il m'avait installé d'abord, j'allais le matin, tantôt à cheval, tantôt à pied, le voir à

sérable arbuste épineux, blanchâtre, qui donne le même aspect triste et sauvage à toute l'Inde, à toute la Perse... Vous passez souvent près des débris d'un village. C'est une butte d'argile, semée de fragmens de poterie; des tombes sont dispersées à l'entour. Quelquefois vous passez deux fois dans un jour au travers d'une ville considérable, dont les édifices, dont les mosquées sont encore debout, bâtie peut-être depuis moins d'un siècle, et qui ne compte plus un seul habitant. Je gagnai Scharunpore à marches forcées, pour abréger cette période d'ennui.

Je viens de relire vos deux dernières lettres 16-17; elles répondent l'une et l'autre à la mienne de Bénarès. C'est donc un an qu'il faut attendre entre la demande et la réponse! soit!

Vous voudriez que je devinsse quelque peu sanskritiste. Vous croyez que, possédant un grand nombre des racines de cette langue, son étude me serait facile: vous vous trompez. D'abord, dans l'hindostani que je parle, celui des hautes provinces, la proportion du persan l'emporte beaucoup sur celle de l'hindostani. C'est en caractères persans que je l'écris, et le système d'écriture, qui après tout n'est qu'une sténographie peu lisible, est assez difficile pour que j'aie dû me dispenser d'apprendre encore l'usage des caractères *nagâri*, qui ont tant de ressemblance avec les sanskrits. C'est la syntaxe du sanskrit qui est horriblement difficile, le système de la composition des mots.

Mais en revenant à Paris, je dirai comme le renard, *qu'ils sont trop verts*, à cette différence, que ce langage sera sincère chez moi. Le sanskrit ne mènera à rien qu'à la connaissance de lui-même. Quant au persan, mon mépris pour cette langue est sans bornes; et je crois que quiconque en sait un peu, et n'est point payé à six mille francs par an pour l'admirer, en pense comme moi. Je profite de mon séjour ici pour m'y perfectionner. Un jeune brahmine vient tous les soirs passer une heure avec moi; nous ne lisons pas comme c'est l'usage, l'éternel *Gulistan* des écoliers anglais, mais la *Gazette persane de Calcutta*, écrite en vile prose, comme la prose que l'on parle. Les Anglais qui apprennent le persan commencent par acheter de la den-

quantité, ce sont d'immodestes pilules de cantharides, les excitans de ce genre-là étant les plus nécessaires aux Orientaux, que la débauche réduit très-souvent à une impuissance prématurée, dont les pauvres diables se plaignent sans vergogne. — La dyssenterie fait ici de grands ravages, surtout parmi les natifs : un de mes gens en a été atteint, mais j'ai réussi à le sauver. De ce mal, il en meurt neuf sur dix entre les mains des docteurs anglais. La grande chose dans les maladies de ce pays, c'est de les prendre au début. Je ne pense guère à elles pour moi ; mais je suis cependant toujours prêt à les bien recevoir. Soyez donc en repos. Vous me parlez de peste ; elle est inconnue dans l'Inde. Adieu ; portez-vous aussi bien que moi, c'est tout ce que je vous souhaite.

Camp à Panniput, 29 janvier 1831.

Voici que j'ai commencé une nouvelle campagne. Il y a quatre jours que j'ai quitté Delhi : je serai demain à Kurnal, sur la frontière des Sykes Protégés, et vers le 20 février à Lahore. L'exercice et l'irrégularité de ma vie de voyage, sa frugalité, m'ont rendu déjà ma santé des montagnes. Fraser est revenu, il y a une dixaine de jours, à Delhi ; il doute qu'on lui accorde le congé qu'il a demandé. Hier à Samalkha, où j'étais campé, je reçus de lui un message bien amical. Avec sa lettre, il y avait deux éléphans et deux domestiques de confiance et de bonne mine, dont Fraser me priait d'accepter les services jusqu'à Umbritsir : renfort utile pour deux pauvres chameaux affamés qui portent mes tentes. Il ajoute d'ailleurs singulièrement à la pompe de ma caravane. Mon hôte à Delhi, qui était le général de la division, m'a aussi donné une forte escorte ; elle est nécessaire à la sûreté de mon mince bagage pendant la nuit. Tout cela justifie presque le *bahadour*, dont le graveur de Delhi m'a gratifié sur la plaque que je lui avais commandée pour mon héraut d'armes, serviteur dont je viens de grossir ma maison. Vous jugerez cependant que, malgré cette addition, elle est encore la plus mauvaise qui soit dans l'Inde. Il suffit de votre arithmétique pour en découvrir la cause.

d'indienne, une robe de chambre verte, et un large bonnet de fourrure noire, elle fera de moi un très-honnête afghan, si on juge à propos que je subisse à Loodheeana cette métamorphose d'ailleurs assez commode. Les chiens, en ce pays, aboient après le chrétien; les buffles, les vaches lui présentent les cornes, et baissent la tête devant lui; les chevaux sur la route s'en effraient et lui tournent la croupe, ruent contre lui s'il s'approche d'eux. Mais les bipèdes de notre espèce lui font de magnifiques révérences. C'est pour l'amour de ces révérences que les Européens, dans l'Inde anglaise, s'obstinent à garder leur habit national, qui leur rapporte, en compensation, les coups de dents, de pied, de cornes, etc., etc.

Adieu, mon cher père; rappelez-moi avec tendresse au souvenir de mes amis. Dites à Porphyre que j'ai déjà un mètre carré d'écritures toutes prêtes pour lui, et que j'y en ajouterai un autre centiare d'ici à Umbala. Adieu encore, je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Delhi, le 12 janvier 1831.

C'est en descendant de l'Himalaya que j'appris au mois de novembre dernier les glorieux événemens de juillet. C'en est donc fait, mon ami, du droit divin et de la légitimité, et de la charte octroyée, et des autres absurdités de notre vieux système politique! Que d'admiration cette victoire excite parmi nos anciens ennemis, dont je suis l'hôte en ces contrées lointaines! quelle nation a jamais excité le concert de sentimens d'enthousiasme et de reconnaissance qui s'élève de toutes parts pour le nom français? quelle réhabilitation! quelle gloire!

C'est à Delhi que j'ai repris les couleurs de la liberté! quel souvenir pour le reste de mes jours! Si ce grand drame a un développement digne de ses premières scènes, il amènera non-seulement une bienfaisante révolution po-

tout sentiment de moralité ? quelle éducation morale à donner à ceux-là ? abolissez la peine de mort, soit ; mais substituez-lui la réclusion perpétuelle. — Si votre bill passe en France, je suis persuadé qu'un bill semblable ne tardera pas à être proposé en Angleterre ; et l'influence que nous sommes appelés, ce me semble, à exercer sur les destinées politiques de l'Espagne et de l'Italie, pourra aussi y faire adopter le même principe. Quand tous les gouvernemens européens seront devenus ainsi *quakers* au-dedans, la guerre paraîtra une chose bien étrange et bien horrible. Vous êtes encore assez jeune pour voir l'aurore de cet âge nouveau.

Gardez pour moi ce que vous écrivez. Quelque jour je serai votre hôte à Paray. C'est là que j'aimerai à suivre le cours des événemens passés en notre pays dans mon absence, et à lire l'accomplissement de ces projets dont nous nous sommes si souvent entretenus ensemble. Quelque élégante que soit ma petite tente indienne, avec ses toiles de couleur, et quelque comfortable qu'elle me paraisse au milieu d'une plaine de sable aride, dévorée d'un soleil brûlant, je la déserterais volontiers, je vous assure, pour aller causer sur vos tisons... Toutefois, je n'en prends pas la route, et de l'orientement de ma marche, vous pouvez conclure que je ne souffre pas du mal du pays. Je vais à Lahore, à Attock, visiter les bancs du Hindou-Coh, puis Cachemyr ; et c'est par Ladak ou quelque autre province du Thibet occidental, que je compte rentrer dans l'Inde. J'ai cru qu'il y avait urgence pour moi de visiter une contrée célèbre dont la jalousie du rajah Runjet-Sing ferme l'entrée aux voyageurs anglais. Vous savez au contraire quelles chances d'un accueil favorable m'y attendent. Je n'ai négligé aucun des moyens de les rendre encore plus assurées ; mon père vous le dira. Il vous dira aussi que j'ai consulté dans cette affaire plutôt le zèle que la prudence. Mes crédits du Jardin des Plantes expirent avec cette année, et ce n'est qu'au 1er novembre prochain que je puis espérer d'être revenu à Delhi. Je n'ai donc présentement aucun moyen de retour en Europe. Mais j'ai la ferme confiance que le ministre de l'intérieur me les

reur de la Chine. Elle émaillait le terrain sur lequel je combattis les forces de sa très-*Théifique* Majesté (consistant en quelques cavaliers dont je me donnai l'inexprimable satisfaction d'empoigner le commandant par sa longue queue nattée). — Je ne doute pas que tes connaissances en botanique ne s'étendent jusqu'au myosotis ; si j'en avais trop présumé, je te dirais qu'il existe plusieurs espèces du même genre en Europe, et que l'une d'entre elles, extrêmement jolie et fort commune le long des eaux, se nomme communément en anglais « *forget me not* » (ne m'oubliez pas).

Le champ de bataille sur lequel je l'ai cueillie ne mérite pas d'être particulièrement remarqué sous le rapport militaire : mais il est à dix-sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer; ce qui est trois fois plus élevé que les passages des Alpes, qu'Annibal et Bonaparte ont rendus si fameux; en sorte que mes victoires prennent rang beaucoup au-dessus de celles de ces conquérans. Tu es libre de donner à ces plantes tel nom spécifique qu'il te plaira, parce qu'elles sont toutes entièrement nouvelles, aussi bien que toutes celles que j'ai rapportées du Thibet.

Si nous étions destinés à ne plus nous revoir, conserve cette petite fleur comme un souvenir, et rappelle-toi toujours son nom : *forget me not.*

A LA MÊME (1).

Campé à Panniput, le 29 janvier 1831.

Tu es, ma chère Zoé, la sultane favorite de mes pensées : je n'écris à personne aussi souvent qu'à toi. Mon amitié l'expliquerait déjà; mais je soupçonne qu'il existe une autre raison : j'ai soif de société féminine. Quand je quitte les déserts pour m'arrêter dans un établissement anglais, je rencontre des semblables de mon sexe, quel-

(1) Lettre traduite comme la précédente.

encore un menteur. Je suis maintenant la même route que Lalla-Roock suivit anciennement, et j'ai à peine vu un seul arbre depuis que j'ai quitté Delhi. — Je suis campé ici sur le célèbre champ de bataille où le sort de l'Inde fut décidé plusieurs fois. C'est une plaine vaste et couverte de *jungles* remplis, dit-on, de tigres; mais je n'ai vu que quelques paons, parmi lesquels j'en ai tué un. J'en suis fâché parce que c'est vraiment une pitié que de détruire une si gracieuse créature, et parce que, désireux de colorer mon crime d'un prétexte d'utilité, j'ai ordonné au cuisinier de Ma Majesté d'en faire un *malaçatông* pour mon dîner : or, le plus mauvais des poulets aurait été meilleur. — Je n'ai pas le cœur de tuer de grands animaux qui sont inoffensifs.

Avec mon cheval et mes deux éléphans, je m'arrangeai si bien hier, que je fus obligé de faire à pied toute l'étape, perdu dans les *jungles;* mais je ne m'en sens que mieux. Il est incroyable combien ma constitution se trouve fortement modifiée après quelques jours de ma vie solitaire, frugale, active et errante. Ma petite bande a bien meilleur air que lorsque je quittai Calcutta. J'ai des hommes des provinces élevées beaucoup plus grands et plus beaux que les Bengalis; et dernièrement, à Delhi, j'y ai ajouté une espèce de laquais ou hérault appelé un tchouprassy, parce qu'il porte, comme notre vieil oncle (1), une large ceinture rouge de l'épaule droite au côté gauche, et une grande plaque de cuivre avec une inscription persane signifiant : « *M. V. Jacquemont, un très-puissant seigneur.* » Mon nom y est gravé en caractères romains; ce qui est le plus imposant de tout, parce que personne ne peut le lire. Cet homme surveille et dirige l'établissement de mes tentes, le pâturage des chameaux; sur la route il me suit, portant mon fusil; et si je lui désigne quelqu'un, il le saisit aussitôt, voire même le magistrat d'un village si je veux quelque chose de lui, etc., etc. En outre, j'ai une infanterie des plus régulières, consistant en un sergent,

(1) M. Noizet de Saint-Paul, maréchal-de-camp du génie, commandeur de Saint-Louis.

à pied, et comme de bonnes gens, ainsi qu'il arrive rarement dans l'Inde. Demain ou après-demain, je serai introduit à deux ex-majestés, Châh-Choudjâh et son frère, tous deux jadis, à leur tour, rois de Kaboul ou de l'Afghanistan; ils vivent ici pensionnaires de la charité anglaise, qui ne leur devait rien. L'un d'eux a les yeux crevés, cérémonie qu'évitent rarement les *ex* dans l'Orient.

Adieu. Je vous quitte pour me faire noir de la tête aux pieds, monter majestueusement sur un éléphant, et aller dîner chez le colonel de la garnison, qui me fait l'honneur de donner un grand dîner à l'occasion de mon passage ici. J'aurai le courage de n'y boire que du lait, tandis qu'autour de moi le Champagne passera à la ronde; mais, avant tout, la santé! Bonsoir; je vous embrasse.

A MADAME FANNY DE PEREY, A PARIS.

Loodhecana, 22 février 1831, sur les bords du Sutledge.

Il y a long-temps, ma chère Fanny, que je ne vous ai écrit; mais si vous saviez à combien de correspondances je dois faire tête, vous ne vous étonneriez pas de la rareté de mes lettres.

Lord William Bentinck vient de m'envoyer les journaux français des mois de juillet et d'août 1830; ce sont les nouvelles d'Europe les plus récentes que j'aie reçues. J'ai été instruit par ces gazettes du changement de position de quelques amis et bien d'autres choses encore; mais je donnerais volontiers toutes ces nouvelles pour quelques lignes de Porphyre ou de mon père.

Il y a ici deux ex-majestés qui en conservent le titre, et devant lesquelles je n'ai point paru sans ôter mes souliers : Châh-Zéman et Châh-Choudjâh, son frère, jadis rois de Kaboul, d'Afghanistan et de Cachemyr; c'étaient de grands princes il y a vingt ans. Le gouvernement anglais leur envoya une ambassade magnifique, et rechercha leur alliance, alors que la présence du général Gardanne

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Loodheeana, sur les bords du Sutledge, 23 février 1831.

Mon cher Porphyre,

Si tu savais comment j'écris, en plein air, souvent sur mon genou, sur une tombe, tiré de droit et de gauche, tu ne t'étonnerais pas du manque de suite de mes lettres.

J'ai écrit à notre père le 16 courant, de cet endroit, une courte lettre, et j'ai liquidé toute ma correspondance avant que de passer le Sutledge, qui me sépare seul du Punjaûb; mais j'ai prévenu tous mes correspondans qu'après le Sutledge passé, — chut! je ne réponds plus à personne.

Lord William vient de m'envoyer les *Constitutionnels* du mois de juillet et d'août, jusqu'au 26. J'en ai la tête encore rompue. Je suis royaliste comme un enragé, quoiqu'il y ait bien par-ci par-là des choses qui ne me plaisent guère. Du reste, c'est un plaisir; nous sommes tous honorables à présent. Par exemple, notre père est un honorable métaphysicien; toi, tu es un honorable capitaine; moi, un honorable voyageur; Frédéric, un honorable négociant; enfin, nous ne serions rien de ce que nous sommes, que nous serions encore d'honorables pères de famille, et sinon, d'honorables célibataires. L'original incroyable de Hongrie que je rencontrai au Thibet, m'écrivit un jour sur une immense feuille de papier, en anglais : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous accuser récep« tion de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de « m'écrire hier, et j'ai l'honneur d'être avec, etc., etc. » Je l'envoyai au diable avec son *honneur*, et lui répondis avec *amitié* qu'il n'avait pas le sens commun. Que dirais-je à la grande nation, qui est en masse l'honorable peuple français? Quelle farce!... Adieu; je t'écrirai peut-être encore demain. William Fraser me mande, de Delhi, que

bre, au travers des neiges éternelles de l'Himalaya, et repris mes recherches sur ses pentes méridionales. Le 15 novembre, j'abandonnai les montagnes. Un mois après j'étais de retour à Delhi, où je fus retenu par mes affaires jusque vers la fin de janvier. Maintenant je m'achemine vers Cachemyr. Demain, ou le jour d'après, je passerai le Sutledge; mais, en entrant dans une contrée absolument indépendante du pouvoir anglais, et qu'on regarde même généralement comme hostile contre lui, je ne perdrai pas tous les avantages de la protection anglaise. C'est par une coquetterie de cour pour le gouverneur-général, que Runjet-Sing me permet l'entrée de ses États, faveur que le cabinet de Calcutta avait jusqu'ici invariablement refusé de demander à ce prince pour d'autres voyageurs. Je serai donc entouré dans le Punjaûb non-seulement d'une sûreté parfaite, mais d'égards et de distinctions; le rajah envoie au-devant de moi le fils de son ministre. Je me laisserai faire d'ici à Lahore; mais là je prierai Runjet-Sing de me délivrer de ces honneurs gênans et de me laisser poursuivre mon voyage incognito avec un seul domestique de sa maison, qui me servira de guide et de porte-respect au besoin.

Mon intention est de visiter non-seulement Cachemyr, mais toute la partie inconnue de l'Himalaya, qui s'étend du Sutledge à l'Indus, et de rentrer de nouveau dans l'Inde par le Thibet. A mon retour de cette expédition, j'aurai fait à peu près la moitié d'un travail général qui embrasserait l'Himalaya tout entier, depuis l'Indus jusqu'au Burrampooter; et mon désir le plus ardent serait de continuer cet ouvrage. Il me suffirait de deux années pour l'achever. J'ai écrit au ministre de l'intérieur pour lui exposer ce projet et lui demander les moyens de l'exécuter : je crois qu'il ferait quelque honneur à l'esprit d'entreprise scientifique de notre nation. Un concours de circonstances fortuites m'offre pour l'accomplir une foule d'avantages qu'un autre voyageur ne saurait espérer. Tout me sert, jusqu'à ma nationalité française. Il est douteux que la défiance jalouse de Runjet-Sing eût accordé à un voyageur anglais ce qu'il me permet; et, d'autre part, la bienveil-

grandeur du spectacle qu'offre la France. C'est en descendant de l'Himalaya vers les plaines de l'Inde que je reçus, par une gazette de Calcutta, la première nouvelle de ces grands événemens. Depuis ce temps-là il est arrivé d'Europe d'autres navires qui en ont apporté la suite et les détails; et un courrier du gouverneur-général, il est maintenant près de Delhi, vient de me remettre la série des *Constitutionnels* du mois de juillet et du mois d'août.

Il me reste de la lecture de ces journaux une agitation douloureuse, la fatigue d'avoir vécu un mois en vingt heures; et quel mois! Vous avouerai-je, mon ami, que les détails de la réalité sont venus détruire le rêve brillant que j'avais formé d'une gloire plus pure, plus grande encore?

Les ordonnances du 25 juillet attaquaient les droits de toute la nation. Mais leur attaque était plus directe contre certaines classes, contre les classes plus riches et plus instruites, qui avaient le privilége exclusif du droit électoral, et que les habitudes de l'aisance et de l'éducation faisaient jouir plus particulièrement des bienfaits de la liberté de la presse. C'était donc aux classes les plus riches et les plus éclairées à marcher les premières au combat! Il me semble que dans les trois journées elles se sont tenues derrière le peuple. J'ai lu les listes des morts, je n'y ai trouvé qu'un nom de ma connaissance...

Ce n'est pas assez! un seul de nous, ce n'est pas assez! C'est le peuple qui a fait la révolution, le peuple plutôt que nous. Cependant c'était à nous à la faire plutôt qu'au peuple. C'était à nous, plutôt qu'au peuple, que la guerre était déclarée!

Le courage et la modération du peuple sont admirables; mais la victoire eût été plus belle encore si elle eût été remportée par d'autres mains, par les nôtres. Alors elle aurait eu un caractère de moralité politique.

Je vois parmi les victimes un grand nombre de pauvres ouvriers, d'habitans des faubourgs. Les morts et les blessés indiquent assez de quelles classes sortit la majorité des combattans. Il y avait parmi eux de malheu-

de la lâcheté des classes moyennes, qui demeurent étrangères au mouvement. L'avenir de l'Espagne me semble triste. L'avant-garde de la civilisation espagnole se compose à peine de quelques milliers d'hommes; et cette petite troupe marche à quatre ou cinq siècles en avant du reste de la nation, qui demeure en arrière trop loin d'eux pour comprendre leurs manœuvres ou pour les soutenir. L'Italie est de même.

C'est à Delhi que j'ai repris la cocarde tricolore. L'ancienne capitale de l'empire de Tirmour, depuis vingt-huit ans au pouvoir des Anglais, est occupée par une forte garnison européenne. Elle est aussi le chef-lieu d'une vaste intendance politique, judiciaire et civile. Tous les officiers du gouvernement anglais se réunirent le 30 décembre dernier, pour m'inviter à un dîner patriotique en commémoration de la révolution française. Le canon anglais se joignit à nos acclamations pour la victoire de la liberté. Étrange musique pour le petit-fils de Timour, qui de son palais pouvait l'entendre! Pour moi, je n'en ai jamais entendu qui m'ait ravi d'un tel enthousiasme.

Adieu, cher et aimable ami; il me faut revenir à Loodheeana, dont ma pensée était déjà bien loin. J'ai des notes, des collections à mettre en ordre, des ateliers à visiter, et mille autres choses à faire encore. Adieu; parlez de moi à nos amis avec les sentimens que vous me connaissez pour eux. Adieu; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Loodheeana, sur les bords du Sutledge, 25 février 1831.

Mon cher père, maharajah Runjet-Sing est un vieux renard près de qui le plus rusé de nos diplomates n'est qu'un innocent. Je comptais trouver à Loodheeana les passeports qui m'avaient été promis par son ministre à Delhi, mais ils n'étaient pas encore arrivés. Runjet avait écrit à

et je me sens fort disposé pour ma part à l'aimer. Il y a à Lahore un autre Européen appelé Ventura, Italien, qui a servi dans nos armées, et qui a, de ce côté de l'eau, une grande réputation de bravoure et d'habileté. Il commande l'infanterie de Runjet. M. Allard est à la tête de la cavalerie. Ses lettres me donnent à penser qu'il a des goûts et des connaissances littéraires.

Vous pourriez demander, à la bibliothèque de l'Institut, *Account of Kaubul, by Elphinstone;* vous y trouveriez beaucoup à apprendre sur le pays où je vais, car M. Elphinstone revint de son ambassade à Peshawer par le pays des Sykes, que Runjet alors était loin de posséder entièrement.

Les deux ex-majestés de Kaboul qui sont ici m'ont reçu avec moins de cérémonie que l'un d'eux, Châh-Choudjâh, n'en imposa à M. Elphinstone il y a vingt-deux ans. Ces Afghans sont superbes. J'ai fait à Châh-Choudjâh une longue visite, parce qu'il me charmait à conter les merveilles de ses montagnes de Kaboul et de son ex-paradis de Cachemyr.

26 au matin.

Je reçois à l'instant les lignes suivantes de M. Allard... « Maharajah vient d'ordonner au fils du fakhir Ezis-El-Din « de partir avec trente cavaliers pour aller à votre ren- « contre. Nous espérons donc vous embrasser bientôt. Le « jeune fakhir Châh-El-Din part en même temps que ces « deux mots; mais le cavalier qui vous les portera le de- « vancera de deux jours sur la route, afin que vous soyez « prêt à passer le Sutledge lorsque ce jeune seigneur arri- « vera sur Falour, etc., etc. » Je me tiens donc prêt à partir après-demain, et ces lignes sont les dernières que je vous écrirai de l'Inde anglaise. M. Allard a ici un homme d'affaires qui parle également bien hindostani et persan; je l'emmène avec moi jusqu'à Lahore pour me perfectionner dans la prononciation des diaboliques consonnes arabes d'occurrence, plus rares en hindostani qu'en persan, et d'un son moins guttural. J'espère vous écrire de Lahore avant quinze jours, et vous rendre bon compte de Runjet.

Il a fait un peu de glace ce matin; mais ce sont les

Adieu, mon cher père. Parlez de moi avec affection à ceux de mes amis auxquels je n'ai pas eu le temps d'écrire. Adieu ; j'ai santé, courage, espérance. — Écrivez-moi de bien longues lettres, et que Porphyre imite votre exemple.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Camp près de Jullindur, dans le Punjaûb, 4 mars 1831.

Mon cher père, avant-hier je pris congé de mon aimable hôte de Loodheeana, le capitaine Wade, et, monté sur mon éléphant, entouré d'une troupe de cavaliers sykes, je traversai le Sutledge. Un escadron, rangé en bataille sur la rive droite du fleuve, me reçut avec les honneurs militaires quand je débarquai, et me servit d'escorte jusqu'à ma tente. Il demeura auprès, sous les armes, jusqu'à l'arrivée de mon mehmandar (1), Fakhir Châh-El-Din, qui vint bientôt accompagné de plusieurs officiers. Wade m'avait fait ma leçon d'étiquette syke, et je la récitai sans difficulté. Au reste, le jeune Fakhir fit les plus grands frais de la conversation ; il prit les formes les plus suppliantes pour me mettre dans la main un brutal sac d'argent, tandis qu'une partie de ses figurans défilaient devant la tente, chacun déposant à la porte un large panier de fruits, ou un vase de crème, de confitures. C'était le rajah qui m'envoyait ces présens. Je priai Châh-El-Din de lui écrire aussitôt pour lui exprimer mes remerciemens, en lui donnant à entendre toutefois que je n'attendais pas moins de son hospitalité.

Le soir j'eus une autre fête d'un genre plus tranquille. Je fis une longue promenade sur les bords déserts du Sutledge, sans être suivi des honneurs importuns que je redoutais. Aucune figure inquisitive ne vint gâter le paysage.

(1) Mot persan, littéralement *le gardien de l'hospitalité.* (*Note de Jacquemont.*)

vous la dire. Je vous la dois cependant, puisque je vous ai promis d'être candide. Ma confiance des belles ames est quelquefois mal récompensée. — Mais avec mon brevet de *clarissimus et doctissimus vir*, j'espère avoir oublié bientôt les Bayadères de Loodheeana.

Fakhir Châh-El-Din vint, comme hier, s'informer de mes nouvelles, et m'offrir ses complimens dans la forme accoutumée, c'est-à-dire un nouveau sac d'argent, les superlatifs d'hier, et des provisions de bouche à l'infini. Il me présenta en même temps le gouverneur de la ville, longue barbe grise de la vieille roche, qui me raconta la guerre de lord Lake et des Marattes, lorsqu'ils se réfugièrent dans le Punjaûb. Le gouverneur avait une suite sans fin; et, pour mettre tout le monde poliment dehors, je proposai à mon mehmandar de faire une promenade dans la ville sur l'éléphant, et je dis à la longue barbe que j'étais au désespoir de ne pouvoir aussi l'avoir pour compagnon.

Me voici de retour, puisqu'en français *je* et *me* il y a. Jamais député du ventre n'a reçu de sérénade plus discordante que le charivari dont me régalent en ce moment les artistes de Julindur. Au travers de mes murs de toile je n'en perds pas un grincement, et je ne suis pas encore assez Alcibiade pour me plaire à cette musique. Je passe le temps à vous écrire, parce que je ne saurais faire mieux en attendant que ce tapage cesse : comme ils jouent par ordre du roi, c'est bien le moins que je le prenne en patience.

Mais, direz-vous, qu'y a-t-il dans les sacs dont tu fais collection? — Cent et une roupies, ou environ deux cents cinquante francs. Si Runjet-Sing se croit obligé à traiter ses hôtes de cette façon, je comprends bien comment il répugne à recevoir des visites. Je me demande où et quand cette attention de sa part finira. A Lahore peut-être, mais sans doute pas avant. Or, comme d'ici à Lahore il y a six journées de marche, je récolterai, avant que d'y arriver, six cents six roupies, à ajouter aux trois cents trois que j'ai daigné palper depuis avant-hier. Jusqu'ici je m'étais toujours révolté de la lenteur des voyages dans l'Inde, mais Runjet-Sing a des argumens qui me réconcilieraient avec

M. Allard une rude accolade. Il m'a présenté ses camarades. Nous sommes tous remontés en voiture. Une heure après, après avoir traversé une campagne sauvage, couverte, comme les environs de Delhi, des ruines de la grandeur mogole, nous sommes descendus à l'entrée d'un oasis délicieux. Un grand parterre de giroflées, d'iris, de roses, avec des allées d'orangers et de jasmins, bordées de bassins où jouaient une multitude de jets d'eau; au centre de ce beau jardin, un petit palais meublé avec un luxe et une élégance extrêmes. C'est ma demeure. Le déjeuner, servi dans de la vaisselle plate, nous attendait dans mon salon. J'ai passé la journée à errer avec mes nouveaux amis dans les allées de mon jardin, et à me laisser étouffer de caresses par eux. Vous jugez combien devait être avide notre curiosité de part et d'autre..... Le soir vint cependant, et bien vite; il fallut nous quitter, car la demeure de M. Allard et celle de M. Court sont à plus de deux lieues de mon pavillon, et l'on ne voyage guère de nuit aux environs de Lahore. Je demeurai seul, dans l'enchantement de ma nouvelle demeure, qui ressemble tout-à-fait aux palais enchantés des *Mille et une Nuits*.

Dans la soirée, mon mehmandar, qui avait informé le roi de mon arrivée, vint m'apporter les félicitations de Sa Majesté, et ses présens : des raisins exquis de Kaboul, des grenades délicieuses qui viennent du même pays, tous les fruits les plus recherchés, et enfin une bourse de cinq cents roupies. Un dîner splendide me fut servi aux flambeaux par une bande de domestiques richement habillés de soie. J'eus le courage de ne prendre, comme à mon ordinaire, que du pain, du lait et des fruits. Je dois de la reconnaissance à ce régime, qui m'a permis de venir à Umbritsir à cheval sans le moindre inconvénient.

Ce matin j'ai été réveillé par M. Allard et M. Ventura, qui allaient chez le roi, dont ils avaient reçu à minuit un message de convocation pour ce matin. Vous saurez que j'ai (je ne sais comment) à Lahore un tel renom que tout le monde grille de me voir, et Runjet n'est pas le moins curieux. C'est pour se donner un avant-goût de ce

étions accroupis, entourés de quelques milliers de soldats, ne fit-il pas comparaître cinq jeunes filles de son sérail qu'il fit asseoir devant moi, et sur lesquelles il me demanda en souriant mon opinion! J'eus la bonne foi de dire que je les trouvais très-jolies, ce qui n'était pas la dixième partie du bien que je pensais. Il les fit chanter à *mezza voce* un petit air syke que leurs jolies figures me firent trouver agréable, et me dit qu'il en avait tout un régiment qu'il s'amusait quelquefois à faire monter à cheval; et il me promit de m'en faire passer la revue.

Les quatre Français (dont, par parenthèse, deux sont Italiens) qui sont à la tête de ses armées, qu'ils ont très-bien disciplinées à l'européenne, lui inspirent souvent des soupçons, quoiqu'il ait depuis dix ans l'expérience de leur probité. Il lui vient quelquefois des soupçons qu'ils sont Anglais ou Russes; et les pauvres diables, que d'ailleurs il paie très-bien et ne traite pas mal, sont obligés à la plus grande circonspection pour garder sa confiance. Je lui ai parlé de manière à soutenir la semi-officialité du caractère anglais que j'ai apporté ici. De tous les titres, c'est le meilleur à la considération d'un païen comme Runjet. J'ai exalté la force, la loyauté, la politique pacifique du gouvernement de Calcutta; et Runjet, quand j'eus fini, dit que le gouverneur-général et lui c'étaient deux cœurs dans un seul corps. En somme, il me plaît extrêmement; et quand je ne suis pas à la cour, il fait de moi les plus grands éloges. Hier, moi absent, il m'a traité de *demi-dieu*, et s'est amusé singulièrement aux dépens d'un des seigneurs de sa cour, qui voulait m'apporter un remède de sa façon, pour un rhume qui me fait éternuer fréquemment à me faire sauter la cervelle.

Hier matin, j'ai fait écrire une description en persan, que j'aie envoyée au rajah avec quelques drogues assez innocentes, car il me faisait assiéger jour et nuit pour les obtenir. Notez qu'il se gardera bien d'en user. Mais il s'amusera à les faire prendre à ses amis et à ses domestiques. Demain, il me fera cent mensonges sur leurs effets, et m'en demandera d'autres encore.

Rien de plaisant comme les bruits de la ville sur mes

des autres, et, qui pis est, de celles qui appartiennent à tout le monde. Au mépris du mystère que les Orientaux, même de la plus basse classe, jettent sur leurs bonnes fortunes et les bonnes fortunes qu'ils achètent, Runjet s'est souvent montré à son bon peuple de Lahore, monté sur un éléphant avec une fille publique musulmane, jouant avec elle aux jeux les moins innocens. Quoiqu'il n'ait que cinquante-un ans, il en est réduit maintenant aux honteux pis-aller des vieux libertins, et il s'en plaint sans vergogne.

Le voici prêt à quitter Lahore; il envoie, vers Moultaun, M. Ventura avec dix mille hommes et trente pièces de canon, pour lever le tribut des provinces reculées de son empire; et M. Allard aura sans doute bientôt une autre destination du même genre. Runjet lui-même se cherchera quelque occupation analogue; car c'est un Bonaparte en miniature, qui ne sait tenir en place. Sous quelques jours nous décamperons tous de Lahore. Je recevrai dans mon audience de départ quelque nouveau présent, et un habit d'honneur qui sera une fort belle robe de chambre, faite en schalls de Cachemyr. J'entends qu'elle devienne la vôtre, mon cher père, dans vos grands jours d'*Essences réelles*. Ma caisse ambulante s'est fort allourdie des roupies de Sa Hautesse; j'ai de quoi aller à Cachemyr et y résider quatre mois sans écorner davantage mon chétif crédit de Calcutta. En tout cas, M. Allard m'en ouvre un illimité à Cachemyr même. Puis, pour revenir à Semla, j'aurai à traverser, sans doute, quelques districts de Kanawer, dont le roi, comme vous le savez, est de mes amis, et me prêtera volontiers quelques centaines de roupies, si des accidens qu'on ne peut prévoir me faisaient arriver chez lui sans argent. En homme prévoyant, j'écris à Kennedy et à Murray (l'agent politique d'Umbala) qu'ils préviennent tous les rajahs montagnards sous leur contrôle, que dans six mois je viendrai frapper à la porte de quelques-uns d'entre eux. Il est probable que c'est celui de Belaspore que j'honorerai de mes faveurs le premier.

Hier, nos compatriotes, mes hôtes, m'ont donné la

D'ici à quatre mois, au moins, il me sera difficile de vous écrire; ainsi, ne vous inquiétez pas, si après celle-ci vous devez attendre la moitié d'une année. Dites-vous que je vais dans le paradis terrestre avec bonne provision de santé. Avant un mois je respirerai l'air salubre des montagnes, d'où je ne redescendrai qu'à l'entrée de l'hiver, dans les plaines de l'Hindostan. Adieu donc, mon cher père, adieu. Le seul chagrin que j'aie est d'être privé depuis si long-temps de vos nouvelles. Je vous embrasse avec Porphyre de tout mon cœur.

Lahore, 18 mars au soir.

J'ai eu aujourd'hui, de Runjet-Sing, mon audience de congé, où je me suis rendu avec M. Allard. J'ai donc passé, pour la dernière fois, une couple d'heures à causer avec cet homme extraordinaire. Il m'a donné le khélat ou habit d'honneur, et celui de l'espèce la plus distinguée. Il coûte cinq mille roupies, ou douze mille francs. C'est une paire de magnifiques schalls de Cachemyr, lie de vin; deux autres schalls de Cachemyr moins beaux; et sept pièces d'étoffe de soie, ou de mousseline, ces dernières d'une beauté extraordinaire : en tout, onze objets; ce qui est le plus honorable des nombres. Ajoutez à cela un ornement selon la mode du pays, en pierres précieuses mal taillées.

Et en dehors de la valeur de ce présent, une bourse de onze cents roupies; ce qui, joint aux précédentes, fait deux mille quatre cents, c'est-à-dire plus d'une année de mon traitement du Jardin.

Ce n'est pas tout. Le roi va me donner des gens pour avoir soin de moi, des soldats à pied et à cheval pour veiller à ma sûreté, un de ses secrétaires pour que je lui fasse écrire dans l'occasion, des chameaux pour porter mes tentes et tout mon bagage jusqu'au pied des montagnes, et enfin, des porteurs pour le faire quand les bêtes de somme ne pourront plus avancer. Enfin, — car il y aura des enfin jusqu'à demain, — aux mines de sel, où j'arriverai dans une dixaine de jours, je recevrai une

l'ignorait presque entièrement. J'écrirai à nos amis pour le recommander, et Porphyre l'aidera autant qu'il pourra.

Adieu, mon cher père : il est minuit, je tombe de sommeil. Ma première sera de Cachemyr.

Mettez en avant les cachemyrs de Runjet, pour aider à la bonne disposition des ames (femelles) charitables qui voudraient remplir de leur nom le blanc d'un certain acte de notaire que vous m'avez donné en partant. Adieu ; je vous embrasse.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Lahore, 21 mars 1831.

Il y a, mon cher Porphyre, un tel principe d'inertie dans une caravane, que si elle s'arrête une dixaine de jours quelque part, il lui devient assez difficile de se remettre en marche. C'est ainsi que tu me vois encore à Lahore, quoique j'aie reçu le 18, du roi, mon audience de congé. Mais il se présente au jour du départ une foule de petites affaires qui obligent à l'ajourner. Le bagage à ajuster, diviser, charger autrement, si l'on emploie de nouveaux moyens de transport ; des ouvriers qui promettent et qui ne tiennent pas plus parole que chez nous, etc., etc., etc. Cependant je passe demain la revue de ma petite armée, et le jour d'après je passerai le Ravee.

Si tu as lu d'abord ma lettre à notre père, j'espère que tu es content de Runjet-Sing. Je viens de convertir ses bourses de roupies en un billet à vue de deux mille cinq cents roupies sur Cachemyr, où je porte d'ailleurs un mandat royal de deux mille roupies, et dégarnis mon coffre, de peur d'accident, attendu que, chemin faisant, dans une dixaine de jours je recevrai encore cinq cents roupies de la part du roi.

Si tu comptes bien, tu verras que cela fait cinq mille roupies, ou environ douze mille cinq cents francs, que j'entends bien me réserver et faire passer à Calcutta, où

mendians armés, d'autant plus dangereux que leur caractère sacré les rend fort respectables, en même temps que leur vie oisive les oblige à voler pour subsister.

Sur la route de Paishawer à Cachemyr, un autre fanatique, un Syed, c'est-à-dire un soi-disant descendant du prophète, fait le diable avec dix ou douze mille bandits de son espèce; et il est probable que Runjet, qu'il fait enrager depuis quelques années, se décidera à lui donner une chasse vigoureuse très-prochainement. Mais je me tiendrai toujours derrière la ligne des opérations militaires. Si le Syed m'empoignait, il me couperait le cou sur-le-champ pour se rendre agréable à Dieu.

Je perds un peu de vue notre politique. Il n'y a pas grand mal, car elle me semble aller tout de travers.

J'ai reçu hier une lettre d'adieux de Calcutta, de cet homme distingué et aimable que le hasard me fit rencontrer dans l'Himalaya, M. Inglis, richissime négociant de Canton, qui y retourne jouer à perdre ou gagner des millions. Il me promet de m'écrire souvent de ce pays-là, qu'il connaît admirablement : c'est presque un ami pour moi. Si dans une couple d'années Morlot recevait à mon adresse une petite caisse de plantes de Chine, qu'il ne s'en étonne pas; car j'ai donné son adresse à M. Robert Inglis, qui m'a promis un cadeau de ce genre.

Adieu, cher ami; je t'embrasse de tout mon cœur.

FIN DU TOME PREMIER.

1830.

A M. Victor de Tracy. — 19, 22 mars. 131
A M. Jacquemont père. — 10, 17 mars. 137
A M. Porphyre Jacquemont. — 15, 20, 27 mai, 4, 22, 25 juin. 147
A M. Jacquemont père. — 21, 22 juin. 165
A M. Victor de Tracy. — 23 juin. 175
A Madame Victor de Tracy. — 24 juin. 177
A M. Achille Chaper. — 25 juin. 179
A M. Jacquemont père. — 15 juillet. 182
A Mlle Zoé Noizet de Saint-Paul. — 24 août. 187
A M. Porphyre Jacquemont. — 25 août, 28 juillet, 26 août. 189
A M. Jacquemont père. — 26 août. 198
A M. Élie de Beaumont. — 9 septembre. 209
A M. Charles Dunoyer. — 23 octobre. 213
A M. Élie de Beaumont. — 24 octobre. 219
A M. Victor de Tracy. — 25 août. 221
A M. Jacquemont père. — 28, 31 octobre. 227
A M. Porphyre Jacquemont. — 1er nov., 27 septemb. 237

1831.

A M. Jacquemont père. — 10, 29 janvier, 3 février. 243
A M. Victor de Tracy. — 12, 28 janvier. 262
A Mlle Zoé Noizet de Saint-Paul. — 18 janvier. 265
A la même. — 29 janvier. 266
A M. Jacquemont père. — 16 février. 269
A Madame Fanny de Perey. — 22 février. 270
A M. Porphyre Jacquemont. — 23 février. 272
A M. Achille Chaper. — 24 février. 273
A M. Jacquemont père. — 25, 26 février. 278
A M. Jacquemont père. — 4, 12, 16, 18 mars. 282
A M. Porphyre Jacquemont. — 21 mars. 294

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE VANDERBORGHT FILS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 17.

et par ordre du roi, il ajouta un fusil à deux coups, fait dans ses montagnes d'après un modèle anglais. J'aurais préféré, comme curiosité, un de ces longs fusils à mèche; mais il regardait son fusil à deux coups comme un chef-d'œuvre de l'industrie de l'Himalaya, et vous verrez qu'elle n'est pas brillante. Nous traversâmes hier matin le Jêlum ou Hydaspe, et vînmes camper ici. Je passai la soirée avec mon ami *le lion à l'eau de rose* [car telle est la signification de Goulâb-Sing : Goul (rose) âb (eau) Sing (lion)], qui est un soldat de fortune, une sorte d'usurpateur. Je suis persuadé que le rajah légitime de Jummoo, Kangra, et des autres principautés des montagnes, que Runjet a transférées à Goulâb-Sing, me plairait moins. Celui-ci est un lion à la guerre, mais nullement un petit-maître à l'eau de rose; c'est un homme de quarante ans, d'une beauté extrême, et des manières les plus simples, les plus douces et les plus élégantes : il m'a mené ce matin voir les mines de sel qui sont situées à trois lieues dans les montagnes. Nous partîmes à l'aube du jour ; la température était délicieuse. Comme j'avais des baromètres à ma suite, je réglai le pas sur l'allure la plus lente de mon cheval, et je ne fis grâce à Goulâb-Sing d'aucune plante nouvelle. Toute pierre qui me parut suspecte fut également examinée, et mon éloquence punjabienne fut telle sur la botanique et la géologie, que mon compagnon, charmé de savoir les noms *sanskrit-feringui* de tant de plantes (leurs noms latins que je lui disais), se mit à herboriser avec moi, et je lui dois plus d'une plante qui m'avait échappé. Il faut qu'un Européen soit absurde pour ne pas savoir attacher prodigieusement par sa conversation un Oriental, à moins qu'il n'ait affaire à une bête. L'Europe, dans les détails les plus vulgaires de sa civilisation, est une mine de merveilles pour ces gens-ci; ils vous écouteraient tout le jour avec plaisir si vous vouliez bien leur montrer ces trésors, sans grandes phrases ni style figuré. — Deux fauteuils couraient devant nous, et lorsque nous passions près d'un arbre ou que j'avais des paquets de plantes à serrer, le rajah et moi nous nous asseyions; et pour peu que notre halte fût de quelques minutes, Goulâb-Sing fai-

parer, mais sur des pierres anguleuses, quand je me dégageai et tombai seul à la renverse.

Vous souvient-il, mon cher père, de m'avoir souvent reproché avec tendresse l'aspérité désagréable de mes manières, et leur sécheresse repoussante?..... et je convenais de ces torts malheureux de mon caractère..... Eh bien, il faut que depuis quelques années, depuis mon départ de France, mon humeur se soit modifiée bien à mon avantage; car j'ai trop recueilli de preuves d'intérêt de gens trop divers, pour ne pas en rapporter une partie aux qualités dont vous vous affligiez autrefois de me voir si complètement dépourvu. Le hasard ne serait pas si constant en ma faveur : il faut qu'il y ait de ma part quelque bien-joué, ce qui n'est autre chose que le désir de plaire, produit à mon insu par une disposition habituelle plus bienveillante. — Hier, un de mes domestiques qui me sert de trésorier, parce qu'il sait lire et écrire, et que je le crois plus honnête que les autres, me vola; il mit dans sa poche quelques roupies que je lui avais commandé de donner à des bateliers. J'eus par hasard la preuve de sa friponnerie. Au lieu de me mettre en colère, et de lui donner peut-être quelques coups de fouet, comme je l'eusse fait probablement il n'y a pas plus d'un an encore, je lui parlai avec une extrême douceur; et, quoique je le punisse par une amende au profit des gens qu'il avait voulu voler, et par le refus d'un congé qu'il me demandait, je lui fis faire, et, je crois sincèrement, ce que jamais Indien n'avait fait auparavant, l'aveu de sa faute et de son repentir. Bonsoir; car à continuer, je ne sais où s'arrêterait ce scandaleux *trumpetting-oneself*, et vous me prendriez en grippe avec raison. J'ai d'ailleurs terriblement besoin de m'étendre sur un lit.

Jellalpore, sur les bords de l'Hydaspe, rive droite, le 11 avril 1831.

Dieu soit loué! mon cher père, sans oublier ce qui est dû de bénédictions à M. Augustin Taboureau, à M. Cordier de Chandernagor, au capitaine Wade de Loodheeana et à M. Allard, qui, ajoutant leurs bons offices les uns au

avec les Lamahs, et me voici fort près de Cachemyr, où je passerai celui-ci. Il y a quatre routes pour y entrer du côté du Punjaûb : celle de Jummoo, celle de Bimbur, celle de Mirpore et Prounch, et enfin, au nord, celle de Mozufferabad. Il eût été dans mes convenances géologiques de prendre cette dernière, d'où j'aurais pu faire une excursion au pied du Hindoo Cosh; mais un chef de fanatiques afghans, Sayed-Ahmed, l'occupe depuis quelques mois, et Runjet-Sing, qui pourrait l'écraser par une mesure décidée, se contente d'agir mollement et de le tenir confiné dans un pauvre district montagneux. Ahmed y pille et brûle le peu de villages qu'il y a, et ferait de moi pis qu'un musulman si je tombais entre ses mains. J'ai dû à regret renoncer à cette route, que le roi d'ailleurs, dans l'intérêt de ma sûreté, dont il se regarde comme responsable envers le gouvernement anglais, ne m'eût point permis de prendre.

J'ai quitté, avant-hier, le rajah Goulâb-Sing, enchanté de lui comme il l'était de moi. Un courrier partira tous les jours de mon camp pour lui porter de mes nouvelles, et je lui ai promis de lui écrire quelquefois de *ma main*, en persan; ce qui a paru lui faire un extrême plaisir. Nous sommes assez amis, et il est assez bon diable pour me passer quelques omissions d'étiquette, auxquelles je serai exposé en n'empruntant pas la main d'un secrétaire. Ma sûreté, les égards qu'on me prodigue en ce pays, les facilités qu'on m'y accorde pour voyager, tout cela repose sur l'idée de la considération qu'on y attache à mon nom, et je ne dois négliger aucun moyen de la soutenir et de l'accroître. Goulâb-Sing ne sait ni lire ni écrire, et il a peu d'estime pour ce talent vulgaire, dans un homme de la classe moyenne dont il est le métier, le gagne-pain; mais dans un seigneur, et dans un seigneur feringui qui plus est, c'est à ses yeux un talent admirable.

J'irai avec mes dix chameaux, c'est-à-dire avec les chameaux du roi, jusqu'à Mirpore. Là on leur substituera des mulets pour porter mon bagage, que j'allégerai un peu; et à Prounch, les mulets seront remplacés par des porteurs. Je n'ai pas l'ennui de tous ces arrangemens. C'est mon mehmandar Cheikh-Bodder-Bochs qui veille à tout,

deux mille francs qu'on y a fait depuis 1830. A Calcutta il me reste, entre les mains de mon banquier, environ six mille francs, auxquels je dois ajouter le susdit supplément pour les années 1830 et 1831 ; ce qui fait dix mille francs.

Je ne crains pas qu'on me vole ; — outre qu'il y a six factionnaires en sentinelle pendant la nuit, à la garde de mon camp, chaque district où je passe est responsable de tout ce qui peut m'arriver. Tout, jusqu'au cours des saisons, me favorise. Année commune, déjà à cette époque la mousson du sud-ouest dévore de ses chaleurs brûlantes le Punjaûb. Bernier, dans les premiers jours de mars 1663, écrivait, chaque matin, qu'il périrait sans doute dans la journée, et cette année, des orages plus fréquens qu'à l'ordinaire en cette saison, rafraîchissent souvent l'atmosphère. Il ne fait encore que très-chaud, et dans cinq jours j'entrerai dans les montagnes à Mirpore; après quoi je me moque de la mousson d'été.

Vous parlez avec méprise du tonnerre et des orages d'Europe, comparés à ceux de l'Inde. Il est vrai qu'ils sont terribles dans l'Himalaya; et, par exemple, j'en ai reçu un ce matin, qui se sentait gigantesquement du voisinage de cette grande chaîne ; mais c'est en Europe cependant, et dans les Alpes, sous le Mont-Blanc, que j'ai vu le plus beau spectacle en ce genre. Élie de Beaumont était de la partie, et ne l'a assurément pas oublié.

Pour vous prouver ma piété filiale, je viens de changer de vêtemens, et je bois à votre santé un verre de punch qui ne nuira point à la mienne : c'est pour chasser l'humide dont j'ai fait ample provision ce matin, en galopant trois heures dans le déluge pour faire cette étape. C'est dans ces occasions que la vigueur de mon cheval, soi-disant persan, me réconcilie avec son indigne caractère. J'ai songé plusieurs fois à le réformer à cause de ses vices ; mais depuis Bénarès, malgré toute sa malice, il n'a point réussi à me jeter par terre; lui-même jamais n'a manqué du pied, jamais n'a boité, et il est probable qu'il me portera tant que je voyagerai par la voie sèche, à l'exception toutefois du Cachemyr, où ses effrois subits, ses écarts et ses entêtemens, pourraient le jeter avec moi au fond de quel-

ne vous faites pas octogénaire à plaisir avant le temps, qui viendra de lui-même assez tôt. Écrivez à Frédéric pour l'amour de moi, et contez-lui tout ceci, car je ne compte guère qu'il vienne lire mes lettres à Paris. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Sur les bords de l'Hydaspe, à Jellalpore, le 11 avril 1831.

Que de choses à vous dire, cher ami, sur moi d'abord, — *primo mihi;* — puis sur vous autres là-bas, dont les gazettes anglaises et *le Constitutionnel* me racontent l'héroïsme, le patriotisme, la gloire immortelle; que sais-je encore?... Le mois de juillet 1830 nous à tout-à-fait relevés de la Jean... sucrerie décidée dont notre nation, — la grande nation, — prenait rapidement le caractère aux yeux des autres. Il est fort heureux pour moi que je me trouve parmi les Sykes et les Afghans; car les Anglais, si je fusse resté davantage de l'autre côté du Sutledge où ils règnent, m'eussent fait crever de dîners. J'étais, sans modestie, prodigieusement à la mode parmi eux avant la grande amende honorable du 28 juillet; mais depuis j'ai fait tout-à-fait fureur; et comme j'étais le seul animal de mon espèce, c'est-à-dire le seul *french gentleman*, auquel ils pussent s'en prendre, il m'a fallu payer pour la nation tout entière dont j'étais l'unique représentant; manger comme un ogre, boire comme un poisson, et parler comme un avocat; lâcher le *speech* à propos et hors de propos, à tout propos enfin : — « *Gentleman, the deep emotion which I feel, etc., etc.;* puis vient *the unadequacy* de votre très-humble *to do justice, to such an eloquent, etc.* » — Mais, Dieu merci, comme je n'ai pas un estomac d'alderman, m'en voilà quitte jusqu'à mon retour à Semla, dans six mois, où il faudra recommencer de plus belle. En attendant, je ramasse des herbes et des pierres dans la Pentrapotamide; — ce qui me paraît infiniment plus classique

plus galantes, avec accompagnement obligé de Cachemyriennes; et quoiqu'elles eussent le tour des yeux barbouillé de noir et de blanc, j'ai le goût assez dépravé pour ne les en avoir trouvées que plus belles. Mais cela (et *cela* sera tout ce que vous voudrez) leur est égal comme deux œufs.

J'ai une longue barbe, — rousse, il faut bien en convenir; — mais j'ai gardé, d'ailleurs, l'habit européen. Les chiens ne laissent pas d'aboyer vigoureusement après cette figure insolite; les enfans me rendent avec usure la vexation que j'infligeais, il y a vingt ans, avec les autres polissons de mon âge, aux pauvres diables de Turcs que je rencontrais dans les rues; ils ne se lassent pas de me regarder; mais je me meus avec mon atmosphère de serviteurs et de cavaliers, qui sont parfaitement accoutumés à mes allures, et tiennent éloignés sur le second plan ceux qui manifesteraient un étonnement indiscret. Il y a quelques jours, j'ai fait faire de la botanique et de la géologie au rajah Goulâb-Sing, successeur de feu Taxile; et comme il est convenu que je suis un homme admirable, la perle des sages, chacun porte aux herbes et aux pierres la plus grande vénération. Adieu. — Le *moi* a fait sa part si grande, qu'il ne reste rien pour *vous*. Qu'êtes-vous devenu dans cette bagarre? — Écrivez-le moi, cher ami. Vous le devez à ma bien sincère amitié.

Je vous embrasse.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Camp près de Jellalpore, sur les bords de l'Hydaspe, le 11 avril 1831.

Je vous ai écrit, mon cher ami, de la frontière anglaise du Sutledge, dans les derniers jours de février. Je suis entré, le 2 mars, sur le territoire syke, où j'ai été accueilli de la manière la plus distinguée. Mon père, à qui j'ai écrit de Lahore, vous aura dit, sans doute, la flatteuse réception que m'a faite Runjet-Sing, la haute protection dont il

Votre amitié ne s'abuse-t-elle pas sur l'intérêt véritable que peuvent avoir mes lettres? Mon père paraît charmé des deux premières que je lui ai écrites après mon départ de Calcutta à Chandernagor et à Bénarès, et qu'il vous avait envoyées à lire le jour même où vous finissiez de m'écrire; mais si la sincérité de son témoignage ne m'est pas douteuse, sa valeur m'est du moins très-suspecte; et je vous avoue, cher ami, qu'il en est de même du vôtre, et pour la même raison. Je ne sais quelle différence il peut y avoir entre mes journaux et ma correspondance; mais j'ai fait quelquefois l'expérience de relire les premiers après un long intervalle, et je ne me suis pas jugé comme vous le faites. Cependant, je ne saurais les écrire avec plus de négligence ou de précipitation que des lettres; car de celles-ci, par exemple, aujourd'hui j'en ai écrit cinquante-quatre pages de ce petit format, après avoir galopé trois heures ce matin, pour faire mon étape; et la soirée est longue encore. Le compliment que vous me faites me serait, en vérité, le plus agréable de tous, si je le recevais d'autres personnes non prévenues pour moi comme vous l'êtes. Quand il ne s'agit que d'herbes et de pierres, on peut se dispenser d'être amusant : ce n'est pas le lieu; mais hors des détails techniques des sciences, c'est, j'en tombe d'accord, la première qualité dans le noir mis sur le blanc. Quel autre but un habitant de Paris peut-il avoir que son plaisir, en cherchant, dans un livre sur l'Inde, la connaissance de son organisation sociale et politique, et la description des traits sous lesquels s'y montre la nature? Si ce livre qui lui apprend ces choses l'ennuie, le clore est mauvais; car, après tout, c'est du plaisir que cherche le lecteur. Il le pose de côté, et ne le continue pas.

La science a des sommités philosophiques qu'il n'est pas impossible de rendre accessibles, ou du moins visibles, aux esprits qui ne sont pas familiers avec elles. Mon ambition serait de mêler de la physique générale et des considérations élevées d'histoire naturelle à des tableaux d'histoire politique, et à des esquisses de mœurs indiennes. Mais comment pourrai-je le faire sans donner à ces der-

pendant le hasard m'aura servi quelquefois. De Lahore, par exemple, je me souviens dans ma lettre à notre père avoir lâché quelque confession incongrue qui l'aura empêché de la montrer à bien des gens. Je sais et j'aime beaucoup à causer à deux; — à trois, c'est tout autre chose : il en est de même pour écrire. Pour parler comme je pense et sans blague, il me faut la persuasion que je ne serai lu que de celui à qui j'écris. Mais toi, mon ami, tu me demandes précisément et bien modestement, pauvre Porphyre, un petit mot d'amitié seulement et de blague. Ce n'est pas un ton qui se commande, et je ne saurais jouer aujourd'hui cet air-là; mais quand je me sentirai en veine, je songerai à toi; et comme il y a toujours près de moi encre, plume et papier, tu seras servi à souhait.

Cambessèdes est un excellent garçon, à qui tu feras bien de dire mille amitiés de ma part quand tu le rencontreras. Je lui écrirai de Cachemyr avant un mois.

Je tombe de sommeil. Adieu donc, mon cher ami; je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Camp à Nûr, près d'un hameau, dans les bois, parmi les montagnes de la route de Cachemyr, 20 avril 1831.

Il m'en coûte, mon cher ami, de ne pas jurer sur le papier; mais je prends fièrement ma revanche dans l'air : c'est qu'au fait, le genre ambulant expose parfois ses amateurs à une telle complication de vexations, que l'envie leur prend de s'asseoir sur la première pierre, de se croiser les bras, et de damner le ciel et la terre. Voici cinq jours que je ne cesse d'être, et très-légitimement (si nos amis libéraux n'ont pas rayé ce mot du Dictionnaire), et très-légitimement, dis-je, ou d'une humeur de chien ou positivement en fureur. C'est depuis mon entrée dans les montagnes. Je devais y trouver un équipage de mulets et de porteurs, que le roi avait ordonnés dès long-temps

arrivèrent à la fin, les uns à la suite des autres, à un quart de lieue d'intervalle; et sur les quatre heures de l'après-midi je déjeunai. — J'étais entré sur les terres de Goulâb-Sing. On m'en promettait monts et merveilles. Les chefs d'un fort voisin vinrent me faire leur salam. A les entendre, il pleuvait des mulets et des porteurs dans leurs montagnes. Cependant il ne tomba dans la nuit que de l'oxide d'hydrogène en quantité incommensurable; et mon noyau d'hier, loin de grossir à la pluie, y fondit comme du sel. Ce matin, quand je demandai si de nouveaux porteurs étaient arrivés, on me dit que ceux d'hier avaient décampé. J'ordonnai qu'on mît à leur recherche mes vingt soldats montagnards, dont il n'était encore arrivé que dix la veille; mais ils étaient de sucre, si les porteurs étaient de sel; car il n'en restait plus aucun vestige après la pluie. Le reste de ma caravane, se traînant avec des ânes pris de force, était sur les dents. Je pris ta longue vue et regardai à l'horizon pour y trouver quelque village où faire la course, la traite plutôt; car c'étaient des porteurs qu'il me fallait; mais pas la moindre trace de fumée, que sur le bord opposé de mon torrent, que l'orage de la nuit avait rendu impassable. On déterra cependant à la fin une vingtaine de mes cachemyriens d'hier, qui s'étaient nichés dans de grandes herbes; et, laissant derrière mon gros mehmandar pour faire le Prométhée et créer des hommes dans le désert, afin de pourvoir au transport d'une moitié de mon bagage gisant tristement sur le bord du torrent comme les débris d'un naufrage, je poussai en avant, suivi d'une petite colonne portant le plus nécessaire. Aussi écris-je en déjeunant, quoiqu'il ne soit pas encore midi; c'est que j'ai fait tant de détours et que j'ai tant grimpé à droite et à gauche dans les montagnes, que je suis arrivé après cette première division. Ici je puis attendre. Mon cuisinier a quarante œufs, de la farine et du riz à proportion; il y a autour du hameau quelques champs de blés verts pour les chevaux; j'ai une tente, une chaise, une table, encre, plumes et papier, comme tu vois; le site est assez élevé pour n'être que très-chaud, et je laisse à la grâce de Dieu mon arrière-

ferré. C'est à n'y pas tenir! L'eau à boire n'est que de la boue, une espèce de chocolat fort dégoûtant, même pour un voyageur indien, qui, après deux ans de courses comme les miennes, doit être peu délicat sur la boisson. Adieu, mon cher ami; je vais faire un petit tour près de ma tente, et me donner la satisfaction de jurer comme un roulement de tambours. Quand tu as convoyé des parcs d'artillerie avec des bœufs dans les boues de la Pologne, tu as peut-être éprouvé une légère teinture de la vexation qui me jugule. Cependant il faut faire contre mauvais fortune bonne tête, si ce n'est bon cœur; user de patience, délier et ne pas rompre, poser et ne pas jeter. — Dieu! que le beurre de mon omelette était fort! quel roquefort! et que le soleil qui brille entre deux actes du déluge, est chaud sous une toile mince où l'air s'étouffe. Sacré....! en voilà une du moins que notre père, si tu la lui donnes à lire, ne sera pas tenté de communiquer à tous nos amis. Pour faire diversion, j'ajouterai en indien *bhânne tchoûte!* ce qui est un jurement près duquel tous les nôtres ne sont que très-petits garçons. Adieu.

Le 20 au soir, en dînant.

Ma vexe n'était pas encore à son maximum, quand je te barbouillais, ce matin, une longne feuille d'hyéroglifes. Mais le soleil brille plus vif après l'orage : la réprimande à mon mehmandar a fait effet. Le voici qui arrive avec tout le reste de mon bagage; plus, douze Cachemyriens qu'il a faits prisonniers dans ce village qui se croyait à l'abri des attaques de mes gens, parce que le torrent était impassable; mais mon homme l'a traversé, à ce qu'il m'a dit, sur des outres enflées d'air; et d'assaut, avec quatre soldats, a pris les douze pauvres diables qu'il m'amène. — Pendant ce temps-là, le visir d'un petit chef des montagnes voisines m'en amenait dix de son crû, en sorte que je nage dans l'abondance; et comme je les paie, ce à quoi ils ne s'attendaient aucunement, étant appréhendés de par le roi et soi-disant payés par lui, la bande autour de moi est assez joyeuse. C'est l'abomination de la désolation que de manquer du monde nécessaire, puisque

tre atteint sont plus grandes, parce que vous êtes le seul sur qui Jupiter puisse viser; et quoique assez manchot.... les plus maladroits ont aussi leurs coups de raccroc.

Maudis mon infâme écriture, je te le permets. Excuse-la cependant, ainsi que ce papier de Cachemyr, parce qu'à écrire aussi mal sur ce papier glissant, la plume suit la pensée et ne reste jamais en arrière; et le *métal* (style de Saint-Domingue) précieux pour moi, c'est le temps. Tu verras au moins, cher ami, dans tout le désordre de ces longues feuilles, que pour être à quelques mille lieues de toi, ta pensée ne m'est pas moins vivement présente, et qu'une des plus agréables illusions de ma solitude, c'est de rappeler ton souvenir et de causer avec toi, exactement comme si tu étais là.

Adieu. En vertu de la pluie dont j'ai été si largement et si entièrement saucé ce matin, je vais m'accorder le cigare après mon dîner; — mais ce sera en lisant le mémoire d'Élie de Beaumont. Bonsoir donc, cher ami; je t'embrasse.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Au camp de Berâli, dans une petite plaine au milieu des montagnes, sur la route de Cachemyr, 22 avril 1831.

Mon cher père,

Je m'étais bien promis de ne jamais croire aux aventures; mais force m'est de me rendre à l'évidence, et vous allez être converti comme moi.

Les Indiens et les Persans appellent Cachemyr le Paradis terrestre. On nous dit que le chemin qui conduit à l'autre est bien étroit et bien difficile : il en est de même de celui de Cachemyr, sous tous les points de vue possibles.

C'est à Soukchainepore, sur les bords de l'Hydaspe, au pied des montagnes, que les premières ombres parurent dans le tableau de mes prospérités ambulantes.

rut, dans le plus pitoyable équipage. Cheikh-Bodder-Bochs, mon mehmandar, et le lieutenant de mon escorte Mirza, avaient, comme dirait M. de Foucauld, empoigné une demi-douzaine de pauvres diables, et une troupe d'ânes qui apportaient le reste de mon bagage.

Un orage terrible dura toute la nuit; et comme chat échaudé craint l'eau froide, et l'eau chaude encore davantage, je me souvins que l'an passé, dans le Dhoon de Dehyra, et sur les cimes de Mossouri, le Dieu qui lance la foudre n'ajustait pas si mal, en supposant qu'il faisait feu sur moi; en entendant craquer les arbres d'alentour, et voyant ma tente illuminée presque continuellement par la foudre, j'aurais préféré, je vous l'avoue, une nuit calme et sereine, avec le clair de lune obligé.

Il paraît cependant que Jupiter ne tirait qu'à poudre cette nuit-là, car son épouvantable tapage ne tua ni ne paralysa personne.

Mais les torrens de pluie qui servaient d'aliment à cet incendie du ciel, fondirent mes ânes, mes chevaux, mes soldats, mes porteurs, comme s'ils eussent été de sucre.

Au lever du soleil, je ne retrouvai que mes cavaliers, parmi lesquels il y a une espèce de discipline. Mais la pluie les avait rendus torpides comme des serpens enterrés dans la neige; et leurs pauvres chevaux ressemblaient à des chevaux de bois, tant ils étaient raides. Cette petite troupe d'élite se mit cependant peu à peu en mouvement, déterra, à la lettre, quelques-uns de mes soldats à pied, et, assistée de ceux-ci, parvint à ramasser, de droite et de gauche, les vingt Cachemyriens de la veille. Tout le reste avait disparu sans retour.

J'administrai à Bodder-Bochs une nouvelle réprimande, cette fois sévère; et lui souhaitant l'art de Prométhée pour improviser vingt porteurs dans un désert, je poussai en avant, suivi, comme la veille, seulement du plus nécessaire de mon bagage.

Le chemin était d'une extrême difficulté : il fallait sans cesse mettre pied à terre; et, malgré tous leurs soins, les chevaux de deux de mes cavaliers tombèrent dans une es-

tin il se trouva un nouveau déficit dans le nombre de mes porteurs. Je fis comme les jours précédens, et partis le premier avec une troupe légère. La distance était plus grande qu'à l'ordinaire, la route très-mauvaise pour un promeneur du Thibet. J'arrivai néanmoins sans accident de mon chef, ni autour de moi, à Nekki, hameau encore plus misérable que celui de la veille. Mon cheval était déferré et boitait fort; j'y regardais moins, parce que la nature du chemin ne permettait que d'aller à pied.

La nuit approchait, et je m'étonnais un peu de ne pas voir arriver mon mehmandar, d'autant plus que le reste de mon bagage, mis à flot par ses soins, avait rejoint le camp. Enfin un de ses domestiques vint tout haletant dire que son maître avait fait une chute, et s'était cassé le bras.

Contre la règle asiatique de ne pas faire un pas vers un inférieur, je pris le bâton d'un de mes Cachemyriens, et, suivi de plusieurs de ces gens et de mes cavaliers, je descendis du haut de ma montagne vers le blessé pour lui porter secours. On le disait gisant à deux lieues du camp dans un vallon; mais je courus trois heures, au risque de bien des entorses et des culbutes, avant de le trouver. J'avoue que son excessive pusillanimité m'inspira du dégoût, et me fit presque regretter d'être venu si vite, sinon si loin. Cette lâcheté dans un corps d'Hercule n'était que plus saillante. Il me fut impossible de visiter sa blessure assez bien pour la connaître exactement. Ma visite ne lui servit qu'à l'empêcher de se rendre malade, à force de boire du mauvais râkh pour reprendre ses esprits défaillans, disait-il. Je fis casser la bouteille. La nuit promettait d'être belle, et je laissai le blessé étendu sur un lit, au milieu des forêts de pins, entouré d'une vingtaine de serviteurs ou de soldats pour le soigner et le garder. On devait l'amener ici, aujourd'hui, sur son grabat. Je revins bien tard au camp, à la lueur très-douteuse d'une lune encore bien nouvelle, et par des chemins effrayans. Cependant je fis prendre à tous mes gens les précautions que je prenais moi-même; et nous nous traînâmes tous sans accident pendant une demi-heure, collés à des murailles immenses, le long d'escarpemens verticaux.

unie : le fort s'élevait au milieu sur une butte, et contribuait à rendre le paysage infiniment pittoresque. Des groupes nombreux de soldats, dans leur accoutrement oriental, n'y manquaient pas, et donnaient à ce paysage toute la couleur locale que Messieurs du *Globe* peuvent désirer. Je trouvai ma caravane au repos, sous un immense figuier sacré, le seul arbre de ces lieux étranges. Je commandai qu'elle poursuivît sa marche ; alors mes domestiques vinrent me dire qu'on ne le leur permettait pas, et que c'étaient les gens du fort qui la faisaient s'arrêter là.

Un grand nombre de ceux-ci s'étaient approchés de moi ; ils se foulaient presque autour de mon cheval, sur lequel j'étais remonté. Mais la curiosité me paraissait leur seul motif; leur foule s'ouvrait à mon ordre. Cependant elle s'était tellement grossie, que les hommes de mon escorte y étaient comme perdus. Impatient du délai, je commandai qu'on allât chercher au plus vite le gouverneur..... Il vint bientôt, au milieu d'un nouveau flot de soldats, de plus mauvaise mine encore que les précédens, et si misérablement vêtu lui-même, que je fus obligé de demander à Mirza lequel de ces gueux en guenilles était le chef. Par respect pour le roi, dont il est l'officier, je descendis de cheval pour recevoir ses complimens, attendu que lui-même était à pied. Il m'offrit un chevreau que mon maître d'hôtel emmena... J'avais peine à atteindre jusqu'à la fin de sa harangue pour faire éclater mon indignation du refus fait à ma caravane d'avancer, je l'apostrophai avec véhémence, lui demandant s'il était vrai qu'il eût osé donner un tel ordre. Néal-Sing, car c'est le nom de ce bandit, parut un peu déconcerté de ma violence; et, sans répondre à mon interpellation, il m'offrit de me donner autant de soldats que j'en voudrais, pour garder mon bagage ; je lui dis que moi et lui, nous étions les seuls habitans de ce désert; que je n'avais aucun besoin de ses soldats, et que la seule chose que je lui demandasse était de les faire retirer. Il me donna alors à comprendre qu'un tel ordre de sa part ne serait pas obéi ; et de nouveau il m'engagea à accepter une garde de sa troupe. Je le crus prudent, et je l'acceptai.

que je me rendais à moi-même ces respects, je ne leur parlais que comme à des serviteurs. Je parvins, par cette manœuvre, à les éloigner la plupart de leur chef, que je traitais avec la même familiarité, mais avec un accent de bienveillance et de protection. Je l'emmenai à l'ombre de ce grand figuier que je vous ai dit, pour l'entretenir moins publiquement. Je l'y fis asseoir humblement par terre, tandis que j'avais fait préparer pour moi une de mes chaises. Il semblait pressé d'entrer en matière; mais j'appelai mon maître-d'hôtel pour m'apporter un verre d'eau sucrée, ce qui fut long à préparer. Je me plaignis de la chaleur, et commandai à un autre de mes domestiques de tenir un parasol au-dessus de moi, à un autre de m'éventer avec un plumeau de plumes de paon. Je pris toutes mes aises, non-seulement sans en rien rabattre de mon ordinaire, mais en y ajoutant, je vous assure, largement; laissant Néal-Sing par terre, dans toute son humilité, pour réfléchir en silence sur la grandeur du crime qu'il pouvait avoir eu l'idée de commettre, et sur la grandeur terrible de ses conséquences, je lui expliquai alors sous quels auspices j'étais venu dans ce pays, et la vengeance terrible que le roi ne manquerait pas de tirer de tout affront que je pourrais recevoir dans ses États, pour convaincre le gouvernement anglais qu'il n'en était pas l'instigateur.

Mon homme protesta qu'il n'avait contre moi aucun dessein criminel; il ne doutait pas que le roi, me sachant entre ses mains, ne lui payât ce qu'il lui devait depuis si long-temps, pour m'en tirer. Je lui représentai qu'après avoir fait au pouvoir de Runjet un tel outrage, il ne pourrait jamais se flatter d'un pardon sincère, et qu'il en paierait tôt ou tard la peine par quelque châtiment cruel; j'affectai de n'être point menaçant en lui disant ces choses; j'affectai de ne lui parler que dans son propre intérêt, et cette adresse ne fut pas sans succès. Néal-Sing, alors, me proposa de me laisser aller libre, et de ne retenir que mon bagage. Je rejetai cette idée par des considérations qui devaient lui faire sentir davantage la distance qu'il y avait de moi à lui. Voyager sans mes tentes! sans mes meubles! sans mes livres! sans tous mes vêtemens! moi

mon entretien avec leur chef. — Ni dix mille, ni deux mille, ni même mille, par la raison que je ne les ai pas. Mais en considération de votre position malheureuse, je vous donnerai cinq cents roupies. — Cinq cents roupies! s'écria-t-il; à quoi bon? Nous sommes ici quatre cents hommes qui, depuis trois ans, mourons de faim! Deux mille roupies, ou rester ici prisonnier! — Sans paraître faire attention à son alternative, je levai les épaules à l'absurdité de sa demande, et lui offrir de s'en faire convaincre par mon trésorier; il accepta avec empressement la proposition de voir compter mes trésors. Je le repris avec hauteur, avec sévérité, avec mépris, de ce mouvement, comme si ce que j'avais dit pouvait n'être pas la vérité. — Les Asiatiques, lui dis-je, sont des misérables qui se parjurent pour un écu; mais n'avez-vous pas entendu parler de ce que c'est que la parole d'un seigneur chrétien? — Et il me faisait à mains jointes des excuses, protestant qu'il me croyait; mais répétait que cinq cents roupies ne pouvaient suffire à tant de gens.

Je changeai le lieu de notre conférence; apercevant un petit vallon ombragé, je dis à Néal-Sing d'y venir avec moi pour la continuer; et j'avais grand soin d'avoir continuellement besoin de quelque objet renfermé dans mes malles, pour me faire suivre de tout mon bagage, et constater, aux yeux des misérables qui m'entouraient, qu'il y avait une mesure dans la rébellion de leur chef, et que je ne me considérais nullement comme leur prisonnier. Je m'arrêtai vingt fois pour garder de près quelque plante, pour l'observer à la loupe, la faire cueillir et serrer dans un livre par un de mes serviteurs dont c'est l'emploi. Néal-Sing eut à répondre à mes questions sur leurs noms, leurs usages. Ces lenteurs, ces hauteurs, donnaient à la foule des soldats montagnards un dépit, une humeur manifeste, mais désormais silencieuse.

J'avais cependant bien amélioré ma position. Cet homme qui me tenait prisonnier, qui était le maître de ma vie, me laissait lui promettre ma protection. Il se plaignait de n'avoir jamais pu faire connaître au roi ses griefs, parce que Théan-Sing interceptait sa correspondance ou l'empê-

bonté, et de ma satisfaction pour ses services. Je consentis, — de la main gauche ; — et quand mon voleur sentit se poser légèrement sur sa main le doigt dont j'avais touché le sac qu'on lui donnait, il se prosterna, et s'écria qu'il était le plus fidèle, le plus reconnaissant, le plus dévoué de mes serviteurs, et, si je lui permettais de prendre ce nom, le plus inviolable de mes amis. Il dit alors quelques mots à Mirza pour prendre de lui quelques roupies, et mon pauvre diable de lieutenant, les mains jointes et d'un air bien piteux, s'excusait sur sa très-véritable pauvreté, quand je lui rendis confiance en disant impérativement au voleur qu'il avait mangé mon sel, et que Mirza mangeait aussi mon sel. Je leur fis prendre la main l'un à l'autre pour cimenter cette amitié de théâtre, et, de mon chef, je commandai à ma caravane de se remettre en route, *à Berâli!* Néal-Sing m'offrit une cinquantaine de ses bandits pour y escorter mes gens, ce que je refusai prudemment ; je lui en demandai cinq, et lui ordonnai, car en paroles j'étais le maître et n'avais guère cessé de l'être, de faire rentrer tous les autres dans la forteresse. En prenant congé de moi, ce qui se traduira par en me rendant la liberté, il me fit, à voix basse, la demande d'une bouteille de vin ; j'eus la bonne foi de la lui envoyer après la lui avoir promise. J'ai songé, cependant, que ce serait trop ridicule de faire vider à ma santé une bouteille de mon vieux Porto à un pareil coquin, et je lui en ai envoyé une de râkh de Delhi, qui me sert comme esprit de vin.

Les cinq bandits qu'il m'avait donnés paraissaient fort mal à l'aise de se trouver, dans ma troupe, du parti de la minorité. Ils s'en échappèrent au détour d'une montagne, et, se joignant à quelques autres qui étaient passés en contrebande, ils volèrent la chèvre maigre qu'un de mes gens faisait marcher devant lui, et qui eût été incontestablement le mets le plus cher dont j'eusse goûté.

Ce village est exposé aux attaques de Néal-Sing lorsque la faim le fait sortir des bois ; et il serait possible que l'odeur de mes roupies, quoiqu'ils sachent qu'il ne m'en reste pas trois cents, y attirât cette nuit des gens de sa bande.

combien peu de chose, en définitive, elles se réduisent. Celle-ci me coûte cinquante louis ; mais le rajah m'en a donné cinq cents : je joue donc sur le velours.

Je n'ai rien à me reprocher dans celle-ci ; toute la prudence humaine ne pouvait la conjurer. La violence eût coûté la vie à quelques-uns des brigands, mais sans laisser à aucun de mes gens la moindre chance d'échapper au massacre. Je ne pouvais faire que de la diplomatie, et j'estime m'en être assez bien tiré, en sauvant une grosse lettre à vue de deux cents louis sur Cachemyr et le khela du roi, en sauvant si complètement les formes aussi, pour croire que le marquis de***, le duc de*** et le prince de ***, mes anciens camarades du lycée, mais maintenant de hauts et puissans seigneurs très-capables, et du bois dont on fait des ambassadeurs (ce qui paraît assez comique), n'eussent pas fait mieux. Mais quelque jour, rapproché de vous, rentré dans ce cercle monotone d'une vie sédentaire, européenne, j'aurai plus de plaisir à me rappeler ces souvenirs diplomatiques de ma jeunesse, que leurs susdites Seigneuries à se rappeler leurs ambassades. Je ne leur envie rien : le genre ambulant dont j'ai eu à vous conter aujourd'hui les vicissitudes, a aussi, et dans le présent, ses plaisirs qu'on ignore à Paris. Je laisse mon imagination s'y livrer et s'abandonner à ce charme, tandis que mon esprit est continuellement occupé d'objets d'études positives ; ajoutez à cela quelque peu de philosophie, pour laquelle je ne crois pas être fort obligé à notre ami Sénèque ; une bonne santé et des jambes excellentes ; et croyez que c'est plutôt moi dont on devrait envier la condition. Adieu.

23 avril, camp à Koteli.

Eh bien ! je suis quitte de Néal-Sing, et n'ai plus rien à redouter de ses attaques nocturnes ! Que n'était-il écrit là-haut que j'arriverais un jour plus tard sur ses terres ! Il m'eût volé ce matin ; mais à l'heure qu'il est, je lui ferais rendre gorge, et lui ferais donner cent coups de fouet pour reconnaître ses bons et loyaux services. Voici comment. Ce matin, à peu de distance de Berâli, je me croisai sur le chemin avec l'armée qui revient de Cachemyr ; et comme

Il faut avoir voyagé dans le Punjaûb pour connaître quel immense bienfait c'est pour l'humanité, que la domination des Anglais dans l'Inde! Que de misères elle épargne à quatre-vingts millions d'hommes ! Il y a dans le Punjaûb une fraction énorme de la population qui ne subsiste que par son fusil. Elle est peut-être la plus misérable de toutes; mais enfin, en bonne justice, elle n'aurait droit qu'à être pendue. Je ne puis être témoin des maux affreux d'un tel système, sans désirer ardemment voir les Anglais porter leurs frontières du Sutledge à l'Indus, et les Russes occuper l'autre rive de ce fleuve. On croit généralement que ce sera le jour d'un choc terrible entre les deux grandes puissances, qui décidera du sort de toute l'Asie à l'occident de l'Irady; mais je pense au contraire qu'alors seulement la paix règnera partout dans ces vastes contrées. La civilisation européenne *mérite* d'envahir l'univers. A défaut de la civilisation de l'Occident, sa domination seule est encore pour les peuples des autres parties du monde un immense bienfait; et c'est probablement le seul que ses institutions religieuses nous permettront de rendre à l'Orient.

1er mai, camp à Kohoutah, vallée du Betâr.

J'ai fait bien peu de chemin depuis huit jours; mais bêtes et gens avaient grand besoin de repos à Koteli, où il n'y avait rien de ce qui les eût refaits promptement. Je suis arrivé le 27 à Prounch, dans un état pitoyable, crachant le sang. J'ai coupé court au mal par une manœuvre hardie. J'ai fait pêcher des sangsues dans les rivières d'alentour, et m'en suis fait appliquer soixante-cinq sur la poitrine et l'épigastre; et, pour réparer cette grande perte de sang, j'ai fait tuer deux moutons par jour, dont j'ai mangé autant que j'ai pu, et me voici parfaitement rétabli. C'était sans doute un refroidissement, à la suite d'une marche forcée, qui m'avait entrepris la poitrine : que voulez-vous? il y a des marches où il faut traverser quatre torrens d'eau glacée plus hauts que la ceinture. On est trop heureux de ne s'y pas noyer.

Il y a une grande éclaircie dans l'horizon menaçant dont

il fut d'assez bonne composition. Il fut convenu, dès le premier jour, que notre entrevue aurait lieu le lendemain à Châlibâg, le Trianon des anciens empereurs mogols. C'est un petit palais, maintenant abandonné, mais encore charmant par sa position et ses magnifiques ombrages. Il est situé à deux lieues de chez moi, de l'autre côté du lac. Le gouverneur m'envoya son bateau et une garde nombreuse qui montait une flottille, et je me rendis à Châlibâg sur mon amiral. Le gouverneur avait ordonné une fête pour me recevoir. Les eaux jouaient dans les jardins, où se pressait la foule : l'armée syke, dans son costume magnifique et pittoresque, en occupait toutes les avenues. Danse et musique n'attendaient que moi pour commencer. Le gouverneur frotta sa longue barbe sur mon épaule gauche, tandis que je frottais la mienne sur son épaule droite : nous nous assîmes l'un près de l'autre, sur des chaises : la cour vice-royale s'assit autour de nous sur le tapis, et, après l'échange banal des complimens d'usage, la fête commença.

Cet insipide intermède de chants et de danses, que les Orientaux regardent avec plaisir du matin au soir, s'appelle nautche. Il n'est gracieux qu'à Delhi. Les beautés de Cachemyr n'avaient dans leurs yeux aucune compensation pour la monotonie de leur danse et de leur chant ; elles étaient même plus brunes, — c'est-à-dire plus noires, — que les chœurs et ballets de Lahore, d'Umbritsir, de Loodheeana et de Delhi. Je restai tant que je trouvai plaisir à regarder l'architecture bizarre du palais, la variété et l'éclat des groupes de figures guerrières qui se pressaient à l'entour, la grandeur colossale des arbres, les gazons frais, les cascades, et, dans l'éloignement, les montagnes bleuâtres et leurs sommets blanchis... Après une demi-heure, je pris congé de mon vice-roi, et revins chez moi dans le même ordre selon lequel j'étais allé.

Mon pavillon n'avait que des murs de dentelle..... il n'était fermé que de persiennes élégamment découpées avec un art infini. Il était ouvert à tous les vents et aux regards curieux des oisifs cachemyriens, qui venaient par milliers à l'entour, dans leurs petits bateaux, me regarder

La manière dont le roi parle de moi, dans ce firman, exprime une grande considération, une bienveillance réelle, et a produit ici un effet merveilleux. J'écrirai dans peu de jours à Runjet pour le remercier.

Comme je redoutais la cruauté dont Néal-Sing est menacé par la vengeance du roi, dans la lettre où je l'instruisis de mon aventure, j'avais pris la liberté de marquer le châtiment que je désirais pour le coupable. Je contais au roi comment il m'avait mystifié, au point de m'obliger à déclarer que c'était mon bon plaisir de lui donner cinq cents roupies; et je priais qu'on lui fît rendre gorge au profit des pauvres, et qu'on lui administrât en outre cinq cents coups de fouet, en l'obligeant de plus à déclarer que c'était son bon plaisir d'être fouetté. — Si Runjet était de bonne humeur le jour où il aura reçu ma lettre, nul doute qu'il n'ait ri de la plaisanterie, et que Néal-Sing, par sa libre volonté, de son gré, par son bon plaisir, ne reçoive le châtiment en question.

Je vous ai parlé d'un homme pendu à Kotelì : il y en avait une douzaine accrochés aux arbres près de mon camp, sur le bord de la rivière. Le gouverneur, dans la visite qu'il me fit, me dit d'un air très-insouciant qu'il en avait fait pendre deux cents dans la première année de son commandement, mais que maintenant il suffisait d'un parci par-là, pour tenir le pays en bon ordre : or, notez que le *pays* est un chétif canton presque désert. — Pour moi, si j'avais à le gouverner, je commencerais par mettre aux fers le gouverneur et ses trois cents soldats qui sont les voleurs par excellence, et je les ferais travailler à la construction d'une bonne route. Ils vivent maintenant oisifs sur le travail des pauvres paysans; ils continueraient à subsister sur le même riz, mais ils l'auraient gagné.

L'intelligence et la friponnerie des Cachemyriens sont proverbiales dans l'Orient. Il me pleut des gens soi-disant de qualité, qui s'offrent à me servir de *cicerone :* ils savent tout, ils ont été partout; et quand je les interroge de près, je découvre que leur science n'est qu'une spirituelle imposture. Il y en a cependant quelques-uns qui m'ont été recommandés par M. Allard, et que je reçois

laya, à l'orient du Sutledge; et, ayant déterminé la hauteur moyenne à laquelle croît chacune, j'avais formé sur l'élévation absolue de Cachemyr une conjecture d'une justesse remarquable. Je la supposais de cinq mille à six mille pieds anglais; or, quelques observations barométriques, faites depuis mon arrivée, et que je n'ai encore pu calculer qu'approximativement, par la comparaison des moyennes méridiennes du mois de mai, à Calcutta, à Bombay et à Scharunpore, m'indiquent cinq mille trois cents cinquante pieds.

J'ai découvert que mon cuisinier avait servi long-temps un vieux médecin anglais, fort gourmand, et je lui ai donné carte blanche pour l'exercice de ses talens. Comme la matière première ici ne manque pas, je fais presque bonne chère depuis cette découverte. Ces bons dîners dont je me vante sont cependant sans *pain* ni *vin*. Le régime aqueux auquel me condamne la nécessité, me donne parfois des envies de femme grosse pour une bouteille de vin léger. — J'ai de beaucoup meilleurs domestiques que l'an passé, le chef surtout qui me sert de trésorier. Je ne saurais, en ce pays, toucher une pièce d'argent sans me déconsidérer tout-à-fait; et ç'a été un grand bonheur pour moi de trouver, parmi mes gens, un serviteur propre à garder, ouvrir et fermer ma bourse, en écrivant tout ce qui y entre et tout ce qui en sort. J'en ai aussi un plus grand nombre que dans ma première campagne dans l'Himalaya, le double : c'est une lourde dépense, mais elle est inévitable. Après tout, le nombre n'excède pas quatorze; M. Allard en a cent cinquante, et il n'en a pas assez!

J'ai reçu hier des nouvelles de M. Allard qui me transmettaient des lettres de l'Inde, de Loodheeana et de Delhi, toutes de date fort ancienne, parce que son courrier s'est perdu huit jours dans les neiges. On m'apprend de Delhi la chute du cabinet Wellington, et l'on m'envoie une Gazette de Bombay qui m'instruit de l'insurrection de Varsovie. Du reste, pas un mot sur les affaires de la France. Dans l'ignorance de la marche qu'elles peuvent suivre, je me réjouis cependant de l'élévation de M. Broug-

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Cachemyr, le 14 mai 1831.

Si je n'avais pensé, mon cher Porphyre, qu'une dépêche d'un kilogramme était assez lourde pour l'*honorable Compagnie*, j'aurais ajouté ces feuilles au monstreux paquet d'écritures que j'ai expédié hier sous le couvert *franc* du chevalier Edward Ryan, à Calcutta, pour être acheminé à Chandernagor, et de là à notre père; mais les gens de la poste auraient pu se récrier contre l'abus du privilége. C'est pourquoi je divise mes ouvrages en deux volumes; celui-ci, pour toi, rejoindra l'autre à Chandernagor, j'espère, et cheminera avec lui. — J'ai conté très en détail à notre père les anicroches de mes pérambulations. Après tout, il n'y a aucun mal, au contraire. Ce pays est un pays de gueux! de coquins! de bandits! mais je suis prudent : rien de si commun que de tuer un homme, pour lui voler une vieille paire de culottes qui valent vingt ou vingt-quatre sous, une demi-roupie. Toute la population est armée d'un sabre, dont elle se sert, dit-on, très-adroitement; et les figures qu'on rencontre sur les chemins portent toutes sur l'épaule un long fusil à mèche, à mon avis peu redoutable.

Il est possible que je revoie M. Allard dans les montagnes. La mère d'une nichée de petits rajahs montagnards vient de mourir, en laissant neuf lacs de roupies, deux millions deux cents cinquante mille francs. Les enfans se battent pour l'héritage, et Runjet vient d'envoyer M. Allard sur les lieux, pour leur ôter tout sujet de querelles, c'est-à-dire les neuf lacs.

Le jour de mon arrivée ici, le 8, le gouverneur m'a envoyé en nuzzer dix moutons, quarante poules, deux cents œufs, plusieurs sacs d'orge, de riz et de farine, du sucre, de l'eau-de-vie du pays distillée, du vin qu'on y fait, et qui ressemble à de mauvaise anisette mêlée avec de mauvais kirchen, etc., etc. J'ai fait distribuer tout cela à

viens ici pour reconnaître l'état du pays, ses ressources, et traiter avec Runjet-Sing de sa cession au gouvernement anglais. — D'autres affirment que je viens avec le projet de le prendre à ferme de Runjet, comme vice-roi, moyennant tant par an, que je m'engagerais à donner au maharajah. Tu devines bien que je mesure toutes mes paroles, afin de ne fournir aucun aliment à toutes ces sottes rumeurs; je me tiens à cheval sur mon *ilom* — sur ma science. — Aux Musulmans qui me font des visites, je leur parle du Koran, que j'appelle le saint Koran, et de Mahomet (que son nom soit loué!), des choses de leur religion...; aux soi-disant pundits, ou docteurs hindous, qui sont venus les premiers jours par centaines, je leur ai fait honte de leur ignorance des chasters et de leur discipline relâchée. — Ici, tout homme qui est un peu moins ignorant, et ouvertement moins coquin que les autres, est un saint; et le respectable public de Cachemyr me prend pour un très-saint homme de chrétien : quand je lis, c'est toujours un livre de prières.... Cette blague est de la plus haute politique.

Voici venir la saison où les vaisseaux de Bordeaux affluent à Calcutta; s'ils m'apportent des lettres, je puis les recevoir ici en un mois. Je travaillerai avec une ardeur nouvelle lorsque j'en aurai reçu... Il y a aussi fort longtemps que je suis privé de journaux anglais; j'en sens davantage la privation dans une position relativement sédentaire. Adieu pour aujourd'hui.

Cachemyr, le 20 mai.

Quelques mots seulement pour te dire que Runjet-Sing est un homme admirable; ce que tu penses déjà, je l'espère, et depuis long-temps. Un officier de sa maison vient d'arriver ce matin, en quinze jours, d'Umbritsir, où le roi est campé de présent. Il m'apporte un firman royal tout gracieux. Runjet m'écrit qu'il vient de recevoir ma lettre de Koteli, c'est-à-dire ma plainte contre Néal-Sing, et que le rajah Goulâb-Sing, qui avait été informé bien plus tôt de cette affaire, n'avait pas hésité à faire arrêter ce chef; que l'ayant donc à sa disposition le jour où ma

dans toutes ces excursions, assise en deux rangs d'oignons de chaque côté de mon fauteuil. D'abord elle secouait vivement les oreilles quand je tirais des coups de fusil par-dessus sa tête; elle est faite au feu maintenant, mais continue à s'éhabir quand je mets habit (fumée Navarin) bas, et retrousse mes manches jusqu'à l'épaule pour saisir des plantes flottantes dans l'eau. Adieu.

Cachemyr, 29 mai.

Enfin ceci partira ce soir avec plusieurs autres, dont une pour le Jardin des Plantes. J'ai reçu courriers sur courriers de M. Allard; ce qui est bien aimable de sa part, vu la grande distance qui nous sépare : cent cinquante lieues environ. Ils ne m'ont apporté que des lettres de l'Inde et des journaux *dito*. M. Cordier m'écrit qu'il attend incessamment un vaisseau de France. Puisse-t-il m'apporter des lettres de Paris! Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout mon cœur.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Cachemyr, le 16 mai 1831.

A vivre, comme je le fais exclusivement depuis trois mois, avec des Orientaux, qui chacun me servent à leur façon de quelque abominable baragouin, il me semble avoir perdu, ma chère Zoé, quelques-uns des trésors de mon éloquence anglaise, et c'est pourquoi je t'écrirai aujourd'hui en français. Je crains la sévérité de ta critique; mais je ne sais trop ce que je gagnerai sur elle en t'écrivant dans notre langue; car il me semble aussi que, par le défaut d'usage, je deviens gauche à m'en servir.

J'ai envoyé, il y a quelques jours, à mon père, une espèce de volume, journal ou bulletin, comme il te plaira, qu'il t'expédiera par le roulage; auquel cas tu connaîtras déjà, avant de recevoir ce billet, une faible partie des vexations contre lesquelles j'ai dû faire bonne tête, sinon

maître et valets. Les Anglais, dans l'Inde, flétrissent autant qu'ils le peuvent cette coutume ; mais à Cachemyr, où les conventions européennes appelées chez nous honneur, probité, n'ont pas encore pénétré, si je punis mon chambellan pour se faire un revenu de sa clef (style figuré, car il n'y a pas même de porte à ma maison), l'opinion publique cachemyrienne me désignera comme un seigneur injuste et capricieux. Le drôle gardera donc son bel habit et son turban de soie, mais avec injonction sévère de s'en tenir là, *sous peine de punition*, comme dit en général M. le maire.

Des talens culinaires étonnans se sont révélés tout à coup chez mon maître d'hôtel ; mais à moins d'avoir fait quinze ou vingt lieues à pied ou à cheval, je suis sans appétit le soir devant un bon dîner, si je n'ai Locke ou Sterne, ou quelque autre mort, pour me faire compagnie à table.

Lalla-Roockh, dont tu ne sauras jamais prononcer le nom en persan, à moins de t'étrangler tout exprès avec une arête de poisson pour bien dire le *kh* persan, fait partie de ma petite bibliothèque ; mais ce livre me pue. Une page plairait peut-être de ce style ; mais trente (et tous ses contes en ont davantage) font mal au cœur. C'est ainsi que la belle musique plaît pendant deux heures et demie, et fatigue, ennuie, si elle se prolonge au-delà ; c'est ainsi qu'une harmonieuse rêverie de Lamartine peut charmer dans une heure d'oisiveté, mais qu'il est impossible de lire de suite dix ou douze de ses meilleures poésies ; c'est ainsi que Chateaubriand amuse par son style pittoresque jusqu'à la seconde colonne d'un journal, mais qu'il fatigue déjà dans un pamphlet, et assomme dans un roman. Cependant, sur la pompeuse étiquette du sac, tu te proposais, en apprenant l'anglais, de lire *Lalla-Roockh*. Sache donc que c'est dans les jardins, dans le palais même où elle fut reçue par le roi de Bucharie, qu'eut lieu ma première entrevue avec le gouverneur de Cachemyr, lequel, après cette première rencontre sur un terrain neutre, est venu hier, le premier, me faire une visite chez moi. Il m'a tout l'air d'une espèce d'imbécile ; mais il a la vertu, très-rare en ce pays, de l'obéissance à son prince, et il exécute ponctuellement

de ma petite fortune; je veux dire, non des cinq mille roupies qui sont là, dans mon coffre, mais de l'existence honorable dont je jouis d'un accord unanime.

Mais, diras-tu, dans tout ceci où est la *couleur locale?* et de Cachemyr n'en faut-il pas? A quoi je répondrai que les nuances sont peu variées dans l'Orient. Je ne sais pas de pays où l'on recrutât aussi facilement que dans celui-ci des sorcières pour Macbeth, quand, au lieu de trois, Shakspeare en eût fait assembler cent mille sur la bruyère de je ne sais où. Cependant la race des hommes est remarquablement belle; ce qui s'explique par l'exportation continuelle de toutes les jolies figures cachemyriennes dans le Punjaûb et l'Inde, pour peupler les harems des Musulmans, des Sykes et des Hindous. Le roi des sanskritistes, M. Wilson de Calcutta, s'est donné la peine de traduire de vieilles chroniques sur la monarchie cachemyrienne avant l'invasion des Mogols, sous le règne d'Akber; elle compte sept à huit cents rois, ce qui est peu pour le pays, où, dans tout ce qui rapport aux siècles passés, les chiffres ne coûtent guère à l'humeur superlative des historiens. Quoi qu'il en soit de ces vieilles histoires, nul doute que la population de Cachemyr, bouddhiste d'abord comme celle du Punjaûb, et ensuite brahmiste comme elle, c'est-à-dire hindoue, n'ai eu long-temps des chefs de sa croyance religieuse, et n'ait joui, sous eux, d'une indépendance politique absolue, dont la nature avait rendu la défense bien facile, par les énormes montagnes dont elle a de toutes parts entouré ce pays. De cette longue période, il ne reste que quelques souvenirs vagues chez ceux qu'on appelle maintenant les lettrés, et çà et là quelques ruines. Elles ont, par leur structure massive et le style de leurs ornemens, le caractère hindou. Il y a encore quelques traces d'anciens travaux d'utilité publique. Ils datent de la même époque. L'islamisme n'a fait que détruire. Les empereurs de Delhi n'ont bâti que des kiosques et des cascades. C'était le chef-d'œuvre de la monarchie absolue que le gouvernement mogol; tous les revenus de l'État passaient à la liste civile, qui jamais ne bâtissait de ponts, ni de canaux, mais qui s'élevait à elle-même

blissent à environ cinq mille trois cents cinquante pieds. C'est avec une vive satisfaction que je vis se transformer en ce nombre le logarithme final de mon calcul. Le peuplier d'Italie et le platane dominent dans le paysage cultivé. Le platane y est colossal ; la vigne, dans les jardins, est gigantesque ; les forêts sont composées de cèdres et de diverses variétés de sapins et de pins, absolument semblables, pour l'effet général, à ceux d'Europe, et, dans une zône plus élevée, de bouleaux qui ne me paraissent pas différer des nôtres. Le nénuphar fleurit à la surface des eaux dormantes ; le butome et le trèfle d'eau, que tu connais sans doute, et dont tu as dû admirer l'élégance dans les humbles fossés d'Arras ou des villes d'alentour, s'élèvent au-dessus d'elles, associées aux mêmes espèces de joncs et de roseaux. Toute cette nature est étrangement européenne ; mais si je m'avisais d'une Épître à la liberté, je ne saurais débuter comme Voltaire :

Mon lac est le premier, etc.

Voltaire n'avait pas de goût pour les choses de la nature, ni pour les beaux-arts. Pour quiconque en a un grain, son lac, le Léman, était un des derniers à citer dans les Alpes. Celui de Cachemyr ferait une triste figure près du Lac Majeur en Lombardie, ou près de ceux de Thoun et de Brientz, dans l'Oberland bernois. Il y en a un dans le nord des États-Unis qui, sans le sublime de ceux-là, a toute leur grâce et un caractère tout particulier de *loveliness :* c'est le lac Georges, sur lequel je passai une journée délicieuse en revenant du Canada à Albany. Si je savais dire ce que je sens, et si je savais copier sur le papier les images si parfaites que je vois en dedans de mon esprit, que de charmantes peintures ne ferais-je pas, ma chère amie, de ces lieux où le hasard m'a promené tour à tour ! J'en ai senti si vivement, si profondément le charme ! c'étaient quelquefois des émotions de plaisir si tumultueuses, que je n'ai pu en garder qu'un souvenir confus comme elles..., par exemple, ce que j'éprouvai quand je galopai pour la première fois sous une forêt du tropique,

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Cachemyr, le 26 mai 1831.

Vous n'aurez aujourd'hui, mon cher père, que mon plus petit format. Porphyre, par compensation, recevra quelques maîtres courans de mauvais papier de Cachemyr, barbouillés de ma plus mauvaise écriture, il y a plus d'un mois, avec une petite allonge plus récente. J'ai reçu hier un courrier de M. Allard, qui m'apportait plusieurs lettres de l'Inde avec une de son maître; et je ne laisse pas repartir cet homme sans le bien charger.—M. Cordier m'écrit de Chandernagor, le 22 avril, qu'il vient de mettre à bord du *Jean-Henry*, pour le Hâvre, tout ce que je lui avais adressé pour vous de Lahore, jusqu'à la date du 18 mars, jour où le roi m'accorda son audience de congé. Je suis heureux de penser que les bonnes nouvelles que j'avais à vous mander, ce jour-là, sont peut-être déjà près du cap de Bonne-Espérance. Kennedy m'écrit de Semla que M. de Polignac et ses collègues sont condamnés à une détention perpétuelle. Un autre de Kotta, dans le Rajpoutana, dont il est roi de fait, sous le titre modeste d'agent politique, m'écrit au plus vite, pour m'annoncer que lord Grey a pris la place du duc de Wellington, comme si mes gens de Delhi ne me l'avaient pas appris depuis plus de huit jours! Mais Wade, l'agent politique de Loodheeana, et le canal principal de ma correspondance avec l'Inde et l'Europe, étant à Semla pour introduire au gouverneur-général l'ambassade de Runjet-Sing, point de journaux : c'est le diable! Au reste il est sans doute aujourd'hui à Adinanaghur, entre le Raveê et le Beyah, dans le Punjaûb, complimentant Runjet-Sing à son tour, au nom du gouverneur-général; et je pense qu'il m'aura apporté force gazettes de Semla, que je puis recevoir dans quinze jours par M. Allard.—En tout autre temps j'attendrais fort patiemment; mais il me semble que, dans les circonstances actuelles de l'Europe, chaque jour peut

des poissons, je n'aurai qu'à choisir parmi mes bateliers les plus intelligens, et, détachés en service extraordinaire, ils n'y perdront rien. Le gouverneur m'a abandonné le bateau du dernier vice-roi; il faut trente hommes pour le manœuvrer. — Ajoutez à cela vingt porteurs pour porter le plus nécessaire de mon bagage, dans mes excursions par la voie sèche, au travers des montagnes, et une quinzaine de domestiques; tout cela ne fait pas loin de quatre-vingts domestiques, dépense fort lourde, obligé comme je le suis de payer magnifiquement le double ou le triple de la valeur des choses. Il me semble maintenant que l'Inde anglaise c'est l'Europe; on y peut, jusqu'à un certain point, régler sa dépense sur ses moyens; mais ici, dans cette Asie vierge, il faut vider le pays si l'on ne peut au besoin être magnifique. Runjet-Sing, en définitive, aura payé ma campagne; mais il n'y aura guère de surplus, à moins qu'il ne me fasse quelque coquetterie nouvelle, lorsque je serai sur mon départ.

Un seigneur syke, qui vient de la bataille de Mozufferabad, où le sayed a succombé, m'a interrompu par sa visite. Ses récits animés m'ont fort intéressé, et je l'ai gardé assez long-temps. C'était une vieille barbe grise, roussie au feu de maints combats : « Je n'ai jamais eu tant de « plaisir dans une bataille, me dit-il. Les gens du sayed « se battaient comme des tigres; ils nous tuèrent trois « cents hommes, et nous en blessèrent quatre cents, mais « nous n'en avons pas laissé un libre ou vivant. Quelle « fête ! »

Adieu; en voilà plus long que je ne me proposais en commençant.

Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

A propos, M. Cordier de Chandernagor m'a écrit qu'il vous avait envoyé de son crû un journal de Calcutta, où il avait trouvé mon *speech* à Delhi. J'ai vu à Loodheeana, dans la même gazette, cette pièce d'éloquence de ma façon; mais elle était si mal imprimée, si mal ponctuée, qu'il ne lui restait ni sens commun, ni sens quelconque. Il est vrai que pour me mettre en verve, je n'avais pu, étant un peu indisposé, boire une bouteille de vin de Porto

vertu a triomphé du crime; ce qui est une chose morale, mais qui n'arrive pas toujours.

Cette vallée de Cachemyr, dont la renommée s'étend au loin, ne la mérite peut-être que par les visites fréquentes qu'y fit la cour du Grand-Mogol, ordinairement renfermée dans les murs brûlans de Delhi ou d'Agra, dans le pays le plus nu et le plus desséché par un soleil sans nuages. Les lacs sont bien peu de chose quand on les compare avec ceux des Alpes; et de tous les palais bâtis sur leurs bords par des empereurs mogols, celui de Shalimar, le plus célèbre de tous, est le seul qui reste debout. J'y fus reçu par le gouverneur, qui fit de son mieux pour me fêter et m'éblouir. L'endroit me plut fort, à cause de ses eaux pures et de ses ombrages magnifiques. Mais combien de villes, sur les bords du Lac Majeur, surpassent Shalimar en beauté! La physionomie de ces montagnes est, de même que celle de l'Himalaya, plutôt grandiose que belle: des lignes magnifiques, voilà tout. La nature n'a rien fait pour orner l'intérieur; c'est une grande bordure qui n'encadre rien. Point de ces détails pittoresques qui rendent les Alpes si attachantes, si long-temps nouvelles.

Je suis campé dans un royal jardin, au bord d'un lac transparent. Ce jardin est tout rempli de roses fleuries; mais elles sont petites et peu odorantes. Que de belles plantes j'ai rencontrées, et combien de fois j'ai pensé à votre Flore du Bourbonnais! J'espère que vous y travaillez sans relâche, et que vous surpassez en réalité ces artistes qui font des fleurs plus grosses que nature, afin de les rendre plus belles. Vous aviez raison de dire que c'est en réfléchissant, bien plus qu'en exerçant, qu'on se perfectionne dans les arts. Il me semble que je suis devenu peintre depuis que j'ai tant regardé la nature avec ses effets d'ombre et de lumière. Si j'étais un entrepreneur, un directeur de théâtre ambulant, jouant *Macbeth*, je n'aurais pas de peine à trouver mes sorcières, car j'en rencontre tous les jours. Cela peut vous aider à imaginer les femmes de cette partie du monde. Il est vrai que mon goût n'est pas pour les beautés brunes et sombres; je n'aime point les figures d'orages, comme lord Byron, et

A M. DE TRACY, PAIR DE FRANCE, A PARIS.

Cachemyr, le 28 mai 1831.

Cher Monsieur,

Si je n'avais su que la plupart de mes lettres à mon père étaient communiquées par lui à ses amis, je n'aurais pas laissé s'écouler plus de deux années sans vous écrire. Mais, dans la vie errante et laborieuse que j'ai menée depuis mon départ de l'Europe, tant de soins matériels absorbent un temps précieux pour l'étude, et tant d'objets intéressans viennent se disputer, chaque jour, les courtes heures de repos qui restent après une marche souvent bien longue, que j'ai toujours différé jusqu'ici de vous dire combien il m'est doux de penser, dans mon isolement actuel, à l'affection dont vous m'avez donné tant de preuves. Le souvenir des premières années de ma jeunesse vient souvent se retracer à mon esprit, et ce n'est jamais sans attendrissement que je me rappelle les soins vraiment paternels que j'eus alors le bonheur de recevoir de vous : je les reconnaîtrai toute ma vie par les sentimens d'un fils.

Ces trois années que voilà bientôt écoulées depuis mon départ, je leur dois sans doute bien des jouissances. L'étude a été pour moi une source continuelle de plaisirs sérieux. La variété des scènes de la nature, depuis le sud de l'Inde jusqu'aux montagnes du Thibet, par-delà l'Himalaya, ne pouvait manquer de produire sur moi d'autres impressions plus vives; enfin dans ce long voyage, au travers de contrées et parmi des peuples si étranges, j'ai trouvé quelquefois des oasis de la civilisation européenne. Si loin de l'Europe, il n'y a plus d'Anglais ni de Français; nous sommes tous du même pays, nous sommes Européens. Des compatriotes n'auraient pu me faire plus d'accueil que je n'en ai reçu pendant les courtes relâches que j'ai faites dans un grand nombre de stations anglaises. Ma qualité d'étranger était le titre auquel cette hospitalité m'était offerte, d'abord avec un empressement cérémo-

par leur grand nombre, et suscite entre les frères des jalousies, des haines atroces. La femme est une créature impure, que son mari regarde à peine comme appartenant à une même espèce que lui. Les enfans, en grandissant, acquièrent bientôt cette abominable idée du mépris de leur mère, et elle les en éloigne aussitôt qu'ils peuvent se passer de ses soins. Bannie du foyer domestique, la sympathie pourrait-elle s'exercer plus vivement au-dehors? Les hommes ne connaissent l'amitié qu'à la manière antique.

Les mœurs domestiques de l'Inde, qui y sont la plus grande source de misère, ne me semblent susceptibles d'aucune amélioration tant que ce pays gardera ses institutions religieuses actuelles; mais peut-être croit-on généralement celles-ci trop inébranlables. Toutes tentatives directes de conversions religieuses, faites par les Anglais, dans le Bengale surtout, ont échoué complètement. Les Indiens, tâtés partout, n'ont voulu nulle part changer Mahomet ou Brahma pour Jésus-Christ ou la Trinité; mais, depuis quelques années, le gouvernement, avec sagesse (et avec courage aussi, car il en faut à la Compagnie des Indes pour provoquer la colère bête ou hypocrite du parlement), a retiré son appui aux missionnaires, et a ouvert à Calcutta, à Bénarès et à Delhi, des écoles gratuites où il attire, par tous les moyens d'influence qui sont en son pouvoir, des enfans de la classe moyenne, pour les instruire dans les langues et les sciences de l'Europe, sans leur parler jamais de nos sottises.

J'ai visité ces écoles, à Calcutta surtout, où elles comptent un plus grand nombre d'écoliers; et, dans les classes supérieures, je m'y suis entretenu avec des jeunes gens, brahmines ou musulmans, que leur éducation européenne avait tout naturellement convertis de Mahomet et Brahma à la raison. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, se plaignaient que ce trésor les rendait plus misérables, en les isolant du reste de la nation, en leur faisant concevoir et désirer le bonheur sous des formes que leur caste interdit; et aucun d'eux n'a eu encore le courage de franchir ouvertement cette infernale barrière.

Cependant s'il y a quelque espoir de jamais civiliser

et de Bombay, avec des lettres de Delhi. J'ai retenu mon messager pour dévorer cette proie; et quoique j'ai écrit déjà à presque tous les vôtres, je ne veux pas laisser partir mon herkarah sans le charger encore de quelques lignes pour vous. Ma lettre à madame Victor me dispense de vous parler de moi, et, si vous êtes à Paris, mon père vous donnera sans doute à lire une pièce d'égoïsme bien plus longue encore. S'il le fait, ce sera de sa part un grand acte d'humilité, car ma correspondance avec lui ne doit pouvoir plaire qu'à lui seul. Comme je suis dans mon éloignement le *hobby-horse* de sa tendresse, tout papier blanc noirci de ma plume lui est bon, quelles que soient les figures, et je ne m'en gêne pas : c'est au mètre courant que je les écris. Mes gazettes indiennes sont une mosaïque confuse et mal jointe d'extraits d'une multitude de journaux anglais; il faut refaire les dates, remplir par induction les blancs, deviner les noms propres; c'est une besogne des plus difficiles. J'ai eu la patience de réparer cet ouvrage pour en faire reparaître le dessin primitif; mais il est encore bien imparfait. Je sais seulement que lord Grey et M. Brougham ont remplacé le ministère Wellington, et qu'ils arrivent au pouvoir dans les circonstances les plus inquiétantes pour la tranquillité intérieure de la Grande-Bretagne; que la peste ravage la Russie; que la Pologne est en pleine insurrection; que les Belges et les Hollandais se font une guerre d'extermination; que l'Allemagne fermente; que le despotisme et la liberté se montrent presque également impuissans en Espagne; que de toutes parts enfin on se prépare à la guerre. De notre pays, mes journaux ne m'ont presque rien appris : ils rapportent les interrogatoires insignifians des ex-ministres; une séance sans intérêt de la Chambre des Pairs et de celle Députés, par où je vois seulement que la chambre première existait encore au mois de décembre, et que la seconde n'avait pas été dissoute; un ordre du jour de M. de La Fayette qui prouve que la population des faubourgs donne beaucoup à faire à la garde nationale; enfin deux listes de ministres nouveaux, lesquelles ne s'accordent que dans le renvoi des précédens. J'avoue que je n'entends rien aux asso-

Malgré les armemens considérables qui paraissent se faire dans tous les pays, j'ai la ferme espérance que la paix de l'Europe ne sera point troublée. Je ne crois pas que le gouvernement de l'Inde partage ma confiance à cet égard; car il se dispose à envoyer à Runjet-Sing une ambassade magnifique, qui n'est certainement pas un lieu commun de courtoisie. L'objet n'en peut être que de resserrer les liens d'amitié entre les deux gouvernemens, et d'éclairer Runjet sur ses véritables intérêts, qui se confondent avec ceux de la Compagnie dans une agression de la Russie. Rien n'est en effet si praticable que la marche d'une grande armée européenne avec tout son matériel, de Tiflis à Delhi, et elle aurait même le choix de trois routes différentes, par lesquelles elle pourrait déboucher par trois colonnes sur l'Inde. Et telle est l'imbécilité des princes indiens, qu'ils abandonneraient le gouvernement anglais ou agiraient contre lui le jour où une armée russe passerait le Sutledge. Cependant, quelle autre nation de l'Europe eût laissé dans l'Inde aux vaincus une part si belle? Mais les peuples asiatiques restent toujours mineurs; il n'y a pas d'expérience pour eux. La Turquie et la Perse forceront la Russie à occuper jusqu'à leur dernier village, comme les princes indiens ont obligé la Compagnie à les engloutir dans sa puissance tous, les uns après les autres. Ils ont tous succombé dans les entreprises les plus téméraires, les plus stupides, contre le colosse qui les eût laissés en paix s'ils ne l'eussent follement provoqué. — Il y a trente ans, les Anglais chassent les Marattes de Delhi, où ils trouvent aveugle et prisonnier dans le fort un vieillard dont la longue vie n'avait été qu'une suite non interrompue d'infortunes, Châh-Allum, le petit-fils de Timour. Jamais il n'avait régné que de nom. Les Anglais lui laissent son vain titre, lui rendent tous les honneurs qui s'accordaient jadis aux empereurs mogols; ils lui font une magnifique pension, quatre millions de francs, et garantissent ce titre, ces honneurs et ces avantages à sa famille. Des canons qu'on lui donne, pour la forme bien entendu, pour faire un salut lorsqu'il sort du palais, quel usage croyez-vous qu'il en fasse? Un jour, il

Chandernagor. Je calcule que son homme peut arriver aujourd'hui. Le moyen de n'y pas songer vingt fois dans une heure ?... En répondant au général, je lui ai défendu de me jamais annoncer à l'avance de lettres de Chandernagor; car le désappointement sera trop cruel, si ce ne sont que quelques lignes insignifiantes de ce pays. Privé de vos nouvelles depuis onze mois, j'avoue que je n'ai malheureusement pas votre comique stoïcisme pour faire bonne contenance. Si, parmi mes frères en Adam de Cachemyr, je pouvais trouver des semblables, ils me verraient l'oreille basse quand je pense à vous, à mes amis, à notre pays.

Au lieu du courrier de M. Allard, il m'en est arrivé ce matin un — devinez de qui? — du roi du petit Thibet, Ahmed-Châh, seigneur fort poli vraiment. Il m'écrit qu'instruit de mon arrivée à Cachemyr, il s'empresse de m'assurer de son amitié, de son dévouement; il met son pays à ma disposition; et son messager, qui est un serviteur confidentiel comme Eurybate jadis avec Agamemnon, confirme le respect et l'attachement de son maître pour les Anglais : le bon homme ajoute que les Sykes sont un tas de coquins, et me dit qu'avec un ou deux régimens anglais je pourrais aller fort loin. Pour recevoir ses confidences, je n'avais pas manqué de faire appeler, sous le prétexte de ses services comme interprète, l'homme que je sais être ici l'espion de Runjet-Sing; c'est par lui que je me fis lire la lettre persane de Châh-Ahmed, et c'est lui que j'ai chargé de préparer la réponse que je lui ai dictée sommairement. Je lui fais rendre une page de complimens : je lui dis que je suis ravi de me trouver si près de lui (quatorze jours de marche), puisque ma présence à Cachemyr le comble, lui, de bonheur; mais j'ajoute que je ne suis pas Anglais, mais seulement un ami intime de la Compagnie. Quant aux présens qu'il m'offre, de l'or, du musc, et du cristal de roche de ses montagnes, je le remercie infiniment; mais il m'obligera bien davantage s'il veut mettre tous ses sujets à la poursuite des bêtes sauvages de son pays, et me les envoyer vivantes. Je compte aussi lui faire quelques questions sur la géographie des pays qui entourent le sien.

lettre la plus mortifiante. Runjet lui écrivait que je lui avais écrit qu'il (le gouverneur) était une bête, que rien ne marchait à Cachemyr, qu'il s'entourait d'un tas d'imbéciles et laissait sans emplois les gens habiles ; il lui commandait de me demander quels étaient les gens capables, et d'employer tous ceux que je lui désignerais. Je fis dire au gouverneur la vérité, que je n'avais jamais écrit rien de semblable au maharajah, et que celui-ci n'avait voulu sans doute que se moquer de lui, et stimuler son zèle en lui donnant l'alarme. Le pauvre diable de gouverneur insistait pour que je me fisse aussitôt grand-électeur de Cachemyr. Il convenait humblement qu'il n'était qu'une bête (aveu des plus vrais). Il m'offrait de faire maison nette..... Il insistait surtout pour obtenir de moi un certificat de satisfaction ; car il semblait persuadé que je m'étais plaint de lui au maharajah, et le sort de mon brigand Néal-Sing a inspiré aux longues barbes une terreur salutaire de mon influence sur Runjet-Sing. Je refusai le certificat désiré, mais je promis de continuer à marquer au roi ma satisfaction du gouverneur tant que celui-ci continuerait à m'en donner les mêmes motifs. Quant aux fonctions de grand-électeur, je l'envoyai au diable, et lui remontrai l'absurdité de sa requête.

Or, je crois que Runjet n'a fait au gouverneur cette petite pièce de méchanceté que pour découvrir si j'aurais la moindre disposition à me mêler de ses affaires. Mais sur quelque point qu'il se présente, il sera repoussé avec la même perte.

Il n'y a rien de droit ni de simple avec les gens de ce pays. Ils font de la perfidie en tout. C'est une niaiserie pour un Européen que de jouer au même jeu avec eux : nous devons être toujours dupes. Le plus sublime coquin du genre, chez nous, n'est, j'en suis persuadé, qu'un innocent près de Runjet-Sing. Nous n'avons qu'à être honnêtes gens, comme il nous est naturel d'être, pour les déconcerter, ne jamais comprendre à demi-mot et ne parler qu'à haute voix.

Je me prépare à une excursion sur les frontières. L'espion du roi, qui est le chef de la chancellerie, a sollicité la faveur de me suivre. Il l'aura certainement, et je pense

nique fût datée de Paris. Blague surtout ; il n'y a que cela de vrai. La vérité souffre cruellement sous une perruque à l'oiseau royal ; affublée de la sorte, elle ne se ressemble plus à elle-même. Blague donc. — Conte-moi les choses de la Grèce : tu es devenu là quelque peu mon *confrère en Orient*. Eh bien ! dis, n'est-ce pas une bénédiction pour nous autres que la crédulité des bonnes ames de l'Occident ? car enfin, si nous voulons paraître avoir vu des merveilles, ce sera à notre imagination à les inventer. Entre nous, pas d'inventions : les voleurs entre eux sont honnêtes gens. Conte-moi donc, sans rien noblifier, ce que c'est que Canaris, Maurocordato, Odysséus, Mavromichalis, et autres turcophages de renom. Si tu es en France, politique sur le sujet (mais oublie surtout les gazettes que tu auras lues ce matin) ; et si tu fais le héros de l'artillerie en tilbury, et de la liberté à Berlin ou à Vienne, eh bien ! chante ta gloire, mais en vile prose. Je suis le seul animal de mon espèce dans ce coin du monde, si fort isolé de tous les autres, et, pour faire diversion aux bêtes, aux pierres et aux herbes de Cachemyr, je n'ai de temps à autre que la chronique persane de la cour de Lahore, — nourriture fort maigre pour le génie politique de notre famille. Exécute-toi donc, mon cher ami, et de bonne grâce. Ta lettre peut m'arriver dans un an : elle me trouvera peut-être dans une de ces situations, par où je suis déjà passé si souvent, d'isolement si profond, que je lui devrai un plaisir incommensurable avec la vexation qu'elle aura imposée à ta paresse. Dis ou écris à Zoé qu'elle mériterait, pour sa punition, d'apprendre le latin comme nous l'avons appris, afin de comprendre *pauca multis*. Adieu, mon cher ami ; prends garde aux coups de fusil si l'on en tire près de toi, et range-toi pour laisser passer les boulets quand tu les verras venir, si pourtant c'est l'usage. Je me porte bien, et m'apprête à passer tout-à-l'heure la trentaine, ce qui nous rapproche singulièrement. Je t'embrasse.

P. S. Pour la couleur locale que tu as droit d'attendre d'un correspondant de Cachemyr, sache que je t'écris ceci avec un roseau de Kathey, et que j'en donnerais mille pour une plume d'oie.

dant, et rentrerai dans l'Inde avec une garde-robe neuve. *Fumée Navarin*, qui a vu quantité de pays depuis trois ans, — les quatre parties du monde, — vraiment est d'une maturité menaçante. Il sert de modèle à un remplaçant, fait de cachemyr noir, avec veste et culottes (pantalons s'entend) du même, le tout en duplicata, et merveilleusement adapté au climat de l'Inde, où nos vêtemens de drap de France chauffent leur homme au rouge cerise. Ajoute à cela une immense robe de chambre persane, toujours de la même étoffe, qui trouvera son emploi à Semla dans cinq mois, et ailleurs dans l'hiver; sans parler du service qu'elle me fera, j'espère, quelque jour à Paris. Ces diables d'Anglais ont un art merveilleux (dont leur richesse ou leurs dettes sont le secret) pour se procurer au bout du monde toutes les commodités de l'Europe. Pour notre *Journal des Modes*, il se publie à Londres dix journaux du même genre. Les Anglais dans l'Inde, et à la terre de Diémen, s'y abonnent. Leurs femmes en recherchent la lecture, et tel ménage qui vit pendant des années entières dans quelque district reculé, sans aucun témoin européen de son existence, se ruine en chapeaux et en chiffons pour être à la mode : c'est le comble de la bêtise. A Semla, je trouvai une société dont presque tous les membres seraient considérés chez nous comme ridicules, par l'importance qu'ils attachent à la forme de leurs bottes, de leur habit ou de leur chapeau; et j'ai jugé politique de ne reparaître là qu'avec un habit dont l'étoffe méritera grâce pour sa coupe surannée.

Où diable es-tu, cher ami? peut-être retourné à Wilna? car j'avoue que, cette fois-ci, je crois à la possibilité d'une guerre : à moins d'une révolution en Prusse, elle me paraît même inévitable; mais j'espère qu'elle ne durera pas long-temps, et que nous ferons justice, une bonne et dernière fois, des rois et aristocraties européennes. Que de bêtises faites chez nous par la Chambre des Députés, pendant les huit premiers jours d'août dernier! Je vois, par les journaux anglais, que M. de La Fayette a quitté le commandement de la garde nationale; ce qui me prouve que la discorde est au camp de nos amis. Mais

Italie, et cependant pas encore la guerre générale ; quel grabuge !

Je me porte très-bien et travaille ferme. Dans mes semaines de travail sédentaire, sur ma chaise tout le jour, le soir j'étais malingre et sans appétit. J'ai prévenu ce mal par une vigoureuse natation au coucher du soleil. C'est littéralement à l'eau chaude que je me baigne. La preuve de mes forces est que je nage une heure, sans efforts il est vrai, dans une eau dormante. Au moyen de cela, je dors la nuit ; ce que je ne faisais jamais auparavant, à moins d'une fatigue équivalente. — Industrie-toi pour la transmission des lettres ci-jointes.

Ce n'est plus seulement une magnifique ambassade qu'il s'agit d'envoyer à Runjet-Sing ; le gouverneur-général désire maintenant une entrevue personnelle avec le maharajah. Mon ami Wade est revenu à Lahore pour négocier l'étiquette de la rencontre des deux astres de l'Orient. On compte les pas et les demi-pas, on règle d'avance les propos insignifians à échanger, etc., etc. C'est une affaire à porter perruque, et je ne crois pas que Wade l'amène à bien. Les hautes parties contractantes, comme on dit, ont des prétentions inconciliables ou *incompatibles*, ce qui est plus parlementaire par le temps qui court. Je ne puis deviner ce que lord William veut de Runjet ; — lui faire peur peut-être, et lui montrer combien il lui serait aisé de l'anéantir. Le colonel d'un des deux régimens de cavalerie anglaise, dans la présidence de Calcutta, m'écrit de Semla qu'il est nommé pour commander, non l'escorte, mais l'armée qui accompagnera le gouverneur-général à son entrevue avec Runjet, si elle a lieu, ou l'ambassade à Lahore au cas contraire. Il emmènera son régiment de lanciers, un régiment de cavalerie native, un régiment d'infanterie anglaise, deux de sipahis, et une batterie d'artillerie légère : tous corps d'élite choisis pour la circonstance. J'ignore jusqu'à quel point tant d'honneurs plairont au maharajah.

J'ai ri beaucoup à Cachemyr, et l'on n'a pas moins ri à Semla des grandes phrases orientales du général Lamarque sur la Russie, le Balkan, le Caucase, la Perse ; la

bien récompensé de sa vitesse. Je le garde un jour au milieu des forêts où je suis campé, et où je fais une halte de vingt-quatre heures pour relire encore, après l'avoir lue déjà bien des fois, votre lettre et celle de Porphyre, pour parcourir les journaux français du mois de février, venus avec elles de Semla, et pour y répondre. Mais par où commencer? L'émotion de plaisir que j'éprouve est un véritable accès de fièvre nerveuse; la main me tremble, le désordre est dans mes idées. Cette lettre du 1er novembre est numérotée 20, et je n'ai pas reçu vos numéros 17, 18 et 19. Mais M. Cordier de Chandernagor m'écrit qu'il m'a adressé successivement, à peu de jours d'intervalle, trois paquets de France, avant celui-ci; et le courrier de M. Allard m'annonce qu'un autre messager, moins agile que lui, est sur la route de Cachemyr, parti de Lahore depuis treize jours. J'ai donc décidé qu'il m'apportait ces trois paquets de France mentionnés par M. Cordier, et vous jugez si cette attente est propre à me calmer.

L'âge rend défiant, sinon timide. Ce que je redoutais le plus, c'était d'apprendre que les agitations politiques de notre pays vous avaient enlevé la sécurité habituelle de la pensée, à laquelle vous devez la douceur heureuse de votre vieillesse. Je craignais que Porphyre n'eût été éloigné de Paris, et que vous ne fussiez resté seul avec vos anxiétés. Mais vous avez dissipé toutes mes alarmes, et c'est avec un surcroît de bonheur que désormais je penserai à vous. Ma nature n'est pas tournée à l'espérance. Je dois peut-être à cette disposition de mon esprit de jouir plus vivement du bien présent. Il est entier pour moi quand il vient : je n'en ai pas anticipé la jouissance dans des rêves d'avenir.

Je serai encore bien misérable avec mes douze mille francs. C'est moins que la paie d'un capitaine d'infanterie dans l'Inde; et je suis forcé à une foule de dépenses étrangères aux besoins d'un officier. Mes voyages et la formation de mes collections rendent évidente cette nécessité, surtout dans les montagnes, où ma caravane ne peut se mouvoir qu'à l'aide d'un grand nombre de porteurs. Ici, par exemple, dans des excursions de quinze

cheter du gouvernement français la possession de Pondichéry et de nos autres comptoirs. On indiquait même le prix qu'on y mettrait: un million sterling (vingt-cinq millions de francs). J'ignore toutefois quelles démarches ont pu être faites pour réaliser ce désir de la Compagnie. Si l'on me demandait mon avis sur la convenance d'accepter de telles propositions, il serait mille fois affirmatif. Nos microscopiques établissemens dans l'Inde ne sont qu'une anomalie, ridicule toujours, et humiliante en cas de guerre. Le jeune M. Desbassyns avait voulu donner à Pondichéry une importance dont ce point n'est aucunement susceptible. Quant au consentement des habitans à changer de domination, les Anglais, s'ils désiraient ce transfert, l'achèteraient à prix d'argent. Notre commerce avec l'Inde, en général ruineux aux spéculateurs qui s'y livrent, n'est pas susceptible d'une extension notable. Les produits que nous y portons ne sont consommés que par le peuple peu nombreux des habitans d'origine européenne. C'est du vin de Bordeaux, quelques soieries et du café de Bourbon, où la plupart des vaisseaux reportent du riz acheté au Bengale. Les établissemens élevés en serre chaude à Pondichéry, par M. Desbassyns, doivent périr, parce que les provinces anglaises ont des avantages naturels que cette localité ne possède pas pour se livrer aux mêmes industries : un sol plus fertile, un climat plus favorable, des bras à meilleur marché, et enfin, des capitaux qui nous manquent.

Quelle est cette fantasmagorie dont vous me parlez, mon cher père, d'Afghans descendant de Cachemyr à la requête du Bengale? D'abord à Cachemyr il n'y a plus un Afghan. Runjet-Sing les en a chassés depuis douze ans, et ce n'a pas été difficile. Le dernier roi de Kaboul que j'ai vu à Loodheeana, Châh-Choudjah-El-Molouk, qui connaît bien ses anciens sujets, m'a dit qu'avec un régiment de sipahis anglais il ne lui serait pas malaisé de ressaisir sa couronne; et il disait vrai. Tous ces gens-ci se battent peu et de loin, lâchent leur coup qui ne tue personne, et tournent bride aussitôt. Si l'on a quelque peu de cavalerie pour les atteindre, ou assez de monde pour les enve-

myr. Le traducteur persan, qui vivait il y a cent ans, a augmenté cet ouvrage ; j'en aurai presque une traduction toute faite en quittant le pays, car je le lis avec mon petit secrétaire mogol à mesure que le copiste en apporte de nouveaux cahiers. Il m'explique en hindostani les passages trop purs pour ma compréhension, et ment à sa barbe quand il rencontre une citation arabe qu'il ne comprend pas plus que moi. Au reste, c'est une bien misérable rapsodie, du d'Eckstein tout pur et pis que cela.

Mes lettres du Thibet vous auront détrompé depuis long-temps sur l'état des populations parmi lesquelles j'ai passé l'été dernier ; elles sont bien différentes au-delà du Sutledge, où l'influence d'ordre du voisinage anglais ne les a pas encore atteints. Il y a chez les Sykes un penchant féroce que j'aperçois quelquefois. Tandis que je parcourais les plus hautes montagnes de ce pays, il y a un mois, les deux sectes, de Musulmans, confondues en nombre très-inégal à Cachemyr, s'y querellèrent pour leur culte. La garde syke envoyée pour rétablir l'ordre mit le feu à la ville, et troubla l'eau pour y pêcher. On se battit, on se tua, on se brûla pendant vingt-quatre heures. Heureusement que j'avais laissé bonne garde chez moi, car les pillards s'y présentèrent ; mais il furent reçus à coups de sabre et repoussés. Je retrouvai toutes choses dans mon pavillon telles que je les avais laissées. Hier, en arrivant ici, le chef d'une forteresse voisine, qui, à mon passage sur son territoire, était venu me faire son humble visite, envoya des soldats, porteurs de l'ordre le plus insolent. Il disait qu'il m'empêcherait d'aller plus loin. Je lui fis écrire aussitôt une lettre menaçante. Il répondit qu'il obéissait aux ordres de Runjet-Sing. Je soupçonnai un instant le rajah de perfidie. Cependant j'écrivis de nouveau à mon homme qu'il mentait impudemment, que j'allais demander à Runjet-Sing une vengeance éclatante ; et le misérable aujourd'hui vient demander pardon ! Cependant il disait peut-être vrai en signalant le rajah comme l'auteur de la défense qu'il avait voulu m'imposer ; mais il savait qu'elle serait désavouée par le prince, et qu'il serait puni pour son zèle maladroit. Bassesse, perfidie, cruauté, arrogance,

le représentant de Runjet-Sing : il est puissant, et soupçonneux des Anglais. Le rapprochement de ma visite à l'un en sortant de chez l'autre pourra, je ne me le dissimule pas, paraître singulier aux diplomates de Calcutta, qui ne sont pas forts, à force de vouloir être fins. Ils observeront que ce n'était nullement là mon projet en partant du Bengale, puisque j'annonçais alors l'intention de me rendre à peu près directement à Bombay. Comme je prévoyais de loin leurs objections quand j'écrivis mon Mémoire au ministre, j'eus le soin d'en informer le chevalier Grey; il connaît l'altération de mes projets de longue main, et au besoin il en informera sir Charles Metralfe.

Les empereurs mogols étaient des rois de théâtre; les monumens de leur grandeur n'étaient guère que des décorations d'opéra. Akber, Jehanguir, Chah-Jehan et Aurung-Zeb régnaient dans le dix-septième siècle; ils dépensèrent à Cachemyr, leur nouvelle conquête, des trésors immenses. Il ne reste de leur extravagante magnificence que des arbres gigantesques. Leurs palais sont tombés en ruines presque partout effacées. Cependant les antiques structures du culte indien sont encore debout; leur nombre, leur immense travail attestent une période bien longue de rahjahs indigènes, avant l'introduction de l'islamisme au onzième siècle.

Je n'ai pas encore de raisons de me rendre au proverbe oriental sur la beauté des femmes cachemyriennes; j'en désespère. Le nombre des malades qui viennent à moi est sans fin. La foule des pauvres et des malades se presse souvent autour de ma tente, comme une foule plus gaie autour de nos théâtres. Ce sont malheureusement presque tous des incurables, des aveugles de toute espèce, des malheureux rongés des plus affreuses maladies, qu'ils nous doivent. Je fais l'aumône à ceux que je ne puis soulager par des remèdes, et quelquefois je songe avec plaisir que quelques-uns ne s'éloignent pas sans emporter un sentiment de reconnaissance.

Je regrette que M. Cordier du Muséum, qui a si vivement soutenu mes intérêts, n'ait pas trouvé un instant pour me dire lui-même les nouvelles obligations que je

un verre de vin à boire à mon repas du soir. Je me referai à Semla chez Kennedy, au mois de novembre ou d'octobre.

Le choléra-morbus, dont vous me parlez, n'est pas inconnu à Cachemyr. Il y a fait deux apparitions depuis la conquête syke, et les Cachemyriens ne manquent pas d'en attribuer l'importation à leurs nouveaux maîtres. Mais cette maladie, prise au début, combattue aussitôt par les remèdes violens que l'expérience a fait découvrir, n'est pas très-dangereuse dans l'Inde. Vous savez que le bon et savant médecin dont je recevais à Calcutta les conseils amis ne m'a pas laissé partir sans me donner ces remèdes préparés par lui-même. La boîte me suit comme mon ombre. Soyez donc tranquille à cet égard. En général ne croyez à aucune des nouvelles fâcheuses de journaux, telles que séditions de troupes, révoltes, guerres, maladies contagieuses, etc., etc.; ces choses sont peu à l'usage du monde que j'habite. Il me semble qu'il faut être un peu sot pour se laisser mourir à trente ans, et j'ai la vanité de croire que je ne ferai jamais une telle sottise d'ici à fort longtemps. J'y regarde de fort près et ne vais pas à l'étourdie : je ne suis pas distrait jusque-là. Porphyre me confirme ce que vous me dites et ce que j'avais cru bien sincèrement sans la corroboration de son témoignage, — l'excellent état de votre santé : — n'est-ce pas le temps de vivre, que celui-ci, où il y a tant à voir? Quoique vous ayez un peu outré les conséquences du principe d'immortalité que vous trouvez dans l'expérience de la vie, c'est-à-dire dans le fait même du grand âge, je crois comme vous que cette expérience peut servir à racheter une partie de ce qu'elle coûte. L'activité cérébrale est certainement un principe de longévité. Voyez l'âge auquel sont parvenus la plupart des hommes célèbres par les travaux de leur esprit.

Adieu, mon cher et excellent père, adieu! Votre lettre m'a rendu la tranquillité que j'avais perdue. Je vais travailler avec une ardeur qui ne s'est jamais refroidie, mais avec une liberté d'esprit qui me manquait depuis quelque temps : et je ferai toute chose mieux et plus vite. Amitiés à nos amis. Ils comprendront que, dans une courte halte

Je commence à me considérer comme un vieux vase, fragile par ma nature, mais endurci par le choc des accidens, et habitué à tomber sans se briser. Ne rêve donc jamais en noir de moi. Tu feras mieux, si tu veux bien continuer à m'accorder cette faveur, de rêver des scènes agréables où je puis me trouver dans le soi-disant Paradis de l'Inde.

Tu me dis que mes amis ont regretté pour moi mon absence : je l'apprends de plusieurs d'entre eux directement, mais sans mieux comprendre ce qu'ils eussent voulu faire de moi. Je crois que si j'eusse été à Paris, je ne serais pas resté spectateur tranquille des trois grandes journées. En supposant qu'elles m'eussent épargné, quel titre nouveau m'eût donné dans ma carrière la part que j'aurais prise à ces événemens militaires? Aucun. Mes amis savent très-bien que je n'ai pas de fortune, et que j'ai besoin avant tout d'un état : or, je me demande, comme toi, à quoi est propre, hors de sa spécialité, un homme de la mienne. La réponse, je t'avoue, m'embarrasse. On me dit qu'on m'eût fait préfet. Mais je me serais récusé, parce que je me serais senti incapable. Il est vrai qu'un de mes amis, homme de science comme moi, occupe un de ces emplois : il faisait du fer auparavant. Mais son métier de forgeron l'avait mis en contact avec une foule d'affaires dont il avait dû acquérir l'intelligence; il avait été maire d'une petite commune, c'était un Minos auprès de moi : et de fait on m'écrit que, placé dans une des situations de ce genre les plus délicates, il y donne aux opinions les plus opposées une satisfaction complète. Dans la diplomatie, ne faut-il pas quelques études préparatoires? n'y a-t-il pas une routine à savoir, à moins que ce ne soit dans les postes élevés? Mais je ne pense pas que mes amis eussent songé à faire de moi un ministre aux États-Unis ; reste donc la députation. Tous m'en parlent. Mais cela ne donne pas à manger. Je vais donc travaillant fort et ferme, faisant de mon mieux ; advienne plus tard que pourra. Je ne te cacherai pas que si des chances imprévues me portaient un jour à la législature, je m'en réjouirais. Je t'avouerai même que j'ai depuis long-temps ce désir. Il me semble

Je ne t'écris pas en anglais, par horreur pour le *you*, qu'il me faudrait bien cependant employer, sous peine de ne pas t'écrire en anglais. Le *thou* s'imprime et se chante, mais ne se dit ni ne s'écrit. Aucune relation de parenté ou d'attachement ne l'admet; le père le plus tendre, l'amant ou l'époux le plus passionné, n'ont pas d'autre formule que *you*. Une mère parle ainsi à son enfant au berceau.

Les études que tu fais te donneront de la langue anglaise une connaissance plus étendue que la mienne, à beaucoup d'égards. Quand nous nous reverrons, j'espère que je pourrai te servir de maître pour t'apprendre ce que seule tu n'auras pas pu deviner, la prononciation bizarre de cette langue, et peut-être pour te faire distinguer son double vocabulaire, l'un germanique ou saxon, et l'autre latin. Shakspeare emploie le premier; Milton aussi. Pope est exclusivement romain. C'est la tendance moderne : toutes les langues se rapprochent graduellement, en se latinisant chaque jour davantage.

Le choix du livre que tu traduis me surprend. La pensée de Sterne est presque toujours une réticence équivoque. Il est vrai que dans le *Voyage sentimental* cette équivoque ne cesse pas d'être honnête. *Tristram Shandy*, que j'avoue d'ailleurs être un de mes livres favoris, est, à mon grand regret, souvent fort grossier. La seule excuse de ses malhonnêtetés, c'est peut-être leur énormité, qui en rend à peine la pensée admissible. — Nous autres hommes, nous sommes à peines froissés par ces choses; les conventions sociales nous permettent des mœurs si différentes de celles imposées aux femmes! Nous n'avons presque pas de pudeur.

Je regrette bien davantage, à présent que j'en connais l'objet, la perte de ta lettre écrite pendant l'hiver 1829. Il faudra que tu la recommences. Je t'ignore sous le rapport de la pensée. Laisse-moi te connaître complètement, et sois bien persuadée que je respecterai toutes tes opinions, quelque différentes qu'elles puissent être des miennes. Les miennes au reste, sur les grandes choses, ne sont que du scepticisme et de l'indifférence, mais sans parti pris. Adieu, ma chère amie, adieu.

tienne, prédit aussi. Nous sommes revenus au beau fixe de l'enfer.

L'eau du lac est tellement chaude, qu'il me semble ne rien gagner au changement d'élément quand je m'y plonge. Il y faut rester un temps considérable avant de sentir quelque fraîcheur. Mais le seul lieu propre au bain est très-profond. Il faut y nager. Je suis devenu fort adroit à cet exercice, et le puis soutenir long-temps : cependant il ne laisse pas d'être laborieux dans une eau dormante; et lorsque je remonte dans mon bateau, mes forces ne se trouvent guère retrempées. Le soleil ne m'a pas épargné; à l'exception des mains et du visage, depuis long-temps endurcis et noircis, tout mon corps est devenu du cramoisi le plus vif. Le frottement du vêtement le plus léger est un supplice; j'ai laissé l'habit européen, et je profite des conventions de la pudeur orientale; elles sont peu gênantes. Un serviteur, debout près de moi et armé d'un grand écran, m'administre une tempête artificielle, par laquelle seule il m'arrive par intervalles de sentir la vie comme une chose agréable.

Bernier, que vous avez lu, je pense, parle de cette petite île. C'est un colifichet des empereurs mogols; elle est parfaitement ombragée par deux immenses platanes, les seuls qui restent des quatre plantés par Châh-Jehan; c'est vous dire combien elle est petite. Le palais n'est qu'une grande salle ouverte à tous les vents, quand il leur plaît de souffler, et dont le plafond est supporté par des colonnes d'un style bizarre, enlevées de quelque antique pagode. Chahlimar est en face avec sa belle avenue de peupliers. Nichâte-Bagh, avec ses beaux ombrages, paraît comme une grande tache noire au pied des montagnes jaunissantes. A l'opposite est Saifkan-Bâgh, qui n'est plus aujourd'hui qu'une forêt de platanes gigantesques. La petite mosquée où les dévots musulmans viennent, de l'Inde et de la Perse, adorer *azrette boll*, littéralement *Son Excellence le poil* de la barbe de leur prophète, montre la cîme dorée de son clocher au-dessus d'un groupe d'arbres semblables. Derrière est le trône de Salomon, dont la chronique cachemyrienne fait un grand voyageur. Ce pa-

cette conviction, que pour moi il irait du bonheur ou du malheur du reste de ma vie, — et je ne suis pas joueur par naturel! Aurai-je encore, lorsque je retournerai en France, la faculté de perdre la tête? Et ce n'est pas tout que de la perdre soi-même : ce n'est pas même la moitié du miracle à faire, il faut encore inspirer à une autre cette folie ; et quel talisman rapporterai-je d'Asie pour opérer ce charme ? Je vous reviendrai bien fané pour mes trente et quelques années, sans agrémens personnels, sans jeunesse de manières ni d'esprit; — je vous le demande, de qui pourrais-je être remarqué? certainement, à mon âge, un homme a laissé derrière lui plus de la moitié des chances qu'il avait de l'être. Nos mœurs n'admettent pas entre les jeunes gens le degré de familiarité avec lequel je devrais être connu pour inspirer peut-être un sentiment profond d'attachement; et, dans le monde, que voient les jeunes filles? que peuvent-elles voir des hommes qui passent, et même de ceux que l'on fait passer devant elles? D'autre part, me voici arrivé à trente ans sans jamais avoir trouvé qu'une jeune fille n'était pas une enfant. Je suis, pour elles, fraternel, paternel même ; enfin tout ce qu'il ne faut pas. Elles me l'ont toujours bien rendu ! Cette jeune Anglaise dont le sort vous a intéressé quelques momens, elle m'a écrit depuis qu'elle a quitté l'Inde. Ses lettres sont toutes filiales : elle me voyait à Calcutta former la société exclusive de son père, alors qu'une bande de jeunes hommes, dont quelques-uns cependant étaient moins jeunes que moi, partageaient occasionnellement l'hospitalité de sa famille. Elle m'a pris au mot. Ai-je rajeuni depuis ce temps-là?

Le plus sûr moyen de donner une existence réelle à vos châteaux en Espagne, serait d'emporter de Cachemyr une des beautés qu'on y dit être communes parmi les familles musulmanes d'un rang élevé. Ce ne serait pas une négociation difficile. Mais vous trouveriez votre bru en toutes choses une sorte d'animal si singulier que vous vous hâteriez d'en fair présent au Jardin des Plantes, où je conviens qu'elle serait beaucoup plus à sa place qu'auprès de vous. La reliure des in-12 est en général d'une couleur plus foncée que celle des in-4° de Saint-Domingue : vous diriez

d'autres réflexions. Je songeais à la possibilité d'une visite de Petits-Thibétains ; car ils viennent quelquefois de cent lieues d'ici pour piller une caravane ou un chétif village, emmenant esclaves, hommes, femmes et enfans. Cependant je suis bien gardé. Le seigneur de cette vallée, qui a environ vingt lieues de longueur, a quitté son castel pour me suivre; et sa cavalcade grossit considérablement la mienne. C'est un pauvre diable, que les exactions des vice-rois de Cachemyr font mourir de faim. Il se révolte quelquefois, quand on le pousse à bout, et fait la guerre à Runjet-Sing, et avec ses deux cents fusils à mèche, il tient bon pendant six mois contre l'armée syke. Je lui ai fait l'honneur d'une visite, dans laquelle j'ai daigné boire une tasse de thé, pendant que lui dinait avec mon cicerone, *factotum* mogol, et l'officier musulman de mon escorte de lanciers. Il met, pour me faire honneur, son pays sens dessus dessous. Il a mis son armée en campagne dans les forêts, et j'espère qu'elle va me rapporter du gibier pour le Muséum. Toute cette courtoisie est intéressée. Ce n'est pas pour le pur amour de ma sagesse platonique et socratique. Mon ami Rossoul-Mallick espère, par mon crédit près de Runjet, être déchargé de quelques lourdes redevances au trésor de Lahore : nous verrons. Tous les gens de ce pays ne sont pas des Néal-Sing. Par exemple, mon ami le saint, à Cachemyr, Mouhammed-Châh-Sahèb, instruit du plan de mon excursion, avait envoyé un de ses sous-saints chez Rossoul-Mallick, pour me servir de maréchal-des-logis ; et le brave homme, qui ne sait pas combien il fait froid ici, m'envoie, pour me rafraîchir, des melons d'eau. — Une bonne bouteille de vin serait bien plus de saison. C'est une sotte boisson à la longue que le cristal liquide des fontaines. Il me faudra bien de la vertu pour ne pas me griser comme un Anglais, quand je redeviendrai l'hôte de l'artilleur Kennedy. Le thé vient à Cachemyr par caravanes, au travers de la Tartarie chinoise et du Thibet. Je ne sais pourquoi le thé de caravane, chez nous, a quelque réputation ; celui-ci n'a absolument aucun parfum : on le prépare avec du lait, du beurre, du sel, et un sel alcalin d'une saveur amère. Il résulte de tout cela

la nuit, et l'heure de dîner. Les gens de Semla, à l'heure qu'il est, boivent peut-être à ma santé; car les Anglais soignent de cette façon leurs amis absens, ou plutôt se soignent ainsi sous le prétexte des amis absens. Malheur à ceux-ci quand ils n'ont comme moi, pour retourner le compliment, que l'eau de la fontaine! Adieu encore, cher ami; je t'embrasse de tout mon cœur.

Le 1er septembre, dans la vallée de Cachemyr, à Safapore.

Me voici redescendu des hauts, charmé de mon excursion à tous égards. Non, je dois faire une exception pour les pierres; c'est le diable à débrouiller quelquefois, que les calcaires primitifs et les calcaires secondaires, et il me reste çà et là des doutes ici sur leur distinction. Mais j'apporte des plantes nouvelles, et ce qui marque davantage, deux animaux nouveaux, ou du moins un : et ce dernier est un quadrupède fort respectable. C'est une espèce de marmotte. Les sous-brigands de mon ami Rossoul-Mallick m'ont apporté de leur côté un ours et une espèce de chamois : celle-ci peut être nouvelle; mais les coquins, malgré mes plus formelles recommandations, avaient tellement mutilé ces animaux, que je n'en ai pu rien faire. Comme j'étais en train de découvrir, j'ai trouvé ici un lac dont personne n'a parlé, et qui est le plus lac des lacs de Cachemyr, car il est seul profond. Je suis campé sur ses bords. J'ai eu un temps superbe lorsque j'en avais besoin, c'est-à-dire lorsque j'étais au plus haut de mon excursion, au partage des eaux de l'Hydaspe et de l'Indus, entre Cachemyr et le Thibet. Rossoul-Mallick m'a comblé de civilités jusqu'à la fin. Je l'ai payé en bons conseils sur les inconvéniens de manger de l'opium comme du pain, ce qu'il fait. Ce matin arrive une lettre de l'excellent M. Allard. Il m'annonce que l'entrevue entre Runjet-Sing et lord William Bentinck aura lieu sur la rive gauche du Sutledge, dans un petit canton syke au pouvoir du rajah. Il me dit aussi que le rajah lui a exprimé le désir de me voir, pour causer des airs, des eaux et des terres de Cachemyr, et du reste encore, — d'une manière qui ne me per-

un district situé entre Jummoo et cette province, où de vastes forêts de bambous exhalent, après l'automne, des fièvres terribles. La basse région des montagnes, que je désire visiter en partant d'Umbritsir, ne sera pas trop froide au mois de novembre. — Au 1er de décembre sans doute je repasserai le Sutledge. Le temps me manque pour écrire à notre père. Je t'écris entre un panier de raisins gros comme ceux de la terre promise, et de poires excellentes, en santé parfaite. Adieu, cher ami; je t'embrasse et t'aime de tout mon cœur. Ma première sera sans doute de Lahore ou d'Umbritsir.

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Pergunnah de Canmeradge, dans les montagnes de Cachemyr, au bord du Pôhour, le 6 septembre 1831. (Expédiée de Sôpour (Sampore), le 10 septembre 1831.)

Mon cher père, j'ai écrit il y a quelques jours à Porphyre, en revenant des montagnes par où l'on passe de ce pays en Ladak; et si ma lettre voyage sûrement par les mains de*** (mais la liste serait trop longue, et je vous l'épargne), et si arrivée à Chandernagor elle trouve un vaisseau prêt à faire voile pour la France, vous saurez déjà en recevant celle-ci que j'avais tout lieu d'être satisfait du début de ma dernière excursion en Cachemyr. J'ai eu depuis des surcroîts de félicité zoologique, suivis, il est vrai, de revers du même genre. Rossoul-Mallick, fidèle à sa promesse, a mis ses montagnes et ses glaciers sens dessus dessous pour y trouver des bêtes à mon usage, et ses vieilles barbes d'Afghans ont couru plusieurs fois après moi dans la plaine pour m'apporter leur chasse. C'étaient des ours monstrueux, et dernièrement, une espèce de panthère qui me semble nouvelle. Une vingtaine de lieues faites au soleil du 34e degré de latitude avaient malheureusement mûri tellement ce gibier, qu'après m'être donné beaucoup de peine pour en tirer parti, j'ai dû,

animaux vivans, la plupart blessés; mais que tous étaient morts au bout de quelques jours de captivité, et qu'il m'envoyait les deux seuls survivans. Sa lettre énumérait les objets qu'il m'offrait à titre de khéla, ou *habit d'honneur*. Cet habit se composait donc de trois gros blocs de cristal de roche, huit sacs immenses de fruits secs, deux jeunes antilopes vivans, et une pièce de l'étoffe dont s'habille Sa Majesté thibétaine, faite du duvet d'une de ces espèces d'antilope. Il décrivait son envoyé comme son visir depuis trente ans, son homme de confiance, son autre lui-même. Aga-Cheragh-Ali-Châh (1), pour ne refuser aucun de ses titres à ce singulier personnage diplomatique, ne tarda pas à me faire savoir qu'il avait une mission toute confidentielle; et comme il me voyait entouré d'espions, il me dit qu'il avait à me consulter sur une maladie du rajah; je l'engageai à m'en instruire sur-le-champ, afin que j'eusse plus de temps pour méditer sur le remède; mais il me dit que c'était une maladie dont on ne pouvait parler que derrière les rideaux. L'invention n'était pas mauvaise pour écarter tous les témoins d'un entretien secret. Il s'est présenté depuis pour cela, mais après avoir mangé une telle quantité d'opium, qu'il n'a su rien me dire, si ce n'est que son maître est passionnément amoureux des Anglais (qu'il n'a jamais vus, et qui sont à trois cents lieues de son chétif empire), qu'il est leur très-humble serviteur, et que son pays est le leur, etc., etc. Je lui ai répondu que j'avais pour Ahmed-Châh une passion furieuse, et que j'étais, avec toutes les tulipes, narcisses et bouquets de rose du monde, son inviolable ami.

Deux hommes de la suite de mon ambassadeur étaient morts de froid dans le voyage; un autre avait le bras cassé; un cheval était resté au fond d'un précipice... Mais Cheragh-Ali-Châh se sentait tellement vivifié par le soleil de ma présence, qu'il ne doutait pas que s'il eût amené ses morts ils n'eussent ressuscité devant moi. Enfin il me broya de la couleur locale à satisfaire les plus exigeans.

(1) *Aga*, chef; *Cheragh*, flambeau; *Ali*, sublime; *Châh*, roi, en persan.

sane, sans doute ; car il est chya de religion, et blanc de peau, et de basse extraction. Mes domestiques indiens ont su de lui qu'il avait partagé autrefois leur condition. Après en avoir changé maintes fois, et voyagé de la Perse à la Chine, il fut retenu au petit Thibet par le rajah actuel, qui en a fait réellement son favori et son ministre. Il est fort connu à Cachemyr comme l'homme le plus considérable de ce pays-là, et de plus comme un fort bon homme, d'ailleurs très-brouillon. L'homme envoyé d'abord par Ahmed-Châh est venu cette fois-ci avec Cheragh-Ali, dont il est le premier domestique. Il est infiniment plus propre que son maître aux ruses diplomatiques; et je pense que le rajah ne m'a envoyé son incomparable Aga-Cheragh-Ali-Châh que pour me faire honneur et donner plus de lustre à sa mission, et que Nassim-Khan, le valet, me viendra faire son rapport quand il m'apercevra seul; car ce matin, en marchant près de mon cheval, il m'a montré dans le fourreau de son sabre le petit coin d'une lettre, pliée à la façon des messages diplomatiques d'Ahmed-Châh.

Il m'est impossible de comprendre ce que veulent ces gens des Anglais (dont ils s'obstinent évidemment à me regarder comme l'agent). Ahmed-Châh est une espèce unique en son genre, un roi-modèle (quoiqu'il ne soit pas un roi-citoyen). Il est très-aimé de ses sujets, et redouté de ses voisins. Il s'est affranchi depuis quelques années d'une sorte de tribut (presque nominal toujours, il est vrai) que le petit Thibet payait à la Chine. Sa pauvreté et les effroyables montagnes qui séparent son pays de Cachemyr, le mettent en sûreté complète contre l'ambition de Runjet-Sing. Enfin, malgré mon génie diplomatique, je m'y perds! En attendant, son ambassade galope ou court à ma suite, et est déjà apprise à ramasser des plantes et des insectes; et, qu'elle ait ou non rempli sa mission secrète, quand viendra de Cachemyr le cavalier que j'y ai envoyé me chercher trois cents roupies, le *flambeau sublime* de l'empire petit-thibétain recevra son cadeau et son congé en même temps. J'ai déjà répondu à Ahmed-Châh, en lui rendant avec usure toutes les fleurs

bêtes, qui sont fort jeunes, veulent bien vivre assez pour montrer nettement les caractères de leur espèce. Après tout, je ne fais encore que jouer sur le velours; car il me reste au-delà d'une centaine de louis, des roupies de Runjet-Sing.

Il serait absolument impossible à un Européen de mon métier, de voyager en ce pays à d'autres conditions que celles auxquelles j'y suis venu. Je me souviens de certains conseils qui me furent donnés avec bienveillance, par des gens qui avaient vu un petit coin de l'Orient; rien n'était plus facile, suivant eux, que de traverser avec un lourd bagage toute l'Asie : on se mêle aux caravanes de marchands, etc., etc. Tout cela est du roman. Les marchands vont, il est vrai, à peu près partout; toutefois, de Cachemyr à Téhéran et même à Mashed, ils vont par Lahore, Delhi, Bombay, Bushir, Shirâs, etc., etc., sans passer, et pour cause, par le Kaboulistan. Les petits princes orientaux ne les volent qu'avec ménagement; c'est qu'ils sont de revue : si on leur laisse quelques-uns des profits de leur commerce, ils sont, pour les chefs sur le territoire desquels ils passent, comme la poule aux œufs d'or de l'avare; il y en a peu d'assez fous pour la tuer. Mais celui qui passe et qui ne doit pas repasser, est dépouillé de sa dernière guenille, et les voyageurs européens n'ont pas, comme de raison, de priviléges à réclamer; il n'y a pour eux que deux partis à suivre : aller en mendians comme M. Alexandre Csomo de Koros, sous le costume national des pays qu'ils traversent, ou bien s'entourer d'une force matérielle respectable, ou s'acquérir le crédit de celle qu'on ne peut se procurer. C'est ainsi que je partis à cheval de Calcutta, le 20 novembre 1829, au soir, sans la moindre protection immédiate; qu'à deux marches de là, à Hoogly, j'acquis une sorte de janissaire, lequel à Burdwan fut remplacé par un caporal et quatre hommes, et que j'ai fait la boule de neige, jusqu'à arriver avec un sergent et douze hommes sur les bords du Sutledge, où j'en trouvai cinquante pour me recevoir; et, quoique depuis ce temps-là j'en aie toujours eu à peu près le même nombre, il s'est trouvé court quelquefois; et il

bêtes, qui sont fort jeunes, veulent bien vivre assez pour montrer nettement les caractères de leur espèce. Après tout, je ne fais encore que jouer sur le velours; car il me reste au-delà d'une centaine de louis, des roupies de Runjet-Sing.

Il serait absolument impossible à un Européen de mon métier, de voyager en ce pays à d'autres conditions que celles auxquelles j'y suis venu. Je me souviens de certains conseils qui me furent donnés avec bienveillance, par des gens qui avaient vu un petit coin de l'Orient; rien n'était plus facile, suivant eux, que de traverser avec un lourd bagage toute l'Asie : on se mêle aux caravanes de marchands, etc., etc. Tout cela est du roman. Les marchands vont, il est vrai, à peu près partout; toutefois, de Cachemyr à Téhéran et même à Mashed, ils vont par Lahore, Delhi, Bombay, Bushir, Shirâs, etc., etc., sans passer, et pour cause, par le Kaboulistan. Les petits princes orientaux ne les volent qu'avec ménagement; c'est qu'ils sont de revue : si on leur laisse quelques-uns des profits de leur commerce, ils sont, pour les chefs sur le territoire desquels ils passent, comme la poule aux œufs d'or de l'avare; il y en a peu d'assez fous pour la tuer. Mais celui qui passe et qui ne doit pas repasser, est dépouillé de sa dernière guenille, et les voyageurs européens n'ont pas, comme de raison, de priviléges à réclamer; il n'y a pour eux que deux partis à suivre : aller en mendians comme M. Alexandre Csomo de Koros, sous le costume national des pays qu'ils traversent, ou bien s'entourer d'une force matérielle respectable, ou s'acquérir le crédit de celle qu'on ne peut se procurer. C'est ainsi que je partis à cheval de Calcutta, le 20 novembre 1829, au soir, sans la moindre protection immédiate; qu'à deux marches de là, à Hoogly, j'acquis une sorte de janissaire, lequel à Burdwan fut remplacé par un caporal et quatre hommes, et que j'ai fait la boule de neige, jusqu'à arriver avec un sergent et douze hommes sur les bords du Sutledge, où j'en trouvai cinquante pour me recevoir; et, quoique depuis ce temps-là j'en aie toujours eu à peu près le même nombre, il s'est trouvé court quelquefois; et il

Samson. Quelles mains, grand Dieu! couperaient ici le fatal cheveu? Je voudrais voir un chœur de Cachemyriennes de la campagne faire leur entrée sur un de nos théâtres, en face des amateurs de l'exotique. — Le jour tombe, et mon domestique vient me disputer la moitié de ma table (qui est fort petite) pour y placer mon frugal dîner. Adieu donc; en vous écrivant si familièrement de telles misères, il me semble n'être séparé de vous que par les ponts, et c'est une illusion charmante qui rappelle pour un travail sérieux toute la sérénité de mon esprit. Adieu, encore, adieu!

Le 8 au matin, à Baramoola.

L'automne est venu, avec ses nuits fraîches et ses matins froids. C'est le même que le nôtre dans les belles années, à la différence du soleil qui, dans le milieu du jour, est ici beaucoup plus ardent et encore presque vertical. J'ai congédié hier soir mon brigand, qui est reparti ce matin pour le petit Thibet avec sa suite. Immédiatement après lui avoir donné son congé, j'ai écrit une longue lettre au roi Runjet-Sing. (Vous maudissez sans doute l'irrégularité de mon orthographe des noms asiatiques; c'est qu'ils sont très-difficiles ou impossibles à écrire dans nos langues européennes, du moins celles à mon usage. Les Anglais écrivent *Runjeet*. Nous autres, nous devrions écrire *Ronnedgte*, ou *Rannedgile*, ou *Rennedgile*; mais ni *o*, ni *a*, ni *e*, ne font l'affaire, quoique *o* soit la plus grande approximation du son persan. Quand au mot que les Anglais écrivent Sing, s'ils le prononçaient d'après les analogies de leur idiôme, ce serait *sinfe;* ce qui en approche le plus en français est *cygne*, cycnus. Le nom de cette contrée est exactement Câchemir pour nous, ou en anglais Cashmeer. — *Delhi* s'écrit par les Anglais de mille manières différentes, dont aucune n'est juste. La meilleure serait en anglais *Dellee*, et en français *Delli*. La mode anglaise actuellement est d'écrire Bunarus, pour Bénarès du français; en français il faut écrire Bênârèsse. Quand à l'*an* final dans Téhéran, Ispahan, Burdwan, etc., etc., ce son, très-facile à imiter pour tous les Européens, n'existe et ne

du tribunal de police correctionnelle insérés dans les gazettes, et où leurs noms figurent. J'engage donc ce jeune homme à ne point songer à ce pays. Consulté de Calcutta sur les chances d'un établissement favorable en cette ville, par un jeune médecin qui m'était recommandé par M. Victor de Tracy, je m'empressai de lui répondre de Bénarès, où j'étais alors, que le mieux était de le quitter au plus vite. Dites de plus à M. Robinet que ce que j'ai aperçu en d'autres pays étrangers, de l'existence de nos compatriotes qui y vont chercher fortune, a suffi pour me convaincre que l'immense majorité d'entre eux sont très-malheureux à New-York ; à Rio-Janeiro, à Bourbon, c'est la même chose. Je l'engage à préférer la médiocrité de sa position actuelle aux chances très-invraisemblables d'un sort meilleur loin de notre pays.

Le 10 septembre, à Sampore, en Cachemyr.

J'ai reçu hier soir un courrier du roi qui m'apportait une invitation directe de sa part à me rendre près de lui. Je pourrais me faire prier, mais cela aurait mauvaise grace; et quoique contrarié de quitter Cachemyr quinze jours plus tôt que je ne l'avais fixé d'abord, je réponds à Sa Majesté syke que dans dix jours je reprendrai la route du Punjaûb. Il me faudra marcher avec diligence pour joindre Runjet-Sing à Umbritsir, avant qu'il ne parte pour Rooper (Ropur) : cherchez ce village sur la rive gauche du Sutledge, au pied des montagnes, et près de Belaspore. C'est le lieu agréé pour l'entrevue du rajah et du gouverneur-général. Elle aura lieu le 25 octobre, avec toute la pompe possible. Wade et Kennedy me demandent si je ne m'y trouverai pas. Certes non. Un pauvre diable d'*aflatoûne*, de *Bôcrâte*, d'*Aristôtelis* comme moi, serait étouffé dans les nuages de poussière que soulèvera le contact de deux si grandes puissances. Puis ces magnificences de l'Orient ne sont après tout qu'un étalage de riches habillemens, où les individus ne comptent absolument pour rien qu'en tant que servant à draper autour ou à boutonner dessus leurs magnifiques costumes. Je ne quitterai donc la cour du rajah que pour rentrer dans les montagnes vers Koul-

les lieux où je fais quelque séjour ; il me sera doux de me souvenir d'eux.

Quoique j'eusse fixé une semaine à l'avance le jour de mon départ, mon mehmandar Cheikh-Bodder-Bochs ne se trouva point prêt. Quoiqu'il ne soit pas pire que les autres officiers sykes, comme je le connais mieux depuis le temps qu'il sert près de moi, je le hais davantage. Il avait acheté six femmes à Cachemyr, dont il avait épousé trois pardevant le moullah, et c'était la difficulté de les transporter au-delà des monts qui le retenait à la ville. Il me demanda grâce pour un jour ; — je fus inexorable, et le 19, comme je l'avais fixé d'abord, je montai à cheval à la pointe du jour, et pris la route du sud. Ma caravane était bien plus nombreuse qu'à mon arrivée. Soixante soldats formaient mon escorte. Cinquante porteurs montagnards portaient mon bagage : quelques animaux captifs suivaient, menés en laisse. Un officier confidentiel de mon ami Mouhammed-Châh chevauchait derrière moi ; le Mogol, qui m'avait servi de secrétaire et de cicérone pendant mon séjour, me suivait aussi. Je lui avais fait la veille un présent de vingt-cinq louis, récompense bien méritée par ses services ; et le pauvre diable, pour qui c'était chose nouvelle que la justice, et qui s'était, je crois, sincèrement attaché à moi, m'aurait suivi partout. Il espère, avec quelques chances de succès, qu'en le présentant et le recommandant à Runjet-Sing, je relèverai sa fortune. Comme Bodder-Bochs assurait qu'il rejoindrait mon camp à la seconde marche, je lui avais laissé par oubli tous les firmans de Runjet-Sing. Mais il ne parut pas à la seconde couchée ni à la troisième ; je doute qu'il me rejoigne avant Umbritsir. Il y avait de ma part quelque témérité peut-être à me jeter ainsi à corps perdu dans les montagnes sans mehmandar. Mais je comptais, en cas d'obstacles, montrer la dernière lettre du maharadjah, dans laquelle il me pressait de venir près de lui. Ce porte-respect est resté inutile dans la poche de mon secrétaire. Il s'est trouvé que des pervanahs ou firmans, adressés en mon nom, par moi-même, aux chefs sur le territoire desquels je devais passer, m'ont fait trouver près d'eux tout l'accueil désirable. Le rajah de Rad-

les exploits des montagnards écossais de Walter-Scott et des klephtes de Fauriel, et ne ménageant que leurs plus proches voisins, qui sont, je crois, en compte à demi avec eux. Je craignais d'être trahi par ceux-ci. Si j'eusse connu d'avance les risques de cette route, j'en aurais pris certainement une autre; car je ne conçois rien de plus sot, pour un homme de mon métier, que d'attraper un coup de fusil dans une échauffourée nocturne, et de finir ainsi comme un chien, sans la plus petite fleur.... jetée sur sa tombe. — Hier, en passant le Tchinâb, j'ai laissé des dangers derrière moi. Je comptais trouver ici le rajah Goulâb-Sing, à qui j'avais écrit de Radjouri pour l'informer de ma prochaine arrivée. Je fus donc un peu désappointé d'apprendre, en montant à Jummoo, que le rajah avait quitté sa capitale deux jours auparavant, et qu'il était campé à dix côsses sur la route d'Umbritsir. Cependant, comme c'était lui qui devait me prêter une grande tente et des chameaux pour me rendre près de Runjet-Sing, je persistai à venir ici. Goulâb-Sing est mieux obéi de loin que Runjet-Sing. Son visir m'a reçu comme l'ami de son maître. Tout ce que je puis désirer arrive comme par enchantement. L'abondance est dans mon camp : soldats, domestiques et porteurs montagnards, tous sont hébergés aux frais du rajah. Les pauvres diables avaient bien besoin de passer par cette terre de cocagne, après les privations et les fatigues qu'ils ont endurées depuis Cachemyr! Le fils aîné du rajah, demeuré ici pour me recevoir en l'absence de son père, voulait me venir voir hier soir au débotté. C'est un enfant de quinze ans, favori de Runjet-Sing. Je ne l'ai reçu qu'aujourd'hui. Il m'a intéressé par sa charmante figure et par sa modestie : à cet âge, où les enfans cessent de l'être, et où va se décider pour eux la chance de ce qu'ils seront, hommes, ils m'inspirent un intérêt extrême. J'ai donc promis au petit Goulâb-Sing de rester encore demain ici, afin de passer la matinée avec lui sur le dos d'un éléphant, à voir les environs de Jummoo, et à lui faire de la morale sans qu'il s'en aperçoive. Je rendrai après-demain, sur la route d'Umbritsir, au père la visite que j'ai reçue du fils. Goulâb-Sing, qui m'atten-

« address. You have the *singular* merit of having *at once* « (veni, vidi, vici) conquered the distrust of that most « weary politician. You must have suffered great fatigue « and privation in the course of your present expedition. « The thanks and applause of the scientific world will be « your best reward. — I was in hope captain Kennedy « had send you our last intelligence from Europe, but I « find that he made you but a partial report. I send you « therefore a copy of what has been received from Bom- « bay. I have also seen a letter from a friend of mine, « but not addressed to me, who left Paris the 2d week in « april. — Ile gives a favorable account of the stability « of things in France, of which, my correspondent re- « marks, a less favorable opinion generally prevailed in « England. We expect daily a ship which was to leave « England on the 11th of may. We have also still to « come the *Circassian* that left England in the beginning « of april, and which contains the missing french papers, « which shall be forwarded to you as soon as received. —

« de la méfiance de cet interminable (*weary*) politique. Vous devez avoir « éprouvé bien des fatigues et des privations dans ce voyage. Les remer- « ciemens et les éloges du monde savant seront votre plus douce récom- « pense.

« J'avais espéré que le capitaine Kennedy vous aurait envoyé nos dernières « nouvelles d'Europe, mais je vois qu'il ne vous a fait qu'un rapport incom- « plet. Je vous envoie, en conséquence, copie des nouvelles qui nous sont « venues par Bombay. J'ai vu aussi une lettre d'un de vos amis (mais qui ne « m'était pas adressée) qui a quitté Paris la seconde semaine d'avril. Il « parle favorablement de la stabilité des choses en France, et à cette occasion « mon correspondant me marque qu'en Angleterre on n'avait pas une opinion « aussi favorable de la situation actuelle. Nous attendons journellement un « vaisseau qui a dû quitter l'Angleterre le 11 mai. *Le Circassien*, qui a dû « mettre à la voile au commencement d'avril, nous apportera aussi les jour- « naux français qui nous manquent. Ils vous seront envoyés aussitôt que je « les aurai reçus.

« Lady William me charge de la rappeler à votre souvenir; croyez que je « m'estimerai toujours heureux de pouvoir vous être utile.

« Agréez l'expression de l'estime et de l'affection avec lesquelles je suis, mon « cher Monsieur,

« Votre dévoué serviteur,

« W. C. Bentinck. »

par *la justice orientale*. Bonsoir, mon cher père. Le reste à Umbritsir.

Jummoo, le 4 au soir.

C'est pour vous remercier, mon cher père, de votre excellente et charmante lettre de février dernier, n° 24, qu'un courrier de M. Allard m'a apporté tantôt, avec une de Porphyre, un paquet de journaux très-récens de Calcutta et une lettre de mon banquier, lequel a reçu de MM. Delessert et Delaroche l'autorisation d'augmenter mon crédit annuel de six mille francs pour cette année, de trois mille francs pour l'année 1830 écoulée, ce qui fait pour cette année-ci neuf mille francs de surcroît, et qui l'étend à douze mille francs pour les années 1832 et 1833. J'ai donc cette année les quinze mille francs que je désirais.

Votre n° 23 est en retard; ce qui rend obscurs pour moi quelques passages du n° 24. J'espère que mes lettres du Haut-Kanawer et du Spiti ou Thibet vous seront arrivées peu de temps après celles de Semla et de Tchini, et que la suite de ma correspondance jusqu'à ce jour aura confirmé votre foi à mon étoile. Me voyant si près de Leh ou Ladak, car c'est tout un sur la carte, vous désiriez que je poussasse mon expédition jusque-là. Votre ambition aura donc été un peu désappointée en me voyant revenir de la haute vallée du Spiti, sans y avoir touché barres; mais vous aurez eu pitié de moi pour le froid et la faim, dont j'aurais eu à souffrir si je m'y fusse obstiné, sans parler d'obstacles d'un autre genre. Pinkerton, que vous vous mettiez en devoir de lire à l'article de la Tartarie chinoise et du Thibet, vous aura sans doute donné des lamahs (prononcez *lommmmmma*) et des terribles Tartares une idée bien différente de leur réalité. — Vous paraissiez regretter beaucoup que je ne pusse pas voir Cachemyr. J'espère que je me suis conduit en fils soumis! n'est-il pas vrai? Si vous aviez su toutes les difficultés de ce voyage, vous n'y auriez jamais songé pour moi, et l'auriez cru absolument impraticable. Plusieurs de mes amis anglais, bien à même de les estimer, Kennedy par exemple, quand il me savait à Lahore, ne croyaient pas encore que je réussisse à at-

une erreur déplorable. Vous dirai-je, mon cher père, que je regrette quelquefois de n'être pas député?... Je ne sais si je ne m'abuse étrangement, mais il me semble qu'un honnête homme, qui voudrait jouer le rôle de médiateur, sans art, sans finesse, tout simplement en laissant voir la douleur amère que lui causent ces dissensions envenimées entre des hommes si long-temps unis, et les malheurs dont elles menacent la patrie, ne parlerait pas en vain. Les procédés de la logique dans ce que l'on appelle l'éloquence de la tribune sont trop recherchés, — ils sont presque toujours offensans pour l'amour-propre de ceux contre qui on les exerce. On cherche trop à convaincre, et pas assez à persuader. D'autres visent au mouvement oratoire, à l'éclat; je voudrais que l'on visât à toucher. C'est là ce que j'essaierais si j'étais à la Chambre dans les circonstances actuelles. Ce qui est aisé dans le tête-à-tête ou dans un cercle étroit, est-il donc si difficile dans une assemblée nombreuse? Des méprises, des différends peuvent naître entre braves gens. Mais il faut qu'ils soient bien aveugles et leurs conseillers bien mauvais pour que ces querelles ne se terminent pas bientôt par un raccommodement sincère, à la suite duquel l'amitié et l'estime réciproque des parties se trouvent plus solides encore qu'auparavant. Tous les partis ont des torts les uns envers les autres; ils s'aggravent chaque jour par la déplorable opiniâtreté avec laquelle chacun d'eux s'isole dans ses vues exclusives. Pour n'être dans notre pays que le témoin impuissant de ces funestes dissensions, je préfère être au bout de l'Asie, loin d'elles par l'espace et la pensée.

Mon premier soin, en rentrant dans l'Inde anglaise, sera d'écrire une longue lettre au Jardin sur les résultats de mon voyage en Cachemyr. Je n'ai jamais eu moins de loisir que depuis que j'ai passé le Sutledge. J'ai eu nécessairement depuis cette époque, avec les gens du pays que je parcourais, une multitude de rapports qu'un voyageur européen n'aurait, même quand il le désirerait, aucune occasion de former avec ceux de l'Inde anglaise. De là bien des heures détournées du travail. Tantôt c'étaient

Dans une de vos précédentes lettres vous regrettiez que je n'eusse pas pris le grade de docteur pour ajouter le poids de cette dignité à quelque rapport sur cette épouvantable maladie dont l'Inde est la terre classique. Mais, — mais j'y serais fort embarrassé vraiment, tout autant que Pariset, pour discourir pertinemment sur la peste d'Égypte, et par la même raison, car je n'ai pas encore vu ni eu occasion de voir un seul cas de choléra-morbus. A Saint-Domingue et aux États-Unis j'avais eu le même désappointement pour la fièvre jaune. Je compte fortement en éprouver un semblable de la peste.

Les gazettes de Calcutta viennent de m'apprendre la mort d'un voyageur piémontais appelé le comte de Vidua, qui avait couru pendant deux ans par toute l'Inde, en palanquin, et qui de là était allé en Chine, puis aux Moluques pour passer ensuite à la Nouvelle-Hollande. C'était, je crois, un simple *tourist*, avec un goût plus décidé pour les tas de pierres et les vieux morceaux de briques que pour tout autre genre d'observations. Il a eu la maladresse, j'allais dire la sottise, de se laisser tomber dans un bourbier brûlant d'où sortent à Java des sources minérales chaudes, et il a péri misérablement des suites de ses brûlures. A sa manière de faire en toutes choses, telle qu'on me l'avait rapportée, j'aurais parié que M. Vidua ne reverrait jamais Turin. Pline est excusable de la curiosité fatale qui lui a coûté la vie. Il est mort de la manière la plus pittoresque certainement pour un physicien; mais pour un pauvre diable d'antiquaire italien, d'aller se faire bouillir à Java... qu'allait-il faire dans cette galère?

Je vais négocier avec M. Cordier de Chandernagor l'expédition de mes collections en France. Elles descendraient pendant l'hiver de Delhi à Chandernagor, par la Jumna et le Gange. Je crois qu'il vaut mieux courir la chance improbable du naufrage, que se résigner à la certitude des cahots effroyables de la route de terre.

Porphyre vous fait oublier toute votre philosophie; vous voudriez qu'il perdît son identité : eh! *trahit sua quemque voluptas;* sa volonté est d'être sauvage. Il y en a peu d'aussi innocentes; et si, par le temps qui court, chacun se te-

un déjeuner rajepoute, véritablement excellent, qu'ils nous servirent dans deux larges corbeilles remplies de petites écuelles faites de feuilles. Runjet-Sing lui-même n'a pas d'autre vaisselle.

Nos gens et cavaliers musulmans, et quelques castes d'Hindous, se sauvèrent à toutes jambes quand ils virent arriver le sanglier rôti, qu'ils ont en abomination aussi grande que le cochon; horreur que partagent les rajepoutes de l'Hindostan. Je passai le jour à peu de distance du lieu de notre chasse, au camp du rajah, où des tentes étaient préparées pour moi. Il m'y envoya ses présens : un excellent et charmant cheval blanc, harnaché de la manière la plus galante, à la mode syke, et un khélat avec des châles de Cachemyr, etc., etc., etc. J'allai lui dire adieu, et trouvai, comme lui la veille, tant de plaisir dans ma visite, que j'y serais encore, si, à l'approche du soir, il ne m'avait mis lui-même le pied à l'étrier. J'arrivai à Zafferval au milieu de la nuit; j'y trouvai l'agréable surprise d'une rencontre européenne, la première que j'aie faite depuis sept mois. Un ancien officier d'artillerie italien, ami de M. Allard, et comme lui depuis plusieurs années au service de Runjet, me reçut à Zafferval, où il était lui-même campé. Il est gouverneur de cette province, et m'a comblé d'attentions aimables et flatteuses. Il m'a appris une foule de choses qu'un voyageur ne découvrirait jamais en ce pays. J'ai dû passer la journée d'hier avec lui. Cette nuit, il m'a accompagné à cheval jusqu'à sept cosses de notre camp, et seul, ensuite, j'ai poussé jusqu'ici sur les bords du Râvi, que ma caravane vient de traverser. Je le passerai demain avec ma troupe légère à la pointe du jour, et après-demain je serai à Umbritsir, près du bon M. Allard.

Mon Italien m'en a trop dit. S'il m'avait connu d'avance, et s'il avait été jaloux de quelque amitié de ma part, il aurait dû me laisser ignorer les moyens nécessaires du commandement dans ce malheureux et affreux pays. Goulâb-Sing sans doute fait pis encore; mais son père faisait ainsi. J'aurai un vrai plaisir à continuer mon voyage dans l'Inde sur le cheval de Goulâb-Sing, parce qu'il ne me l'a pas donné par la simple règle d'étiquette, mais évi-

officiers anglais que je connaissais aussi, arriva à Umbritsir trois jours après moi. Il venait de la part du gouverneur-général prendre Runjet-Sing pour l'accompagner autour de ses États jusqu'au lieu de l'entrevue des deux potentats, à Roupeur (Rooper), sur la rive gauche du Sutledge. Je le revis avec grand plaisir. C'était l'époque de la fête du Desserré, où j'ai vu l'Asie dans toutes ses pompes pittoresques. Wade m'invita à me joindre à lui, et depuis ce jour-là je partage tous les priviléges des membres de la commission anglaise. La veille de la fête, le roi avait eu l'attention de me faire montrer le fameux bassin d'Umbritsir, au centre duquel est le temple d'or où est gardé le *Grant* ou livre sacré des sykes. Le fanatisme et la démence des *Akhalis* ou religieux guerriers, qui se pressent toujours dans le lieu sacré, menaceraient de dangers presque certains un Européen qui le visiterait, s'il n'avait une puissante sauve-garde. Elle ne me manqua point. J'allai au temple avec une forte escorte de la cavalerie syke, sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables akhalis, et le temple était occupé par un régiment d'infanterie syke. Je fis une visite dans son enceinte, à un vieillard célèbre par sa réputation de sainteté; il m'attendait, et le gouverneur de la ville, vieillard également respecté, était là qui m'attendait aussi par ordre du roi, pour me conduire dans le temple; il me prit par la main et me mena ainsi partout. S'il m'avait lâché, les akhalis sans doute m'eussent fait un mauvais parti; mais j'étais sacré, sous le bras du vieux Dessa-Sing. A la chute du jour, le temple, déjà éclairé par des lampes, offrait l'image du pandemonium. J'offris humblement au *Grant* un *nuzzer* de trois cents roupies, prises sur celles que le roi m'avait envoyées la veille en présent, et je reçus en retour un mince khélat. Le Desserré est une fête hindoue, et la plus grande de toutes. Les Sykes la célèbrent avec plus de bruit encore et d'éclat que leurs ancêtres et leurs frères indous. Runjet ce jour-là passe en revue son armée. J'allai, en diplomate d'occasion, m'asseoir avec Wade près du roi, dans une tente magnifique tendue sur une plate-forme, au milieu de la plaine

chétif rajah de Mondi était le plus récalcitrant de ses vassaux rajepoutes de la montagne. C'est toujours une armée de huit à dix mille hommes qu'il est obligé de lui envoyer chaque année au printemps, pour recevoir un mince tribut de cent mille roupies. Cependant il me laissa espérer qu'avec un peu d'adresse, ses firmans au rajah, et l'assistance d'un vieil officier syke, homme de confiance dont il grossissait mon escorte, je réussirais dans mon entreprise. Notre dernière entrevue fut longue et infiniment amicale. Runjet me fit mille caresses; il me prit et me serra les mains plusieurs fois, aux bordées les mieux servies de ma flatterie, où, sans le chercher, je mettais un peu de sentiment. J'étais embarrassé de ses attentions exclusives, à cause du délaissement où il laissait l'officier anglais, commandant de l'escorte de Wade, qui était de la visite avec moi; mais les Anglais sont si gauches avec les Asiatiques, si insociables, que je ne m'en étonnai pas. Ils n'ont que *oui* et *non* à répliquer; et Runjet aime qu'on l'amuse. Je ne quittai le roi qu'à la nuit noire, lui laissant tous mes vœux pour sa gloire et sa prospérité en ce monde-ci, et dans l'autre, — s'il existe, — et emportant en échange de ces paroles dorées un khélat magnifique. En revenant à ma tente, je trouvai que le roi y avait envoyé en outre un présent de cinq cents roupies. Wade, avec qui je soupai ensuite pour la dernière fois, me donna un firman de sa façon pour le rajah de Mondi, qui, voisin de la frontière anglaise, y fera droit, j'espère.

Il fallait, je vous l'assure, tout l'amour des pierres pour me faire quitter les douceurs et la sécurité que je trouvais dans sa compagnie, et me rejeter de nouveau seul dans les montagnes. Je m'attendais à y rencontrer quelques difficultés : elles ne m'ont pas manqué. Dès le troisième jour de marche, j'eus à traverser les états pontificaux du Punjaûb, petit district montagneux, possédé et habité par un centenaire, le chef spirituel des Sykes, qui, il n'y a pas bien long-temps, dans un accès de colère contre son fils aîné, — jeune ambitieux de quatre-vingts ans, — se dressa sur ses pieds, et, sans dire gare, lui coupa la tête d'un seul coup de sabre. Runjet, par politique, prodigue

pas encore pourquoi), et me regardèrent partir, confus comme des oies, tandis que mon bagage passait devant. Puis, pour venir ici, trois journées de marche, en conquérant. Mais ici j'ai dû m'arrêter pour traiter avec le rajah de Mondi, qui, je pense, répondra ce soir à mes dépêches. Sa capitale est à quinze lieues, et c'est là que j'ai dû envoyer les firmans de Runjet, de Wade et celui que j'ai eu l'impudence de lui écrire moi-même. Bélaspore n'est qu'à quatorze lieues d'ici. Instruit, je ne sais comment, de mon approche, le rajah de Bélaspore m'a envoyé un officier de sa chétive cour et vingt soldats. Son visir me recevra à six lieues de sa capitale, de ce côté du Sutledge; en sorte que si j'échoue sur Mondi, ce qui serait bien regrettable géologiquement, j'ai du moins une bonne ligne de retraite sur Bélaspore directement. J'avoue que je repasserai le Sutledge avec plaisir. Ce n'est pas qu'instruit comme je le suis à présent des difficultés certaines et des dangers possibles d'un voyage au-delà de cette rivière, je ne voulusse recommencer, s'il était nécessaire, ma campagne de cette année; mais si un de mes amis voulait la répéter, j'avoue que jusqu'à son retour au sein des possessions anglaises, je penserais quelquefois à lui avec anxiété. Est-ce de ma part courage ou présomption? je ne sais; mais je crois démêler un peu de superstition dans le sentiment de ma sécurité. Je me fie à mon adresse pour sortir d'un mauvais pas, et à ma bonne étoile pour n'en pas rencontrer de bien mauvais; et je n'aurais pas la même confiance dans le bonheur et la présence d'esprit d'un autre qui me serait cher. Après tout, ce que je viens de faire (car désormais tout danger est passé), un seul l'a tenté, M. Moorcroft, et il y est resté! les uns disent de la fièvre, d'autres, du poison; mais, à Cachemyr, j'ai acquis la certitude que c'était de coups de sabre et de coups de fusil qu'il était mort misérablement avec un de ses compagnons.

J'ai certainement épuisé dans le Punjaûb et dans les montagnes toutes mes chances d'aventures indiennes, et je m'en réjouis. Pour celui qui voyage en portemanteau, ce peut être une distraction fort intéressante que des aventures; mais pour un pauvre diable de mon métier, à qui

pas pousser plus loin. Ces gens m'assuraient qu'ils étaient envoyés par le rajah : ils me promettaient que leur maître viendrait me rendre visite le lendemain matin, à quelque distance de la ville que je voulusse camper. Je les crus tous fous, et ne tins aucun compte ni de leurs prières, ni de leurs remontrances, et le soir j'arrivai à Mondi. Toute la ville était en émoi. Cependant j'étais reçu non-seulement en ami, mais en maître. C'était une énigme de plus en plus inexplicable. A la fin, comme j'étais campé dans des tentes, préparées pour moi par les soins du rajah, un vieillard, son oncle, vint me voir, et, d'un air piteux, il me dit que c'était un jour néfaste, et que les astrologues avaient découvert le matin que si mon entrevue avec le rajah avait lieu ce jour-là, il s'ensuivrait pour la monarchie de Mondi d'effroyables calamités.

C'était le 1er novembre. Je restai plusieurs jours à Mondi ou dans ses environs : embarrassé de l'humilité du rajah et de son hospitalité, force me fut d'accepter quelques *nuzzers*. L'argent, je le refusai ; mais il passa sur ma tête les sacs qu'il avait apportés, et les distribua à la foule qui se pressait dans mon camp lorsqu'il vint m'y rendre visite. Je vis ses mines, qui se trouvèrent pleines d'intérêt géognostique ; et après avoir confondu pendant quelques jours grands et petits par les profondeurs et les merveilles de ma sagesse, je quittai Mondi, le 7, monté sur un petit cheval de la plus misérable apparence, mais de la plus noble race de Koullou, présent que le rajah m'avait forcé d'accepter.

Comme je blâmais intérieurement la magnificence dispendieuse de mon écurie, portée maintenant à quatre chevaux, j'arrivai à Sooket, où mon camp était établi. Le premier homme qui vint au-devant de moi fut un palefrenier, apportant un doigt de sa main gauche dans la main droite : le malheureux était couvert de sang ; c'était l'étalon de Goulâb-Sing qui l'avait ainsi cruellement traité. Sans délibérer plus long-temps que Candide quand son Issacar et le grand-inquisiteur vinrent le troubler dans son entretien avec la belle Cunégonde, j'ajustai mon fusil, que je portais sur l'épaule, et jetai raide mort par terre le ter-

Il n'y était pas seul. J'y retrouvai quelques connaissances, et j'en formai une nouvelle, M. Maddock, un des hommes les plus distingués de ce pays. Il vient de quitter la résidence de Luknow pour celle de Catmandou, et déjà il devrait être parti pour s'y rendre. Vous dirai-je que c'était pour me connaître personnellement, qu'au mépris de ses instructions il restait chez Kennedy qu'il savait m'attendre de jour en jour? Le froid nous a chassés de Semla il y a quatre jours. Mais M. Maddock restera avec nous à Subhatoo, tant que j'y demeurerai. De mon côté, il me faudra faire un grand effort de courage et de sauvagerie pour n'y pas rester tant qu'il y prolongera son séjour, car il ne me plaît pas moins que je ne lui plais.

Cependant j'ai donné l'ordre nécessaire pour avoir des chameaux; et quand ils seront arrivés à Bar, au pied des montagnes, je prendrai la route de Delhi. Lord William Bentinck, qui a été retenu à Kurnal par une sérieuse indisposition, sera sans doute encore dans la ville impériale lorsque j'y arriverai.

L'excellent M. Allard m'a écrit depuis l'entrevue de Ropur entre le gouverneur-général et Runjet-Sing. Il a trouvé au camp anglais plusieurs de mes amis qui lui ont fait l'accueil le plus distingué. Il est dans l'enchantement des honneurs qui lui ont été rendus de ce côté du Sutledge, et de ceux qu'il a reçus surtout chez milord William. Rien n'est plus propre à augmenter encore la grande considération dont il jouit si justement à la cour syke. Comme compatriote et ami, j'ai appris tout cela avec un véritable bonheur, et ce n'est pas sans un surcroît de plaisir que je pense l'avoir puissamment servi dans cette circonstance, malgré mon éloignement de la scène.

Le bon vieux général Cartwright vient d'être appelé à Calcutta, comme témoin dans une affaire criminelle. — Ainsi je serai disponible à Delhi cette fois pour M. William Fraser et pourrai, sans offenser personne, passer avec lui le temps qu'il me faudra rester à Delhi pour embarquer sur la Jumna toutes mes collections pour Paris. Le 30 ou 31 décembre, je quitterai la ville impériale pour marcher sur Bombay; mais je vous écrirai auparavant. Adieu, mon cher père :

dre d'obstacles humains ; plus de coquins sur ma route embusqués au détour d'une montagne, avec leurs longs fusils à mèche, avec leur *on ne passe pas ;* plus de craintes, plus d'excursions nocturnes. Il est vrai que les *choses* m'incommoderont peut-être plus encore que les gens ne m'ont gêné dans mon expédition au-delà du Sutledge. C'est dans un four et dans une étuve, alternativement, que je ferai le reste de mon pèlerinage indien. En attendant, je joue de mon reste, et me donne encore le plaisir ici d'avoir froid.

J'ai cessé d'être le Platon du monde, le Socrate, l'Aristote du siècle, le haut et puissant seigneur V. Jacquemont ; je n'ai plus le droit de couper ni nez, ni oreilles, de lever des tribus. Je ne serai plus traité comme je l'ai été par le rajah de Mondi, qui m'a accueilli comme si j'avais été Runjet lui-même, ou le mari de cette vieille dame, sa voisine, dans laquelle les Indiens ignorans ont si plaisamment personnifié la *Compagnie* anglaise. J'ai perdu, en repassant le Sutledge, tous les privilèges seigneuriaux ; je suis redevenu tout bonnement M. V. Jacquemont, qui se promène seul, quand il lui plaît de n'avoir d'autre escorte que son bâton. Ce changement d'état me tient en gaieté perpétuelle. Quelque distance qu'il y ait de l'Himalaya à la bonne ville de Paris, je m'en sens rapproché de quelques cents milles, depuis que je suis rentré dans des États soumis à l'influence anglaise.

Après tout, c'est une chose bien singulière que mon voyage dans le Punjaûb à Cachemyr, et la manière dont il m'a été permis de le faire. Que de félicitations, de questions et d'envie il provoque !

Une seule journée de marche me conduira dans les plaines. Je désespérais de joindre milord W. Bentinck ; mais il vient de faire une petite maladie, qui le retardera dans sa route vers Jaypore, et j'espère le voir à Delhi.

Adieu, ma chère amie ; je ne t'accuserai pas, toi, de bavardage ; mais l'excès en tout est un défaut, l'excès de plume surtout. Fais amende honorable pour le passé, et m'écris de ta plus fine écriture, sur la plus grande feuille de papier. Adieu encore.

Sutledge. Ce matin, il me fit la politesse d'une grande revue, exercice à feu, etc., etc., pour me prouver qu'il connaissait quelque chose à son métier incidentel de colonel d'infanterie, ce que je lui contestais; mais il exigea que je fusse à cheval, en grande tenue d'*aflatoûne* (habit noir européen), attendu qu'il me réservait tous les honneurs dus à un officier-général qui ferait l'inspection de son corps. Je passai le temps de la revue à être sur le point de tomber à bas de cheval, et quand mon artilleur eut fait faire à ses mille coquins toutes leurs drôleries, il conclut par une marche de front sur le guidon qui me servait de poste, ses gens présentant les armes, lui me saluant de son épée, et me criant : « Now, Jacquemont, take off your hat and make a speech ! » Il blaguait : mais je le lui rendis avec usure. Avec le plus grand sang-froid, et du ton approprié aux *speeches* d'inspection, je lui commençai en anglais une histoire sans queue ni tête, qui compromettait tellement son sérieux qu'il fit battre les tambours et rompre les rangs sans en attendre la fin.—Après huit mois de solitude absolue, toute gaieté m'est bonne, — même celle des Anglais. Je les vois sans doute pour la plupart avec plus d'avantage qu'ils ne se sont montrés à vous. J'ai un bonheur tout particulier avec eux. Au reste, il n'y a pas grande vanité à tirer de ce succès. Ils s'ennuient tellement seuls avec eux-mêmes, dans leurs stations reculées, que toute figure nouvelle est pour eux une bonne fortune.

Ceux d'entre eux qui restent garçons, dans l'Inde surtout, ont une manière d'être qui n'est pas notre bonhomie : mais ils sont bien plus *good fellows* que nous autres de trente à cinquante. Deux autres amis partagent avec moi l'hospitalité du capitaine Kennedy; c'est un camarade artilleur, et l'ex-résident de Lucknow, la plus grande place de l'Inde. Je ne sais comment, *we do manage it, but* on nous emporte tous les soirs suffoquant de rire.

pas aussi quelquefois par un malheur dont la justice est incompréhensible à notre intelligence? Pardon de vous parler ainsi, à vous qui avez pleuré si jeune; pardon, il vaut mieux ne jamais penser à ces choses.

Dans le monde que nous connaissons, il n'y a pas de vitalité qui ne soit au-dessous de l'espérance; et la vie la plus heureuse que je puisse concevoir est celle que l'espoir n'a pas abandonnée un seul instant. Heureux, mille fois heureux ceux qui peuvent croire et espérer. Heureux aussi l'enfant qui a pu embellir les vieux jours de ceux qui ont soigné sa jeunesse! Quel adoucissement cette idée ne doit-elle pas apporter à votre peine!

J'aurais mieux fait peut-être de ne pas vous écrire, si je n'ai fait que vous affliger davantage. Mais croyez que je m'affligerai toujours avec vous. Femme, je m'associe de toute mon ame au bonheur que vous trouvez dans votre mari, dans vos filles, dans toutes les qualités dont le hasard vous a comblée.

Adieu, chère Madame, adieu.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Bussée, dans le pays des Sykes protégés, à 24 milles au nord d'Umbala, le 5 décembre 1831.

D'abord, mon bon ami, excuse l'épaisseur du papier. Pour peu que je sois causeur, cette lettre pèsera un kilogramme; mais comme, d'ici à Calcutta, c'est John-Bull qui paie, et de là à Paris notre estimable public, peu importe. Puis je n'ai pas l'embarras du choix.

C'est le diable que l'excessive lenteur de notre correspondance! La seule compensation à cette ennui, c'est sa sûreté depuis que nous avons adopté la voie du ministère de la marine.

Commençons par les affaires.

Je regrette fort que la décision ministérielle du mois

millions de francs), cherchant les moyens de lui faire quelque cadeau, j'ai imaginé tout simplement de lui envoyer un billet de loterie qui me coûte cent vingt-huit roupies et peut lui en gagner cent soixante mille. Il faut te dire qu'il y a, chaque semestre, à Calcutta une loterie composée de six mille billets à cent vingt-huit roupies la pièce, réglée de telle sorte qu'un douzième seulement du capital des mises reste à la banque. Cette somme sert à couvrir la dépense de diverses institutions bienfaisantes. Ce n'est qu'un prétexte pour sanctifier ce jeu, et permettre aux dévots d'y jouer, ce que tous font, ainsi que les non-dévots. Le nombre des officiers civils et militaires dans toute l'Inde est d'environ six mille, autant que de billets. Il en est peu qui, dès le jour de leur arrivée dans l'Inde jusqu'à celui de leur départ, ne s'imposent volontairement cette contribution semestrielle de cent vingt-huit roupies. Entre nous, quand j'ai fait acheter un billet pour M. Allard, l'idée m'est venue de faire comme les autres, et des roupies de mon bon ami Runjet-Sing d'en faire aussi acheter un pour moi.

Mais me voici très-embarrassé, et tu vas rire certainement de mon embarras. Il me paraît inévitable de gagner le gros lot, cent soixante mille roupies; ou au moins le second, quatre-vingt mille : c'est-à-dire cinq cent mille ou deux cent cinquante mille francs. Que diable ferai-je de cet argent? si je te l'envoie, à mon retour on me demandera : Où donc avez-vous volé cet argent? Quel rajah avez-vous dépouillé? etc., etc. En sorte que je fais des vœux pour que mon numéro sorte en blanc.

La seule considération qui pourrait me justifier publiquement et me faire avouer sans embarras l'origine de mes vingt-cinq mille livres de rente, c'est l'origine de mes cent vingt-huit roupies mises à cet hameçon; lesquelles, comme de raison, proviennent d'un de ces sacs monstrueux que Runjet-Sing m'envoyait de temps à autre. Rien n'est plus loterie que le caprice ou la faveur d'un prince asiatique. J'y ai gagné une vingtaine de mille francs sans y mettre un sou; certes il m'est permis d'en risquer une bribe pour attaquer mieux. Thésauriser l'ar-

tout. Au reste, il est bien entendu que s'il lui plaisait de régner à Bombay, au mois de mai prochain, je ne lui disputerais pas le séjour de cette ville, et me tiendrais ailleurs à une distance respectueuse.

Je tâcherai de profiter, quand il en sera temps, de ton conseil sur la convenance de retourner en Europe pendant la saison chaude. En vérité, la perspective des hivers parisiens m'ébouriffe un peu. Ici, dans la plaine si unie dans l'Inde, 30° de latitude, avec des orangers et des dattiers de tous côtés, des cannes à sucre, des bananiers, manguiers et autres productions tropicales, je t'écris au coin du feu dans une mauvaise baraque, construite pour la commodité des malades qui vont chercher du froid à Semla. Cependant je suis habillé dans mon déguisement d'ours blanc du Thibet, avec de la flanelle par-dessous, et par-dessus une longue et large ceinture de cachemyr; et quoiqu'il soit midi, sans un nuage, dans une maison ou plutôt dans une espèce de maison, je me ratatine au coin du feu. Vêtu de la sorte, j'ai fait, ce matin, plus de la moitié de la route à pied, parce qu'à cheval j'avais trop froid aux pieds. Cette disposition frileuse est admirable dans un pauvre diable qui marche le nez au cap Comorin; — mais si elle se prolongeait au-delà, force me serait d'arborer à Paris la douillette de soie puce ouatée, au risque d'être pris pour un abbé.

J'ai quitté Subhatoo avant-hier, dans l'après-midi; et si tu regardes la carte, tu verras que j'ai fait diligence dans la vallée de Pinjore que j'ai traversée, sans m'en ressentir, au nez et à la barbe de la fièvre quarte, qui y fleurit à peu près toute l'année. Pour réparer le temps perdu à Subhatoo (M. Maddock ne l'appelle pas *perdu*), j'irai demain à Umbala : c'est une bien longue journée dans l'Inde que vingt-quatre milles anglais ou dix lieues de poste. Tu serais de mon avis et de l'avis général à cet égard, si tu voyais le dos écorché des chameaux affamés qui portent une partie du bagage, les chars et les bœufs qui traînent le reste, si tu savais la nécessité de tout ouvrir, délier, déplacer le soir; refermer, rattacher le matin, etc., etc., etc.; en cette saison c'est un charme, parce qu'il

ple une forte leçon de politesse, pour apprendre qu'un *gentleman* peut faire un mauvais dîner sans en mourir, et porter un habit retourné sans prendre la gale. Au reste, le four chauffe de ce côté-là. Toi et moi sommes destinés à voir crever la bombe. L'abolition des bourgs-pourris n'y fera pas plus que l'émancipation des catholiques en Irlande. Ce dont les Irlandais avaient besoin avant tout, avant l'égalité des droits politiques surtout, c'étaient des pommes-de-terre à manger; l'émancipation ne leur en a pas mis une de plus sous la dent. Ce qui manque au peuple anglais aujourd'hui, c'est du pain. Il a la bonhomie de croire qu'un parlement réformé lui en donnera : sottise, erreur dont il se désabusera bientôt à l'épreuve de ses nouvelles lois électorales. Je ne troquerais pas l'avenir de la France contre celui de l'Angleterre d'ici à trente ans.

De peur que nos gazettes ne te fassent un monstre d'une mouche qui bourdonne autour de Calcutta, laisse-moi te dire qu'une bande de coquins, faquirs, mendians, gens sans aveu ou sans emploi, et d'ailleurs tous musulmans, a pillé dernièrement quelques villages sur la rive gauche de l'Hoogly. Elle a rossé les beurkondars et les tchaokidars (gendarmes et gardes-champêtres) du district, et s'est grossie jusqu'à deux mille hommes au moins, armés de sabres, piques, bâtons, fusils à mèche. Un régiment d'infanterie (indienne) a été expédié contre les moulabis (appellation religieuse que les voleurs se sont donnée) avec une centaine de cavaliers et deux pièces d'artillerie légère. On en a tué et pris beaucoup dans la première rencontre; une seconde affaire fera le reste. Tout cela se passait à dix ou douze lieues de Calcutta.

Adieu, cher Porphyre. Quelle admirable chose que mes mauvais dîners ambulans : un poulet dur comme du bois, des galettes grossières, et de l'eau pour boire ! Me voici redevenu, après deux jours de ce régime frugal, l'homme que j'étais avant de passer quinze jours avec Kennedy, qui m'eût rendu malade infailliblement si j'eusse prolongé chez lui mon séjour. Les Anglais n'ont pas de conversation, et ils restent à table des heures entières après dîner, en compagnie de nombreuses bouteilles, qui circulent

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Bussée, entre Subhatoo et Umbala, le 5 décembre 1831.
Expédiée, le 10 janvier, de Delhi.

Il y a peu de jours, mon cher père, que je vous ai expédié de Subhatoo une longue lettre, commencée à mon départ de Cachemyr, et continuée à diverses reprises pendant le reste de mon voyage au-delà du Sutledge; terminée enfin au port de Semla, chez le capitaine Kennedy. Porphyre vous dira pourquoi j'ai usé de son hospitalité plus long-temps que je ne me l'étais proposé, et qu'il ne convenait à la suite de mon voyage.

Votre n° 25, du 13 mars dernier, m'est parvenu à Subhatoo le 1er décembre, et de ses trois longues pages il n'est pas une ligne qui ne m'ait fait plaisir. Il est charmant de passer ainsi, à notre satisfaction mutuelle, le temps de notre séparation.

Vous me demandiez, en commençant votre lettre, où j'étais ce jour-là; c'était le 13 mars. Eh bien! j'arrivais à Lahore, je me promenais dans un jardin des Mille et une Nuits, seul, pour rêver à ma bonne fortune, ou donnant le bras à l'excellent homme qui m'avait invité à y venir du fond du Thibet. Je débutais à la cour de Runjet-Sing, et sortais, de cette première entrevue, charmé du prince syke. Dans l'élégant salon du petit palais qui me servait de demeure, je trouvais, en revenant de chez le rajah, une table servie avec luxe et avec goût, selon la mode française; et, par une aimable fiction, j'en faisais les honneurs à ceux mêmes qui l'avaient fait dresser. Une troupe choisie des amazones cachemyriennes du roi venait, par ses ordres, me donner l'amusement du concert et du ballet. Le concert, je vous l'abandonne : la musique de l'Orient est un des bruits les plus désagréables que je connaisse; mais la danse lente, cadencée et voluptueuse de Delhi et de Cachemyr, est une des pantomimes les plus gracieuses qui se puissent exécuter. Je conviendrai aussi

cun des adeptes de l'Europe n'en sait le quart de M. Wilson. Celui-ci, comme de raison, dit qu'il est superbe, comme fin et comme moyen; que la structure grammaticale de cette langue est admirablement logique, ingénieuse, parfaite, et que sa littérature, exclusivement poétique, par la forme comme par le fond, est également digne d'admiration.

Je crois mérités et sincères les éloges donnés à l'instrument; mais je suspecte la bonne foi de ceux accordés aux ouvrages.

Il n'est pas douteux pour moi que les brahmines n'aient possédés beaucoup de connaissances qui leur sont maintenant étrangères. L'Inde, à cet égard, ressemble à l'Égypte, et la ressemblance ne se borne pas là, entre deux pays.

Vous êtes curieux de connaître le degré d'instruction que possèdent aujourd'hui les hautes classes dans l'Inde centrale. Je pourrais, sans leur faire tort, anticiper sur la suite de mon voyage, et vous assurer d'avance que, généralement, elles sont aussi ignorantes que les classes inférieures; mais j'aurai sans doute occasion de voir des seigneurs rajeputes et marattes, dans l'année qui vient. Alors je vous dirai ce que j'ai vu. L'Hindostani est, de Delhi à Seringapatam, la langue colloquiale des cours, comme le persan, la langue écrite de leurs chancelleries : je parle maintenant la première avec une grande facilité, et comprends passablement la seconde. Ainsi ma curiosité ne sera ni lourde ni muette, quand je trouverai, dans la suite de mon voyage, l'occasion de l'exercer sur cet objet.

Le *Journal des Débats,* que vous m'avez envoyé, ne m'a rien appris que je n'eusse lu déjà à Cachemyr, au mois de septembre, dans le *Constitutionnel.*

J'ignore quand et comment finira la domination anglaise dans l'Inde; mais ce dont je suis très-certain, c'est que les pauvres Tartares n'y seront pour rien. L'Inde, sous un point de vue militaire, est trop civilisée pour avoir rien à redouter des hordes à cheval du Turquistân, même quand elle n'aurait pas d'officiers européens pour

quel il enjoignait à ses amés et féaux de la plaine et de la montagne, non-seulement de laisser passer et circuler librement le Platon de l'époque, *alias* le seigneur Victor Jacquemont; mais il leur ordonnait de pourvoir de foin, de paille, etc., la suite dudit seigneur, et d'obtempérer à toutes ses réquisitions. Lecture faite de ce sublime passeport, les coquins de fusils à mèche disaient fort tranquillement que c'était de l'hébreu pour eux que tout cela; que pas un d'eux ne comprenait un mot de persan; qu'ils n'étaient pas d'ailleurs les serviteurs de Runjet-Sing, mais de tel ou tel petit djaguirdar ou zemindar (seigneur vassal), et qu'ils ne connaissaient d'autres ordres que ceux de leur maître; secouant là-dessus la cendre de leur mèche, et répétant : *On ne passe pas.* Je vous assure, mon cher ami, qu'il ne faut pas de médiocres talens diplomatiques pour *passer* malgré cela, et que plus d'un secrétaire d'ambassade y serait fort embarrassé; car quelque nombreuse que fût mon escorte, les opposans se trouvaient d'ordinaire en si grande majorité, que c'était seulement par la voie des négociations que je pouvais réussir à obtenir le passage. Une fois seulement, et cela dans l'expédition par laquelle je terminai ma campagne au-delà du Sutledge, je jugeai que la force était de mon côté, et je montrai laconiquement, aux ayans fusils à mèche, les longues lances très-pointues de mes cavaliers. Ils me saluèrent jusqu'à terre, et présentèrent les armes à leur façon quand je passai. Je regrettai presque leur civilité. Elle m'ôtait le prétexte d'houspiller à leurs dépens le corps odieux des fusils à mèche.

De ce côté du Sutledge, les gens sont fort apprivoisés. Nul ne se permet de dire au porteur d'une figure passablement blanche cet éternel *on ne passe pas* du Punjaûb. Les Anglais ont tué, dans leurs possessions, l'originalité des mœurs asiatiques hors du foyer domestique d'un chacun. Elles n'ont plus aucun agrément pittoresque; mais à l'user c'est fort commode.

J'ai donné aux pierres de l'Himalaya une grande preuve d'amour, en quittant pour elles Runjet-Sing trois jours avant son entrevue avec le gouverneur-général. Nous au-

l'Indus. Ils sont indépendans depuis la dissolution de l'empire afghan. Runjet-Sing, depuis vingt ans, convoite leur pays, et depuis long-temps s'en serait emparé, s'il n'avait craint le déplaisir des Anglais.

On vient de faire savoir à messieurs les Amirs que, s'ils n'entourent pas de facilités et de protection la navigation marchande et militaire des Anglais sur l'Indus, on les laissera à la merci de Runjet-Sing. Ils se sont hâtés de dire qu'ils étaient les esclaves soumis de la vieille Dame de Londres, et qu'ils se feraient un plaisir et un devoir d'établir des chantiers sur les bords de leur fleuve, pour fournir aux bateaux à vapeur anglais.

En cas de menace russe, c'est sur la rive gauche de l'Indus que les Anglais, remontant ce fleuve, iraient prendre position; par conséquent dans les possessions de Runjet.

L'entrevue de Roupeur avait pour but, sans doute, de cimenter plus fortement l'union des deux puissances, de flatter la vanité de Runjet par les égards que lui a témoignés le mari *pro tempore* de la vieille Dame, et de le mieux disposer à faire avec elle un traité d'alliance défensive contre tout indiscret qui viendrait du Nord ou de l'Ouest.

On a dépensé pour cette fois quantité de beaux et bons lacs, sans avancer la besogne d'un iota.

Runjet promettra, signera, jurera tout ce qu'on voudra; et quand les Russes viendront, si jamais ils viennent, ce que je ne crois pas prochain, il se regardera tout aussi libre d'agir à sa fantaisie que nous l'avons trouvé bon de S. M. C. après la prise de Cadix par le héros du Trocadéro.

S'il croit qu'en aidant aux Russes, ceux-ci peuvent réussir à déloger de l'Inde les Anglais, sans aucun doute il les aidera, bien persuadé que ces nouveaux venus ne sauront garder leur conquête, et qu'alors viendra son tour, à lui Runjet, pour tenter la conquête de toute l'Inde. Il est déjà un peu vieux et bien cassé pour achever une telle besogne, et pour peu qu'une dixaine d'années se passent avant de la commencer, il y succombera s'il l'entreprend.

Sincèrement allié aux Anglais, Runjet ôterait aux Russes toutes chances de succès. La duperie du cabinet de Cal-

Écrivez-moi, contez-moi ce qui est advenu de tous nos amis depuis le mois de juillet 1830. Quelques nouvelles du monde littéraire, s'il n'a pas été absorbé jusqu'au dernier par la politique. M. Gérard est-il toujours premier peintre du roi? Quel est ce M. Cavaignac dont je n'avais jamais entendu parler, et qui, sans dire gare, a fait à la cour royale un si magnifique discours? Que deviennent les Scheffer? les Thierry? les Globistes et les globuleux? le baron de Saint-Lazare et le baron de Stendhal? une belle dame à laquelle vous m'avez dit que j'avais fait grand'peur un matin qu'il pleuvait fort?

Écrivez, mon cher ami, de votre plus grosse plume et sur le plus fort papier; car c'est John-Bull qui paie les ports de lettres, et vous voyez que je ne m'en gêne pas.

Je voudrais grossir ce paquet d'une couple de feuilles pour Mme Mérimée; mais j'ai été trop bavard avec vous. Force m'est de reprendre ma besogne. Dites-lui cependant que du substantif *mahogany*, acajou, nous avons dérivé dans l'Inde le verbe *mahoganise*, qui exprime non-seulement l'altération du teint, mais la momification radicale de l'individu; et assurez-la que, pour servir depuis trois ans de but aux rayons du soleil des tropiques, je ne suis pas trop *mahoganised*. Si j'allais à Londres, je n'aurais aucune chance d'être admis à l'*Indian club*, tant je suis frais.

P. S. Nonobstant cette fraîcheur dont je me vante, voici, ce me semble, une preuve de *mohaganisation* fort honnête. Il y a quatre jours, je passais à Kurnal, grande station militaire anglaise sur la frontière syke. J'y descendis chez un jeune officier de ma connaissance dont le régiment donnait le lendemain un bal à toute la station. On me pressa de rester vingt-quatre heures. On me promit que je verrais au bal plusieurs très-jolies personnes. Or, il y a près dix mois que je n'ai vu de femme européenne, et malgré cela, j'ai continué à filer mon nœud et refusé de mettre en panne. Je dirais volontiers de la plus jolie figure anglaise, au bal : Qu'est-ce que cela prouve?

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de cœur.

fois ; et si je vous en dis long ne m'en sachez aucun gré, car je vous déclare solennellement que c'est contre mon intention.

Comme milord W. Bentinck, que j'ai eu le bonheur de revoir ici, m'avait envoyé les journaux français de juin et de juillet avant qu'on ne m'apportât mes lettres de la poste, et que j'avais aussi vu les gazettes anglaises jusqu'au 8 août, votre politique est venue un peu tard. Cependant, pour de la politique de Brest, c'est-à-dire du bout du monde (Finistère ou *Finis terræ*), elle est si bonne qu'elle m'a instruit et diverti. J'ai eu beaucoup de peine à déchiffrer votre formule abrégée pour *henriquinquiste*, que j'ai lue pendant deux jours *quinquinistes*, sans trop m'en étonner dans ce siècle de folie. Je prenais bonnement ces quinquinistes pour quelque société politique, association ou club, parti enfin, de jeunes médecins ou pharmaciens devenus puissance à ce qu'il paraît. Quinquinistes n'était pas mauvais, mais henriquinquiste est excellent. Quand mes stupides serviteurs indiens feront quelque sottise plus lourde qu'à l'ordinaire, je leur dirai *henriquinquistes!* Cela fera merveilles.

Je ne me rappelle plus quand je vous ai écrit pour la dernière fois. Mais il y a bien long-temps.

Je rapporterai une charge de cachemyrs à faire trembler tous les maris. J'ai été pendant huit mois un fort grand seigneur, fort riche, fort magnifique, fort bienfaisant, et moyennant cela aussi pauvre aujourd'hui qu'avant ce singulier voyage. Prisonnier quelquefois, diplomate souvent ; guerrier le moins qu'il m'était possible, car malgré la forte escorte de ses propres gardes-du-corps que mon ami Runjet m'avait donnée, rarement je me suis trouvé le plus fort dans les rencontres suspectes ou hostiles. Mais c'est surtout dans l'art de la politique que je brille. Vous verrez qu'ils feront de moi un diplomate quelque jour. Nos habiles, à ma place, y eussent souvent été dans l'embarras. Ces vastes contrées sont fermées à la curiosité des Européens par la jalousie assez logique de leurs maîtres. Jusqu'ici tout va bien pour moi ; me voici revenu vivant et très-vivant, je vous l'assure, de Cachemyr, dont les mon-

père les voir à flot. Alors, je dirai adieu pour toujours à la ville impériale, et je prendrai la route de Bombay. C'est fini pour moi des scènes de neiges et de glaces, de désolation, de l'Himalaya. J'ai éprouvé un serrement de cœur en perdant la vue de ces montagnes où j'ai passé deux années de ma vie, et que je ne reverrai plus jamais.

Des scènes toutes nouvelles m'attendent dans le reste de mon voyage, les scènes du tropique. J'irai devant moi, le cap au sud, tant que terre me portera. Du cap Comorin, je reviendrai au Nord par le plateau de Mysore, dans les montagnes Bleues, les plus hautes des Ghates.

J'y passerai l'été de 1833, après lequel je songerai à retourner en Europe. Ce ne sera pas par la Perse. La politique de l'Europe ne me permet pas d'y penser. D'ailleurs cela détruirait l'unité de mon voyage. Je préfère n'être qu'Indien.

Adieu, mon bon ami, je vous embrasse.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS (1).

Delhi, 22 décembre 1831.

Cher et excellent ami, le colonel Fagan, qui a été pour moi une providence bienfaisante dans l'Inde, à la veille de quitter ce pays pour toujours, et de retourner en Europe, où la France sera sans doute sa demeure définitive, me prie de lui faire connaître quelques-uns de mes amis. C'est par vous que je commence le cercle des visites épistolaires que je vais donc faire pour lui et avec lui. Le colonel Fagan est de famille irlandaise, élevé en France : entré fort jeune au service indien, il fut de cette expédi-

(1) D'autres pourraient céder à la crainte que l'insertion de cette lettre dans cette correspondance ne parût dénuée d'intérêt. Pour nous, nous croirions méconnaître les intentions de Jacquemont, en ne le laissant pas exprimer publiquement la reconnaissance et l'amitié qu'il professait pour M. le colonel Fagan. Les sentimens renfermés dans cette lettre font l'éloge de celui qui les exprime et de celui qui a su les inspirer.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Delhi, le 23 décembre 1831.

La lettre Y est toute courte; *l'Annuaire* pour 1831 est venu avec elle, après onze mois de voyage. J'ignore où elle s'est promenée pendant ce temps, mais ce ne peut avoir été dans l'Inde; car j'y suis devenu un des individus les plus faciles à trouver, quoique le moins sédentaire de tous ses habitans. Tu me recommandais de me défier des puissances à mon retour. Tout est dit là-dessus, puisque j'ai décidé que je reviendrais par mer. Il y a, en effet, exemple d'Anglais interceptés en Perse par les Russes, et envoyés en Sibérie pour y patiner tout le reste de leur vie. Ces atrocités ont transpiré dernièrement, et je suppose qu'elles sont maintenant l'objet des réclamations énergiques du gouvernement anglais.

Quand tu vois notre père préoccupé secrètement, mon bon ami, de quelque pensée qui l'inquiète et le tourmente, provoques-en l'examen. A vingt ans on voit les choses en couleur de rose; à ton âge on les voit comme elles sont; à celui de notre père, pires qu'elles ne sont. Ce sont des pensées d'avenir qui l'abordent quelquefois; eh bien! discute tranquillement avec lui les chances de l'avenir. Si tu dois le quitter pour aller faire la guerre, montre-lui la probabilité que la guerre sera courte, et que tu ne pourras manquer d'y gagner les grosses épaulettes. Il concentre en nous toutes ses affections à mesure qu'il vieillit, et je suis convaincu que la pensée de nous revoir heureux lui ferait passer assez doucement la période de sa solitude. Aux mois de mai et juin, il me croyait à Lahore, et il acceptait avec joie toutes les interprétations de mon voyage hors des possessions anglaises. La supposition qu'après avoir vu le Punjaûb et le Cachemyr je reviendrais dans l'Inde continuer mon voyage comme je l'avais commencé, lui plaisait infiniment. Toutes mes lettres depuis ce temps-là n'ont dû que lui faire du bien. J'ai

l'administration financière et judiciaire du nord de l'Inde, dont il est vice-roi? C'est presque toujours le sujet des conversations dont j'ai lancé le premier mot. Quand je ne puis tirer à clair quelque point de statistique, et que mon ignorance m'ennuie, parbleu ! c'est au ministre d'État que j'écris pour le prier de faire chercher, préparer, calculer, dans ses bureaux, l'objet que je désire. Agent secret! Cela m'irait bien, vraiment! En vérité, c'est le comble de la sottise. Tout le monde dans l'Inde sait qui je suis. Je n'ai rien caché, et j'ai rencontré presque partout des gens qui m'inspiraient assez de confiance pour leur laisser connaître le plus exactement possible ma position. On sait donc que je suis arrivé à la ration de six mille francs : j'ai eu le courage de l'avouer; puis, que j'ai été mis à huit mille, puis à douze mille francs. Je ne cache pas ce que j'ai reçu de Runjet; enfin, mon ami, comme je ne joue qu'un jeu honnête, je le fais toujours cartes sur table. Cette manière ouverte et franche, je l'ai gardée avec le plus défiant, le plus faux, le plus menteur des princes asiatiques, Runjet; et je crois que Runjet lui-même rirait au nez de qui lui insinuerait que les pierres et les herbes de ses montagnes n'étaient pour moi qu'un prétexte de voir le reste. Si on te parle jamais d'agent secret, mon cher Porphyre, dis hardiment qu'il n'y a jamais eu dans l'Inde un étranger au caractère duquel on ait prodigué tous les témoignages de respect que je reçois partout et sans cesse. Il n'y aura pas de modestie à le dire; mais enfin, il est bon qu'on sache là-dessus la vérité.

Quoique plus loin que toi de l'Angleterre, j'en suis tellement rapproché par la lecture occasionelle de ses journaux et ma connaissance des gens de ce pays-là, que j'ai sans doute plus que toi meilleur fonds pour bâtir des conjectures sur son avenir. Il me paraît effrayant. Je suis persuadé que si les pairs ont la folie de rejeter le bill de réforme accepté par la chambre des communes, il y aura un coup d'État libéral fait par les ministres actuels, ou retraite de ceux-ci, et alors révolution à coup de fusil. La crise sera terrible, parce qu'il n'y a pas de pays en Europe, peut-être, où les inégalités sociales soient aussi effroya-

peu pour l'amour de moi. Vous craigniez qu'il ne me fît prendre femme, et *volens nolens* ne me gardât. Je pense avec plaisir que depuis long-temps vous devez avoir reçu mes premières lettres de Lahore, qui vous auront pleinement rassuré à cet égard.

Mais quelle était cette guerre de Runjet qui vous faisait trembler pour moi? Le rajah de Belaspore serait infiniment flatté de savoir que les troubles de son empire vous ont aussi alarmé. Si je devais revoir l'Himalaya, j'espère que vous me feriez l'honneur de me croire à Belaspore maître et seigneur absolu.

J'ai perdu le fil de la politique européenne, et ne saurais prophétiser comme par le passé. Vous ai-je dit que, six mois avant de les connaître, j'avais prédit à un ami de Calcutta les choses de juillet 1830, et que ma lettre qu'il montra à d'autres me fit alors une singulière réputation? Voici que tout le monde me demande ce qui arrivera du Punjaûb et de Cachemyr à la mort de Runjet; à quoi je réponds que pour le présent Runjet qui, malgré sa barbe blanche et son corps frêle, n'a que cinquante-un ans, ne songe nullement à mourir; et si l'on insiste, je fais mon *siége* comme Vertot; je dis quels chefs se battront dans la plaine, et quels à la montagne; les chances des uns et des autres. Wade, que bien vous connaissez à présent, m'écrira toutes ces choses à Paris quand elles se réaliseront.

Je suis arrivé le 16 au soir. Fraser, que je croyais dehors, en tournée judiciaire, était ici. Il m'apprit aussitôt que le camp du gouverneur-général était encore sous les murs de Delhi, et serait porté pendant la nuit au Couttob, sur les ruines de l'antique Delhi, à quatre lieues. Là-dessus je me couchai dans son palanquin, et l'on me porta au Couttob. J'y restai deux jours avec lord et lady William, dont j'ai été plus charmé encore que pendant mon séjour à Calcutta. Il n'est sorte d'égards flatteurs et d'attentions vraiment amicales qu'ils ne m'aient témoignés l'un et l'autre. J'ai causé bien au long avec milord des pays dont je revenais, et avec lady William de Paris, et de leur voyage à eux-mêmes. Tant des choses se sont pas-

retirons dans l'appartement de celui-ci, et serrés autour d'un bon feu, nous jasons jusqu'à minuit. Il n'y a pas de raison pour s'aller coucher, tant nous savons passer agréablement le temps à nous trois. D'ailleurs on ne me laisse pas partir volontiers; quand le dernier mot est dit, j'allume un admirable cigare de la Havane, m'enveloppe de ma robe de chambre de cachemyr, monte à cheval; et, précédé de deux hommes qui courent devant moi, des torches à la main, je reviens en un temps de galop à la forteresse de Fraser. J'avais le cœur gros en revenant ainsi cette nuit à ma demeure; c'est qu'avant de monter à cheval, j'avais donné à M. Maddock la dernière poignée de main. Il est parti ce main pour son nouveau royaume de Catmandou, et avant de quitter Delhi, il m'a écrit une lettre d'adieu qui me touche infiniment. Si, au lieu d'aller à Bombay et dans les Gates, je m'entêtais jusqu'au bout de l'Himalaya, dans le Népaul, quel appui ne trouverais-je pas à Catmandou?

Vous me dites dans une de vos lettres que les Anglais, pour être si aimables envers moi, doivent être tout différens dans l'Inde de ce qu'ils sont chez eux; il y a en effet quelque chose de cela, surtout parmi ceux qui habitent les hautes provinces, au nord de Bénarès. Cependant je fais toujours la meilleure partie du miracle.

Frédéric vous a fait plaisir, me dites-vous encore, en vous assurant que mon anglais était parfait et de bonne compagnie. Je connais trop bien cette langue à présent pour souscrire à ce compliment fraternel. Je suis resté chez ce peuple étranger trop complètement français, trop moi-même dans la forme et le tour de ma pensée, pour que mon langage ne décèle aussitôt ma nationalité étrangère; quelquefois je m'en impatiente, plus souvent je m'en félicite. Mon anglais est de l'anglais à part, qui, pour n'être pas parfait, n'en est pas plus mauvais. Excusez mon impertinence. J'ai renoncé à écrire en anglais à Frédéric aussi bien qu'à Zoé, qui vient de me le défendre à cause du *vous*, qui est la seule manière de parler en cette langue. Zoé, dans sa réprimande, a cependant risqué quelques phrases dans ce langage qu'elle condamne; — dites-lui

Runjet-Sing, prince absolument indépendant, et la plus grande puissance de l'Asie après les Anglais, Runjet était toujours nu-pieds pour me recevoir. Si, dans le Punjaûb, un seigneur quelconque se fût présenté chez moi sans laisser sa chaussure à la porte, je ne l'aurais pas reçu, et j'aurais écrit sur-le-champ à Lahore, pour demander à Runjet satisfaction de cette insulte : mais c'est une énormité qui ne pouvait venir à l'idée de personne.

A Calcutta, les Indiens voient tous les jours des Européens à la barre des accusés au tribunal criminel. Là, le prestige de notre nom est tombé. Dans tout le Delta du Gange, cultivé en grande partie par des planteurs d'indigo, la plupart Anglais ou métis, classe opulente, violente, grossière, le charme est également rompu. Nulle part les Européens ne sont plus nombreux par rapport à la population native; nulle part celle-ci n'est plus timide, et nulle part cependant les Européens ne sont moins respectés.

L'excellent M. Allard m'écrit de temps à autre depuis que j'ai quitté le Punjaûb. Runjet-Sing a donné douze cents francs et accordé une pension de mille francs à mon secrétaire persan de Cachemyr, Mirza Hede, à qui je n'avais pas donné son congé à Belaspore sans le charger d'une lettre d'adieux au maharajah. Le pauvre diable de Mirza m'écrit cela dans toute la joie de son ame, et me promet que lui, sa mère, ses frères et toute sa famille prieront Allah pour mon bonheur tous les jours de leur vie. Cela m'a touché. L'excellent Allard a reçu une lettre infiniment gracieuse de lord William; il me l'envoyait pour que je la lui traduisisse. Avec la traduction, je lui ai adressé un billet de loterie que j'avais fait acheter exprès à Calcutta, et qui pourra lui gagner cent soixante mille roupies, s'il plait au hasard. C'est un cadeau de cent écus que je lui ai fait. Je regrette d'être si pauvre pour ne pouvoir mieux reconnaître les immenses obligations que j'ai envers ce brave homme-là!

Jaypore, Ajmeer, Nusserabad, Indore, Aurumgabad et Poona, voilà les points les plus remarquables de la route que je suivrai d'ici à Bombay. Chez les Rajepoutes d'abord,

enfouit huit chaque année dans ses jardins, qu'elle pourrait donner à qui bon lui semble, et qui, à sa mort, appartiendront au gouvernement anglais. Runjet aussi, depuis quelques années, a la manie d'enterrer son argent. Depuis ce temps-là sa cupidité n'a plus de bornes.

Mes amis les diplomates de Delhi voulaient me faire avoir de l'empereur quelque titre superbe, par exemple, le pilier de la science, le flambeau de la postérité, l'épée de l'État, haut et puissant seigneur, etc., etc. Mais la chancellerie impériale est pire que la commission du sceau. Elle fait des comptes d'apothicaire, à n'en pas finir, à ceux que le Grand-Mogol honore d'un titre : en sorte que j'ai renoncé à cette plaisanterie. Je continue donc à vivre sur mes titres punjaûbis, qui ne sont pas de bien bon aloi; car vous savez que Runjet est un soldat heureux, un usurpateur.

Ce pauvre Jussieu, dans sa dernière lettre, me disait que sa femme était grosse, et qu'il espérait, à mes souhaits, avoir bientôt un garçon. Je l'en félicitais à l'avance dans une lettre commencée à Subhatoo, et qui, heureusement, se trouve encore dans mon portefeuille pour la détruire. Avec ses goûts retirés, et les mœurs toutes domestiques de sa famille, ce doit être un bien grand malheur pour Jussieu que la perte de sa femme.

Je me ferai aimable cette fois; et puisque j'ai la main aux écritures, mademoiselle Duvaucel aura quelques lignes de moi. C'est plus de galanterie qu'à moi n'appartient; car à vivre entièrement privé de la société des femmes, je ne fais que devenir plus ours de jour en jour, et je l'ai toujours été terriblement. Je me suis guéri de quelques défauts en prenant des années, mais je crains sérieusement de mourir avec celui-là.

Nous avons ici un hiver fort extraordinaire pour le pays. Il vente, il pleut et ne fait pas froid. Il est fort heureux que cette veine de mauvais temps passe quand je vis dans une maison. En marche, c'est le diable que la pluie quand elle dure. Les tentes deviennent alors d'un poids énorme; les chameaux qui les portent glissent à chaque pas sur la terre détrempée; leur cuisse, sottement articulée avec leur

Je reverrai certainement milord William à Jaypore, ou entre Jaypore et Alwur. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur, et Porphyre et Frédéric aussi, s'il est encore là.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS.

Delhi, le 11 janvier 1832.

Cher ami, j'ai trouvé en arrivant dans cette ville ce que j'y espérais de vous, une longue lettre. En vous en rappelant la date, peut-être vous rappellerai-je aussi les objets dont vous m'entreteniez alors. Elle est datée du 25 mai passé, peu de temps avant les élections.

Comme votre amitié a pris l'habitude de me faire mille complimens que je ne mérite pas, je dois prendre en retour celle de débuter par un petit acte d'humilité. Tel est aimable et spirituel en tête-à-tête, et n'a plus un mot à dire dès qu'un tiers intervient. Pour moi, je ne suis à l'aise, je ne me sens de confiance et ne puis avoir quelque facilité d'expression, qu'avec ceux dont je sais que la bienveillance m'est acquise déjà. Je me commets trop pour avoir le bonheur de plaire généralement, surtout la plume à la main. Quand viendra le temps de faire, au lieu de visites épistolaires à mes amis, une profonde révérence d'auteur au public, il m'en coûtera excessivement : au point que si je pouvais ne pas livrer mon nom avec ma prose, je me regarderais comme parfaitement heureux de saisir cet expédient. Le fonds de ce sentiment qu'on décore généralement du nom de modestie est au contraire de la vanité souffrante ; mais ce n'est pas seulement de la vanité, il s'y mêle une sorte de pudeur morale. Pouvez-vous sans effort montrer comment vous pensez et sentez, à des hommes que vous savez penser et sentir tout-à-fait différemment, et ne pouvoir même comprendre ni vos pensées, ni vos sentimens ?

Je ne me suis jamais essayé à peindre les scènes de la nature et de l'existence humaine. J'écris beaucoup en cou-

passer. Le terrible printemps de l'Inde me surprendra avant que j'aie passé la Nerbudda. D'autres n'oseraient peut-être entreprendre si tard le bien long voyage de Bombay; mais mon excellente constitution et ma grande sobriété me font porter légèrement les chaleurs excessives de l'Inde.

Je me plais infiniment dans le cercle étroit des relations de société, ou pour mieux dire d'amitié, que j'ai formées ici. Mon hôte, l'intendant de cette province, est un caractère célèbre à plus de cent lieues à la ronde. C'est un homme passionné pour l'émotion du danger, qui va en amateur à la guerre partout où elle se fait, n'en revient jamais sans y avoir attrapé quelques coups de fusil, mais si humain que, dans la multitude des scènes de carnage où sa monomanie l'a jeté, il n'a jamais donné un coup de sabre, le cœur lui manquant quand il était prêt à frapper. D'ailleurs à moitié asiatique dans ses habitudes, et pour le reste un montagnard écossais : homme excellent, original de pensée, métaphysicien par-dessus le marché, avec la plus belle réputation d'ours du pays. Je l'ai complètement apprivoisé; ce qui ne laisse pas de me faire passer moi-même pour un peu ours auprès de quelques-uns, et avec plus de justesse, je crois, chez quelques autres pour parfaitement sociable. Le résident est un homme de mœurs très-retirées et d'un esprit très-orné. Malgré la grande différence de nos goûts et de nos caractères, il se trouve que nous nous plaisons ensemble; enfin, mon cher ami, c'est de tous côtés que je reçois en ce pays des témoignages de bienveillance.

Je vois ici beaucoup d'Indiens. Ce sont presque tous des musulmans d'extraction mogole, les débris de la noblesse de cette cour. Mon hôte est le seul officier du gouvernement à ma connaissance qui entretienne avec les natifs des rapports de société. Dimanche dernier, je rendis avec lui quelques visites à ces longues barbes; politesse, condescendance blâmée, je crois, par les autres officiers anglais. Quelques jours auparavant c'était l'anniversaire de l'avénement nominal de l'empereur; et le résident, qui ce jour-là doit à cette ombre royale un tribut annuel de félicitations

toutes les précédentes, s'est encore terminée à l'amiable. Cependant le jour viendra, et sans doute nous le verrons, où les Anglais seront obligés de prendre le thé qu'on refusera de leur vendre. Il serait très-facile d'envahir la Chine; mais j'ignore s'il ne serait pas malaisé de l'occuper.

Bonsoir, cher ami. J'ai passé la journée tout entière dans les herbes, les bêtes et les pierres; c'est pourquoi je ne vous parle point de choses qui y aient rapport. L'hiver ici est presque aussi froid que dans le midi de l'Espagne; et je vous quitte pour aller, selon la locution du pays, *manger l'air*, l'air frais que je ne respirerai plus dans le reste de mon séjour dans l'Inde. Je vous souhaite à vous et aux vôtres une santé égale à la mienne. Adieu; je vous aime et vous embrasse, cher ami, de toute mon ame.

A M. DE MARESTE, A PARIS.

Delhi, 6 février 1832.

Si ce n'est pas là de la couleur locale, allez-en chercher ailleurs, mon cher de Mareste. Sachez même que c'est la plus belle, et qu'on ne traite ici de ce papier (1) que des Altesses royales et sérénissimes; mais on ne commence à écrire que vers le milieu de la feuille, ou plus bas encore, si l'on veut être plus poli. On tire à bout portant sur la vanité de son correspondant, l'espace de six à huit lignes : le haut, l'exalté, le sublime, le juste, le miséricordieux, le charitable, le généreux, le puissant, le victorieux, l'invincible, le sage de haut renom, l'ornement de l'univers, le pilier du monde, le grand prince, le prince des princes, le roi des rois, le maître du monde, l'arbitre de ses destinées, à lui salut! après quoi l'on entre en matière par des protestations toutes parfumées d'une amitié inaltéra-

(1) Cette lettre était écrite sur un large rouleau de papier appelé chez nous *papier de Chine*, parsemé d'applications de parcelles de feuilles d'or.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Alwur, entre Jaypore et Delhi, le 21 février 1832, mardi.

Je n'ai guère fait que t'accuser réception de ta longue lettre et de ton petit billet de je ne sais plus quand, ma chère Zoé. Je me proposais d'y répondre en route, après avoir quitté Delhi. Eh bien! me voici en route depuis huit jours; mais j'ai encore sur les bras tant de besogne arriérée à mettre à jour, que de peur de passer avec toi plus de temps que je ne puis m'en donner, je ne relirai pas tes deux lettres. Voilà de la bonne foi qui ressemble un peu à de la brutalité. Mais que veux-tu, ma chère amie? sans un peu de brusquerie dans l'occasion, je ne m'en tirerais jamais. Sais-tu à quoi je pensais ce matin, en venant à cheval de Ramgur?... à notre promenade de Saint-Cloud, que tu me rappelais d'une manière charmante dans ton dernier billet. Tu me disais que tu étais retournée plus d'une fois te promener seule dans ces beaux lieux; eh bien! souvent aussi mon imagination, comme la tienne, les a visités depuis que nous les avons parcourus ensemble. J'en ai vus de bien plus beaux depuis : les forêts de l'Amérique du Nord en automne, Haïti, Rio-Janeiro, l'Himalaya, Cachemyr; mais depuis que je les ai quittés, j'y retourne moins souvent qu'à Saint-Cloud. — L'humeur d'un voyageur varie comme le temps et selon le temps. Il était gris ce matin. Bœufs et chameaux, exposés toute la nuit à un orage terrible, se traînaient lentement sur les routes détrempées. Le cheval que je montais, qui n'avait pas plus qu'eux perdu une goutte de ce déluge nocturne, avait l'oreille basse et ne répondait pas à la bride. J'étais pour le moins sérieux. Je pensais qu'il serait bien triste de mourir sans revoir ces lieux où nous nous connûmes, sans les revoir ensemble. Que de douceur à nous y retrouver! que de choses à nous dire alors! J'en ai tant vu depuis, tant senti! Tu sais que je ne

lui ai depuis pardonné de s'être séparé de moi, et les souvenirs de notre amitié me sont redevenus bien doux aussi. Voilà pour Herry. Je t'expliquerai un jour comment j'ai perdu un ami que j'avais possédé. Il savait la botanique mieux que moi quand je le connus, et donna une direction plus philosophique à mes études en ce genre. J'aime encore à me le rappeler. Un brave homme d'Allemand avec lequel je me liai en Suisse, et qui m'aima presque en frère, a enrichi mon herbier des plantes du Nord et de l'Orient de l'Europe; il s'appelle Charpentier. C'est un géologiste du premier ordre. Un vieillard qui a laissé quelques beaux ouvrages dans les sciences, M. Ramond, le premier qui s'avisa des Pyrénées, m'en a donné les plantes, dont un grand nombre étaient inconnues avant ses voyages dans ces montagnes. Il était bien bon et bien aimable pour moi, au contraire de sa disposition envers les autres en général. Sa mémoire m'est chère. Mon herbier me le rappellera souvent, car j'y retrouverai sans cesse ses plantes des Pyrénées étiquetées de sa main. Je passe les autres pour venir à te dire, ma chère Zoé, que tu devrais fournir ton contingent à ce dépôt de souvenirs. Je t'ai envoyé quelques plantes de Cachemyr et du Thibet. Pour des gens du métier, chacune de ces étrangères vaut une centaine des plantes de Barly. Ton amitié, j'en suis sûr, n'y met pas un moindre prix que la sèche passion des savans. Eh bien! paie ta dette, si tu en as l'occasion. N'aie pas peur de ne m'envoyer que des plantes très-communes. C'est pour penser à toi, plutôt que pour l'étude, que je te les demande. D'ailleurs, ce n'est qu'à mon retour d'Amérique que je me décidai à empoisonner mon herbier de sublimé corrosif; et les vers y avaient fait de notables ravages parmi les plus vieux échantillons, ceux des plantes communes que j'avais recueillies les premières. Tes remplacemens viendront fort à propos.

Bonsoir, ma chère amie; je te rends enfantillage pour enfantillage; mais qu'y a-t-il de plus aimable? Je ne te parle pas de moi au présent, parce que mon père te fera passer les lettres que je lui adresserai d'Ajmeer, où le sujet du *moi* sera traité de la façon que les pères le veu-

favori. Je le trouve encore plus joli, à cause de son étymologie persane. *Féroze* en persan signifie sublime, excellent. — C'est le nom de la jolie pierre que nous appelons turquoise; — et ce n'est pas tout. A deux lieues de ce Férozpore, comme je venais ce matin à pied de Naguinâh, par un temps délicieux comme nos molles matinées d'avril, je vis s'avancer, à la tête d'une troupe de cavaliers de bonne mine, un charmant jeune homme que je reconnus pour le nawâb. Il descendit de cheval pour m'approcher. Nous nous embrassâmes sur l'une et l'autre épaule, comme on le fait au théâtre; et après avoir échangé quelques autres formules de politesse asiatique, nous nous remîmes en selle l'un et l'autre, et il me mena à l'élégante *villa* d'où je vous écris. On tira le canon du fort voisin quand je descendis de cheval à la porte du jardin. Le déjeuner était servi quand nous entrâmes dans le salon, servi à la mode européenne, et avec toute la recherche et l'élégance possibles. Comme c'est le Ramazan, mon hôte, qui est musulman, ne pouvait avec convenance me donner l'exemple à table; mais il m'en fit les honneurs avec une grâce parfaite : il n'insista point pour me faire prendre du thé, ni pour que je goûtasse les bonnes choses dont la table était couverte. Il me laissa boire ma jatte constitutionnelle de lait, et manger quelques oranges seulement. Mais sa politesse sut tirer bon parti de ma frugalité. Il me dit que les plus brillantes créations de Dieu ne vivaient que du miel des fleurs, et qu'il ne s'étonnait pas de voir un *aflatoune*, un *aristoune* de ma force, imiter leur délicate frugalité.

Je congédiai Chaim-Chouddine (ainsi s'appelle mon jeune homme) après déjeuner. A midi, je lui rendrai sa visite dans le fort où est son petit palais, et où je suppose qu'à cette heure-ci il déjeune en cachette, à cause du Ramazan. Nous ferons une promenade d'une couple d'heures sur un éléphant, pour voir les environs de la capitale, et je reviendrai pour travailler le reste du jour.

Ce jeune homme est l'aîné d'une grande famille mogole, dont le chef eut le bon esprit de rejoindre l'armée de lord Lake contre les Marattes, il y a trente ans. Le gouverne-

chez M. Pearson, et qui me salua par mon nom. Il venait d'Agra pour faire changer d'air à sa jeune femme malade. Je ne sais comment il découvrit que je n'étais pas un forcené de christianisme; mais enfin il le découvrit, et là-dessus, pour me convertir, il me conta son histoire qui ne ressemble pas du tout à celle du Vicaire savoyard. Querelleur, duelliste, il avait tué un de ses camarades, à Calcutta même, lorsque j'y étais. Toutes les circonstances de ce duel en rendaient la funeste issue plus déplorable. Mon jeune homme me dit qu'il faillit à en perdre la tête; il aurait dû dire qu'il la perdit tout-à-fait. Il tomba entre les mains des prêtres et d'une jeune fille dévote, assez jolie, qui ont réussi à faire de lui le plus enragé chrétien que j'aie jamais vu. Il avait bonne provision de Bibles avec lui, et me supplia tant d'en accepter une, que je lui fis ce plaisir. Il me promit que lui et sa femme prieraient mylord Jésus-Christ de toute leur force pour ma conversion; et, lui souhaitant toute sorte de succès pour ses prières, je lui dis adieu, et à revoir dans le Paradis.

Cependant, comme j'allais à pied, la Bible très-compacte de mon furieux me parut fort lourde à porter dans ma poche. — Elle tomba bientôt à la charge de mon secrétaire, descendant du Prophète, qui, peu soucieux de ces œuvres divines, les relégua dans le sac géologique avec les pierres et les marteaux.

Arrivé à Goorgaon, j'y reçus la visite du nazer ou juge hindou. Par une exception unique dans le nord de l'Inde, il parlait anglais et tout aussi bien que moi. Il me conta aussi son histoire, dans laquelle il n'y avait pas d'hommes tués, mais dont la conclusion était damnable. Mon homme, brahmine de haute caste, mais très-pauvre, avait intéressé par son intelligence précoce, et sa jolie figure, et les malheurs de sa famille, un vieil officier anglais du rang le plus élevé, qui l'avait emmené à Calcutta et lui avait fait donner une éducation européenne. Ses maîtres, qui étaient des missionnaires anglais, l'avaient voulu faire chrétien; mais il trouva que la Bible n'en devait pas à ses *chasters;* soutint que, sans être excellens, ses *védas* valaient mieux que la Bible, et que ses védas mêmes n'étaient pas assez

Pour revenir à Fraser, de Goorgaon nous vînmes à Sonah ensemble, à pied, le 16; le 17, à Noh, sur la frontière de son intendance et du territoire anglais. Il est aussi simple que moi dans ses goûts; et nous n'acquîmes pas la certitude que nous nous convenions admirablement en voyage, sans regretter encore de n'avoir pas vu Cachemyr ensemble. Hier matin, il décampa de Noh avant le jour; et quoique fort matinal moi-même, quand je sortis de ma tente je ne trouvai plus aucune trace de la sienne, au lieu où nous avions dîné et passé la soirée ensemble la veille. Quelque jour, il viendra me voir à Paris. Qu'il y a de braves gens et d'aimables gens chez ces Anglais du nord de l'Inde! Au Bengale, je ne sais pourquoi, mais ce n'est pas absolument de même. Il y a moins de cordialité et moins d'esprit. La différence est proverbiale dans l'Inde; et pour être proverbiale, elle n'en est pas moins vraie. Bonsoir, mon cher père; il se fait tard, et je mentirais, si je vous disais que je ne suis pas un peu fatigué. Ainsi, je vais me coucher. Bonne nuit.

Oojein, en Malwa, le 5 avril 1832.

Je continue, mon cher père, ma longue histoire de Férozpore. Fraser, donc, m'accompagna jusqu'à la frontière anglaise, à Noh. Je comptais sans mon hôte; quand je m'attendais à des politesses du rajah d'Alwur, il fut impoli d'une manière marquée. Je le lui rendis, ce que je pouvais et devais me permettre. Je le rencontrai qui allait lui-même à la rencontre du gouverneur-général, revenant alors d'Ajmeer où il avait tenu une espèce de congrès, fort inutile, des princes rajepoutes. Je reçus, du camp de lord William, l'invitation la plus aimable de m'y rendre, et les moyens de le faire sans perdre de temps: des chevaux de selle en relais, et des cavaliers échelonnés pour me servir de guides. Laissant donc ma caravane filer à pas de bœufs vers Jaypore, je me jetai au galop sur la gauche, et, de Rajgurh, joignis à Kalakoh le camp du gouverneur-général. C'était le samedi matin. Lord William halte toujours le dimanche, parce que Dieu, dit-on, s'est reposé ce jour-là. Je restai donc deux jours avec lui, et

dernière, toutefois, n'est qu'à l'usage des hommes. Le mari achète sa femme; le père vend sa fille; le fils vend sa mère. Le déshonneur pour les femmes consiste à n'être pas vendues, ou à être mal vendues. Je vous montrerai, dans mon portefeuille, quelques-uns de ces pères tendres, de ces époux délicats, de ces fils respectueux. Priez M. Victor de vous lire ou de vous traduire mon histoire de Mhairwarra. Il m'en a coûté quatre-vingts milles, ou trente-quatre lieues en trente-six heures, à cheval et à éléphant. J'étais rompu en revenant à Ajmîr. Entre Delhi et Rajgurh, j'avais eu le bonheur de mettre le doigt sur des phénomènes géologiques très-intéressans. — J'eus la même bonne fortune à un autre Rajghur, dans les montagnes qui séparent la vallée d'Ajmir de la plaine de Nusserabad, où je ne restai qu'un jour pour changer mes bœufs, mes chameaux et mon escorte. Ces Rajghurs doivent vous enrager, par leur répétition continuelle sur la carte; *ghur,* que l'on prononce *gueur,* comme dans *ligueur,* signifie fort, château; or, chaque seigneur de village a une grande tendance à se qualifier de rajah. Ainsi chaque village a son rajgueur, et souvent n'a pas d'autre nom, à moins que ce ne soit *rajepour* ou *rajepoura,* ou *rajekôte,* ou *kajekôti; pour, pourâh, kôte, kôti,* et *nagueur* que j'oubliais, ayant à peu près la même signification que *gueur.*

J'ai campé au pied du fort de Chittore, célèbre dans l'histoire indienne. J'aurais voulu le pouvoir visiter, non pour ses antiquités dont je me soucie peu, mais pour les pierres de la montagne qu'il défend. J'ai dû le trouver trop vert; car, n'ayant pas d'ordre exprès de la cour d'Odeypore pour m'y faire admettre, je ne pouvais y entrer.

J'ai écrit à Porphyre de Khachrode, que vous trouverez près d'ici; mais j'ai fait un détour considérable pour y venir. Je suis allé à Rutlaum, où m'attirait le désir de voir en place des roches singulières que j'avais vues employées à Jowra, et où je n'eus qu'à me laisser porter dans le palanquin du capitaine Borthwick, l'agent politique du gouvernement anglais dans ces provinces alliées ou tributaires de Malwa. Il vous faut ajouter ce nom à la

l'agent politique de Mundlesir est un des lieutenans; et puis mon nom est maintenant connu de tout le monde dans l'Inde. Comment? je l'ignore; car j'évite de paraître devant le public, de quelque manière que ce soit, ce que d'autres à ma place sans doute auraient voulu faire pour s'attirer plus de considération : je me retire ici devant toute espèce de publicité; je ne m'offre qu'aux individus. Il y a quelques *faiseurs* très-ignorans qui n'ont pas la même réserve, et qui se mettent sans cesse en évidence. Je serais peu flatté d'avoir rien de commun avec eux, et ne fais aucun bruit. Mais ma vie nomade me met en contact avec un si grand nombre d'hommes, dans un pays où les hommes (ceux de notre pays, j'entends) sont peu communs, que je me trouve connu de la meilleure partie de cette communauté d'Européens. Bref, M. Sandys m'accable de politesses et d'amitiés; et quoique Mundlesir soit un des lieux les plus chauds de l'Inde, je m'y refais chez lui. — Mes gens avaient plus besoin que moi de repos. Ils avaient plus que moi souffert de l'épouvantable chaleur de mes dernières marches. Mes chars à bœufs s'étaient brisés dans les montagnes. Je laissai la moitié de mon armée et le plus intelligent de mes serviteurs pour veiller à leur garde et à leur réparation, et poussai ici avec les chameaux. — Maintenant l'arrière-garde a rejoint le camp. Les malades n'y manquent pas. Je les drogue de mon mieux et avec succès; et je jouis, moi, du luxe immense d'une maison. Il y a dans la vie des villes en Europe une quantité d'avantages admirables dont nous jouissons sans en jouir; et quel que soit mon avenir, je crois que je trouverai toujours, dans mon existence européenne, de quoi bénir la vie. Il y a une multitude de choses dont nous ne sentons le prix que lorsque nous en avons été privés : le luxe de manger du pain tous les jours, de s'asseoir sur une chaise, d'écrire et de manger sur une table, de dormir sur un matelas, de boire du vin bon ou mauvais. Après mon voyage en Asie, peu de choses, je l'espère, suffiront à mon bien-être physique.

C'est ici le pays des Bhiles (Bheels sur les cartes anglaises), peuple indigène de l'Inde, brigand par profession.

Je vais donc en écrire d'aussi bonne que je pourrai, et je serai bien heureux si je puis faire avoir à ce brave compatriote une récompense de l'honneur qu'il fait au nom français au fond du Punjaûb.

Adieu encore et pour la dernière fois; cette fois-ci gardez-vous du froid, du chaud, de l'humide : adieu, mon cher père; conservez-vous pour vous et pour moi. Songez au plaisir de causer sur vos tisons de cette fournaise ardente de Mundlesir, et de tant d'autres choses dont je serai plein quand nous nous reverrons. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

A M. VICTOR DE TRACY, A PARIS (1).

Camp, in Malwa, between Chittor and Indor, 29 march 1832.

My dear friend,

About the middle of february I have left the beautiful Dehli, to see it never more. And since that time I march in a southerly direction. I border already on the tropic, the sun at midday appears to be almost vertical. Not a cloud in the sky; and the breeze which rises gently on

(1) Camp en Malwa, entre Chittore et Indore, le 29 mars 1832.

Mon cher ami,

Vers le milieu de février j'ai quitté la belle ville de Delhi pour ne la revoir jamais, et depuis ce temps je marche dans une direction méridionale. Déjà j'approche du tropique. Le soleil à midi paraît presque vertical. Pas un nuage au ciel; et la brise qui s'élève le matin, alors qu'on ne sent pas le besoin de sa fraicheur, devient un vent brûlant dès neuf heures. Cependant ce n'est encore que le commencement de la mousson; elle sera dans toute sa force, dans toute sa furie, quand je traverserai les vallées de la Nerbudda et du Tapty. Mais pourquoi tant songer à cela, puisque je suis condamné à l'endurer pendant tout le reste de mes voyages dans l'Inde? Je finirai, je l'espère, par m'y accoutumer. C'est, à vrai dire, une rude épreuve pour un homme fraichement arrivé de l'Himalaya.

Je voudrais être encore sur la route de Cachemyr, m'éloignant du soleil chaque jour, au lieu de le voir face à face comme je le fais maintenant. Avec

perature goes; and this is true misery, and is felt the more so, when one thinks of the cool shades of Cashmeer, of its streams, of its forests.

Vous savez déjà comment j'ai été retenu à Delhi si fort au-delà de mon attente. Mais au milieu des souffrances que l'excessive chaleur me fait endurer, je ne puis regretter cette longue station dans la ville impériale : là je vivais avec un ami, et les douces pensées de l'amitié se mêlent à celles du lieu où cette amitié s'est formée. Delhi sera toujours un de mes plus chers souvenirs de l'Orient.

Pour me rendre à Jaypore, j'avais à traverser un pays plein d'intérêt sous les rapports géologiques, les districts de Férozpore et d'Alwur. J'ai passé une agréable journée dans la première de ces villes, avec le jeune nabab Shemdooddeet-Khan, que j'avais précédemment rencontré chez mon ami Fraser; il me reçut avec la plus obligeante hospitalité. En récompense, le rajah d'Alwur prit à tâche d'être particulièrement incivil envers moi. Si j'eusse été un voyageur obscur, je n'aurais pas fait la moindre attention à ses impolitesses; mais comme je me présentais à lui sous les auspices des autorités anglaises, je devais lui montrer quelque ressentiment; et mon voyage au-delà du Sutledge m'avait assez instruit des mœurs indiennes, pour qu'il me fût peu difficile de forcer ce prince à me faire des excuses sur sa conduite.

Le gouverneur-général était alors en marche pour se rendre d'Ajmir à Agra; il suivait une route presque parallèle à la mienne, dans une direction opposée. Je reçus de son camp l'obligeante invitation de le rejoindre. Il m'envoya des chevaux, des cavaliers, pour me guider et m'escorter, et fit placer un relai sur mon chemin. Je laissai ma caravane le 25 février, avant le jour, et il n'était pas encore midi quand j'arrivai aux tentes du gouverneur, après une course très-fatigante de quelques heures. Lord William Bentinck devait rester deux jours en ce lieu; et bien que ses attentions pour moi, et celles de lady William, toutes les fois que j'avais eu l'occasion de les voir à Calcutta, eussent été des plus aimables, ils me reçurent alors avec une cordialité encore plus expansive. Je passai avec eux deux jours que je n'oublierai jamais. Le camp établi dans une plaine déserte du Rajpoutanah, apparaissait comme une ville ambulante. Malgré son extrême éloignement pour tout ce qui sent l'étiquette, lord Bentinck ne peut se dispenser tout-à-fait de cette pompe, que les précédens gouverneurs avaient coutume de déployer dans leurs voyages. Plusieurs des premiers officiers de l'État l'accompagnaient. Afin d'expédier les affaires des diverses branches du service, chaque chef de département avait avec lui un certain nombre de secrétaires et de délégués; venait ensuite l'état-major personnel du gouverneur, puis son escorte, composée de deux régimens, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, de ses gardes, et d'une batterie d'artillerie légère. Enfin une foule immense de gens suivant le camp fermait la marche. C'était un spectacle entièrement nouveau pour moi et très-intéressant. Pour rendre la fête complète, mon ami le rajah d'Alwur arriva au quartier-général le même jour que moi. Il avait été mandé et devait, après avoir fait visite au gouverneur-général, recevoir de lui en retour la même politesse.

have made so long a stay in the imperial city. Then I lived with a friend; and the sweet remembrances of friendship are hended with those of the place where that

pasteurs industrieux, paisibles, heureux! Ni les chefs rajepouts, ni les empereurs mogols, n'avaient pu subjuguer cette nation. Il y a quatorze ans, tout était à faire pour elle; et depuis six ou sept ans, tout a été fait. Un seul homme a produit ce miracle de civilisation : cet homme est sir Henri Hall, gendre du colonel Fagan dont je vous parle dans ma lettre de Delhi. Comme je sais que ces faits seront agréables à votre cœur et conformes à vos opinions, j'ajouterai que le major Hall a réussi dans son admirable expérience sociale, sans qu'elle ait coûté une seule vie. Il s'assurait des hommes les plus méchans, les plus indomptables, en les enfermant, en les mettant aux fers, en les faisant travailler aux chemins. Ceux qui, bien qu'ils eussent long-temps vécu à la pointe de l'épée, n'étaient pas connus pour se livrer à d'inutiles cruautés, il en faisait des soldats, et ces nouveaux soldats deviennent souvent les gardiens de leurs anciens camarades, même de leurs anciens chefs. Le reste de la population s'accoutume aux travaux du labourage. Le meurtre des enfans du sexe féminin était en usage chez les Mhairs comme dans tout le Rajepoutanah; maintenant les décès ne sont pas moins nombreux parmi les enfans mâles que parmi ceux de l'autre sexe; ce qui prouve que cette pratique barbare est abandonnée. Cependant on a puni à peine un seul individu pour ce fait. Le major Hall, au lieu de sévir contre ces coupables, a cherché les moyens de faire cesser les causes du crime, de le rendre inutile, même nuisible à ceux qui le commettaient; et jamais il n'a été commis depuis. J'ai vu sous les armes le corps que M. Hall a levé parmi ces ci-devant sauvages, et je n'en vis jamais de mieux discipliné dans les troupes indiennes. Sir Henri Hall est extrêmement fier de son ouvrage, et il n'a pas épargné ses peines personnelles pour m'en faire voir tous les effets pendant le peu de temps que j'avais à passer avec lui. Plus de cent villageois furent appelés des bourgs et hameaux voisins; je causai avec eux sur leur ancien genre de vie et sur leurs occupations présentes; la plupart de ces hommes avaient versé le sang humain. Ils me dirent qu'ils ne connaissaient autrefois aucun autre mode d'existence, et d'après leur récit, cette existence était misérable : ils étaient nus, affamés; maintenant, bien que le sol de leurs petites vallées soit pauvre et leurs montagnes stériles, tous les bras étant employés à la culture, ils en tirent de la nourriture et des vêtemens en abondance. Ils sentent si bien les immenses avantages que le gouvernement anglais leur a procurés, qu'ils lui paient volontairement un tribut de cinq cent mille francs qui s'accroîtra chaque année en proportion de l'augmentation de leurs richesses.

J'ai long-temps pensé que les moyens doux étaient insuffisans pour gouverner et régénérer un peuple adonné depuis des siècles à des habitudes sanguinaires, sauvages, comme les Grecs par exemple; toutefois les Klephtes sont de vrais agneaux comparés aux Mhairs, et les Mhairs en peu d'années sont devenus un peuple laborieux et rangé! J'ai lu dans les journaux de Bombay que M. Capo-d'Istrias avait été assassiné. Je voudrais que le major Hall fût

exceedingly interesting in a geological point of view; Ferozpoor and Alwur. I spent a pleasant day at the former place with the young nawab Shemkooddeen-Khan, whom I had met with already as a visitor at my friend Fraser's; he entertained me with the utmost hospitality. By way of compensation the Alwur radjah proved very industriously uncivil towards me. Had I been there an

troupes, il est vrai peu utiles, ont été licenciés; et l'Inde est le pays du monde où les hommes ont le moins d'aptitude à changer d'état. Les majors Hall sont en petit nombre pour opérer les miracles de civilisation que j'ai admirés à Mhair. Les soldats licenciés deviennent en général des brigands. Plus d'une bande de voleurs de grand chemin, bien organisée, ravage les États indépendans que je parcours maintenant; et je serais infailliblement dévalisé, si je n'avais pas une escorte imposante. Lord William laissera sans doute à son successeur un budget fort satisfaisant; mais je crains qu'il ne lui laisse aussi des causes naissantes et nombreuses de dépenses.

J'ai reçu des nouvelles de Lahore, par M. Allard. On avait là quelques inquiétudes touchant une réclamation du gouvernement anglais soutenue par ses agens diplomatiques : ils demandent l'entière liberté de navigation sur l'Indus. Runjet-Sing répugne extrêmement à cette concession; mais il est trop sage pour refuser de s'y soumettre. Son fils Cheyr-Sing est actuellement vice-roi de Cachemyr. C'est grand dommage qu'il n'ait pas occupé cette place l'an passé, lorsque je me trouvais en ce pays, car il est ami de tous les officiers français au service de son père, et, en général, bien disposé pour les Européens; de plus, c'est réellement un jeune homme d'un noble caractère, pour un Syke, bien entendu. Le vil coquin qui opprimait si indignement les malheureux Cachemyriens pendant mon séjour au milieu d'eux est très-justement appelé à rendre compte de sa conduite, et sera sévèrement puni de ses exactions. Le trésor de Runjet-Sing, et la faveur de Cheyr-Sing auprès de son père, s'en trouveront bien; mais il n'en reviendra certainement aucun avantage aux pauvres Cachemyriens.

Mais que vous importent Runjet-Sing, Cheyr-Sing et Cachemyr? Je vais vous parler de moi pour vous dédommager de tant de sujets dont vous vous souciez à peu près autant que de ce qui se passe dans la lune. Dernièrement ma santé a été éprouvée par les immenses et brusques changemens de température auxquels je me suis trouvé assujetti dans les déserts sablonneux du Rajepoutanah; la sécheresse de l'air et la transparence du ciel sont telles que, pendant les nuits tranquilles et étoilées de l'hiver, le thermomètre descend presque au point de glace par l'effet de la radiation. Je marchais tous les matins deux ou trois heures dans cette froide atmosphère; mais bientôt le soleil devenait assez brûlant pour élever la température de la tente où je passais l'après-dîner à trente-cinq et trente-six degrés. Dans peu de temps, il sera à quarante-trois et quarante-quatre; mais alors les nuits seront presque aussi chaudes. J'ai pris un rhume violent qui m'a forcé de séjourner neuf jours à

then marching from Adjmir to Agrah : his route was almost parallel to mine in an opposite direction. I received from his camp an exceedingly flattering invitation to join it; horses were sent to me and stationed in the way, with horsemen to guide and to escort me; and leaving my caravan on the 25th of february long before day light, I arrived before noon at the tents of the governor general after many a hour of hard riding. Lord W. Bentinck was to stay two days, in the place were I met him; however attentive he and lady William had been always to me since the day of my arrival in Calcutta, never did I receive from them such kind a reception. I spent with them two days wich I shall never forget. The camp was pitched in a weary desart of Rajpootanah. It appeared like a moving city. Tho' exceedingly averse to any thing like state, lord W. Bentinck cannot dispense altogether with the pomp by wich the former governor general of India surrounded themselves in their journeys. Many of the chief-officers of the state must accompany him to dispatch the business of the various branches of the service. Every one of the heads of departments has a number of deputies and assistants. Then comes the personal state of the gov. general, then his escort, consisting of a regiment of infantry, one of cavalry, his body guards, a light battery, and comes after all an immense number of camp followers. The sight was quite new to me, and very interesting, as you may fancy. To welcome my arrival at head quarters, my friend the Alwur radjah arrived there also on the same day. He hab been summoned, that after paying a visit to His Lordship he might receive one in return : an attention which had been paid by the governor general to all the other rajpoot princes, except to him in a first occasion. The radjah expected also to receive a khellat, or honorary dress : a distinction bestowed on many other chieftains of his rank. The reception afforded me an opportunity of seeing a rajpoot court in all its gaiety and glittering. After the asiatic exhibitions of the day, I sat on the evening, by the right of lady William Bentinck, at a large table to a superb dinner. The party was nu-

tle more than 24 hours. I saw a country, whose inhabitants since an immemorial time had never had any other means of existence but plunder in the adjacent plains of Marhwar and Meywar, a people of murderers, now changed in a quiet, industrious, happy people of shepherds and cultivators. No rajpoot chiefs, no moghul emperors had ever been able to subdue them; 14 years ago every thing was to be done with them, and since 6 or 7 years every thing is done already. A single man has worked that wonderful miracle of civilization; major Henry Hall, the son-in-law of colonel Fagan of whom I have written to you at Delhi. As I know it will be gratifying to your feelings and to your opinion on the subject, I shall add, my dear friend, that major Hall has accomplished this admirable social experiment without taking a single life.

The very worst characters of Mhairwarrah, he secured them, confined them, or put them in irons at word on the roads. Those who had lived long by the sword without becoming notorious for wanton cruelty, he made them soldiers; they became in that capacity the keepers of their former associates and often of their former chiefs; and the rest of the population was gained to the plough. Female infanticide was a prevalent practice with the Mhairs, and generally throughout Rajpootanah, and now female casualties amongst infants exceed not male casualties: a proof that the bloody practice has been abandoned; and scarcely has a man been punished for it. Major Hall did not punish the offenders, he removed the cause of the crime, and made the crime useless, even injurious to the offender; and it is never more committed.

M. Hall has shown to me on the field the corps which he has raised from amongst those former savages. And I have seen none in the Indian army in a higher state of discipline. He was justly proud of his good work, and spared no trouble to himself that I might see it thoroughly in the few hours I had to spend with him. Upwards of a hundred of villagers were summoned from the neighbouring villages and hamlets; I conversed with them, of their former mode of life, and of their present avocations. Most

absence of lines of social demarcations that we have nothing to fear of the calamities which England is threatened. In England there are two classes perfectly distinct. The gentry (which includes the nobility), and the people. The natives of India have long since smarthly enough made the distinction. They have two expressions only to mention a European. A *saheb logue*, a lord, a gentleman; or rather, one of the cast of the lords or gentlemen; and a *gora logue*, or one of the cast of the whites; a white man. The former character is much respected by them; the latter may be dreaded, as it is indeed very often quite dreadful, but respected never.

Then are disturbances in a district of central India, which I have visited two years ago, just after leaving Calcutta. They are of a more serious nature that it was first anticipated; yet I believe the insurrection completely put down already. It was not political at all; but called for, it appears, by the mismanagement of the local authorities. The more I know of this fabric, the more extraordinary it appears to me. No guess can be made at its durability, it may last centuries, and may be swept away in a few months. However, this I will foretell: the british power in India will not perish by foreign aggression. Foreign aggression indeed may do much towards its destruction, but more by the spirit of rebellion it will raise everywhere throughout the provinces of the empire than by the actual collision of the invaders with the british armies. *Si vis pacem, para bellum*, has been of late a maxim too little acted upon. For the sake of economy, several corps, which, it is true, were but very little useful, have been disbanded. And India is the country of the world where men are the less prone to change their profession. There are few *major Hall*, to work the miracles he has done. Disbanded soldiers turn out robbers. The are many well organised gangs of high way men in these independant states; and without a strong escort I should be plundered to a certainty. Lord William will leave to his successor a more satisfactory budget, but I apprehend he will leave to him also ample occasion for many new expen-

on leave to Europe and married in his country, at Berne : just at the time when I travelled in Switzerland, — they knew some of my acquaintances in their country, and most of the places which I had visited. We spoke of them, helping each other's memory, and forgot entirely the Jura which makes France and Switzerland two distinct countries. We felt like countrymen. The simplicity of their manners was a thing which I had not witnessed since I have left France; I was quite delighted with them. We spoke of the English as of foreigners to us, although we were adopted members of their society. Both husband and wife proved very accomplished persons. I have spent some happy hours with them, and not parted with them without a sincere promise to enquire after them whenever I may visit their country again, as they intend to retire there in a short time.

Adieu, my dear friend, through the bamboo screen of the door of my tent I see the sun setting behind a grove of date trees. No such things in your Paray; but your temperate countries have their poetry also. Variety makes up abundantly for magnificence. It is time for my hot spiced pillaw, after which I write a couple of hours more, before sending my caravan a head by the cool of the night. This would be english of mine is quite french : ten times more so than when I write to an Englishman. Why the difference? I assure you without vanity that I speak and write it quite differently with the English much more like them. Perhaps because, with them I think more like them, and for english feelings find more readily at hand english expressions. Whatever may be the uncorrectness of my speech in their tongue, I have seldom to be ashamed of it with the English in this country, as lady W. Bentinck is the only person who ever offered to speak french with me. Adieu again; the blank beneath, I shall fill it up at Indore, whence I shall forward this to Calcutta.

Il me faut renoncer à finir en anglais, puisqu'il me serait impossible de vous dire dans cette langue que je vous aime et vous embrasse de cœur.

que trente-huit ou quarante degrés de chaleur dans ma tente, et qu'un pauvre diable mis à cuire n'a pas le plus petit mot pour rire. Depuis six ou sept jours, l'été a commencé comme un coup de canon, sans dire gare! et j'y suis pris. Tu dois te rappeler d'avoir lu dans les Revues du temps que le docteur Oudney passait pour être mort de froid dans les déserts d'Afrique. Eh bien! il n'y a pas huit jours qu'au lever du soleil, dans les plaines désertes et sablonneuses du Rajpoutanah, le thermomètre s'abaissait jusqu'à cinq degrés : dans le jour il montait à trente, et sous une tente au soleil, à quarante. Les bains d'air froid et chaud que je prenais bon gré mal gré à peu d'heures d'intervalle, m'ont donné un méchant rhume de poitrine. J'ai perdu la voix pendant quelques jours. Je voulais me couvrir la gorge et la poitrine de sangsues en arrivant à Neemuch, où je descendis et demeurai trois jours chez un bon vieil homme de ma connaissance, médecin en chef de l'armée dans ces provinces; mais le bonhomme avait ses préjugés contre les sangsues; et quoique je n'eusse pas la moindre foi à son habileté médicale, par politesse je me laissai faire comme il le voulut, et me contentai de jeûner et de boire des tisanes expectorantes. Il y a cinq jours que je me suis remis en marche, et je suis presque rétabli. Cependant mon *sol* est encore singulièrement creux et sépulcral. Il est évident que la gorge est toujours chez moi la partie faible. Au reste, cette anicroche me paraît être un retour tant soi peu périodique de celui ou celle (car je ne sais pas si les anicroches sont mâles ou femelles, et n'ai pas le *Boiste* pour me l'apprendre) qui m'arrêta l'an passé à Prountch, entre le Punjaûb et Cachemyr, un mois plus tard que cette année, mais dans des circonstances de température semblables. L'an passé, le mal était beaucoup plus grave; je ressentais des douleurs vives dans la poitrine, qui ne se sont pas réveillées ce printemps. Il est vrai que j'avais souffert alors de grandes fatigues depuis mon entrée dans les montagnes à Mirpore; au lieu que depuis mon départ de Delhi j'ai, relativement, voyagé fort comfortablement : je n'ai été à pied qu'autant qu'il me plaisait. J'ai fait cependant de beaucoup plus longues mar-

ou trois cents des vieilles barbes de Runjet au milieu d'autant de mille de ces fiers-à-bras du Rajpoutanah.

Dans l'Inde, mon cher ami, tout le monde a la prétention de fumer le tabac de Bhilsa. Les experts ont quelques doutes fondés sur l'extrême petitesse du territoire de Bhilsa (que tu trouveras quelque part dans la principauté de Bhopal, Inde centrale). Mais voici bien mieux : on me jure ici qu'il n'y a jamais eu une plante de tabac à Bhilsa, et que le fameux tabac de Bhilsa n'est autre que celui de Khachrode, qui va s'y vendre. Je vais en essayer pour voir; et si je le trouve bon, je t'en rapporterai un petit paquet. Je n'ai pas pris la coutume de fumer. Je ne le fais qu'accidentellement, souvent à des mois d'intervalle. Depuis mon départ de Delhi, je suis à l'eau pure et au lait (ce qui est un régime de mon choix, entièrement *ad libitum*), et m'en trouve bien. Je ne mange pas de viande tous les jours, et m'en trouve bien encore. Grâce à ce régime, je souffre beaucoup moins de la chaleur qu'aucun Européen. Par ce temps-ci, il n'y en a plus sur les routes. Tous les mouvemens de troupes ont cessé vers le 10 mars. Chacun se tient coi dans sa maison, derrière des paillassons de vitiver sans cesse mouillés, qui produisent une fraîcheur agréable par l'évaporation de l'eau, et sous le vent d'écrans attachés au plafond, ou d'éventails à la main agités par des serviteurs; occupé principalement à maudire le pays, à boire de l'eau et de l'eau-de-vie, et à fumer le houkha. A l'aube du jour, un temps de galop dont le lever du soleil marque le terme; le soir, quand il se couche, une promenade en voiture : voilà tout. Il y a loin de là à la vie que je mène. Voilà trois ans, pourtant, que je dure à ce métier; et j'espère fermement durer jusqu'au bout. Je pense avec plaisir qu'au retour une chose au moins me restera, moi-même; et ce n'aura pas été la plus facile à rapporter, car vois combien peu reviennent! A Delhi j'ai trouvé plusieurs personnes qui m'ont avoué qu'ils pensaient fort peu me revoir jamais quand ils me virent partir pour Lahore, il y a quinze mois.

Il se commet beaucoup de brigandages dans ces provinces; mais en-deçà du Sutledge, il est presque sans

quantité d'eau sucrée. Je ne porte plus de bas ni de cravate ; mais je m'enveloppe la face et la tête de linges, pour aller au soleil. A propos de thé, comme je me suis moqué des Thibétains, qui jettent l'eau dans laquelle il a bouilli, et ne mangent que la feuille bouillie, je ne dois pas épargner les Parisiens qui jettent la première eau versée dans la théière : c'est précisément la meilleure. Oublie quarante ans de préjugés de famille, et essaie.

Je ne te rapporterai pas de tabac de Bhilsa : peut-être est-il fort bon ; mais, comme je n'ai guère fumé dans l'Inde que la mixture accoutumée de cassonnade, de raisins secs, de conserve de rose et de tabac, le tabac seul, même après que sa fumée a passé au travers une bouteille d'eau, me paraît si fort, si âcre que je ne saurais le fumer.

Je t'ai dit que j'avais renvoyé mon moonshee, j'aurais dû ajouter pourquoi. Il était fort doux, fort soumis, fort exact même ; mais il paraissait si profondément malheureux de l'obligation d'aller à pied, quelquefois de trotter et de galoper, que sa vue seule me mettait en humeur triste. C'était un sayed ou descendant du Prophète. Avant d'arriver à Jaypore, j'avais été obligé de chasser un autre serviteur de haute caste à sa façon, un brahmine. Je suis passablement satisfait du reste de mes gens ; mais leurs gages me ruinent. Dans quatre jours je serai à Indore ; j'ai quelque espérance d'y trouver des lettres d'Europe. Mes dernières ont neuf mois de date ; mais par les gazettes anglaises, j'ai attrapé quelques nouvelles de France du mois de novembre ; et le *Hugh Lindsay*, bateau à vapeur, qui court entre Bombay et Suez, et qui est attendu incessamment à Bombay, nous en rapportera de bien plus récentes. Je ne sais comment les choses finiront en Angleterre. La ligne de démarcation entre les pauvres et les riches est là bien plus tranchée qu'elle ne l'était en France il y a quarante ans. Le peuple, qui est si misérable et si maltraité, est abruti par l'usage des liqueurs fortes : il est profondément dégradé. — S'il y a révolution, elle sera effroyable.

M. Lé, président du comité de la guerre, etc., etc., redouble d'insolence à Canton, vis-à-vis des Anglais.

A M. DE TRACY, PAIR DE FRANCE.

Mundlesir, sur les bords de la Nerbudda, dans l'Inde centrale, le 25 avril 1832.

Cher Monsieur,

Me voici rentré au dedans du tropique, parmi des scènes bien différentes de celles de l'Himalaya ! elles sont moins belles et moins variées. Les provinces que j'ai traversées depuis mon départ de Delhi sont occupées par les Anglais, ou ont été souvent visitées par eux, et, malgré ce que je trouve encore à y faire d'observations neuves sur leur histoire physique et naturelle, elles n'ont plus pour un voyageur européen ce charme inexpressible d'une terre nouvelle, qui m'attachait tellement à mes recherches dans la vallée de Cachemyr et les montagnes désertes du Thibet, que mes travaux d'histoire naturelle ne m'ont pas laissé de loisir pour d'autres études. J'ai regretté souvent de n'avoir ni le temps ni les connaissances nécessaires pour rechercher l'origine des peuples divers qui habitent l'Inde. Ils sont tous très-probablement issus du même rameau de l'espèce humaine ; et, soumis depuis bien des siècles aux mêmes circonstances de climat et de régime, les différences légères d'organisation, qui peut-être distinguaient d'abord leurs variétés originelles, se sont effacées au point qu'il est à peu près impossible maintenant de saisir chez ces peuples des traits caractéristiques, propres à chacun d'eux. C'est par l'examen et la comparaison de leurs usages domestiques, de leurs rits religieux, et surtout de leurs langages, que l'on doit chercher à débrouiller le mystère de leurs antiques immigrations et de leurs filiations. Cette tâche devrait être accomplie par les Anglais fixés à demeure dans l'Inde. Le colonel Tod l'a tentée récemment à l'égard des Rajepoutes; sa position était la plus favorable à de telles recherches. Cependant, si vous avez lu quelques parties de son ouvrage sur le Rajepoutanah, je

comme la plupart des livres thibétains, qu'une traduction ou compilation du sanskrit, faite il y a cent cinquante ans, lorsque les persécutions religieuses d'Aurung-Zèbe firent passer au Thibet un grand nombre de Brahmines de Bénarès.

M. Csoma de Koros, qui, lors de mon passage à Kânom, avait presque terminé ses travaux philologiques, se préparait à passer dans l'Inde pour y en porter le résultat, son dictionnaire et sa grammaire thibétaine. Je lui demandai si, en offrant aux orientalistes la clef d'une langue nouvelle, il n'avait pas jugé à propos de leur présenter aussi quelques traductions choisies de livres thibétains, afin de leur donner un avant-goût des plaisirs littéraires ou des connaissances solides que leur lecture pouvait promettre. Il me répondit que non, et je pensai qu'il avait raison ; car ce serait assez, j'imagine, du titre des principaux ouvrages de la Bibliothèque sacrée de Kânom, pour guérir radicalement de toute velléité thibétaine les Allemands les plus creux. Le pauvre homme, depuis un an, est à Calcutta, où il se désole de n'avoir pas encore trouvé un curieux désœuvré qui voulût apprendre la langue des Lamahs. Dieu nous garde du thibétain ! Je suis indigné de voir ce fatras théologique, cosmogonique et soi-disant historique, emplir la plus grande partie des ouvrages dont l'Inde est le sujet. Nous prenons ainsi en Europe une idée complètement fausse des véritables habitudes intellectuelles des peuples indiens : nous les croyons généralement disposés à une vie ascétique et contemplative ; et, sur la foi de Pythagore, nous continuons à les regarder comme fort occupés des métamorphoses de leur âme après la mort. Je vous assure, Monsieur, que la métempsycose est le moindre de leurs soucis. Ils labourent, ensemencent, arrosent leurs champs, moissonnent, et recommencent ainsi ; travaillent, mangent, fument et dorment, sans avoir ni le goût ni le temps de s'occuper de ces balivernes qui ne les rendraient que plus misérables, et dont l'immense majorité d'entre eux ignore jusqu'au nom.

Ce n'est qu'à mon retour en France que je pourrai vous entretenir à loisir de ce pays singulier. Si le bonheur qui

Qu'en dis-tu ? je ne voudrais pas t'y voir, et aimerais mieux te savoir recommençant une promenade à Moscou : un gros et fort homme comme toi fondrait ici comme du beurre; il n'en resterait rien que la peau et les os au bout d'une semaine. C'est ici que triomphe l'axe mathématique, la ligne comme moi, sans autres dimensions que longueur ! Cette incroyable chaleur est incroyable de tous points. Assis à écrire, je ne garde d'autres vêtemens qu'un épais turban de mousseline blanche pour me tenir la tête fraîche, et des culottes, parce que, bien que le nom de cet objet soit peu décent (en anglais du moins, il est d'une affreuse indécence), je tiens l'objet lui-même, les culottes, pour une des inventions les plus décentes dont jamais la sagesse humaine se soit avisée : veste, gilet, chemise et chemise de flanelle, bas et souliers, au diable ! Du tout je fais un coussin sur lequel je m'assieds, et qui, au bout d'une heure, est trempé à tordre, attendu qu'il devient le réservoir, la citerne de tous les pores de l'animal, au-dessus de la ceinture. Eh bien ! chose incroyable ! je me sens aussi frais d'esprit et aussi léger (j'allais dire frais encore !) de corps, que si, au lieu de 43 degrés, il y en avait seulement 14 ou 15.

Il est fort heureux que l'équilibre de mes humeurs soit parfait; car si j'étais obligé de prendre des lavemens à cette heure-ci du jour, dans ma tente, l'eau, par la grâce de Dieu (je suis le seul dans l'Inde qui dise en ce cas par la grâce, — tous les autres diraient par la malédiction céleste); l'eau, dis-je, est chaude à 43 et 44°. Or, tu sais que la chaleur animale n'est que de 39 1/2 ou 40 : donc le lavement serait trop chaud.

Ce qu'il s'agissait de prouver.

Je déjeune avec du lait et des bananes, ce fruit de tous les pays chauds, dont tu as souvent entendu parler, et qui ressemble à de la pommade rance au jasmin, fort sucrée. Je dîne avec des oignons cuits dans du gui, c'est-à-dire le représentant du beurre dans l'Inde, du beurre fondu, fort comme un Turc. Je bois de l'eau tiède avec cela, et dans le jour de la limonade tiède ou chaude, parce que tout est tiède ou chaud. Je suis devenu assez Indien pour aimer le

dans une immense et superbe robe de chambre de cachemyr chaudement ouatée, et je suis persuadé que tu aimerais à te dorloter dans la susdite robe de chambre.

Puisque j'en suis sur le sentiment, je te dirai encore que j'aimerai singulièrement à te voir fumer le houkha que le brave Fraser m'a donné; d'abord parce que je suis persuadé que tu trouveras que cet élégant petit appareil, fabriqué à Delhi, et donné par le meilleur ami que j'aie acquis dans l'Inde, me rappellera et Delhi, et cet ami, et l'Himalaya, où je le rencontrai pour la première fois; enfin un monde de souvenirs agréables.

Je te rendrai tes charmans et excellens pistolets de poche sur lesquels j'aurai dormi dans des lieux bien étranges, et où quelquefois leur présence sous mon oreiller (oreiller! je voudrais que tu visses ce que je désigne de ce nom) m'a fait dormir avec plus de sécurité. Tu les trouveras à peu près tels que tu me les as donnés; mais si le bois en est un peu rayé, tu ne les aimeras pas moins pour cela, n'est-il pas vrai, cher ami? Oh! qu'il sera charmant de nous retrouver tous ensemble après tant d'années d'absence et pour moi d'isolement! Quelles délices de dîner tous les trois, et mieux tous les quatre, à notre petite table ronde, aux lumières; de manger du potage et de boire du vin rouge de France, et de ne bouger de là que pour aller dans ta chambre, ou dans celle de notre père, laissant les autres chercher du plaisir hors de leur maison, et nous restant dans la nôtre, autour du feu, à nous conter les accidens de notre séparation les uns des autres! J'aurai mangé seul et seul bu de l'eau pendant si long-temps! Quel plaisir de vivre dans une maison après tant d'années passées en plein air, ou sous une toile légère, perméable à la pluie, au vent, au soleil! Quel plaisir de coucher sur un matelas! La larme me vient à l'œil en pensant à ces joies. Si je me rappelle bien, cher ami, nous nous sommes embrassés la dernière fois sans pleurer, et c'était mieux comme cela; mais la première fois que nous nous embrasserons, nous laisserons nature faire à sa guise. Ce ne sera que du bonheur qu'elle pourra nous donner. Et notre père, comme il sera heureux! surtout si nous sommes là tous les trois près de

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Ellora, le 22 mai 1832.

Mon cher père, me voici campé, ce matin, dans un lieu si célèbre, que je ne veux pas le passer sans vous en écrire au moins quelques lignes : entre les montagnes de Nindhia et celles d'Adjuntah, dans les vallées de la Nerbudda et du Tâpti, je m'étais habitué parfaitement à 42 et 43 degrés de chaleur. J'avais presque fini par trouver qu'il n'y avait rien de trop. La contrée est très-montueuse et très-sauvage. Mes chars à bœufs s'y sont rompus bien des fois dans leurs marches de nuit; mais il y a une providence pour les charrettes brisées, pourvu qu'il y ait près d'elles un caporal et quatre hommes, lesquels vont chercher, dans les hameaux voisins, un ouvrier et un essieu pour remplacer celui qui s'est rompu, et requièrent d'office tous les passans de relever le char versé : car la providence toute seule, sans son caporal et ses quatre hommes, est tout-à-fait manchotte. Les tigres aussi ont mis deux fois l'émoi dans ma caravane, et mangé un pauvre diable de paysan. Ce n'était pas un de mes serviteurs : mes gens n'ont pas la permission d'être imprudens. Je ne les laisse pas s'éparpiller sur la route, quand il y a le moindre danger. Bêtes et gens marchent alors en une petite troupe serrée; pour moi, je suis toujours d'une autre bande, fort peu nombreuse, armée à la légère, sans soldats, trottant et galoppant de droite et de gauche, et regardant à toutes choses sous le nez. Il va sans dire qu'aucun tigre ne s'est trouvé sur mon chemin. Il est certainement écrit là-haut que je n'en verrai pas dans l'Inde. Au reste, à moins qu'on ne soit sur un bon éléphant, c'est une rencontre, dit-on, fâcheuse : témoin le pauvre diable de paysan qui fut enlevé, l'autre jour, derrière ma caravane. Les coups de fusil n'y font presque rien. Un tigre reçoit une vingtaine de balles souvent avant de mourir, et quand il est blessé, il est furieux.

voyé en même temps une copie de mes passeports de Calcutta, a écrit à tous les officiers de son gouvernement, stationnés sur la route que je compte suivre, Ahmednuggur, Serrore et Poona, pour les prévenir de ce grand événement, afin qu'ils s'y préparent; et je trouvai à Aurungabâd des lettres de ces messieurs, qui m'offrent leurs maisons, leurs porteurs, leurs palanquins, etc., etc. Je les ai remerciés sur-le-champ, eux et leur gouverneur, et leur ai dit, c'est-à-dire écrit, que j'étais véritablement confus autant qu'honoré de leurs attentions hospitalières. Le colonel Seyer, quand je pris congé de lui, me dit qu'il avait aussi reçu du gouvernement de Bombay des instructions également bienveillantes pour moi, et que sans doute lord Clare m'inviterait à vivre chez lui pendant mon séjour à Bombay. Si je ne dois rester que très-peu de temps dans cette ville, la politesse du gouverneur pourra m'être très-commode; mais si je dois prolonger mon séjour, je verrai à louer quelque baraque où il ne pleuve pas trop, et je m'y camperai roi absolu, comme un voyageur de mon métier le doit être chez lui. Mais on dit tant de mal de Bombay dans la saison que je comptais y passer, que, si je puis l'utiliser également à Poona, je m'établirai probablement dans cette ville, pour trois mois, maître de maison pour la première fois depuis mon arrivée dans l'Inde; car mon joli pavillon à Cachemyr ne méritait guère ce nom pompeux de maison. Or, j'ai tout lieu de penser que Poona aura de grands mérites comme quartier-général d'un naturaliste. S'il en est ainsi, tout sera pour le mieux; car Bombay est très-malsain pendant les pluies; et Poona, au contraire, a une grande réputation de salubrité à cette époque.

Quand j'aurai rempli mes caisses à Poona, et que les pluies se seront apaisées, je descendrai à Bombay pour les y embarquer avant de marcher au sud : je voudrais pouvoir alors vous envoyer ma garde-robe cachemyrienne, avec les bêtes, les herbes et les pierres du Jardin des Plantes; car, outre qu'elle remplit deux malles, ce qui est incommode à traîner, j'ai quelquefois la crainte qu'elle ne me soit volée. J'avoue que je serais sensible à sa perte; elle me pri-

ductions de M. Csoma en font connaître, on dirait un peuple de fous ou d'idiots.

Hier, j'ai visité la fameuse forteresse de Dawlutabâd. Indous et musulmans en attribuent la construction à quelques divinités inconnues. Pour moi, je ne sais qu'en penser.

Ce matin, au clair de la lune, je suis venu camper ici. J'ai passé près du tombeau d'Aurug-Zèbe, qui était un fort méchant homme, mais un assez bon roi pour le pays. Il faisait des routes et creusait des puits, au lieu de bâtir des palais. Il y a de lui à son père Châh-Jehan la différence de Louis XI à François Ier ou à Louis XIV. Baber est le Henri IV de cette famille de Tamerlan.

Comme je chevauchais sans penser à mes conditions d'équilibre, je faillis à être deux fois désarçonné par les écarts de mon cheval, sous le nez duquel deux grandes hyènes passèrent fort tranquillement. Je tirai un coup de pistolet à la seconde; ce qui ne la fit pas courir plus vite, mais ce qui fit sauter de plus belle mon cheval déjà effrayé. Je suis trop mauvais cavalier, trop peu classique pour tomber souvent. Je branle au manche quelquefois, mais c'est là tout. Cela me rappelle une petite querelle que me faisait souvent la bonne madame Micoud, parce qu'à ses terreurs de voyage je répondais tranquillement : « On ne se tue pas. »

Jaubert en Provence, et quelquefois aussi dans les montagnes d'Auvergne, qui étaient bien chaudes au mois de juillet, m'en voulait beaucoup, parce que je disais quelquefois : « Il fait bon au soleil. » S'il était ici avec moi, malgré les 40 degrés de chaleur, je ne pourrais dire autre chose; car j'en suis venu à trouver que c'est une bonne chose que 40 et 41 degrés de chaleur. Je le mettrais hors de lui par cette réflexion involontaire.

Cela me rappelle les lettres que vous m'écriviez à Grenoble et à Genève, et les détails curieux des précautions que votre tendresse me recommandait alors. Depuis vous êtes converti à ma croyance, ou plutôt à mon incrédulité. Quoique assez mal conditionnés vraiment, puisque notre machine si souvent se dérange et à la longue finit par s'arrêter sans remède, nous ne sommes pourtant pas de verre, Dieu merci! Ayons grand soin de ce violon, sans

dont la forme absolument différente de toutes les autres est celle d'une église gothique en miniature. Rien n'y manque : nef, chœur, et l'espèce de grande loge où les orgues sont placées dans nos églises.

Le travail des pyramides d'Égypte n'est que peu de chose, comparé à celui qu'il fallut pour excaver, dans des rochers très-durs, ces palais et ces temples. L'effet en est extraordinaire; mais les idoles me donnent toujours un peu d'humeur : c'est pour moi comme un mauvais raisonnement, et les caves d'Ellora en sont abondamment peuplées. Un artiste anglais a fait de ces étonnantes ruines de superbes dessins qu'on a gravés à Londres, il y a plus de vingt ans. J'espère pouvoir te les expliquer un jour à Paris.

Les curiosités se pressent ici les unes sur les autres. Avant-hier j'étais campé sous le fort célèbre de Dawlutabâd, qui joue un si grand rôle dans l'histoire moderne de l'Inde. Je suis très-persuadé que l'ingénieur qui le construisit en savait moins que notre oncle Saint-Paul dans son petit doigt; mais Dawlutabâd, cependant, à meilleure mine que Lille, et même que Mons, où toutes les découvertes de Carnot ont été mises en pratique. Georges et Porphyre, et tous leurs frères tueurs en gros, perdraient leur poudre et leurs boulets ici. Un de nos compatriotes, cependant, M. de Bussy, qui était un fort grand personnage dans l'Inde il y a cinquante ans, a pris le fort imprenable, non pas à coups de canon qui n'y eussent rien fait du tout, mais par cet argument irrésistible qui faisait céder Bazile aux fantaisies peu honnêtes du comte Almaviva.

Demain, je verrai le tombeau d'Aurung-Zèbe, homme abominable, et roi très-passable pour le pays, d'ailleurs le dernier de sa race qui mérite le nom d'homme.

Depuis que j'ai passé la rivière Nerbudda, la chaleur est très-forte : 40, 42 et 43 degrés de 10 heures à trois heures et demie ou quatre heures de l'après-midi. Dans la vallée de la Nerbudda, la nuit était presque aussi chaude que le jour. La chaleur du sol pique au visage et aux yeux comme celle d'un tas de paille enflammée, sous le vent de laquelle on se placerait à peu de distance. Je m'y suis habitué, parce que les Français, comme les chiens, s'habituent

en 1818, a fait justice de cette nation dont le dernier chef, le Peshwa, reconnut par une affreuse trahison les bienfaits du gouvernement anglais, dans l'alliance duquel il s'était jeté volontairement. C'est maintenant une des plus fortes stations militaires des Anglais dans la Péninsule.

Vous me voyez sur le revers oriental des Ghautes ; et par la distance à la mer de Coromandel et la proximité des sources de la Kistnah et du Godavery, vous pouvez juger de l'élévation de la contrée au-dessus du niveau de la mer. Elle n'est pas moindre de six cents mètres ; ce qui est suffisant pour produire une différence sensible dans le climat. Il est beaucoup plus tempéré ici qu'à Bombay. Les pluies, dont la saison va commencer, n'ont pas la violence ni la continuité de celles de Bombay et du reste de la côte. Elles me tiendraient prisonnier chez moi à Bombay, me dit-on, pendant des mois entiers. Je vais donc fort probablement planter ici ma tente pour la saison pluvieuse, et mieux que cela, je vais y louer une maison dont je ferai mon quartier-général pour le trimestre, profitant des éclaircies pour fouiller la nature d'alentour. La position de Poona me paraît favorable à des recherches d'histoire naturelle. Tout est donc pour le mieux.

J'ai trouvé hier, en arrivant, une quantité de lettres de toutes les parties de l'Inde, et même du Punjaûb. Il y a quelques jours, il m'en était venu une de la Chine, que je vous envoie, parce qu'elle vous fera connaître mieux que les politiques chinois de nos gazettes la querelle actuelle entre la Compagnie et le vice-roi de Canton. M. Inglis, qui me l'écrit est le bon et aimable homme dont je fis la connaissance il y a deux ans en Kanawer, et dont je vous ai sûrement parlé dans mes lettres d'alors ; c'est un très-riche négociant de Canton, destiné au gouvernement ou au contrôle des affaires de l'Inde, à Londres, soit dans la cour des directeurs de la Compagnie, soit dans le parlement. Faites-vous traduire cette lettre par Zoé, si vous ne pouvez comprendre de l'anglais si mal écrit.

Mais le plus beau de la fête qui m'attendait ici, c'est

d'Allard et le *Platon du siècle* ; aussi m'accablait-il d'amitiés. Runjet ne se soucie pas plus de son aîné légitime que de son équivoque cadet. Ses principes en politique se réduisent à ceci : « Après moi le déluge. » Vous n'avez sans doute aucune idée des relations de famille dans l'Orient, dans les hautes classes surtout. Je vous les expliquerai quelque soir, au coin de votre feu. Que ce monde est différent du nôtre !

Vous me demandez si Runjet m'a laissé cheminer sur l'humble et modeste Tattou, puisque Tattou y a, qui m'avait porté de Calcutta à Lahore ? Oui, jusqu'au jour du Desséré. Le soir de la fête, son ministre Fakhir-Ezis-el-Din vint au camp de l'envoyé anglais auquel je m'étais rallié, avec les complimens de maharajah, et des chevaux qu'il nous offrait en présent. Ils étaient superbement harnachés, mais c'étaient des rosses vicieuses. Wade, par les règles du service, ne pouvait accepter aucun présent du roi. Il fit donc enregistrer son cheval au *crédit* de l'honorable Compagnie, à laquelle j'abandonnai aussi le mien. Le cheval pouvait valoir dix écus, et la selle mille. L'un et l'autre auront été vendu à Loodheeana ou à Delhi, au profit de la susdite Compagnie. Je jugeai que cette magnificence d'un pauvre diable aurait bonne grâce ; et, en effet, on le trouva ainsi. Mon extrême économie contre moi-même me permettait de jeter, dans l'occasion, l'argent à la tête des gens de Runjet. Enfin je soutenais de mon mieux mon caractère d'*Aflatoune-el-Zemân*.

Vous me reprochez de ne vous avoir pas admis assez familièrement dans mon palais à Lahore. Les officiers français voulaient bien se donner à déjeuner et souvent à dîner chez moi ; il y avait donc dans mes cuisines un congrès de cuisiniers indiens, géorgiens, persans, arméniens, cachemyriens et Punjaûbis, les gens de ces messieurs ; ceux d'Allard étaient les serrefiles de cette bande. Leurs maîtres venaient dès huit heures du matin, allaient quelques instans chez le roi, et revenaient ensuite. Quand ils étaient tous là ; je donnais l'ordre de servir, et faisais en français, en anglais, en italien, hindostani et mauvais persan, les honneurs de la table ; dans l'après-midi, j'allais souvent chez le roi,

altesse Houssaine ; la Sainte Mecque, au lieu de *la Mecque* tout court. Cette attention, qui coûte peu, va droit au cœur des gens. Quant aux Indous, on ne sait par quel bout les prendre; les coquins n'ont pas plus de religion que des chiens. Les Sykes, qui, comme eux, se soucient fort peu du Père éternel, ont du moins une grande affection pour la mémoire de leur Gouroû, ou prêtre, Govind-Sing. Un coup de fusil administré à un chien qui aboie après une vache et la menace, va loin avec eux. J'ai tiré dans le Punjaûb plusieurs de ces pauvres animaux, à la grande satisfaction des longues barbes de mon escorte. Cette petite cruauté (à petit plomb pourtant) me faisait une grande réputation d'humanité.

Mais sur place déjà, je vous en ai tant dit de mon Punjaûb, que j'en terminerai ici le chapitre.

Votre indiscrétion, mon cher père, me défend de vous conter à l'avenir aucune histoire croustilleuse, puisque vous m'iriez vendre aussitôt. Au reste, heureusement ou malheureusement, la prudence ne m'oblige cette fois à aucune réticence. Les in-12 du Deccan n'en doivent pas pour la couleur de la reliure aux in-4° de Saint Domingue; et, revenant de Cachemyr, je trouve le noir de Jayet fort sérieux.

Le choléra fait d'épouvantables ravages à Mow, Indore et dans le pays de Meewar, où j'ai passé dernièrement. Il règnait avec violence à Ahmednuggur quand j'y passai ces jours derniers : mais il n'attaquait guère que les Indiens. On dit que les buveurs d'eau y sont plus exposés que les autres. Je vais donc rougir au moins la mienne. J'ai, d'ailleurs des remèdes prêts, toujours sous la main; et, administrés au début de la maladie, ils sont si efficaces contre elle, que je m'en soucie fort peu.

Ce que M. de Mirbel m'écrit du dévouement de Jaubert à mes intérêts m'a touché extrêmement, quoique ce soit une chose toute naturelle. Il m'a pris le désir de lui écrire à ce sujet, et voici ma lettre.

On attend à Pondichéry et à Calcutta plusieurs bâtimens français, quelques-uns partis de France depuis des siècles. J'espère que ces traînards m'apporteront vos numéros 29

Népâul. Fille et sœur de militaires, comment as-tu donc encore de ces frayeurs d'enfant? Qu'y-a-t-il donc de si rébarbatif au Népâul? J'ai renoncé à le visiter, pour d'autres raisons que celles que te faisaient craindre pour moi ce beau voyage, parce que j'y aurais été constamment un peu prisonnier; ce qui est pour un voyageur de mon métier un supplice à petit feu. Au reste, tu t'es fait justice toi-même, dans ta lettre du 10 octobre, en riant un peu de tes peurs du mois d'avant. En m'écrivant la dernière fois, tu connaissais ma première lettre de Lahore; tu me traites de *lucky fellow*, c'est-à-dire d'heureux drôle; ta mère, d'impudent coquin. Amen! Il y a du vrai dans ces complimens, quoique mon impudence, après tout, ne soit que candeur. Il me manque une de tes lettres et deux de mon père, avec lesquelles la tienne viendra quelque jour, vieille d'un an; c'est alors que j'attends ta critique du fameux *speech* de Delhi. Il est réellement fort stupide, et fort stupidement imprimé. Un des toasts à la mode en ce temps-là, dans l'Inde, était : « *France and England against the world* (contre le monde)! » — Et quand ces messieurs étaient un peu gris, ils ajoutaient pour leurs voisins : « *And, by God, we will give them a good licking* (et pardieu, nous les rosserons bien)! » ou, ce qui est plus énergique, « *a d.....d good licking.* » — Or, pour un tant soit peu quaker de mon espèce, cette hostilité contre le genre humain était de mauvais goût, et elle mettait de fort mauvaise humeur; et en disant à Delhi : « *France and England* (pour) *for the world*, j'étais de la minorité, dans l'opposition, contre cette grosse bête de public. A recommencer, je *n'improviserais pas d'avance* un *speech*, mais je me donnerais comme les autres du madère et du porto à plein verre.

Il m'est évident, par quelques lignes d'anglais que tu as pu insérer dans ta lettre sans y introduire ton ennemi *you*, que tu as le sentiment de cette langue tout autant que moi; il n'y a pas un mot qui ne soit parfait.

Il est réellement inoui qu'il faille six à sept ans pour ne pas savoir très-bien la vieille langue qui a fourni à la nôtre presque toutes ses racines. C'est une bagatelle que le latin

que je me prodigue, pas si bête! Les perdrix rouges chez nous sont estimées en raison de leur rareté. Je me fais rare aussi. Ta mère dirait que je suis non-seulement un impudent coquin, mais un fier blagueur. Que veux-tu? il le faut bien. Tu m'as taxé de platitude en anglais. Avec toi j'ai pu être plat; mais comme je suis *un impudent rogue*, j'ajouterai que c'était de ma part exception. A tous les Anglais avec lesquels je suis familier, ou auxquels je n'ai à parler que d'affaires, je préfère écrire en anglais, parce que avec les premiers je suis *humorous* à l'excès (soufflète, soufflète l'impudent!), et qu'avec les autres j'ai la raideur polie qui convient, et qu'il ne conviendrait pas de détendre. Il faut te dire encore que mes amis sont des hommes, des garçons, et qu'avec eux je ne crains pas, dans l'occasion, d'être un peu malhonnête, pour être plus *humorous*.

La femme anglaise est un être fort extraordinaire. La plus passionnée, celle qui plantera là mari, enfans, considération, pour courir après un autre homme, celle-là même aura pour cet homme, à de nombreux égards, une réserve incompatible avec l'intimité française, qui est, à mon sens, la plus douce des formes de l'amitié. Il y a une barrière de glace entre elle et moi, que la passion la plus ardente de ma part ne fondrait jamais entièrement. Elle y ferait quelques percées isolées, mais je n'en aurais jamais possession entière. Il est bien entendu que, quand je dis *moi*, j'entends un homme quelconque de France, et même d'Angleterre, et non Victor Jacquemont.

La vie d'une femme anglaise est un rôle qui lui a été appris dès le berceau par sa mère et sa nourrice. L'esprit de corps, de caste, se perpétue ainsi chez elles, et, en Amérique, il les sépare complètement de l'autre sexe, sensiblement, intellectuellement et socialement. Lis un livre anglais en deux volumes : « *Domestic Manners of the Americans, by mistress Trollop.* » — Mais je te conterai cela quelque jour.

trente-six heures de maladie, il vit encore, ce qui est beaucoup (1); mais je doute qu'il passe le jour et même la matinée. C'est un Hindou et le meilleur de mes serviteurs, presque le plus ancien. Les autres, Hindous ou Musulmans, le veillent sans cesse, font bonne contenance près de lui, cherchent à l'égayer par des contes qu'il n'entend plus, et se retirent dans le jardin pour se rouler à terre et sanglotter. Mon *sirdar* ou intendant, qui est de la même caste que le malade, son camarade d'ailleurs par l'espèce de service que tous deux faisaient près de moi, et qui est de beaucoup le plus actif, le plus sensé, le plus homme de cette bande de grands enfans, vient à l'instant de me donner ici même, dans ma chambre, la scène la plus violente de désespoir.

J'espère que vous n'êtes pas contagioniste; car je vais continuellement dans la chambre du malade et le touche, et reviens prendre la plume et continue à écrire. Cette épouvantable maladie, dans l'Inde du moins, n'est certainement pas contagieuse. Il n'y a pas un dissentiment sur ce point parmi les médecins européens, non plus que parmi les Indiens; et comme les nombreuses descriptions du choléra de Russie et d'Angleterre, que j'ai lues depuis quelque temps, sont absolument semblables au choléra indien, je regarde comme à peu près certain que le choléra actuel d'Europe n'est pas contagieux par contact. Je ne connais aucune analyse satisfaisante des circonstances de climat, dans lesquelles le choléra paraisse se développer davantage. Les médecins anglais dans l'Inde, du moins l'immense majorité d'entre eux, sont loin d'être assez instruits, assez physiciens pour faire cette analyse. Le choléra est dans tout le Deccan cet été. Beaucoup de natifs y succombent ici même; mais de deux mille soldats européens et de plus de cent cinquante officiers, pas un seul n'a encore été attaqué à Poona dans cette saison. Nous y sommes toujours

(1) Nous insérons à la fin de cette *Correspondance* deux notes trouvées dans les papiers laissés par Victor Jacquemont : l'une concernant un Mémoire du docteur Ainslie, sur le choléra ; et l'autre décrivant la maladie de son domestique.

le plus actif et le plus utile de mes gens, le plus doux : il n'avait jamais servi que moi. Ce matin, il me reconnaissait encore, et répondait *Khroudavond*, Monseigneur, quand je l'appelais par son nom. A midi, il était déjà brûlé. J'ai dû aller demander à dîner à un voisin, parce que tous mes gens étaient allés au convoi. Je regretterais davantage le pauvre homme, si je ne l'avais toujours bien traité; mais, en deux ans, il n'a reçu de moi que peu de paroles rudes; et engagé d'abord à cinq roupies par mois, depuis long-temps je lui en donnais le double.

A M. PROSPER MÉRIMÉE, A PARIS.

Poona, le 16 juillet 1832.

C'est à ma grande confusion, mon cher Prosper, qu'en faisant ce soir une inspection de toutes mes écritures, j'ai trouvé au fond d'une boîte, parmi des catalogues de pierres de l'Himalaya, les deux chiffons himalayens que je me décide à vous envoyer malgré leur date scandaleuse. Ils vous prouveront qu'il me manque au moins une des vertus théologales, je crois, l'ordre, à moins que ce ne soit un sacrement. (*I will be damned, if I have not forgotten my catechism.*) Mais ils m'acquitteront du péché plus que véniel de laisser s'écouler des années sans écrire à un ami. (Personnalité !!!) Je croyais bonnement vous avoir envoyé mon épître de Subhatoo, il y a six mois. C'est une petite indignité à vous, à de Mareste et au baron de Stendhal (si toutefois les belles dames laissent à ce dernier un instant de répit); c'est, dis-je, une indignité que de ne me pas écrire, et de me laisser aussi ignorer, dans mon Inde, des choses de votre monde parisien, que si j'étais un habitant de la lune.

Les Anglais ont des lettres de chez eux jusqu'au 1^er^ avril; mes dernières à moi sont du mois d'octobre! Nos estimables capitaines hâvrais et nantais restent six et sept mois en route; ils prétendent que leurs navires se plaisent tant à

jours ; et dans ce pays-ci, quand il se met à pleuvoir, c'est pour trois mois et demi sans interruption. Il résulte de là que les bêtes et les plantes du voyageur moisissent ou pourrissent, et que, jusque sur les étiquettes de ses pierres, il pousse des *mucor*, *byssus* et autres champignons que le *profanum vulgus* honnit en masse sous le nom abusivement collectif de moisissure, mais qui sont, je vous l'assure, de beaux et petits champignons (meilleurs à décrire qu'à manger), mais extrêmement *untoward* dans la défroque d'un naturaliste. L'hygromètre, depuis un mois au miximum d'humidité, n'en bouge pas. Il ne sortira de là qu'en septembre. C'est le diable que la pluie, ou une incarnation du diable! Vive le doux pays de France, quoique j'y aie été trempé plus d'une fois!

Vous êtes, mon cher ami, un misérable; et si contre cette aménité vous vous regimbez, un infâme! J'en pourrais dire autant à bien d'autres qui, de même que vous, ne m'écrivent non plus que si j'étais allé, depuis mon arrivée dans l'Inde, me réunir à la grande ame du monde. Vous en êtes resté avec moi à M. de Martignac, et à la loi municipale, départementale, que sais-je? Depuis ce temps-là, il n'a pas manqué de pièces nouvelles, coups de théâtre, changemens à vue, etc., etc. De vous, pas un mot. Le brillant baron de Stendhal m'a également planté là; mais à lui chose permise, de lui chose excusable. C'est un jeune homme volage, tiré à quatre par les belles dames de Livourne, je m'imagine, ou de quelque autre ville d'Italie où il représente, au petit pied, S. M. T. C.; tandis que vous, honnête bourgeois de Paris et bon homme de mari, qui n'avez plus affaire aux vanités du monde, vous êtes absolument sans excuse. La politique a absorbé tous mes amis depuis deux ans, et depuis ce temps-là, je ne dirai pas qu'ils me négligent, tout au contraire; mais ils ne m'écrivent guère : c'est ennuyeux à crever. Les Anglais de Poona ne sont pas amusans. Dans le nord de l'Indoustan, où chacun d'eux est une espèce de pacha, ils grandissent avec leur dignité, selon le principe, que noblesse oblige; et, chose *mirabile dictu!* ils deviennent même aimables. Ici je les retrouve au naturel, ce qui n'est pas un compli-

pells, calomel, rhubarbe, opium, magnésie, crême de tartre, huile de ricin, ipécacuanha, etc., etc., et d'un lavement benin de gomme arabique, qui me paraît avoir tranché la question.

Un voyageur de mon métier a diverses manières de faire *fiasco*, comme disent les Italiens; mais le *fiasco* le plus complet, c'est de crever en route. Quelques pauvres diables ont été moins heureux que moi, et, de par la dyssenterie qui règne ici, sont allés voir ce qu'il y a derrière la grande muraille. Grand bien leur fasse !

Adieu, cher monsieur Cordier. Les gazettes vous auront appris que les gens de Bombay n'y vont pas de main morte pour écarter la peste de leurs rivages. Ils ont raison : ici le choléra ne tue presque plus personne. Il pleut moins fort qu'à Calcutta, mais plus continuellement. C'est triste et ennuyeux à crever.

Adieu; je vous quitte pour mon potage de convalescent, de l'arrow-root. Gardez-vous de mal.

Tout à vous de cœur.

A Mlle ZOÉ NOIZET DE SAINT-PAUL, A ARRAS.

Poona, le 21 août 1832.

Ma chère Zoé, j'ai reçu ce matin un paquet de Paris passablement bien arrondi, et avant de me coucher je répondrai par quelques lignes à tes huit petites pages du 12 novembre et du 3 janvier 1832. J'ai tant écrit aujourd'hui, que j'en ai la main engourdie; et d'ailleurs il est fort tard, et demain au point du jour je dois galoper à six lieues d'ici, où je trouverai mon ghounta, ou petit cheval tartare, sellé, bridé, prêt à me grimper sur les montagnes, et deux serviteurs botanico-minéralogistes, équipés au complet, à leur poste, à la tête desquels j'herboriserai, géo ou zoologiserai, s'il y a lieu; et, mes sacs pleins, je reviendrai ici sur le cheval qui m'aura porté là comme si j'avais le diable à mes trousses; car il sera midi, et je n'au-

A M. JACQUEMONT PÈRE, A PARIS.

Poona, le 14 septembre 1832.

Mon cher père,

J'ai un paquet prêt pour vous; mais je ne voudrais pas le laisser partir sans y joindre quelques autres qui ne le sont pas, et c'est pour cela que je le retiens encore. Au reste, c'est de peu de conséquence, car je ne crois pas qu'il y ait de navires en partance à Calcutta; ce n'est pas la saison. J'ai reçu toutes vos lettres jusqu'en mars dernier.

Il m'est encore impossible de déterminer exactement où et quand je pourrai m'embarquer pour le retour. Je vais écrire à M. de Melay pour savoir les mouvemens ordinaires de son petit port, ou de sa rade plutôt, et de celle de Madras (car bien qu'il y ait un capitaine de port à Pondichéry, il n'y a pas plus de port qu'à Montmorency ou à Versailles); mais l'époque générale des départs pour l'Europe, c'est décembre et janvier. Il est donc probable (mais long-temps avant mon embarquement, vous aurez là-dessus du certain) que je ne reviendrai qu'au printemps de 1834. Je le préférerai aussi pour raison de santé. Je crains le froid. Ici, dans ce lieu réputé froid en cette saison, et où l'on afflue de l'étuve de Bombay pour reprendre vie, le thermomètre varie légèrement depuis deux mois, entre 23° et 25°, dans ma chambre, et je couche avec deux couvertures de laine.

Je me porte bien. Demain, je pars pour Bombay, voyant d'abord l'île de Salsette en route. Les poissons me font bien enrager. Il me faut arrimer moi-même une quantité de bocaux pleins d'esprit de vin, sans quoi tout se briserait dans les mains des stupides domestiques indiens. N'était pour cela, je vous en dirais plus long, mais je n'ai le temps. Pour l'honneur des principes de notre correspondance, je donne un numéro à ce billet. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

lons-nous ? Je n'ose y penser. La crainte de ce que je pourrai retrouver en France à mon retour m'empêche d'y songer avec joie.

Adieu pour aujourd'hui. Perfide climat que celui-ci ! mais l'hiver va venir, et dans un mois je serai retourné sur le plateau du Deccan, où il est très-sensible ; et quand la saison des grandes chaleurs reviendra, je serai dans les Nilguerries.

A M. PORPHYRE JACQUEMONT, A PARIS.

Au quartier des officiers malades, 1er décembre 1832. Bombay.

Cher Porphyre,

Il y a trente deux jours que je suis arrivé ici fort souffrant, et trente-un que je suis au lit. J'ai pris dans les forêts empestées de l'île de Salsette, exposé à l'ardeur du soleil dans la saison la plus malsaine, le germe de cette maladie, dont, au reste, j'ai reçu souvent, depuis mon passage à Ajmeer, en mars, des atteintes sur la nature desquelles je m'étais fait illusion. C'étaient des inflammations du foie. Les miasmes pestilentiels de Salsette m'ont achevé. Dès le début du mal, j'ai fait mon testament et réglé mes affaires. Le soin de mes intérêts reste confié aux mains les plus honorables et les plus amies : M. James Nicol, négociant anglais, ici — , et M. Cordier, à Calcutta.

M. Nicol fut mon hôte à mon arrivée à Bombay. Un vieil ami ne m'aurait pas prodigué des soins plus affectueux. Cependant, au bout de quelques jours, quand j'étais encore transportable, je quittai sa maison qui est dans le fort, pour venir occuper un appartement commode et spacieux au quartier des officiers malades, dans la position la plus aérée et la plus salubre, au bord de la mer et à cent pas de chez mon médecin, le docteur Mac-Lennan, le plus habile de Bombay, et dont les soins admirables ont fait, depuis long-temps déjà, pour moi un ami bien cher.

Ce qu'il y a, cher Porphyre, de plus cruel dans la

Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée, et ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité. — Console-toi, console notre père; consolez-vous mutuellement, mes amis.

Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il faut vous dire adieu! — Adieu! oh! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor! — Adieu pour la dernière fois!

Étendu sur le dos, je ne puis écrire qu'avec un crayon. De peur que ces caractères ne s'effacent, l'excellent M. Nicol copiera cette lettre à la plume, afin que je sois sûr que tu puisses lire mes dernières pensées.

VICTOR JACQUEMONT.

J'ai pu signer ce que l'admirable M. Nicol a bien voulu copier. Adieu encore, mes amis!

Le 2 décembre.

8 novembre, la maladie semblait avoir pris une tournure favorable, et il nourrissait encore l'espoir de recouvrer la santé, lorsque la formation d'un abcès parut. Il devint alors plus faible de jour en jour, mais conserva pendant tout le temps de sa maladie une tranquillité et un contentement dont je n'avais pas vu d'exemple.

Je le quittai le 6 décembre, à peu près dans le même état que les jours précédens, mais sans aucune apparence de prochaine dissolution. Cependant le 7, vers trois heures du matin, il avait été saisi de violentes douleurs qui durèrent environ deux heures : le docteur Mac-Lennan était avec lui pendant ce temps. A cinq heures du matin, votre frère m'envoya chercher. A mon arrivée, il ne souffrait plus; mais il s'était opéré un si grand changement dans sa figure, depuis le soir précédent, que je ne pus contenir mes larmes. Alors, me prenant par la main, il me dit : « Ne vous chagrinez pas; le moment est prochain, « et c'est l'accomplissement de mes vœux. C'est la prière « que j'ai adressée au ciel depuis ces quinze jours. « C'est un heureux événement. Dussé-je maintenant vi- « vre, la maladie probablement rendrait le reste de ma « vie misérable. — Écrivez à mon frère, et dites-lui quel « bonheur et quelle tranquillité m'accompagnent au « tombeau !... »

Il me répéta qu'il voulait que je fisse passer ses manuscrits et ses collections en France, et entra dans les plus nombreux détails concernant ses funérailles, qu'il voulut qu'on célébrât comme pour un protestant. Il me pria de faire distinguer son tombeau par une pierre simple, avec cette inscription : « Victor Jacquemont, né à Paris le 8 « août 1801, est mort à Bombay le 7 décembre 1832, après « avoir voyagé pendant trois ans et demi dans l'Inde. » Durant le cours de la journée, il eut plusieurs attaques de vomissemens, et sa respiration fut considérablement affectée; mais il garda l'usage de ses facultés aussi parfait qu'en bonne santé. Il s'inquiétait seulement de la mort en disant : « Je suis bien ici, mais je serai bien mieux dans « mon tombeau. » Vers cinq heures du soir, il me dit : « Je vais à présent prendre ma dernière boisson de votre

APPENDICE

exercée sur l'abdomen et un effort pour faire une profonde inspiration n'augmentaient pas ce malaise. Un sentiment de chaleur et de pesanteur vers le sacrum parut le symptôme le plus remarquable, mais il ne semblait pas encore qu'on dût le considérer comme très-grave. M. J... n'avait pas de mal de tête, peu de soif, et moins de malaise dans les lombes qu'il n'en avait déjà ressenti, surtout moins qu'on n'en ressent d'ordinaire dans des cas semblables. La peau était d'une bonne couleur, moite et fraîche (le paroxysme de la fièvre venait de finir quand je le vis); le pouls était à 84; pas la moindre apparence d'irritabilité gastrique. Il me dit que ses évacuations étaient fréquentes, très-désagréables, et qu'elles avaient lieu avec tenesme (*tenesmus*). La langue était enflée et très-chargée, la bouche désagréable et l'haleine fétide.

Soixante sangsues furent appliquées au sacrum. M. J... prit un bain chaud, et, au moment de se mettre au lit, une forte dose de calomel avec quelques grains de palo, d'ipécacuanha et d'opium.

Samedi 31. — M. J... avait passé une assez bonne nuit, et, quoique harassé par la fièvre, avait dormi de temps en temps. Une forte pression au-dessus du nombril produisait alors une légère douleur; mais elle n'était pas augmentée par une inspiration profonde, et paraissait tout-à-fait indépendante de la position que prenait M. J... dans son lit. Le sentiment de chaleur, de pesanteur au sacrum avait disparu, et le malade, en somme, se trouvait mieux. Comme la douleur abdominale se rapportait principalement à l'hypocondre droit, 60 sangsues furent appliquées sur cette partie; le bain chaud fut répété au retour de la fièvre, et trois doses de la préparation mercurielle de la veille furent données à 8 heures d'intervalle; mais l'extrait de jusquiame fut substitué à l'opium. Comme l'application des sangsues avait considérablement soulagé le malade, et que la fièvre n'avait repris que plus tard et plus faiblement que la veille, 30 sangsues furent de nouveau appliquées sur l'hypocondre droit, à la nuit; et une dose purgative d'huile de ricin fut ordonnée (pour être prise à 4 heures de l'après-midi, le 1^er^ novembre). Le purgatif opéra

(salivation) parurent le 6, et en conséquence les remèdes mercuriels furent continués, ce jour et le suivant; mais, comme ces symptômes n'augmentaient pas d'intensité, et qu'il ne paraissait pas à propos de continuer plus longtemps ce mode de traitement, je me déterminai à l'abandonner et à me borner à tenir le ventre libre, à faire beaucoup d'attention au régime, et à pallier les symptômes qui pourraient se présenter. Avant de commencer ce nouveau traitement, j'expliquai la nature de mes craintes à M. J... J'appréhendais qu'une maladie organique, probablement un abcès au foie, ne se fût formée depuis quelque temps. Je priai M. Jacquemont de me permettre de m'adjoindre en consultation un autre médecin. J'appelai le docteur Kemhall, qui approuva complètement le système suivi jusqu'alors, et le changement proposé dans le mode de traitement. Il craignait aussi la présence d'un abcès au foie; mais, comme il n'y avait cependant aucun symptôme décisif qui l'indiquât (et que la présence de cet abcès ne pouvait être inférée que de l'absence de tous symptômes morbides dans les autres parties, jointe à la lenteur de la convalescence du malade), nous espérâmes tous les deux que le manque d'effet du mercure sur le système provenait de quelque idiosyncrasie (*tempérament particulier*), et non de la présence d'une maladie organique du foie. Le traitement que nous arrêtâmes fut celui que j'avais proposé, c'est-à-dire l'administration de bouillons gras, de gelées, etc., et d'un peu de vin et d'eau, à des intervalles de trois heures, jour et nuit. On tiendrait le ventre libre par des doses de laxatifs administrés de temps en temps; enfin, un opiat serait administré toutes les nuits. De plus, comme on a remarqué que la gestation en plein air (la promenade en litière) produit souvent un effet heureux en accélérant la convalescence, et en hâtant l'action du mercure sur l'organisme, M. J... fut porté plusieurs jours de suite en palanquin pendant plusieurs milles; mais la fatigue qui en résulta pour lui n'étant compensée par aucune amélioration dans son état, on cessa les promenades, et le traitement décrit ci-dessus fut seul continué.

Pendant ce temps, M. J... fut parfaitement exempt de

mais le soulagement qu'il produisit ne dura que quelques heures.

Le 27 fut un mauvais jour : M. J... éprouva une excitation violente, par suite de la mauvaise conduite de ses domestiques, et des rechutes qui suivirent la découverte qu'il fit de leur faute. Depuis ce moment, tous les changemens dans l'état du malade prirent un caractère fâcheux. Le mal faisait des progrès rapides : d'abord ils ne se manifestèrent que par un grand abattement d'esprit et par l'aversion de toute nourriture. Cette aversion devint bientôt telle, que les alimens qu'il prenait dans les 24 heures n'égalaient pas la moitié, même le tiers de ce qu'il prenait dans le commencement de sa maladie. A ces symptômes se joignirent bientôt la prostration des forces, l'émaciation, et de temps en temps de légères exacerbations fébriles. La douleur du côté et de la région qui correspond au bord du foie augmenta, et le gonflement devint considérable.

Le 2 décembre, ce gonflement prit l'apparence d'une tumeur en pointe, vers le bord de la neuvième côte, à l'endroit où elle se réunit à la huitième. Un examen attentif fut fait par le docteur Henderson (que j'avais appelé en l'absence du docteur Kemhall) et par moi; nous ne pûmes découvrir aucune fluctuation, et il ne paraissait point qu'il y eût aucune adhérence, même à la base de la tumeur avec les parties sous-jacentes.

A l'augmentation du dégoût pour toute nourriture vint s'ajouter une difficulté croissante de la garder : les nausées et les vomissemens devenaient fréquens. Les exacerbations fébriles se multipliaient et duraient long-temps. La soif survint avec une grande sécheresse de la bouche et de la gorge, accompagnée d'un sentiment de constriction vers l'estomac et les parties supérieures de l'abdomen.

Le 4 décembre, le malade ressentait fréquemment de violentes douleurs abdominales, particulièrement toutes les fois qu'il essayait d'aller à la selle, ou de faire une profonde inspiration. Tous ces symptômes augmentèrent, et quelquefois étaient désespérans, bien que toujours le malade fût très-soulagé par des fomentations chaudes et des gouttes anodines au commencement de la nuit.

de son abcès se ferait intérieurement, et que, dans ce cas, il n'avait aucune chance de succès.

Son médecin s'étant absenté pour quelques heures, il se répandit en éloges sur son talent, sur tous les soins et égards que le gouvernement de Bombay ne cessait de lui prodiguer ; mais il ajouta de nouveau qu'il n'avait plus que trois ou quatre jours à vivre ; que les secours de l'art lui étaient inutiles, et qu'ayant terminé ses manuscrits, excepté peu de chose, sur le Thibet, il mourrait avec la consolation d'avoir contribué de tout son pouvoir aux progrès d'une science qui laissait encore beaucoup à désirer. L'infortuné mourut effectivement le quatrième jour de cet entretien, par l'épanchement intérieur qu'il avait annoncé, conservant néanmoins jusqu'au dernier soupir un calme, une douceur et une présence d'esprit dignes de sa belle ame.

Le gouvernement de Bombay, voulant honorer la mémoire d'un homme aussi distingué par ses talens et ses vertus privées, ordonna un convoi funèbre magnifique, auquel assistèrent toutes les autorités civiles et militaires ; et le corps du malheureux Jacquemont fut conduit et livré au champ de repos avec toute la pompe des honneurs militaires.

Pénétré de tous les égards qu'eut le gouvernement de Bombay pour cette illustre victime de la science, je lui adressai la lettre dont ci-joint est copie, et j'en reçus en réponse les deux aussi ci-jointes, et dont la dernière m'annonce que, par délibération du conseil, la mienne doit être conservée dans les archives du gouvernement.

J'ai donc cru devoir vous prier de porter toutes ces circonstances à la connaissance de M. le ministre de la marine, afin qu'il ait à statuer s'il y a lieu d'approuver ma démarche auprès du gouvernement de Bombay...

Veuillez agréer, monsieur le commissaire-général, etc.

BRIOLLE.

mac. Il paraît que ce fluide a la vertu de saturer, comme un alcali, l'acide engendré si abondamment dans cet organe.

Un vésicatoire, produit sur-le-champ par une application d'eau bouillante sur le ventre, a eu souvent d'heureux résultats. M. Ainslie recommande d'en appliquer un, dès le début du mal, au bas de la jambe et en dedans, pour retenir, par cette inflammation artificielle des tégumens, la chaleur des pieds qui naturellement s'en retire.

La saignée a été essayée depuis long-temps. Elle produit presque toujours un soulagement immédiat; mais elle paraît avoir souvent précipité la mort.

Le sang ne coulant jamais qu'avec une extrême difficulté, à cause de son épaississement et de sa quasi-coagulation dans les veines, on a essayé d'aider à la saignée en plaçant le malade dans un bain très-chaud; ce qui a favorisé l'opération de la saignée, mais semble d'ailleurs n'avoir aucune influence sur le cours de la maladie.

Dans les cas les plus formidables, le calomel a été administré par doses de vingt à trente grains, mêlé à quatre-vingts gouttes de laudanum, tandis qu'on injectait la même quantité de laudanum par les lavemens. Souvent ces doses énormes de calomel, répétées un nombre de fois, paraissent n'avoir exercé absolument aucune influence sur la marche de la maladie, alors même que l'autopsie a montré le calomel retenu par un liquide visqueux aux parois de l'estomac, et les ayant déjà violemment enflammées.

Ce qui m'a le plus surpris, dans le Mémoire de M. Ainslie, c'est un fait de statistique médicale, irrécusable, et d'où il résulte que de plusieurs milliers de soldats indiens et anglais entrés aux hôpitaux de la présidence de Madras pendant plusieurs années, tous attaqués du choléra, la même proportion a succombé parmi les Indiens et les Européens, et cette proportion est comme un à quatre du nombre des malades.

Il suit de là que le choléra paraît être généralement dans le sud de l'Inde d'une nature moins terrible que dans le Deccan et l'Indostan, où la proportion des morts aux malades passe pour être bien plus considérable.

La chaleur naturelle se retire rapidement des extrémités ; les pieds sont plus froids que les mains ; les jambes se refroidissent, les bras aussi ; le pouls n'est sensible qu'après les efforts du vomissement ; les évacuations alvines sont plus rares ; la respiration est accélérée ; le corps se refroidit graduellement ; mais le malade se plaint souvent d'une chaleur insupportable qui le brûle par tout le corps, et qui lui fait écarter violemment les vêtemens dont on le couvre. Il arrache ses propres habits, et demande qu'on le laisse nu. Ces invasions subites et passagères de chaleur intérieure ne se laissent apercevoir que par un relèvement passager de la chaleur naturelle du tronc. Le front seul alors transpire une sueur froide et gluante ; mais le refroidissement des jambes n'est sujet à aucun retour accidentel.

Crampes dans les cuisses ; spasmes des muscles de l'abdomen dans les invasions de la chaleur interne.

La peau de la paume des mains et de la plante des pieds devient dure et rude. Les ongles se décolorent et blanchissent. Les yeux commencent à se creuser et à se cerner d'un arc intérieur plus petit, plus profond et plus noir, et d'un arc plus grand au niveau du bord supérieur de l'os maxillaire, sur la crête osseuse de la partie inférieure de l'orbite. Leur mouvement se ralentit, leur éclat s'obscurcit.

A minuit, donné au malade huit grains de calomel délayés dans une cuillerée d'eau sucrée aromatisée.

Mais les efforts du vomissement qui se répètent constamment après un intervalle de quelques minutes, sans être accélérés par le remède, l'expulsent, au moins en grande partie, quand ils renaissent.

A une heure du matin, le samedi, donné une autre dose égale de calomel, mêlée de vingt gouttes de laudanum ; rejetée au bout de deux minutes.

Passé le reste de la nuit sans donner au malade autre chose à boire qu'un peu d'eau sucrée, quand il se plaint de la soif ; ce qui ne lui arrive que dans les invasions subites de chaleur interne.

Le samedi matin, point de pouls que par intervalles après les efforts convulsifs du vomissement ; aggravation

Le dimanche matin, le malade n'entend et ne parle presque plus ; cependant il reconnaît encore ma voix quand je l'appelle par son nom; les yeux éteints et fixes comme s'ils étaient morts ; cependant il me dit qu'il me voit encore, mais confusément. A huit heures, je lui fais prendre une pilule de trois grains de calomel et un grain d'extrait gommeux d'opium qu'il n'avale qu'à grande peine. On lui frotte le ventre avec des serviettes chaudes imbibées de laudanum, pour calmer des douleurs violentes dont il se plaint dans cette partie. Les bouteilles d'eau chaude, tenues sous ses pieds dès l'invasion du mal, ne les ont jamais réchauffés, même à la surface qui reste froide, posée sur la bouteille bouillante.

Il ne vomit et n'évacue plus. Sa tête s'appesantit; sa respiration s'embarrasse, devient suspirieuse; tout son corps se couvre de sueur; et, après ce dernier effort de la nature et quelques minutes de râle, il expire sans convulsions à neuf heures et demie du matin.

Aucune des médecines données au malade n'a exercé la moindre influence sur le cours de la maladie. Les pouvoirs absorbans de l'estomac étaient sans doute totalement suspendus; et cet organe, au lieu d'absorber, ne faisait que sécréter la matière des évacuations.

La sécrétion de l'urine supprimée dès le commencement.

La maladie a duré quarante heures environ, sans se ralentir un moment, jusqu'à la mort du malade. La prostration seule des forces paraît avoir modéré la violence des évacuations quinze ou vingt heures après l'invasion. Le malade, accablé par la fatigue et l'épuisement consécutif de ses efforts, alors qu'il n'était pas déchiré par la douleur violente de ses efforts mêmes, paraissait, dès le moment où je le vis, absorbé en lui-même, et privé de tout pouvoir de réflexion. Il n'y avait pas de perturbation des facultés intellectuelles, jamais de délire, mais un appesantissement qui augmenta sans cesse : près d'une heure avant la mort, c'était un état de stupeur. Dans aucune période de sa maladie, le malade ne parut effrayé ni même soucieux de sa terminaison.

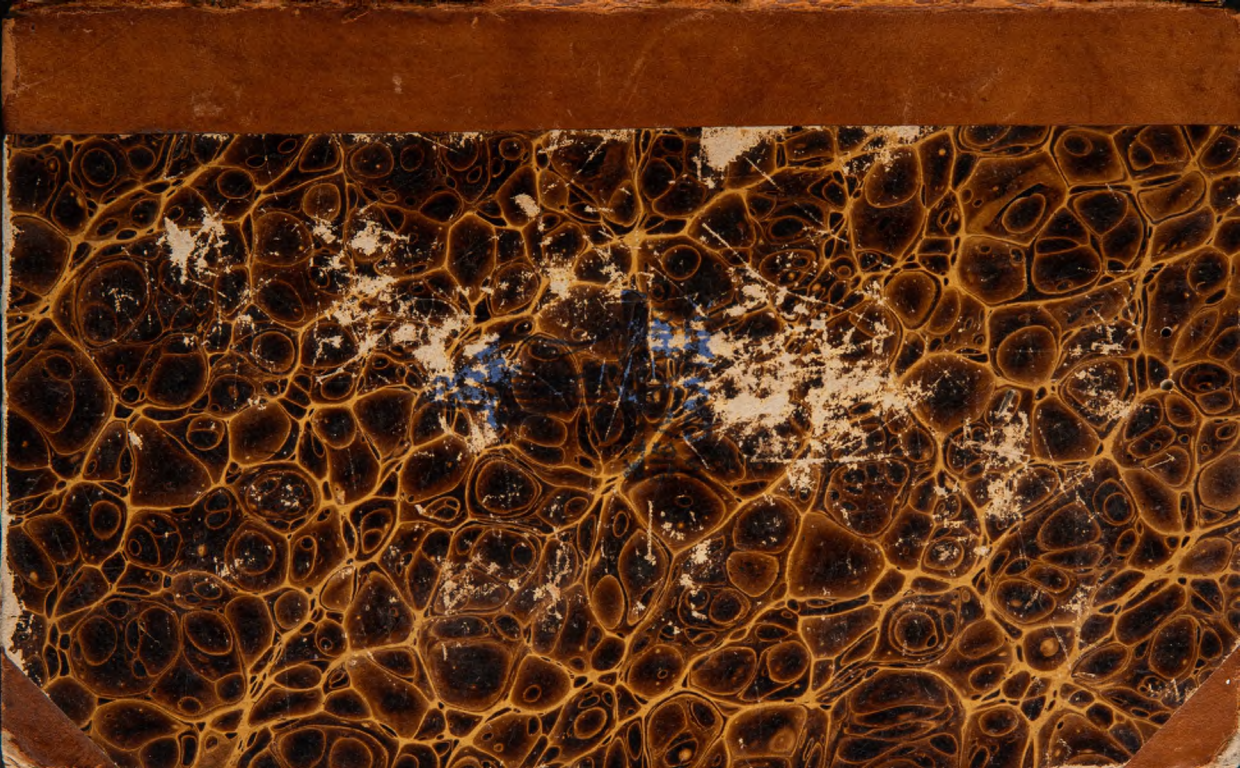
FIN.

A M. Porphyre Jacquemont. — 5, 21 décembre. 148
A M. Jacquemont père. — 5 décembre. 156
A M. Prosper Mérimée. — 15 décembre. 159
A M. Narjot. — 22 décembre. 165
A M. Victor de Tracy. — 22 décembre. 168
A M. Porphyre Jacquemont.—23 déc.,—10 janv. 1832. 170

1832.

A M. Jacquemont père. —26 déc., — 10 janv., 13 févr. 173
A M. Victor de Tracy. — 11 janvier. 182
A M. de Mareste. — 6 février. 186
A Mlle Zoé Noizet de Saint-Paul. — 21 février. 188
A M. Jacquemont père. — 19 février, 5, 25 avril. 191
A M. Victor de Tracy. — 29 mars, 5th of april. 202
A M. Porphyre Jacquemont. — 31 mars, 24 avril. 217
A M. de Tracy. — 25 avril. 224
A M. Porphyre Jacquemont. — 10 mai. 227
A M. Jacquemont père. — 22 mai. 232
A Mlle Zoé Noizet de Saint-Paul. — 24 mai. 237
A M. Jacquemont père. — 6 juin. 239
A Mlle Zoé Noizet de Saint-Paul. — 7 juin. 245
A M. Jacquemont père. — 7 juillet. 249
A M. Prosper Mérimée. — 16 juillet. 252
A M. de Mareste. — 11 juillet. 253
A M. Cordier. — 27 juillet. 255
A Mlle Zoé Noizet de Saint-Paul. — 21 août. 256
A M. Jacquemont père. — 14 septembre. 258
A M. Porphyre Jacquemont. — 14 octobre. 259
A M. Porphyre Jacquemont. — 1er décembre. 260
Lettre de M. James Nicol à M. Porphyre Jacquemont. — 17 décembre. 263
Appendice. 267

FIN DE LA TABLE.

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΦΑΛΤΑΙΤΣ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
Μ. ΘΑΛΑΤΤΗΣ